

ENTRE FEMMES
tome 3

PAULA DUMONT

ENTRE FEMMES

tome 3

OUVRAGES DE LA MEME AUTRICE

- *Mauvais Genre, parcours d'une homosexuelle*, L'Harmattan, 2009.
- *La Vie dure, éducation sentimentale d'une lesbienne*, L'Harmattan, 2010.
- *Lettre à une amie hétéro, propos sur l'homophobie ordinaire*, L'Harmattan, 2011.
- *Le Règne des Femmes*, conte philosophique, L'Harmattan, 2012.
- *Les Convictions de Colette, Histoire, politique, guerre, condition des femmes*, L'Harmattan, 2012.
- *Portée disparue, Aller simple pour Alzheimer*, L'Harmattan, 2014.
- *Entre femmes, 300 œuvres lesbiennes résumées et commentées*, L'Harmattan, 2015.
- *Contes et nouvelles lesbiennes*, L'Harmattan, 2015.
- *Les premiers pas, un amour lesbien*, L'Harmattan, 2016.
- *Autobiographie, féminisme, homosexualité, écriture, milieu social, profession*, L'Harmattan, 2017.
- *Entre femmes, tome 2, 250 œuvres lesbiennes résumées et commentées*, L'Harmattan, 2019.

AVANT-PROPOS

Le troisième tome d'*Entre femmes* s'est constitué, comme les deux précédents, au hasard de mes découvertes. J'ai cherché des livres susceptibles de figurer dans une bibliothèque lesbienne afin que celle-ci puisse servir de guide de lecture ou de corpus à quiconque veut étudier des textes de ce genre. Il est bon de faire connaître ces ouvrages et de les placer dans leur contexte historique afin d'éviter les anachronismes. Les livres dont les notices figurent dans les pages qui suivent ont été publiés de 1925 à 2020. Le plus ancien est un roman, *Lucienne et Reinette*, de Suzanne de Callias (dont on trouvera aussi un autre roman *Erna jeune fille de Berlin* sorti en 1932 sous le pseudonyme de Ménalkas). Le plus récent est également un roman, *A bords perdus*, que Martine Merlin-Dhaine a publié en 2020 et que j'ai découvert grâce à *Bagdam Espace lesbien*. On trouvera quelquefois, dans ce volume, des ouvrages qu'on peut lire intégralement sur *Internet*, ce qui n'est pas négligeable quand on sait que de nombreuses lesbiennes ont des moyens limités.

Dans le premier tome d'*Entre Femmes*, j'avais rassemblé essentiellement des fictions parce que ce sont des livres qu'on lit pour se distraire et j'avais surtout cité les classiques qui me tenaient à cœur, qu'il s'agisse des romans de Colette, Natalie Barney, Dorothy Bussy et Patricia Highsmith. Parmi les livres de Kate Millet traduits en français, j'avais choisi *Sita* parce qu'il s'agit d'un ouvrage autobiographique qui a beaucoup de points communs avec le genre romanesque. En effet, pour l'essentiel, il narre l'histoire d'amour de Kate Millet avec Sita. Or, dans *En vol*, Kate Millett elle-même s'interroge sur l'invisibilité des livres lesbiens quand elle se demande si elle est « une Sappho pour bibliothèque de gare ». Elle raconte qu'adolescente, elle lisait des livres de poche bon marché remplis de sentimentalisme parce que, confie-t-elle, « c'étaient les seuls bouquins où des femmes s'embrassaient, se touchaient, et j'étais transportée de lire, de trouver enfin reconnue noir sur blanc la part de mon expérience qui m'était la plus chère ». Un tel aveu m'a confortée dans ma recherche de livres lesbiens de qualité.

J'ai non seulement relu *En vol*, mais encore tous les livres de Kate Millett traduits en français. On en trouvera des notices dans les pages qui suivent car je suis persuadée qu'il est important de connaître la pensée d'une telle femme, à la fois féministe et lesbienne. Cette relecture m'a amenée à parcourir les livres de Betty Friedan et Germaine Greer, féministes de la deuxième vague. Je rappelle que la deuxième vague féministe, qui a lieu au cours des années 1960-1970, se focalise sur la sexualité, la place de la femme dans la famille, les violences conjugales, le viol et la prostitution, alors que la première vague se concentrait surtout sur le droit de vote. Bien que ces féministes ne soient pas lesbiennes et ne traitent que très peu de l'homosexualité, il est important de connaître leurs revendications car contrairement à ce qu'a proclamé Monique Wittig, les lesbiennes sont d'abord et avant tout des

femmes, socialisées en femmes, et subissant constamment le sort des femmes.

Qu'on se rassure : s'il y a bel et bien deux cent cinquante œuvres lesbiennes dans le présent ouvrage, je leur ai ajouté une vingtaine de livres féministes qui ne sont pas spécifiquement lesbiens. On trouvera donc dans les pages qui suivent les notices de deux cent soixante-dix œuvres dont certaines peuvent à première vue paraître éloignées des préoccupations premières des lesbiennes. Mais ces vingt livres sont d'une importance majeure pour la réflexion des femmes. Comment peut-on être insensible, entre autres, au harcèlement, au viol, à la prostitution, à la pornographie, aux mutilations génitales et également à la faible rémunération des métiers féminins. Je rappelle que les couples les plus fortunés sont les couples d'hommes, les plus pauvres les couples de lesbiennes, les couples hétérosexuels occupant la place intermédiaire entre les couples homosexuels.

J'ai choisi de présenter des essais, des documentaires et des dictionnaires dans ce troisième tome, qu'il s'agisse du *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* publié sous la direction de Didier Eribon ou du *Dictionnaire de l'homophobie* publié sous celle de Louis-Georges Tin, deux volumes sortis en 2003. Certes, ces ouvrages ne se limitent pas au lesbianisme, mais dans la mesure où le sort des lesbiennes est souvent lié à celui des gays, dans la mesure aussi et surtout où ils font une part importante aux lesbiennes, il est vital de pouvoir les consulter.

Dans le même ordre d'idées, quand on compare *L'Histoire de l'homosexualité féminine* de Louise-Marie Libert à la monumentale *Histoire de l'homosexualité* publiée en 2006 sous la direction de Robert Aldrich, on est édifié : le premier volume survole les époques, de la préhistoire à nos jours, alors que le second est une somme de connaissances où l'on peut largement puiser pour enrichir sa réflexion. Comme il est impossible de résumer de tels ouvrages, je me suis bornée à les présenter. Les essais, documentaires et dictionnaires recensés dans ce livre devraient figurer dans les bibliothèques des associations lesbiennes et féministes où ils pourraient être consultés avec profit par les homosexuels des deux sexes, en attendant (soyons optimistes) qu'on les mette en bonne place dans les bibliothèques municipales et les centres documentaires des collèges et des lycées.

Je rejoins ainsi Anne et Marine Rambach qui écrivent dans *La Culture gaie et lesbienne* : « Pourquoi pas une bibliothèque sur l'homosexualité. Pourquoi ne pourrait-on rassembler les œuvres d'histoire, de psychanalyse, de sociologie et de toutes sciences humaines qui parlent d'homosexualité et de genre ? Réunir les innombrables archives du mouvement militant ? Et les œuvres littéraires qui ont accordé à ce sujet une place importante — et là, il y aurait tout à fait lieu d'intégrer Proust, Yourcenar et Genet ? Pourquoi ne pas rassembler la production des maisons d'édition et collections gaies et lesbiennes contemporaines ? » En tenant de tels propos, ces femmes m'encouragent à persister dans mes recherches. J'ai consulté le catalogue des *Editions gaies et lesbiennes* qu'elles ont créées en 1997. J'y ai rencontré des

autrices dont pratiquement tous les livres sont lesbiens comme Cy Jung, Julie Lezzie et Manon Loïsvaine.

C'est par hasard, en me promenant sur *Internet*, que j'ai découvert l'existence du *Rayon gay* (créé en 1999 par les éditions Balland) qui a été la première collection littéraire française LGBT. Elle était dirigée par Guillaume Dustan. Naïvement, j'ai cru que les livres de ce *Rayon gay* ayant des femmes pour autrices étaient lesbiens. J'ai été confortée dans cette conviction quand j'ai lu *Une Femme en apesanteur* de Geneviève Pastre (dont j'ai rendu compte dans le premier tome d'*Entre Femmes*), *Contre le sexage* de Michèle Causse, *Prozac Café* de Persimon Backbridge et *Peau* de Dorothy Allison. D'autres ouvrages sont des livres dont l'intrigue se déroule dans le milieu gay comme celui de Karin Bernfeld. En revanche, que penser des romans de Béatrice Cussol, Laure Ly et Cécile Helleu, sinon que ces femmes ont été des proches de Guillaume Dustan ? Qu'on n'intitule pas *Rayon gay* une collection où les autrices ne font aucune place aux gays et aux lesbiennes. Je précise que, quand j'ai été déçue par un livre de ce type, je me suis dispensée de lire le second bien qu'il ait été édité dans cette collection. Je me borne à le mentionner dans ma notice.

Par ailleurs, j'ai remarqué que si des maisons d'éditions comme *La Cerisaie*, *Double Interligne*, *KTM*, *Les Editions gaies et lesbiennes* et *GayKitchCamp* et *Dans l'engrenage* proposent des livres à la syntaxe et à l'orthographe impeccables, il n'en va pas de même pour des éditions plus récentes. L'auto-édition n'est pas forcément synonyme de médiocrité comme en témoigne l'excellent roman de Karine Morel, *Cherche amour en CDI*, mais d'autres sont nettement moins bons. Non seulement une orthographe défectueuse peut gâcher le plaisir de lire, mais encore elle peut empêcher le lecteur de comprendre ce que l'écrivain pense avoir énoncé clairement. Je sais par expérience combien de relectures sont nécessaires avant d'obtenir un texte tout juste présentable, c'est pourquoi, après avoir remarqué que des livres intéressants sont gâtés par une orthographe et une syntaxe défectueuses, j'encourage certaines écrivaines à se relire de nombreuses fois.

Dans *La Culture gaie et lesbienne*, Anne et Marine Rambach regrettent qu'il n'y ait aucun gay ni aucune lesbienne dans les livres pour enfants. Avec pertinence, elles écrivent : « Les enfants homosexuels grandissent dans un univers où ils n'existent pas. » J'ai réuni quelques titres d'albums pour enfants et de romans pour adolescents, mais ce n'est qu'une ébauche qui devra être poursuivie.

Je tiens à préciser que je ne suis qu'une amatrice qui vit dans un village dont la médiathèque ne contient que des livres récents, où les livres lesbiens, s'il y en a, sont invisibles. Je n'envisage pas de séjourner à Paris, à proximité de la Bibliothèque nationale, et j'assume d'être une dilettante. En outre, enseignante retraitée, je ne pleure pas misère, mais je n'ai pas non plus des moyens illimités qui me permettraient d'acheter des centaines, voire des milliers d'euros un livre rare. Fervente des vide-greniers et d'ouvrages bon marché tels qu'on en trouve sur *Internet*, j'achète la quasi totalité des livres dont

je rédige les notices. Qu'on ne s'étonne donc pas s'il y a des lacunes dans le choix de ces livres. C'est souvent par hasard ou parce qu'un amie m'a signalé un ouvrage où figurent des lesbiennes que je trouve ma provende. Enfin, je rappelle que si tous ces livres (à l'exception des biographies, essais, documentaires et dictionnaires) ont des femmes pour autrices, ces femmes ne sont pas toutes lesbiennes.

J'ai gardé une forme identique à celle des deux précédents tomes d'*Entre femmes*. Les livres sont classés par ordre alphabétique d'autrices. Quand il s'agit d'un livre étranger, la première date est celle de la publication dans le pays d'origine, la seconde celle de sa première traduction en français. Une éventuelle troisième date signale une réédition plus récente. Lorsqu'une écrivaine a publié plusieurs volumes, ceux-ci sont classés du plus ancien au plus récent. Pour chaque ouvrage, j'ai rédigé deux paragraphes, le premier où je résume le livre (à l'exception des romans policiers, un résumé complet gâchant le plaisir de la lecture) ; le second où je propose quelques commentaires sur l'intérêt du livre, sa qualité littéraire et le plaisir qu'on trouvera à le parcourir. Mais comme il est impensable de résumer des poèmes, la notice des recueils de poésie ne comporte qu'un seul paragraphe. Il va de soi que ces notices ne sont pas là pour être lues les unes après les autres, mais pour être consultées, soit en vue de choisir un titre en toute connaissance de cause, soit afin de découvrir une autrice dont on ignorait jusque-là l'existence, soit pour étudier de manière approfondie la littérature lesbienne.

Je remercie Cy Jung et Ann Robinson qui m'ont envoyé plusieurs ouvrages dont elles sont les autrices. Je remercie aussi toutes les amies qui m'ont aidée de leurs conseils en me signalant des livres, en m'en prêtant et en m'en offrant. Enfin, je remercie l'amie dévouée qui a entièrement relu mes notices. Ces personnes sont convaincues, comme moi, de l'importance de ces découvertes et de ce recensement pour la mémoire lesbienne.

RESUMES ET COMMENTAIRES

ALLISON Dorothy, *L'Histoire de Bone (Bastard out of Carolina)*, 10/18, Département d'Univers Poche, 1992, 1999.

Cet ouvrage autobiographique traduit de l'anglo-américain narre les treize premières années de Ruth Anne Boatwright, surnommée « Bone » (mot qui signifie os). Née en Caroline du Nord d'une mère âgée de quinze ans, on ignore tout de son père. Après la naissance de Bone, sa mère épouse un gentil garçon qui meurt très vite et dont elle a une fille, Reese. Elle se remarie à vingt ans avec un homme très épris d'elle, Glen, qui espère avoir un fils avec elle. En attendant que sa femme mette son enfant au monde, Glen se livre à des attouchements sur Bone. Le fils tant désiré meurt à la naissance. Quant à la mère, elle ne pourra plus avoir d'enfant. Glen, qui ne sait pas se contrôler, ne cesse de se faire mettre à la porte par ses employeurs. C'est un déclassé qui a un frère avocat et un autre dentiste et qui est méprisé par son père. Très violent, il bat Bone à coups de ceinture. Chômeur, il abuse d'elle pendant que sa femme, ouvrière ou serveuse dans un bar, fait des heures supplémentaires pour payer les factures. La famille, méprisée par les voisins, déménage sans cesse, est couverte de dettes et les deux enfants souffrent souvent de la faim. Quand elle atteint dix ans, Bone ressent de la peur et de la honte. Ses premiers émois sexuels sont eux aussi vécus dans la honte. Sa mère, fatiguée et silencieuse, est soit serveuse, soit ouvrière. Quand elle amène Bone à l'hôpital pour une fracture de la clavicule, le médecin comprend que l'enfant est victime de terribles violences (deux clavicules et le coccyx cassés). Mais alors que Bone pourrait se plaindre au médecin, elle n'en fait rien et demande à sa mère de la ramener à la maison. L'atmosphère de cette famille est glaciale alors que celle des tantes de Bone est chaleureuse. Pour échapper à ces violences, la mère de Bone l'envoie séjourner chez sa sœur, Raylene, qui vit seule au bord d'une rivière. Raylene découvre que Glen bat Bone jusqu'au sang. Les oncles de Bone, frères de Raylene, rouent tellement de coups leur beau-frère qu'il doit se faire soigner à l'hôpital. Après toutes ces violences, la mère de Bone quitte la maison avec ses filles pour prendre un petit appartement. Mais elle finit par renouer avec Glen. Celui-ci ordonne à Bone de revenir vivre avec sa mère afin que le couple puisse se reconstituer. Comme Bone refuse, il la viole. La mère arrive et découvre ce viol. Elle emmène Bone à l'hôpital. Raylene veille Bone et la ramène chez elle afin que sa nièce soit en sécurité. La mère de Bone est partie sans dire un mot. Glen a disparu. Les oncles de Bone veulent le tuer. La mère revient, dit à sa fille qu'elle l'aime et repart en la laissant à Raylene. Quand le livre s'achève, Bone n'a pas encore treize ans.

Ce roman largement autobiographique est dédié à la mère de Dorothy Allison. *L'Histoire de Bone* montre comment Bone, qui est la narratrice du livre, arrive à nous faire saisir ce que ressent une enfant qu'on viole, peur, colère, honte et dégoût et haine de soi. Tout est analysé avec rigueur. Et sur-

tout, l'autrice nous fait saisir pourquoi elle n'accuse pas son beau-père quand le médecin lui demande de le faire. Ce roman montre aussi comment vit la famille de Bone quand l'un de ses cousins se vante à l'adolescence d'être le premier garçon de la famille à aller aussi jeune en prison. Bone appartient à une classe sociale, celle des petits Blancs, où l'on trouve naturel que les hommes, ivrognes, bagarreurs, incultes, séjournent régulièrement en prison et où les femmes arrivent à survivre en étant surchargées d'enfants. En outre, on est dans le sud des Etats-Unis où le racisme est endémique donc le mépris des Noirs courant. Il y a une lesbienne dans cet ouvrage, mais on ne la découvre qu'assez tard. Quand la narratrice décrit sa tante, on a la puce à l'oreille. On a confirmation de cette hypothèse quand Raylene déclare à sa nièce qu'elle a aimé une femme, qu'elle lui a demandé de choisir entre elle et son enfant et que l'amante a choisi l'enfant. Raylene, qui vit seule, mais qui vient au secours de sa nièce, est l'un des rares personnages positifs du livre. Ce premier roman, écrit pour exorciser une enfance malheureuse, a été finaliste pour le *National Book Award* en 1992. C'est un best seller qui a été adapté au cinéma par Angelica Huston et qui n'a malheureusement pas été diffusé en France. Dorothy Allison a publié par la suite *Two or Three Things I Know for Sure*, un recueil de souvenirs d'enfance et de mémoires de famille qui n'a pas été traduit en français.

ALLISON Dorothy, *Peau (Skin, Talking about Sex, Class and Literature)*, Balland, 1994, 1999.

Cet ouvrage traduit de l'anglo-américain se compose de dix-sept textes qui ont été pour la plupart publiés de 1982 à 1993. Le titre original annonce clairement les sujets traités par son autrice, le sexe, la classe sociale et la littérature. Grâce à ces essais, souvent autobiographiques, on apprend que la mère de Dorothy l'a mise au monde à quinze ans en 1949, qu'elle a passé son enfance en Caroline du Sud dans une famille très pauvre et que son beau-père a abusé d'elle pendant son enfance. Elle a su dès l'adolescence qu'elle était homosexuelle. Pendant six ans, elle a prié pour devenir « normale ». Elle rappelle qu'être lesbienne « avant le mouvement pour les femmes, c'était avoir le penchant le plus dangereux, risquer sa perte, braver les plus terribles conséquences. Trop d'entre nous se haïssaient et avaient peur de leur désir. Mais lorsque nous nous sommes retrouvées les unes et les autres, nous avons accompli des miracles — miracles d'espoir, de défi et d'amour ». Parce qu'elle est attirée par les butchs (homosexuelles masculines), sa sexualité choque les lesbiennes féministes des classes moyennes. Or elle est persuadée que « l'information sexuelle est à la fois vitale et terrifiante ». C'est pourquoi elle livre ses fantasmes. Elle raconte comment elle est « devenue passive » et elle consacre un essai à la « théorie et pratique du gode-ceinture ». Elle traite de la place de la littérature pornographique dans son existence, exemples à l'appui. Enfin et surtout, elle traite de la littérature. Elle a participé à des ateliers d'écriture animés par Bertha Harris, écrivaine lesbienne dont les romans ne sont malheureusement pas traduits en

français (un seul ouvrage a été traduit : *Les Joies du sexe*, dont elle est l'auteur avec Emily L. Sisley et dont j'ai rendu compte dans le deuxième tome d'*Entre femmes*). Bertha affirme : « l'écriture est toujours un acte révolutionnaire. » Quand elle enseigne à son tour la littérature à de jeunes autrices, Dorothy affirme qu'il faut écrire la vérité : « Je crois en la vérité. J'y crois comme seule une personne à qui on l'a refusée peut y croire. Je sais que c'est le pouvoir. Je sais la menace qu'elle représente pour un monde bâti sur des mensonges. » Elle ajoute : « Ecrire est un acte qui demande du courage et une signification, qui tourne le dos au reniement, brise les peurs et me soulage parce que cet acte parvient dans une certaine mesure à soulager les gens comme moi. » Toutefois, elle craint que ses écrits mettent en danger sa relation avec son fils et qu'on l'accuse d'être une mauvaise mère. Le dernier essai intitulé *Promesses* met en scène Wolf, le petit garçon de dix-huit mois qu'elle a adopté avec sa compagne Alix Layman.

Ce recueil, qui a été publié dans *Le Rayon* par Balland, a le mérite de l'authenticité, Dorothy Allison ayant dû souvent être critiquée pour n'être pas conforme à ce que l'on attend d'une lesbienne féministe. Elle écrit en effet : « C'est un miracle que je ne me sois pas suicidée en désespoir de cause lorsqu'on m'a dit que j'étais trop lesbienne pour le féminisme, trop réformiste pour le radical-féminisme, trop sexuellement perverse pour la respectabilité du mouvement lesbien et trop têtue pour les révolutions des femmes, des gays et des homos en général. » Même si dans cette phrase elle fait preuve d'humour, on sent son amertume. Ses écrits ne sont conformes ni à la bien-pensance lesbienne ni à la bien-pensance féministe. Ce n'est pas le fait que Dorothy Allison est lesbienne féministe militante originaire de la classe ouvrière du sud des Etats-Unis qui choque les bien-pensantes, c'est son affirmation de lesbienne passive et masochiste qui assume de lire et de regarder des œuvres pornographiques. Pourtant, ce qui fait l'intérêt de ce recueil, c'est qu'elle établit des liens entre sa classe sociale, sa sexualité et la littérature. Pour cet essai, Dorothy Allison a reçu le prix *Lambda Literary* 1994 dans la catégorie *Lesbian Studies*.

ALLISON Dorothy, *Retour à Cayro (Cavedweller)*, Belfond, 1998, 1998.

Dans ce roman traduit de l'anglo-américain, l'héroïne, Delia Byrd, a abandonné son mari Clint et ses deux filles pour suivre un guitariste en Californie, Randall Pritchard, dont elle a eu une fille, Cissy. Dix ans plus tard, Randall meurt dans un accident de voiture. Delia décide alors de rentrer avec Cissy à Cayro en Georgie dans l'espoir de retrouver ses filles, Amanda et Dede. Mal reçue par le seul membre de sa famille, le grand-père qui l'a élevée, elle est aidée par son amie MT (Marjolaine Tomasina) qui lui trouve une maison et un travail. Clint a confié la garde de leurs filles à sa propre mère, mais celle-ci refuse que Delia vienne les voir. Delia propose à Clint, qui souffre d'un cancer, de le soigner chez lui à condition qu'il accepte de lui rendre ses filles. Clint accepte. Delia emménage dans son ancienne maison

avec ses trois filles. Mais celles-ci ne lui font pas la vie facile. Roselyn, son amie noire de Californie, vient l'aider jusqu'à la mort de Clint. Les filles de Delia grandissent. L'aînée, Amanda qui, comme sa grand-mère, est confite en dévotion, épouse un pasteur dont elle a deux fils. La cadette, Dede, après avoir rêvé de conduire un camion, tient une épicerie. Quant à Cissy, elle se passionne pour la spéléologie. Amanda pense avoir un cancer, mais il ne s'agit que de calculs biliaires. Une fois guérie, elle se met à boire. Dede a été menacée par un ancien flirt si bien que la police lui donne un revolver pour assurer sa défense. Très amoureuse de Nolan qui est fou d'elle, elle croit qu'il la trompe. Elle lui tire dessus et le blesse. Mais il est si amoureux qu'il ne porte pas plainte et s'obstine à vouloir vivre avec elle. Grâce à l'aide de Roselyn, Cissy projette d'étudier la géologie ou la spéléologie à l'université.

Ce résumé ne donne qu'une idée fautive de *Retour à Cayro*. En effet, c'est un véritable roman à suspense où l'on découvre petit à petit ce qui a amené Delia à laisser derrière elle ses deux filles. Tous les personnages ne sont vus tout d'abord que de façon superficielle, qu'il s'agisse de Randall, du grand-père de Delia, de Clint et de la mère de celui-ci. Ce n'est qu'au cours de la lecture qu'on découvre leur complexité. Parce que c'est ce qui fait l'intérêt du roman, je me garde de noter ces découvertes dans le résumé. *Retour à Cayro* se situe dans la même classe sociale que *L'Histoire de Bone* : la plupart des hommes sont violents et les femmes se débrouillent pour assurer la survie de leur famille. Delia échappe pendant dix ans à ce milieu en suivant Randall qui n'est pas violent, mais qui se drogue et met en danger la vie de sa compagne et de leur fille quand il conduit sous l'emprise de la drogue. Quant à Clint et à son père, ils rouent de coups leurs épouses. Mais les femmes peuvent compter sur leurs amies. Elles s'entraident : Roselyn et MT sont de vraies amies qui viennent en aide à Delia. On trouve deux lesbiennes dans ce roman, Jean et Mim, mais comme elles sont vues par Cissy qui fait de la spéléologie avec elles, il faut attendre la fin du livre pour avoir la confirmation de leur homosexualité. Pour *Cavedweller*, Dorothy Allison a reçu en 1998 le prix *Lambda Literary* dans la catégorie *Lesbian Fiction*.

ALTMAN Claire, *Deux Femmes et un couffin*, Ramsay, 2005.

Dans ce témoignage sous-titré *Une Histoire d'adoptions homoparentales*, Claire, la narratrice, vit avec sa compagne Sophie depuis des années. A trente-trois ans, ces femmes décident d'avoir des enfants. Alors que Sophie projette d'en adopter un, Claire aimerait être enceinte. Comme elles forment ce projet à la fin des années 1980, elles ont deux domiciles, l'adoption n'étant possible en France qu'à des couples hétérosexuels ou à des célibataires. Claire, fonctionnaire de l'Education nationale, a un logement de fonction où elle passe beaucoup de temps afin de rendre crédible son célibat et celui de Sophie. L'ouvrage est le récit bouleversant de leurs deux projets parallèles. En 1989, Sophie adopte en Amérique latine une fille de six mois qu'elles appellent Aurore. Quant à Claire, après de nombreuses rencontres avec des donneurs de sperme et de tout aussi nombreuses inséminations qui

ne débouchent pas sur une grossesse, elle décide elle aussi d'adopter un bébé après avoir vu de près la misère des enfants d'Amérique latine. C'est ainsi qu'en 1991, elle adopte une fille de six mois qu'elles appellent Chloé.

Ce témoignage se dévore comme un roman. On sait qu'il est déjà très difficile d'adopter un enfant quand on fait partie d'un couple hétérosexuel. Or ici, on a affaire à deux lesbiennes qui doivent se faire passer pour célibataires afin de former une famille où elles accueillent deux orphelines. On comprend mieux la revendication du mariage homosexuel après avoir lu un tel récit. Claire et Sophie souhaitent qu'on voie en elles « deux femmes sortant, tour à tour, ou ensemble, avec une poussette où sourit un enfant heureux. Et non deux homosexuelles élevant ensemble un enfant adopté ». La nuance, qui est de taille, mérite d'être citée. Claire Altman, née en 1954, est cadre de la fonction publique et membre de différentes associations à caractère humanitaire.

ALTMAN Claire et FREY Christine, *Histoire d'une Famille homoparentale, Gaies et lesbiennes*, 2013.

Cet ouvrage est identique à *Deux femmes et un couffin*. Seul l'épisode militant que l'on trouve dans la première version a été remplacé par un chapitre intitulé « Les homos ont-ils une âme ? » rédigé en novembre 2012. On apprend que Claire et Sophie vivent toujours ensemble, que leur fille aînée, après une adolescence difficile, a donné naissance à un enfant et que Chloé, très différente de sa sœur, est une artiste pleine d'énergie qui s'appuie sur ses mères pour tracer son chemin. Le reste du chapitre est militant, Claire constatant que le rejet homophobe reste plus fort que tout. Elle souhaite qu'on fasse le choix de l'égalité pour les enfants des couples homosexuels, ce qui entraînera celui de la dignité pour les familles homoparentales.

Enthousiasmée par *Deux femmes et un couffin*, j'ai commandé *Histoire d'une famille homoparentale*, persuadée qu'il s'agissait d'un ouvrage différent, la mention d'une seconde autrice sur la couverture, Christine Frey, me confortant dans cette idée. On lit sur la quatrième de couverture : « Christine Frey, conseillère régionale et élue dans le troisième arrondissement de Paris, a participé à ce récit pour y réaffirmer son combat pour l'égalité des droits. » J'ai cherché une trace quelconque de cette participation. En vain. Il est donc inutile d'acheter les deux livres. Un seul suffit.

ARC Stéphanie, *Quitter Paris*, Payot & Rivages, 2020.

La narratrice rêve de quitter Paris où elle vit dans un studio de vingt-neuf mètres carrés. Elle pourrait ainsi avoir un chien, faire du sport tous les jours, vivre au contact de la nature et jardiner. Mais comme son amante est une Parisienne authentique qui n'a pas envie de quitter la capitale, elle reste à Paris à cause de cette femme avec qui elle vit un grand amour depuis six ans. Elle pense trouver un compromis en choisissant de vivre dans une maison en province après s'être pacée, ce qui permettrait à son amie de garder son studio parisien. Elle cherche la maison idéale, croit l'avoir trouvée dans l'Yon-

ne, puis en Bretagne. Tout compte fait, elle se rend compte qu'elle s'accommode fort bien de son studio et de la maison de ses parents à Cholet. Mais elle ne peut pas renoncer à avoir un chien, de préférence un bouvier bernois.

Dans son ouvrage, Stéphanie Arc mentionne Mireille Best (dont j'ai résumé et commenté l'intégralité de l'œuvre dans le premier tome d'*Entre femmes*), Virginia Woolf, Colette, Verlaine et Alan Turing. C'est assez dire que nous avons une culture commune. Son amante est présente tout au long du livre de façon tout à fait naturelle, ce qui montre que la génération qui suit la mienne a pu surmonter les obstacles auxquels nous nous heurtons il y a plusieurs décennies. Elle nous fait partager son rêve avec beaucoup d'humour. Née en 1976 à Cholet, elle a publié en 2006 *Les Lesbiennes* dans la collection *Idées reçues*, aux éditions du *Cavalier bleu*. J'ai rendu compte de cet excellent ouvrage dans le tome 2 d'*Entre femmes*.

ARRAS Marie-Noël, *Entière, Chèvre-feuille étoilée*, 2008.

Ce livre traite de l'excision. L'année où il a été publié, il y avait environ cent quarante millions de femmes excisées dans le monde. Il y a trois types d'excision, la première (sunna) qui consiste à décapiter le capuchon recouvrant le clitoris, la deuxième qui ôte une partie plus importante du clitoris et des petites lèvres et la troisième (circoncision pharaonique) qui ajoute à la deuxième l'avivement des grandes lèvres cousues bord à bord en ne laissant qu'un petit orifice pour l'urine et le sang menstruel et qu'on incise le jour du mariage. L'excision se pratique essentiellement en Afrique subsaharienne (un tiers des Africaines est excisée), en Egypte (neuf femmes sur dix) et à moindre échelle dans la péninsule arabique, en Indonésie, en Malaisie, au Pakistan et en Amazonie péruvienne. De nombreuses jeunes filles vivant en France sont menacées de l'être en raison de leur appartenance à des ethnies pratiquant l'excision. Quand on excise les filles, c'est afin de les asservir par la douleur. Il s'agit d'atténuer ou de tuer le désir sexuel chez la femme pour qu'elle reste vierge jusqu'au mariage et qu'elle soit ensuite fidèle à son mari. Comparer cette pratique barbare à la circoncision est un non-sens car ce serait couper le gland des petits garçons. De 5 à 15% des filles meurent après avoir été excisées. Quant aux autres, elles subissent un terrible choc et toutes sortes de séquelles physiques et psychologiques. Depuis quelques années, un urologue, le docteur Foldes, après avoir constaté qu'il existait des centaines d'articles sur les réparations des mutilations de la verge, mais rien sur les mutilations du clitoris, a adapté et perfectionné en France, pour réparer le clitoris, une méthode utilisée pour allonger la verge. En 2008, cette technique était au point depuis douze ans. A cette date, il avait réparé 2500 femmes. Mais comme la sexualité n'est pas seulement un phénomène physique, un accompagnement psychologique est nécessaire après l'opération, accompagnement effectué par un sexologue.

Entière est un petit livre par le format et le nombre de pages, mais un ouvrage de première importance pour qui veut prendre connaissance des causes et des conséquences des mutilations génitales féminines. Marie-Noël Arras a

recueilli les paroles de femmes excisées et réparées, elle s'est entretenue avec Michèle Wilisch, anesthésiste, Frédérique Hédon, une sexologue qui explique que la fonction sexuelle s'amorce très tôt dans la vie et que, contrairement aux garçons, les fillettes ont une connaissance plus floue de leur sexe. Les mutilations génitales perturbent une partie importante du développement psycho-sexuel des filles si bien qu'une fois le sexe réparé par le chirurgien, le schéma corporel (la façon dont le corps est vécu) ne l'est pas encore. Il s'agit donc bien d'une réparation physique et mentale qui prend beaucoup de temps. L'idéal étant de ne plus exciser les filles, l'ouvrage s'achève sur l'examen de la législation des pays où elle se pratique, sur une bibliographie, une filmographie et une liste d'adresses utiles. La Fédération nationale *GAMS (Groupe pour l'Abolition des Mutilations Sexuelles, des Mariages Forcés et autres pratiques traditionnelles néfastes à la santé des femmes et des enfants)* est une association laïque et apolitique déclarée à but non lucratif relevant de la loi de 1901. Elle a été créée en 1982 par des femmes africaines résidant en France et des Françaises. On peut télécharger des informations sur l'excision en suivant ce lien : <https://federationgams.org/excision/>.

AUGER Sophie, *Sur ta bouche*, Auto-édition, 2017.

Dans ce roman, Lénie, vingt-six ans, seconde son frère qui a créé un cabinet d'architecte à Lyon, mais c'est un travail alimentaire, sa véritable vocation étant l'écriture de romans. Attirée par Cerise, une stagiaire, Lénie lui fait des avances auxquelles celle-ci, bien que fiancée à Pierre, ne tarde pas à répondre. En effet Pierre est condescendant avec Cerise qui ne s'épanouit pas auprès de lui. Les deux jeunes femmes vivent une véritable idylle mais quand Lénie présente son amante à ses amis dans un bar, elle est bouleversée par l'apparition de Laura avec qui elle a vécu un amour destructeur quelques années plus tôt. Ulcérée, Cerise s'enfuit à Genève où elle veut s'épanouir dans sa véritable vocation, la restauration. Mais lorsque Laura comprend que Lénie aime Cerise, elle la quitte en lui donnant l'adresse de celle-ci à Genève. Quand Léna arrive dans cette ville, Cerise s'enfuit à nouveau. Quatre ans plus tard, Léna écrit leur histoire sans la publier. Deux ans s'écoulent encore et le frère de Lénie envoie le manuscrit à Cerise qui revient auprès de Léna en compagnie du fils de trois ans qu'elle a eu avec un amant d'un soir.

Ce n'est qu'aux deux-tiers du livre qu'on apprend qui est Laura, une fille qui a subi un inceste quand elle était enfant, dont le père s'est suicidé en prison et qui a connu la drogue, la prostitution et la haine de soi. On ne s'étonne donc pas quand on apprend que Laura et Léni ont vécu l'enfer, mais on s'étonne quand Laura quitte Lénie en lui laissant l'adresse de Cerise. Le roman donne tour à tour la parole aux différents personnages sans que ce soit utile, ce qu'ils vivent étant sensiblement identique. *Internet* m'apprend que Sophie Auger est l'auteur de beaucoup d'autres romans. Pour mon compte, je trouve celui-ci naïf et mal construit. Sophie Auger est une romancière française née au milieu des années 1980 dans une petite ville du Doubs. Elle

réside à la campagne où elle a trouvé l'inspiration pour écrire son premier roman *Him* publié en 2015. Un coup d'œil sur les résumés de ses autres livres donne à penser qu'ils sont loin d'être tous lesbiens.

AUGER Sophie, 3 : *Recueil de nouvelles*, Auto-édition, 2017.

Ce recueil se compose de trois nouvelles dont l'une, *Fall*, met en scène deux jeunes femmes, la narratrice et Marion, qui se sont rencontrées dix ans plus tôt à la soirée de clôture d'un concours hippique à Genève. Marion a fait des avances à la narratrice si bien que toutes deux ont connu une nuit torride. Ensuite Marion est repartie chez elle en Grande-Bretagne. Depuis, la narratrice s'est mariée et a eu trois enfants. Alors qu'elle se promenait avec eux, elle n'a entrevu Marion qu'une fois parmi d'autres cavaliers et ne s'est pas manifestée. Dix ans plus tard, elle reçoit sur *Facebook* une demande d'amitié de Marion. Acceptera-t-elle ? Refusera-t-elle ? Fin ouverte.

Les deux autres nouvelles de ce recueil ignorent les lesbiennes, *Red* mettant en scène des hétérosexuels et *Play* des gays. Je ne m'attarderai donc pas sur elles. Je dirai seulement que *Fall* est une nouvelle habilement construite, mais qu'on retrouve la même orthographe défectueuse que dans *Sur ta bouche*, ce qui est regrettable. Je ne peux que conseiller à Sophie Auger de faire relire ses textes par des personnes de son entourage.

ARZNER Dorothy, *Biographie*, Wikipedia.

Dorothy Arzner (1897-1979) est la seule femme réalisatrice à avoir fait carrière à Hollywood de 1920 à 1940. Elle a eu un rôle central dans le développement des études féministes sur le cinéma au cours des années 1970. Judith Mayne écrit : « Arzner n'est pas seulement une exception ; elle a été une force créatrice en montrant comment on pouvait subvertir et critiquer les normes filmiques d'Hollywood. » En outre, Dorothy Arzner a entretenu une relation de quarante ans avec Marion Morgan, une danseuse et chorégraphe qui avait dix ans de plus qu'elle. Marion Morgan a chorégraphié des séquences de danse dans certains films de Dorothy Arzner. Celle-ci été liée de manière romantique avec un certain nombre d'actrices, dont Alla Nazimova et Billie Burke. On lui a aussi prêté des liaisons avec Joan Crawford et Katharine Hepburn. Dans *L'Homosexualité au cinéma* dont je rends compte plus bas, Didier Roth-Bettoni écrit : « Très masculine d'allure (butch), la plupart du temps habillée en homme, les cheveux très courts, Dorothy Arzner est un cas très rare dans le Hollywood des années 1920-1930 où elle est quasiment la seule femme réalisatrice. La plupart des films de cette lesbienne qui vécut de façon très ouverte avec la même compagne, tous réalisés entre 1927 et 1943, sont porteurs de thèmes aux résonances féministes. » En 1930, Dorothy Arzner et Marion Morgan déménagent à Mountain Oak Drive jusqu'à la mort de Marion en 1971. En 1943, Dorothy met un terme définitif à sa carrière cinématographique. Elle travaille ensuite pour la télévision et pour les services cinématographiques de l'armée américaine et produit des pièces de théâtre.

Aucune biographie de cette femme d'exception n'ayant été traduite en français, j'en suis réduite à chercher sur *Internet* quelques informations pour lui rendre justice. Comme d'habitude, il est préférable de lire la page de *Wikipédia* en anglais, la page en français ne disant rien de son homosexualité. *Komitid* lui a consacré un excellent article (repris de *Yagg*) qu'on peut lire en suivant ce lien : <https://www.komitid.fr/2016/10/06/dorothy-arzner-une-cineaste-lesbienne-dans-le-hollywood-des-annees-30/>. Espérons que dans un avenir proche, un biographe s'intéressera à Dorothy Arzner ou qu'un éditeur français publiera la traduction d'une de ses biographies.

ASCENCIO (ESTEBAN) Isabel, autrice d'une nouvelle et de six romans lesbiens.

Isabel Ascencio, née en 1967 à Ollioules dans le Var, fait des études littéraires à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses (ses travaux portent sur l'œuvre d'Henri Michaux) et obtient l'agrégation de lettres modernes en 1989. Elle enseigne la littérature à Avallon en Bourgogne puis à Champagnole dans le Jura. Elle a remporté le premier prix du concours de nouvelles de *Lesbia Magazine* pour *Stabat mater* en 2012. Sous le nom d'Isabel Esteban, elle a publié deux romans (épuisés aujourd'hui) aux éditions *La Cerisaie*, *Personne ne dort* (2007) et *Les Pieds de Sam* (2008). Sous le nom d'Isabel Ascencio, elle a publié trois romans, *Drama Queen*, *Un Poisson sans bicyclette* et *Délit de gosse*. En mai 2013, Isabel Ascencio a reçu pour *Drama Queen* le prix *Alpha* décerné par la Commission intercantonale de littérature du Canton de Berne et de la République et Canton du Jura. J'ai rendu compte de *Stabat mater* et de *Personne ne dort* dans le premier tome d'*Entre Femmes*. Je conseille vivement la lecture des romans d'Isabel Ascencio qui sont d'une rare qualité.

ASCENCIO Isabel, *Drama queen*, Verticales, 2012.

Alex, la narratrice de ce roman, est heureuse d'emménager à dix-neuf ans dans un studio situé à quatre-vingts kilomètres de sa famille. Bachelière, elle veut s'investir à fond dans les études qu'elle poursuit dans la classe préparatoire d'un lycée d'Aix-en-Provence. Elle veut prendre des distances par rapport à sa mère quinquagénaire et à son oncle, Yacob, âgé de trente-cinq ans. Elle fuit aussi une amie, Bess et le frère de celle-ci, Félix. La mère d'Alex, qui a découvert que sa fille enfermait Bess dans leur sous-sol et qu'elle avait une liaison avec Félix, lui fait faire une cure psychanalytique. Quand Bess annonce à Alex que leur beau-père, le Pop, a disparu mystérieusement, celle-ci revient sur ce qu'elle a vécu auparavant avec eux. Que s'est-il passé entre Bess, Félix et Alex ? Le Pop a-t-il été assassiné ? Si oui, par qui ? Qui est le père d'Alex ? Vous le saurez en lisant *Drama queen*.

Drama queen est intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord, le suspense est très bien ménagé, ce qui m'oblige à ne pas donner un résumé complet du livre. Tout au long du roman, je me suis demandé ce qu'est devenu le Pop et qui l'a tué. Je voulais savoir aussi jusqu'où allait l'intérêt que le Pop mani-

festait pour les adolescentes et je voulais savoir qui était vraiment le père d'Alex. Ceci dit, j'ai trouvé intéressant le parallèle entre ce qu'a vécu Bess avec Jacob dans son enfance et ce qu'elle fait vivre à Bess. Il y a également un autre parallèle entre la mère qui a un amant très jeune et sa fille qui couche avec un garçon moins âgé qu'elle. Enfin, c'est une histoire dans laquelle la narratrice, qui aime d'amour Bess et qui l'affirme plusieurs fois, n'arrive pas à passer à l'acte avec elle, mais couche avec son frère travesti avec les vêtements de Bess, ce qui est un exemple inédit de lesbophobie intériorisée. De même, l'investissement total d'Alex dans ses études est d'après ses propres dires « un long désert des sens » ce qui est courant, mais affligeant chez une fille de dix-neuf ans. Pour toutes ces raisons, je conseille la lecture des romans d'Isabel Ascencio car c'est un véritable plaisir que de les lire.

ASCENCIO Isabel, *Un Poisson sans bicyclette*, Verticales, 2014.

Nous sommes en 1976, l'année où Patrick Henry tue un petit garçon et où l'on guillotine Christian Ranucci. Le roman est construit en faisant alterner les chapitres consacrés à deux personnages féminins. D'une part, Lise, une fille de treize ans, orpheline de mère, qui vit avec son père dans un petit village provençal où elle s'ennuie tellement qu'elle espère qu'un individu l'enlèvera et qu'il l'emmènera au bord de la mer où elle s'enfuira dans la cale d'un bateau pour vivre d'exaltantes aventures. D'autre part, une Anglaise mal dans sa peau, Jane, qui a pour compagnon Serge avec qui elle a eu une fille de cinq ans qui ne parle pas du tout, Hannah. Jane fait partie d'une communauté. Son compagnon en est la tête pensante. Cette communauté s'installe aux Frêles, dans une bâtisse située à quelques kilomètres du village de Louise. Lise est persuadée que les hommes des Frêles ont fait le casse du siècle (celui de la Société générale de Nice en juillet) et qu'ils cachent leur butin dans leur grange. Elle se mêle aux membres de la communauté, se rapproche de la fille de Jane et s'étonne qu'une femme puisse en embrasser une autre. De son côté, Jane s'ennuie, d'autant plus que Serge revient d'Afrique avec Fatou, une Africaine qui s'occupe mieux d'Hannah qu'elle-même. En outre, tout porte à croire que Serge, partisan de l'amour libre, a pris Fatou pour maîtresse. Lise est attirée par Jane si bien qu'elle ne rêve plus d'être enlevée par un membre masculin des Frêles. Elle préférerait l'être par Jane. Un soir de fête aux Frêles, Jane part de la ferme avec Lise et Hannah sur la banquette arrière de sa voiture. Elle se rend chez Marylou, une féministe lesbienne, qui vit au bord de la mer, ce qui ravit Lise. Mais Marylou ramène Lise chez elle. Lise se rend à nouveau aux Frêles où elle voit Marylou êtreindre Jane. Après avoir fait un somme, elle place Hanna sur le porte-bagage de sa bicyclette et l'emmène voir la mer.

« Une femme a autant besoin d'un homme qu'un poisson d'une bicyclette. » Cette citation est attribuée à une féministe américaine, Gloria Steinem. D'autres l'attribuent à Irina Dunn. Peu importe ! Quand Isabel Ascencio met cette phrase dans la bouche de Marylou, on comprend qu'elle est

lesbienne, ce que la principale intéressée confirme, dans une sorte de profession de foi, cinq pages avant la fin du roman. L'influence de Marylou semble bénéfique aux autres personnages féminins puisque à la fin du livre Hannah se met à parler et que Jane prend ses distances par rapport à Serge. Outre ce point intéressant pour les lesbiennes, l'évocation des membres de la communauté est savoureuse (faites comme je dis, mais pas comme je fais). Quant à celle des habitants du village provençal, peut-être est-elle un peu caricaturale. Je vis depuis près de quarante ans dans un village languedocien où je n'ai jamais rencontré de pareils hurluberlus. Je me demande si un jour Isabel Ascencio fera un portrait aussi cruel des Champagnolais, étant donné qu'elle enseigne dans mon pays natal !

ASCENCIO Isabel, *Délit de gosse*, Le Rouergue, 2019.

La narratrice de ce roman, Marie, vit à Paris avec Jeanne depuis trois ans. Mais Marie n'a jamais rencontré les membres de la famille de sa compagne. Le frère de celle-ci l'invitant à son mariage, Jeanne propose à Marie de venir avec elle, mais ce n'est pas pour faire son *coming out*. En effet, Marie sera accompagnée par leur ami Mano, pendant que Jeanne se rapprochera de François-Henri, le fiancé avec qui elle a rompu quand elle a rencontré Marie. Elle pense ainsi pouvoir être fécondée sans que le géniteur soit mis au courant de ses intentions. Mais rien ne se déroule comme prévu. L'ex-fiancé veut se garder pour sa future épouse si bien que Jeanne couche avec un ami de son frère. Malheureusement, une fois à Paris, elle découvre qu'elle n'est pas enceinte, ce qu'elle vit très mal. Nous sommes au printemps 2012. La *Manif pour tous* défile à Paris. Quand le frère et le père de Jeanne viennent la voir, elle met le drapeau arc-en-ciel à sa fenêtre. Résolue à sortir du placard, elle ira se faire inséminer à Barcelone où elle a rencontré Marie.

Délit de gosse est un excellent roman sur le désir d'enfant d'un couple de lesbiennes. Comme Marie, la future mère sociale, est la narratrice, on assiste à son évolution et on est mis au courant de ses émotions tout au long du roman. On assiste également aux tribulations d'une femme désireuse de savoir quel sera le père de son futur enfant, même s'il n'aura qu'un rôle de géniteur. Mais l'intérêt du livre ne s'arrête pas là. Marie est la fille d'un Mauricienne et d'un Breton, ce qui n'est facile à vivre nulle part, le racisme étant universel. En outre, le père de Jeanne est un hobereau qui possède un manoir en Dordogne et qu'on suppose faire partie de la *Manif pour tous*, alors que celui de Marie, qui a fait quelques mois de prison, est d'une classe sociale inférieure. Surtout, les différences de genre sont traitées de façon magistrale quand Marie, qui ne porte que des jeans et des baskets, doit tout d'abord quitter l'île Maurice parce que son goût pour le football et son short masculin ne sont pas tolérés par les adolescents avec qui elle jouait pourtant quand elle était enfant. Quand elle se rend au manoir des parents de Jeanne, elle doit à regret porter une robe Sonia Rykiel et des chaussures à talons hauts alors que son ami Mano porte magistralement ces oripeaux féminins. Isabel Ascencio écrit que cette robe et ces escarpins constituent « une belle tenue

de camouflage ». Enfin et surtout, on assiste à l'évolution positive de Jeanne qui cachait sa compagne au début du roman et qui arbore le drapeau arc-en-ciel à sa fenêtre alors qu'elle attend la visite de son père et de son frère dans le dernier chapitre.

ATKINSON Ti-Grace, *Odysée d'un amazone (Amazon Odyssey), Des Femmes, 1974, 1975.*

Cet ouvrage est un recueil qui, d'après Ti-Grace Atkinson, n'a qu'un seul fil conducteur : elle est l'auteurice de tous les textes. « Mais les propos de ces articles, et donc leurs styles, sont tous très différents. Pêle-mêle se côtoient des thèses philosophiques, des discours, des communiqués de presse, des articles écrits pour des revues à grand tirage, des discours universitaires, des essais destinés au *Mouvement des femmes*, des sujets et réflexions et finalement une lettre ouverte. » Les textes ont été rédigés de 1967 à 1972 et la totalité des articles forme une histoire documentée du *Mouvement* ainsi qu'une réflexion personnelle de l'auteurice sur le féminisme. Ti-Grace cherche quelles sont les racines profondes de l'oppression des femmes. Pour elle, l'ennemi est le comportement des hommes si bien que très tôt, elle limite par choix son univers aux femmes. Elle revendique le droit à l'avortement, met en cause l'orgasme vaginal, l'amour, le mariage, la maternité et la famille qui sont d'après elle des institutions corrompues. Quant au viol, c'est une activité terroriste de l'opresseur. Cette critique virulente du patriarcat fait d'elle une féministe radicale. En octobre 1968, elle démissionne de la *NOW (National Organisation for Women)* car elle trouve ce mouvement féministe trop conservateur. En effet, la *NOW* ne revendique pour les femmes que l'égalité des droits avec les hommes. En outre, les femmes de l'aile conservatrice de cette organisation étaient opposées à l'avortement. Par ailleurs, Ti-Grace critique aussi la structure pyramidale de la *NOW* dans laquelle le pouvoir de certaines féministes s'exerce aux dépens des autres membres. Surtout, dans deux articles intitulés « Lesbianisme et féminisme » (dont le second est sous-titré « Justice pour les femmes considérées comme “contre-nature” ») elle s'interroge sur les rapports entre le féminisme et l'homosexualité féminine. Après avoir observé que les hommes pensent insulter les féministes en les traitant de lesbiennes, elle réfléchit à l'éventualité d'une culture des femmes et d'une tradition de résistance féminine à l'oppression masculine. « Les lesbiennes sont des femmes qui comprennent tôt dans leurs vies le rôle qu'on leur attribuera en tant que femme. Le “lesbianisme” est le rejet de ce rôle féminin dans le monde en général. » Se référant à l'organisation la plus ancienne de lesbiennes des Etats-Unis, elle écrit : « Le lesbianisme des *Daughters of Bilitis* a dû se diviser en deux courants, l'un individuel et l'autre politique. » C'est à partir de là que les homosexuelles qui ne le sont que dans leur vie privée se distinguent des lesbiennes qui se veulent politiques.

Avec *Odysée d'une amazone*, Ti-Grace Atkinson a rédigé un véritable brûlot féministe en désignant nettement la classe des hommes, celle des dominants, comme oppressant la classe des femmes. Dès les premières pages

de cet ouvrage, elle dit travailler depuis cinq ans à un livre « sérieux » intitulé *Women and Oppression*, mais elle ne trouve aucun éditeur décidé à publier son travail. *Odyssée d'une amazone* peut être lu comme l'histoire du féminisme radical, celui qui va aux racines de l'oppression des femmes, l'amazone étant celle qui refuse de collaborer avec l'ennemi. Ti-Grace Atkinson s'en prend à la classe des hommes et aux prétendues féministes qui se bornent à revendiquer des améliorations de leur sort. Elle met en cause la pornographie, la prostitution, celle-ci étant « la fausse alternative au rôle féminin que les hommes proposent aux femmes », celle-là relevant de la propagande politique, toutes deux étant destinées à la consommation des hommes. Elle dénonce l'Église catholique quand elle affirme que « le Vatican est pour les femmes ce que le Pentagone est pour les mouvements antimilitaristes ». Pour elle, cette Église est « la plus vaste organisation criminelle que le monde ait jamais connue ». Au cours d'une conférence sur ce sujet, une certaine Mrs Bozell frappe Ti-Grace Atkinson. Et une cinquantaine de garçons prennent d'assaut la résidence où une centaine de femmes se sont réunies après la première conférence de Ti-Grace à Juniata College, en Pennsylvanie. Ils brandissent une banderole sur laquelle on lit « ATKINSON'S PANTS » (la culotte d'Atkinson). Ti-Grace en déduit que beaucoup d'hommes considèrent les femmes comme des prostituées et qu'elles « n'ont que deux positions politiques possibles : garder, impuissantes, le silence, ou subir l'agression sexuelle, c'est-à-dire être violées ». Dans *En Vol*, Kate Millet signale que Ti-Grace a été plusieurs fois menacée de mort. Au cours de ses conférences, Ti-Grace Atkinson conseille à ses auditrices de lire *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, les livres d'Eleanor Flexner (dont aucun ouvrage n'a été traduit en français), *SCUM Manifesto* de Valerie Solanas et *Les Femmes et la folie* de Phyllis Chesler. Sans aucun doute, son ouvrage, dont par la mise page, les graphiques et les illustrations, elle a voulu faire une véritable œuvre d'art, est un livre percutant du féminisme radical. C'est à Ti-Grace Atkinson qu'est attribuée la formule célèbre : « Le féminisme est la théorie. Le lesbianisme est la pratique. » Quiconque est à la fois féministe et lesbienne doit posséder *Odyssée d'une Amazone*, un livre de premier plan qui doit figurer dans toute bibliothèque qui se respecte.

BAGIEU Pénélope, *Culottées, tome 1*, Gallimard, 2016.

Cette bande dessinée se compose des biographies de seize femmes *qui ne font que ce qu'elles veulent* si j'en crois son sous-titre. Si toutes ces femmes méritent d'être connues, quelques-unes d'entre elles doivent être citées dans le présent ouvrage. Tout d'abord Nzinga, reine du Ndongo et du Matamba, deux royaumes africains du XVII^e siècle situés dans l'actuel Angola. Cette femme exceptionnelle succède à son frère, se fait proclamer officiellement « homme » en décrétant qu'elle ne prendra jamais de roi, ce qui ne l'empêche pas d'avoir de nombreux concubins. Ensuite Lozen, une guerrière apache et chamane qui, au XIX^e siècle, combat au côté de son amie Dah-teste, éclaireuse aguerrie qui, parce qu'elle parle plusieurs langues, est la

messagère et la médiatrice de son peuple. Joséphine Baker est une Américaine naturalisée française, danseuse, résistante et mère de douze enfants qu'elle a adoptés afin de prouver que tous les peuples peuvent coexister en paix. Pénélope Bagieu prête à Joséphine Baker des liaisons avec des célébrités, Frida Kahlo et Colette. Tove Jansson, peintre finlandaise, créatrice de trolls, illustratrice et écrivaine, a eu une liaison avec une femme mariée. Ensuite elle a rencontré une artiste finnoise, Tuulikki Pietilä, avec qui elle a passé le reste de sa vie. Agnodice, une femme obligée, au IV^e siècle avant notre ère, de se déguiser en homme pour exercer la médecine. Enfin, Christine Jorgensen, première femme transgenre à être mondialement connue.

En quelques pages, Pénélope Bagieu nous fait découvrir des femmes exceptionnelles. Or quand je cherche des informations sur elles, je suis souvent déçue. S'il existe une biographie de Joséphine Baker en français, due à Jacques Plessis, on n'y trouve aucune mention de liaisons avec des femmes. Les quinze biographies de Colette que j'ai lues ainsi que celle de Frida Kahlo due à Hayden Herrera ne mentionnent pas non plus Joséphine Baker. Il existe deux biographies de Nzinga en français. La biographie de Tove Janssen est rédigée en anglais et n'a pas été traduite dans notre langue. Il en va de même pour Lozen. Quand on cherche des informations sur Lozen, Tove Janssen, Agnodice et Christine Jorgensen dans *Wikipédia*, on ne se réfère qu'au livre de Pénélope Bagieu. C'est pourquoi je conseille la lecture de cette bande dessinée qui rend justice à toutes ces femmes.

BAGIEU Pénélope, *Culottées, tome 2*, Gallimard, 2017.

Cette bande dessinée se compose des biographies de quinze femmes *qui ne font que ce qu'elles veulent* comme celles du premier tome. La plus ancienne est Nelly Bly, une journaliste américaine qui a créé le journalisme d'investigation. La plus récente est Sonita Alizadeh, une rappeuse née en Afghanistan en 1996, dont la famille a fui en Iran, qui a failli être mariée très jeune et qui a réussi à s'enfuir en Amérique où elle continue à pratiquer son art tout en étudiant le droit afin de devenir avocate pour défendre les droits des femmes, celles-ci étant considérées comme de vulgaires marchandises dans son pays d'origine. D'autres femmes citées ont des vies très différentes. Ainsi Temple Grandin, une autiste, experte scientifique traduite en vingt langues, a réussi à améliorer le sort des animaux d'élevage ; Phulan Devi, une Indienne surnommée « la reine des bandits ». Enfin, une femme exceptionnelle, Thérèse Clerc (1927-2016). En 1968, à quarante ans, Thérèse découvre le plaisir et l'amour dans les bras d'une femme. Elle divorce, trouve un emploi de vendeuse et emménage avec ses quatre enfants dans un tout petit appartement. Féministe, elle combat pour la dépénalisation de l'avortement. Puis elle milite pour que les femmes âgées échappent à la maison de retraite et crée, avec Monique Bragard et Suzanne Goueffic, la *Maison des babayagas*, une résidence autogérée pour femmes âgées à faibles revenus. Thérèse, qui a été follement amoureuse jusqu'à la fin de sa vie, apparaît en

2012 dans le film *Les Invisibles*. Celle qui fut une jeune fille passive et individualiste est devenue « une indémontable porteuse d'espoirs collectifs ».

Le second tome de *Culottées* est aussi passionnant que le premier dans la mesure où il sort de l'oubli des femmes exceptionnelles. Si la journaliste indienne Mala Sen a consacré une biographie à Phulan Devi, il n'en va pas de même pour la plupart des femmes que Pénélope Bagieu met en lumière dans ses deux ouvrages. La trentaine de femmes dont elle raconte la vie prouvent par l'exemple que celles-ci peuvent réussir partout, dans la composition musicale comme Betty Davis et dans les sciences comme la vulcanologue Katia Krafft et l'astronaute Mae Jemison. Pénélope Bagieu contribue à la mémoire des femmes, ces oubliées de l'Histoire. En 2019, elle a été récompensée par le prestigieux prix *Eisner* de la bande dessinée dans la catégorie « meilleure édition américaine » d'un ouvrage international au festival *Comic-Con* de San Diego en Californie.

BARD Christine, *Les Garçonnes. Modes et fantasmes des Années folles*, Flammarion, 1998.

Cet ouvrage historique est consacré aux *garçonnes* des années 1920. Ces garçonnes portaient les cheveux courts, des tailleurs coupés dans des matières réservées auparavant au sport, des chaussures confortables et des robes raccourcies, voire des pantalons qui leur donnaient une silhouette androgyne. Cette mode touchait toutes les classes sociales. On doit le mot *garçonne* au célèbre roman de Victor Margueritte publié en 1922 dans lequel l'héroïne est une jeune femme affranchie qui s'adonne aux stupéfiants, a de multiples expériences sexuelles et trouve temporairement du réconfort dans les bras d'une amante. « La garçonne prend une valeur exemplaire parce qu'elle rejette la double morale du siècle victorien, s'approprie une liberté autrefois réservée aux hommes, flirte dangereusement avec l'inversion sexuelle et affiche dans ses apparences le refus de normes révolues. » Les lesbiennes apparaissent ainsi comme des garçonnes accomplies, l'homosexualité étant censée apporter la preuve de leur affranchissement sexuel. Christine Bard évoque « à la fois les représentations de l'homosexualité féminine pour mieux comprendre leur importance et leur nouveauté dans les années 1920. Les témoignages et les textes écrits par des lesbiennes permettront de mieux cerner leur rapport à la garçonne ». Après un rappel des lesbiennes célèbres de la Belle Époque, elle recense celles des Années folles, Violette Morris restée célèbre à cause de son procès, Marthe Hanau et son amie Joséphe, Suzy Solidor protégée par Yvonne de Brémont d'Ars, Louise Brooks, Greta Garbo et Marlène Dietrich. Elle énumère les lieux de rencontre de cette époque, rappelle les codes qui permettent aux lesbiennes de se reconnaître, évoque la complémentarité des genres dans le couple lesbien et regrette que les livres et les films de cette époque finissent toujours mal. Enfin, dans un chapitre intitulé *Se créer soi-même*, elle énumère les lesbiennes qui ont mené une existence heureuse, Hélène Azénor, Claude Cahun (deux artistes auxquelles j'ai consacré une notice dans le tome 1 d'*Entre femmes*), Tamara de

Lempika ainsi que Hannah Hâch et sa compagne Til Brugmann. Elle rappelle que nombreuses sont les écrivaines et artistes lesbiennes, ces *Femmes de la rive gauche* étudiées magistralement par Shari Benstock (voir le tome 2 d'*Entre femmes*). Christine Bard en déduit que « l'activité créative des lesbiennes est liée à la singularité de leur expérience, elle participe de cette invention de soi ».

Cet ouvrage très dense fait le point sur une époque où de nombreuses femmes étaient persuadées qu'il leur était possible de s'épanouir et d'accéder à la liberté. Les *garçonnes* ont beaucoup inquiété. On leur a reproché de se viriliser, d'être la cause de la dénatalité et de livrer la France à la main d'œuvre étrangère. J'ai renoncé à énumérer toutes les lesbiennes que l'on y rencontre. Richement illustré, pourvu d'un glossaire, de notes et de références bibliographiques, ce livre de Christine Bard, d'une lecture très agréable, doit figurer dans toute bibliothèque féministe et lesbienne qui se respecte.

BARD Christine, *Une Histoire politique du pantalon*, Seuil, 2010.

Dans cet ouvrage, Christine Bard étudie l'histoire d'un vêtement qui a été pendant longtemps le symbole de la masculinité et du pouvoir. L'histoire du pantalon est politique « puisqu'elle s'intéresse au genre, concept qui souligne les rapports de pouvoir entre les sexes. Le périmètre est ainsi élargi à des questions qui ont été exclues et que le vêtement soulève : le corps, les usages du corps, les identités sexuées ». « Le pantalon est le marqueur du sexe/genre le plus important dans l'histoire occidentale des deux derniers siècles. » Mais ce vêtement est « réservé aux hommes, interdit aux femmes. Le pantalon permet de faire un troublant parallèle avec la sphère politique. La conquête du symbole par les femmes ne peut qu'exprimer le désir d'égalité des sexes, même si, au niveau individuel, il ne s'agit peut-être que d'une identification masculine sans dimension politique ou simplement du choix d'un vêtement pratique ». Christine Bard retrace les différentes étapes de l'histoire du pantalon, vêtement des hommes du peuple pendant l'Ancien Régime, vêtement qui a détrôné la culotte des aristocrates pendant la Révolution française, vêtement revendiqué par certaines féministes comme Madeleine Pelletier au XIX^e siècle, vêtement interdit aux filles dans les écoles jusqu'en 1968, mais vêtement obligatoire dans les banlieues depuis quelques années. La conquête du pantalon par les femmes au cours des deux derniers siècles ayant été vécue comme un symbole d'égalité entre les sexes, lui préférer la jupe pose le problème de la liberté de ces femmes. Cette *Histoire politique du pantalon* peut être complétée par l'ouvrage de Christine Bard, *Ce que soulève la jupe*, publié en 2010.

Ce résumé squelettique ne donne qu'une infime idée de l'importance de ce livre. S'il figure dans le présent volume, c'est parce que le port du costume masculin par les femmes a longtemps été vécu comme un signe d'homosexualité. Christine Bard rappelle les « quelques dizaines de cas connus de femmes soldats » qui ne sont pas obligatoirement des lesbiennes. Après

avoir cité quelques célébrités comme George Sand, Rosa Bonheur, Jane Dieulafoy, Sarah Bernhardt, Louise Abbéma, Rachilde, Maryse Choisy, Colette et Mathilde de Morny, elle conclut que ces femmes « ne peuvent ignorer que le pantalon est aussi un signe d'ambiguïté sexuelle, que leurs amours féminines soient vécues ou refoulées ». Elle rappelle également que de nombreuses féministes ont refusé de revendiquer le port du pantalon à cause du soupçon d'homosexualité ou de bisexualité qui lui est attaché. Ce livre, comme tous les autres ouvrages de cette historienne, doit figurer dans toute bibliothèque féministe et lesbienne qui se respecte.

BEAUVOIR Simone, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1949.

Le Deuxième Sexe est un ouvrage si dense et si important que j'en présente tout d'abord un résumé qui exclut le chapitre intitulé *La Lesbienne* auquel je consacre ensuite une notice spécifique.

Simone de Beauvoir démontre dans *Le Deuxième Sexe* que l'asservissement de la femme à l'homme n'est pas un fait de nature, mais de culture. Elle interroge la biologie, la psychanalyse et le marxisme et relativise les théories de Freud et d'Engel. Elle étudie la place de la femme dans l'histoire de l'humanité depuis la préhistoire jusqu'au XX^e siècle. Elle affirme que depuis les premiers temps du patriarcat, qu'elle situe à l'âge de bronze, l'homme a eu constamment le pouvoir et qu'il a maintenu la femme dans la dépendance. L'asymétrie des deux catégories homme/femme se manifeste dans les mythes, la femme étant exclusivement définie par son rapport à l'homme. Elle étudie ensuite la formation des femmes, depuis l'enfance jusqu'à l'initiation sexuelle. Elle souligne que le pénis est le symbole d'une virilité socialement valorisée. On incite la petite fille à la sagesse, à la passivité et aux bonnes manières, on lui apprend à plaire, à se faire objet, on l'habillement avec des vêtements inconfortables tout en lui enseignant la pudeur. Elle doit se faire servante quand on l'associe aux travaux ménagers dont son frère est dispensé. A l'école, où elle est confrontée aux hommes célèbres, la fillette comprend que ce sont les hommes qui sont les maîtres du monde, ce qui est confirmé par la religion. Elle vit la puberté et la menstruation avec inquiétude tout en apprenant à refouler ses désirs. On n'accorde pas à l'adolescente les mêmes libertés qu'à son frère. Pour plaire aux garçons, il faut être féminine. Or être féminine, c'est « se montrer impotente, futile, passive, docile ». La jeune fille doit attendre qu'un garçon s'intéresse à elle tout en ne prenant aucune initiative. C'est dans de telles conditions qu'elle doit se mettre en quête d'un mari. « Une énorme pression sociale l'invite à trouver dans le mariage une position sociale, une justification. » Quand arrive enfin son initiation sexuelle, « l'érotisme de la femme, beaucoup plus complexe que celui de l'homme, reflète la complexité de la situation féminine ». Alors que la femme ne doit vivre sa sexualité qu'à l'intérieur du mariage, l'homme a le droit d'assouvir ses prétendus besoins comme il lui plaît. On admet couramment que le lit est pour la femme un service dont l'homme la remercie par des cadeaux ou en assurant son entretien. « Il n'y a dans ce rapport au-

cune réciprocité. La structure du mariage comme aussi l'existence des prostituées en est la preuve : la femme se donne, l'homme la rémunère et la prend. » La femme craint la défloration qui est toujours un viol. Elle a peur d'une grossesse non désirée à une époque où les méthodes contraceptives sont aléatoires. Dans de telles conditions, les orgasmes sont incertains et la frigidité courante. Dans le second volume du *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir traite du sort de la femme mariée. Elle observe qu'il n'y a aucune symétrie entre le sort du mari et de l'épouse, vassale du chef de famille. Ce n'est que récemment que l'on s'est soucié d'amour et de plaisir sexuel dans cette union qui sert à fonder un foyer où des enfants sont mis au monde. Quand elle est confinée aux travaux ménagers, la femme s'ennuie. Après avoir fait la chasse au mari, elle doit lutter pour le garder. Tant que l'homme gagnera l'argent du ménage, il n'y aura pas de liberté pour la femme. Quant aux mariages qui « marchent bien », ils reposent sur un compromis. Dans le chapitre consacré à la maternité, elle rappelle que le contrôle des naissances est illégal en France si bien qu'il y a dans ce pays autant d'avortements que de naissances. Elle envisage les différentes manières dont peut être vécue la maternité en soulignant que l'amour maternel n'a rien de naturel. Elle affirme : « Il y a une mauvaise foi extravagante dans la conciliation du mépris que l'on voue aux femmes et du respect dont on entoure les mères. » On refuse à la femme les activités publiques tout en lui confiant « l'entreprise la plus délicate, la plus grave qui soit : la formation d'un être humain ». Simone de Beauvoir passe ensuite à la vie en société, aux invitations et aux réceptions, à l'importance de la toilette pour la femme, aux amitiés féminines, la femme étant plus authentique avec ses amies qu'avec son mari. Elle conclut sur l'adultère, plus grave quand c'est la femme qui prend un amant parce qu'elle peut ainsi introduire dans la famille l'enfant d'un étranger. Le chapitre suivant est consacré à la prostitution qui va de pair avec le mariage, la situation de la femme mariée étant symétrique à celle de la prostituée : la première est engagée à vie, la seconde rémunérée à la pièce. « La prostituée est un bouc émissaire ; l'homme se délivre sur elle de sa turpitude et il la renie. En elle se résument toutes les figures à la fois de l'esclavage féminin. » Après avoir énuméré les idées reçues sur la prostitution, elle conclut que celle-ci ravale la femme au niveau d'une marchandise. Dans le chapitre suivant, elle traite de la crise de la ménopause et de la peur de la vieillesse chez des femmes qui « se rendent compte qu'elles ont été toute leur vie dupées et mystifiées ; lucides, méfiantes, elles atteignent souvent un savoureux cynisme ». Enfin les femmes peuvent s'aliéner de trois manières différentes, s'aimer elles-mêmes dans le narcissisme, être la grande amoureuse d'un homme placé sur un piédestal ou être mystique en confondant l'homme avec dieu. De manière générale, c'est parce que l'horizon des femmes est barré qu'elles ont de nombreux défauts. La conséquence en est qu'il n'y a « pour la femme d'autre issue que de travailler à sa libération qui ne saurait être que collective ». Elle conclut par des propositions concrètes : éducation identique pour les garçons et les filles afin qu'ils soient égaux dans le travail et la

rémunération à l'âge adulte ; liberté érotique admise dans les mœurs où la sexualité ne serait plus considérée comme un service qu'on paie ; faire reposer le mariage sur un libre engagement qu'on peut rompre quand on le décide ; autoriser le contrôle des naissances et l'avortement ; donner aux mères et aux enfants les mêmes droits, qu'il s'agisse d'enfants légitimes ou non ; rémunérer les congés de grossesse ; faire assumer la charge des enfants par la collectivité (on ne retirerait pas les enfants à leurs parents, mais on ne les leur abandonnerait pas, précise-t-elle).

Le Deuxième Sexe est un ouvrage incontournable. Il a donné de solides bases de réflexion aux femmes et a en outre inspiré les féministes de la deuxième vague comme Kate Millet, Alice Schwarzer et Monique Wittig. Les réactions masculines à cette bible du féminisme ont été terribles. Simone de Beauvoir a été insultée, traînée dans la boue, car elle a mis en exergue des vérités gênantes pour les hommes décidés à ne pas abandonner leurs privilèges. En traitant, au cours de l'après-guerre, de la sexualité, du contrôle des naissances et de l'avortement et en soulignant la symétrie entre le mariage et la prostitution, elle a suscité un véritable scandale. Elle a mis en lumière le fait que le biologique ne suffit pas à déterminer le destin des femmes qui, comme les hommes, sont des êtres de culture soumis à des socialisations différentes. Le chapitre sur l'enfance commence par ces lignes : « On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. » Elle a mis en cause la pensée naturaliste qui veut que la femme soit douce, effacée et pourvue d'un instinct maternel. Mais contrairement à ce que l'on affirme couramment, Simone de Beauvoir n'était pas féministe : « L'oppression sociale qu'elle (la femme) subit est la conséquence de son oppression économique. L'égalité ne peut se rétablir que lorsque les deux sexes auront des droits juridiquement égaux. Le sort de la femme et celui du socialisme sont intimement liés. Ce sont les résistances du vieux paternalisme capitaliste qui dans la plupart des pays empêchent cette égalité d'être concrètement accomplie : elle le sera du jour où ces résistances seront brisées. Quand la société socialiste se sera réalisée dans le monde entier il n'y aura plus des hommes et des femmes mais seulement des travailleurs égaux entre eux. »

BEAUVOIR Simone, *La Lesbienne*, in *Le Deuxième Sexe*, 1949.

Après avoir étudié l'itinéraire classique de la femme vers la maturité, Simone de Beauvoir consacre un chapitre à la lesbienne dans la partie intitulée *Formation*. Mais avant de traiter du lesbianisme, elle affirme, dans le chapitre intitulé *La jeune fille*, qu'il y a des tendances homosexuelles chez presque toutes les adolescentes. Elle parle de « tendresses exaltées » qui « glissent vers de coupables amours juvéniles ». Elle mentionne l'érotisme clitoridien que Freud attribue à l'enfance et note qu'entre deux femmes aimantes, la violence n'existe pas. « L'expérience homosexuelle peut prendre

la figure d'un véritable amour ; elle peut apporter à la jeune fille un équilibre si heureux qu'elle désirera la perpétuer, la répéter, qu'elle en gardera un souvenir nostalgique ; elle peut révéler ou faire naître une vocation lesbienne. » Mais elle ajoute : « Le plus souvent, elle ne représentera qu'une étape. » Après ces considérations sur les amours adolescentes, elle aborde le chapitre intitulé *La Lesbienne* en pourfendant de nombreuses idées reçues. Tout d'abord, l'homosexualité ne vient pas d'un déséquilibre hormonal. En effet, de nombreuses lesbiennes sont très féminines. Certains pensent que les lesbiennes sont des clitoridiennes et les hétérosexuelles des vaginales. Or l'homosexualité est un phénomène psychique et non organique. Une autre idée reçue voudrait qu'il y ait deux types de lesbiennes, les masculines et les féminines. C'est faire bon marché de la répartition des rôles masculins et féminins : « La vraie femme est un produit artificiel que la civilisation fabrique comme naguère on fabriquait des castrats. » Elle ajoute : « La féminité signifie aujourd'hui mutilation. » Et un peu plus loin : « Rien n'est moins naturel que de s'habiller en femme. » Elle observe que la lesbienne se caractérise par le refus du mâle et le goût de la chair féminine. Elle ajoute : « La lesbienne ne se caractérise pas par son goût pour les femmes, mais par l'exclusivité de ce goût. » Ce qui laisse entendre que la majorité des femmes sont des lesbiennes en puissance. Elle envisage ensuite de nombreuses éventualités. Tout d'abord, elle constate que de nombreuses sportives et écrivaines sont lesbiennes. « Absorbées par un sérieux travail elles n'entendent pas perdre leur temps à jouer un rôle de femme ni à lutter contre les hommes. » Elle rappelle que les étudiantes de Sèvres avaient le sentiment de faire partie d'une élite féminine. Les caresses réciproques permettent de s'aimer dans l'égalité. Comme les dames de Llangollen, elles peuvent vivre dans un paisible éden. La ressemblance des deux amantes est rassurante ainsi que l'ont exprimé Colette et Renée Vivien. Mais la lesbienne peut souffrir de psychose : « Inachevée en tant que femme, impuissante en tant qu'homme, son malaise se traduit parfois par des psychoses. » Le lesbianisme peut être dû à un manque d'amour maternel, la jeune amante trouvant une mère de substitution dans une femme plus âgée. Elle note qu'il y a des circonstances qui favorisent le lesbianisme, les pensionnats, les ateliers, les bureaux où ne travaillent que des femmes. On trouve des lesbiennes aussi bien parmi les prostituées que parmi les grandes amoureuses. Mais dans la mesure où leurs amours sont menacées, elles peuvent aussi connaître des passions orageuses. Comme elles sont blâmées par la société, il leur est difficile de s'y intégrer. Elle constate que, quand on se passe des hommes, on développe une certaine virilité. Si l'érotisme lesbien fait sourire, le choix d'un mode de vie lesbien suscite mépris et scandale. Enfin, elle conclut qu'aucun facteur n'est jamais déterminant dans ce domaine. Le dernier paragraphe du chapitre mérite d'être cité : « L'homosexualité n'est pas plus une perversion délibérée qu'une malédiction fatale. C'est pour la femme une manière parmi d'autres de résoudre les problèmes posés par sa condition en général, par sa situation érotique en particulier. Comme toutes les conduites humaines, elle entraînera

comédies, déséquilibre, échec, mensonge ou, au contraire, elle sera source d'expériences fécondes, selon qu'elle sera vécue dans la mauvaise foi, la paresse et l'inauthenticité ou dans la lucidité, la générosité et la liberté. »

Simone de Beauvoir fait preuve de beaucoup de courage en intégrant le lesbianisme à son ouvrage. Comparons avec *La Femme mystifiée* où Betty Friedan ne leur fait aucune place, se bornant à exprimer quelques idées reçues sur les homosexuels masculins. Dans l'immédiate après-guerre, le sujet était totalement occulté. Simone de Beauvoir met en parallèle l'hétérosexualité et l'homosexualité pour montrer qu'il s'agit d'options qui peuvent être vécues de différentes manières : « Comme celle d'un homme et d'une femme, l'association de deux femmes prend quantité de figures différentes ; elle se fonde sur le sentiment, l'intérêt ou l'habitude ; elle est conjugale ou romanesque ; elle fait place au sadisme, au masochisme, à la générosité, à la fidélité, au dévouement, au caprice, à l'égoïsme, à la trahison. » Surtout, Simone de Beauvoir remet en cause la notion de normalité : « La normalité du choix ne lui confère aucune valeur privilégiée ; c'est d'après son authenticité qu'il faut juger. » Après le décès de Simone de Beauvoir, on a appris qu'elle avait eu des liaisons avec des jeunes femmes quand elle était leur professeure. Pour comprendre ce que les féministes comme Marie-Jo Bonnet, et bien d'autres lui ont reproché, on se référera à la notice de *Simone de Beauvoir et les femmes* de Marie-Jo Bonnet qui figure plus bas. On lira ensuite celle sur *En Vol* de Kate Millet, qui figure elle aussi plus bas, où l'on verra comment une lesbienne féministe était jugée, en 1970, soit vingt ans après la publication du *Deuxième Sexe*, après avoir fait son *coming out*. Ainsi, on comprendra pourquoi Simone de Beauvoir s'est dispensée de mentionner ses relations homosexuelles dans ses ouvrages autobiographiques.

BELL Alan et WEINBERG Martin, *Homosexualités (Homosexualities, a Study of Diversity among Men and Women)*, Albin Michel, 1978, 1980.

Cet ouvrage traduit de l'anglo-américain a pour sous-titre *Un rapport officiel sur les comportements homosexuels masculins et féminins par l'Institut de recherche sexologique fondé par Alfred C. Kinsey*. Il fait suite aux deux premiers rapports Kinsey sur le comportement sexuel de l'homme et de la femme. Elaboré à partir d'enquêtes sociologiques qui ont duré sept ans, à travers 1500 interviews face à face, il éclaire les différents aspects de l'existence homosexuelle : relations et techniques sexuelles, problèmes sexuels et psychologiques, acceptation de l'homosexualité, adaptation sociale, problèmes religieux, politiques, vie affective, couples masculins et féminins. J'ai été intéressée par les comparaisons possibles entre les lesbiennes et les gays. J'énumère donc ici quelques observations intéressantes. Les femmes ont moins tendance que les hommes à se comporter sexuellement en accord avec leurs véritables désirs, cédant sans doute à la contrainte à l'hétérosexualité définie par Adrienne Rich. Une lesbienne sur trois a été mariée alors qu'il n'y a qu'un gay sur cinq qui l'a été. Les gays sont plus sexuellement

actifs que les lesbiennes. La recherche d'un partenaire en public est le fait des gays et non des lesbiennes. Surtout ceux-ci ont plusieurs centaines de partenaires au cours de leur vie alors que la plupart des lesbiennes en ont moins de dix. Les hommes, contrairement aux femmes, attribuent une grande valeur à la jeunesse. Alors que les deux tiers des gays ont souffert d'une maladie vénérienne, une seule femme (sur plus de 330) en a contractée une avec une autre femme. Les hommes ont plus de difficultés à accepter leur homosexualité que les femmes. Les couples de femmes sont majoritairement fermés, contrairement aux couples d'hommes. Bien que les femmes soient censées être plus proches de leur famille que les hommes, elles n'y font pas plus qu'eux leur *coming out*. Les homosexuels des deux sexes ont plus d'amis que les hétérosexuels, cherchant sans doute à se créer une nouvelle famille de cette manière. Enfin, au risque d'enfoncer une porte ouverte, les couples fermés de gays et de lesbiennes sont très heureux alors que les esseulés ne le sont pas.

Cet ouvrage, dont la moitié est remplie de tableaux et de statistiques, met à mal les stéréotypes odieux attachés aux homosexuels des deux sexes. Ainsi le harcèlement sexuel est le fait d'hétérosexuels (d'homme à femme) ; la séduction d'une adolescente par un professeur masculin est beaucoup plus fréquente que celle de jeunes gens par des professeurs gays ; quant à la violence sexuelle, c'est là encore (en dehors des prisons) le fait d'un homme qui agresse une femme. Surtout, l'ouvrage, qui a été publié à une époque où l'OMS (Organisation mondiale de la santé) classait encore l'homosexualité parmi les maladies mentales, met en lumière que l'homosexualité n'est pas nécessairement pathologique. C'est pourquoi les décisions au sujet des femmes et des hommes homosexuels, qu'elles concernent l'emploi ou la garde d'un enfant, ne devraient jamais être prises en tenant seulement compte des tendances sexuelles. Démystifiant les fables ridicules et détruisant les préjugés, cet ouvrage a rendu service aux homosexuels des deux sexes en aidant ceux qui étaient mal dans leur peau à s'assumer et aux hétérosexuels en les incitant à la tolérance fondée sur la vérité scientifique.

BERNFELD Karin, *Alice au pays des femelles*, Balland, 2001.

Alice, l'héroïne de ce roman, travaille au Minitel rose où, pendant des heures, elle répond aux fantasmes des clients. Agée de dix-neuf ans, elle a arrêté ses études sur un coup de tête. Elle a une amante, Deborah, qui vit dans les beaux quartiers et qui la laisse tomber ; et un amant Stan, alcoolique et souvent violent avec elle. Elle sert de couverture à ses amis gays et à Stan. Elle a aussi des aventures strictement sexuelles quand le désir lui en vient. Quand elle perd son travail, Alice se prostitue comme dominatrice à des hommes masochistes. Elle couche avec Jennifer. Jeanne, une amie qui vient d'apprendre qu'elle est séropositive se confie à elle. Puis Delphine la contacte : elle a une liaison avec une quadragénaire mariée, Françoise qui « l'offre » à ses amies pour qu'elles la sodomisent. Alice est scandalisée quand elle apprend que la fille de Françoise, qui a onze ans, est mêlée à ces

partouses lesbiennes. Elle se remémore alors que Delphine a été violée à onze ans par son professeur de piano. Elle découvre que Françoise est mêlée à un trafic de vidéos pour enfants qui contiennent des images subliminales pornographiques. Françoise menace Alice, la fait suivre par deux hommes qu'Alice arrive à tuer. Elle quitte la capitale et sème les cadavres dans sa fuite. Rattrapée par des femmes au service de Françoise, elle est violentée puis abandonnée. Elle fait une tentative de suicide. Des jeunes l'emmènent à la Croix Rouge. Elle survivra à ces horreurs.

Ce roman figure dans *Le Rayon* consacré à des livres LGBT par les éditions Balland. A la lecture d'une telle histoire, on saisit qu'Alice est loin d'être un miracle d'équilibre et de joie de vivre. Elle passe constamment par des phases de boulimie et d'anorexie. Son travail au Minitel rose, où elle est confrontée pendant des heures à des fantasmes violents, ne la laisse pas indemne et ses activités de prostituée dominatrice non plus. Si elle se prostitue pour arrondir « ses fins de moi » (sic), c'est qu'elle est en pleine dépression et dans une entreprise d'autodestruction. Ce roman n'est qu'une fuite en avant qui débouche sur l'envie de mourir. Formellement réussi, très bien écrit et construit, il s'apparente aux romans d'Ann Scott, Virginie Despentes et Wendy Delorme. Née en 1977, Karin Bernfeld est écrivaine et comédienne. Son œuvre est axée sur les questions du corps, des troubles du comportement alimentaire (anorexie-boulimie), et de l'identité sexuelle. Elle s'intéresse aux questions de genre et de la transmission psychique et intergénérationnelle.

BERNFELD Karin, *Les Portes de l'espérance*, Flammarion, 2003.

Dans cet ouvrage autobiographique, l'autrice part à la recherche de ses racines. Elle raconte le naufrage, en 1946, d'un bateau en route vers Israël sur lequel se trouvaient ses grands-parents ; et une cinquantaine d'années plus tard, son voyage à Tel Aviv. Voyage qu'elle effectue seule, en laissant en France « S » dont elle ne veut divulguer ni le nom ni le sexe parce qu'elle refuse d'avoir une étiquette, homo ou hétéro : « Refuser l'appartenance comme on refuse l'appartenance à un peuple, à une *communauté*, mot que j'exècre. » S est son amour, donc S n'a pas de sexe.

Je mentionne cet ouvrage ici, d'abord parce que je l'ai lu avec beaucoup de plaisir, ensuite et surtout parce que la narratrice, de passage dans le quartier gay de Tel Aviv, constate qu'il y a « une étrange similitude entre les deux "communautés", juive et homosexuelle » : ces quartiers sont des ghettos. En outre, les homosexuels ont été persécutés, déportés, exterminés comme les juifs. Karin Bernfeld rappelle que Marcel Proust a caché à sa mère juive son homosexualité ; que des juifs, refusant de reconnaître les triangles roses parmi les victimes du nazisme, ont osé crier : « les pédés dans les camps ». Elle médite sur le mot *gouine* qui étymologiquement vient de goy, ce mot désignant tout ce qui n'est pas juif. Elle conclut : « Etre juive et homosexuelle serait-ce être, plus que jamais, une antinomie ? » J'ai tenu à rendre compte de ces réflexions (p. 208 et 209) parce qu'on peut à bon droit les

rapprocher de ce qu'écrit Naomi Alderman dans l'excellent roman *La Désobéissance*, dont j'ai rendu compte dans le tome 2 d'*Entre Femmes*.

BERTRAND Corinne, *Hors-d'œuvre*, Balland, 2000.

Cet ouvrage se compose de sept chapitres qui ont pour point commun l'impossibilité des rapports hétérosexuels ainsi que la solitude qui en résulte. Sous la forme de très courtes nouvelles, de simples paragraphes, voire de textes d'une, deux ou trois phrases, Corinne Bertrand met en scène une multitude d'hommes et de femmes qui ne se comprennent pas. La demande affective des femmes ne reçoit que des semblants de réponse en inadéquation totale avec leur besoin d'amour. A lire *Hors-d'œuvre*, on ne peut que s'amuser ou s'affliger d'une telle incommunicabilité. On trouve quelques rares allusions au lesbianisme. Ainsi une femme de vingt-cinq ans, qui ne prête aucune attention au mari de la narratrice, est suspectée d'homosexualité par celui-ci, ce qui fait rire sa compagne. Un autre homme a peur que sa femme devienne lesbienne quand elle sort avec ses amies. Une femme a pour fantasme de partager le lit d'une femme. Enfin, la compagne d'un certain Andréa aurait eu des rapports avec une femme, mais elle se défend en disant qu'elle a glissé sur le carrelage de la cuisine avec cette femme et que le geste qu'elle a eu n'était dû qu'à la tendresse qu'elle éprouvait pour elle.

Si je mentionne *Hors-d'œuvre* dans le présent ouvrage, c'est parce que ce volume figure dans *Le Rayon* consacré à des livres LGBT par les éditions Balland. Certes on n'y rencontre pas de femmes qui aiment les femmes, mais on y trouve une illustration de la contrainte à l'hétérosexualité chère à Adrienne Rich. Face à l'inanité des rapports entre hommes et femmes, on ne peut que se demander pourquoi il n'y a pas plus de gays et de lesbiennes. C'est ce qu'on déduit du récit de cette femme : « Je sors avec mes amies. On s'amuse comme des folles et les tête-à-tête avec un quelconque prétendant paraissent bien pâles aux yeux de ces soirées mouvementées. Mon partenaire a peur que je devienne lesbienne. » Comme je comprends cet homme ! Dans *Hors-d'œuvre*, Corinne Bertrand pose un regard impitoyable sur la vie amoureuse de nos contemporains. La brièveté de son écriture lui permet d'aller à l'essentiel. J'ai trouvé beaucoup de plaisir à lire *Hors-d'œuvre*. J'en conseille donc la lecture.

BLACKBRIDGE Persimmon, *Prozac Café (Prozac Highway)*, Balland, 1997, 2000.

Ce roman traduit de l'anglo-canadien a pour héroïne et narratrice Janice Johnston, surnommée Jam, une femme de quarante-deux ans qui vit dans un quartier lesbien de Vancouver. Jam, qui a présenté à un public de lesbiennes une performance *queer* avec son ex-amante Roz, est à la fois « une sex-artiste lesbienne d'un certain âge » à la recherche de subventions et une femme de ménage à temps partiel pour lesbiennes en phase d'ascension sociale. Roz souffre d'un cancer du sein. Jam s'automutile, partage son temps entre l'écriture d'un scénario lesbien, des jeux électroniques et des échanges sur un site

fréquenté par des malades mentaux qui militent contre l'amendement Kassebaum, un projet de loi qui propose de « prendre de l'argent dans les programmes d'assistance aux sans-abri ne bénéficiant pas d'aide sociale pour les reverser à des programmes de soins psychiatriques destinés à ces mêmes sans-abri ». Des retours en arrière apprennent au lecteur que, pendant sa jeunesse, Jam cachait son homosexualité, vivait dans la haine de soi et souffrait d'hallucinations auditives. A la fin du roman, tentée par le suicide, elle envisage de faire des recherches pour créer une histoire sur un *tchat* (groupe en ligne). Mais aucun des projets de cette femme dépressive n'aboutit à une quelconque réalisation. Le dernier paragraphe nous informe que « le sénateur Kassebaum a retiré avant le vote l'amendement concernant la semi-liberté psychiatrique, admettant qu'il était sujet à controverse. »

Bien que traitant de sujets déprimants, *Prozac Café* est un roman d'une lecture agréable car il est rempli d'humour. Imprimé en trois polices de caractères différentes selon que Jam raconte son vécu, joue sur *Internet* ou échange des courriels avec des malades mentaux, ce livre réussit l'exploit de rendre intéressante une vie totalement vide. L'entourage de Jam, qu'il s'agisse de ses ex-amantes ou de ses employeuses, est dépeint avec beaucoup de talent. *Prozac Café* peut également être lu comme un documentaire sur le petit monde des lesbiennes de Vancouver, qu'il s'agisse de dépressives comme la narratrice ou de professeures spécialisées dans les *Etudes féministes*. L'arrière-plan politique n'est pas à négliger ce qui fait de ce roman une œuvre militante. Ce roman a été édité par Balland dans la collection *Le Rayon* consacrée à des livres gays et lesbiens. Persimmon Blackbridge est une artiste et écrivaine canadienne née en 1951. Elle a écrit essentiellement sur le lesbianisme, le handicap et la santé mentale. Comme artiste, elle travaille dans la performance, la vidéo et la sculpture. Elle a publié en 1996 un autre roman qui n'a pas été traduit en français, *Sunnybrook : A True Story with Lies*.

BOEHRINGER Sandra, *Dika, élève de Sappho, Autrement, 1999.*

Ce roman historique se déroule à Lesbos en 600 av. J.-C. Dika, treize ans, intègre avec son amie Gyrinnô la compagnie de jeunes choreutes (membres d'un chœur dans le théâtre grec) dirigée par Sappho. Elle y retrouve Atthis, fille d'un riche propriétaire de Mytilène. Ces adolescentes sont fières d'avoir été acceptées par la grande poétesse dont tout le monde fredonne les refrains. Réputée pour son talent, Sappho sait « trouver les mots, les accents, les harmonies pour transmettre les émotions ». Elle aime aussi voir ses élèves énergiques et volontaires et les familiarise avec les récits fondateurs et les mythes célèbres de leur culture. Pour elle, l'important est « dans la poésie et la musique, dans la transmission aux jeunes générations d'une culture et des valeurs auxquelles elle est attachée ». Sappho, qui a aimé Myrrhina passionnément, vit dans la souffrance du cruel Eros : son amie s'est mariée, les femmes étant sans statut et sans ressources quand elles n'ont pas d'époux. Dika tombe malade. Sa nourrice lui apporte une potion concoctée par un

magicien. L'amie de Dika, Gongyla est très inquiète. Elle s'allonge auprès d'elle et la caresse. Dika lui rend ses baisers. Pour Sappho, « l'éveil à l'amour et à la sensualité faisait partie de sa charge de maîtresse de chœur. Ses poèmes célébraient ces amours féminines avec discrétion, mais sans ambiguïté ».

Pour rédiger ce roman historique, Sandra Boehringer s'est appuyée sur les textes de Sappho et les travaux universitaires sur l'époque archaïque, l'éducation, la condition des femmes et l'homosexualité en Grèce ancienne. Au cours du roman, on lit que la mère de Dika n'a plus revu sa famille depuis son mariage et que les jeunes gens étaient flattés d'être aimés par des hommes plus âgés qu'eux. Sandra Boehringer traite aussi de l'histoire de Lesbos, île gouvernée par des aristocrates dont le pouvoir est mis en question par de riches commerçants, ce qui scandalise le poète Alcée. Si Philéon, ami lettré de Sappho, choisit de quitter Lesbos à cause de ces événements, Sappho reste à Lesbos, les femmes n'ayant aucune liberté dans le reste de la Grèce. La rédaction d'un tel ouvrage a demandé à Sandra Boehringer de faire preuve d'une grande érudition devant laquelle je suis admirative.

BOEHRINGER Sandra, *L'Homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Les Belles Lettres, 2007.

Dans cet ouvrage tiré d'une thèse soutenue à l'*Ecole des hautes études en sciences sociales*, Sandra Boehringer étudie « toutes les sources grecques et romaines qui touchent à l'amour, au désir, à l'érotique, au contact physique et aux rapports sexuels entre femmes » du VII^e siècle avant J.-C. jusqu'au III^e siècle de notre ère. Elle traite des textes et des mythes de l'époque archaïque (*Les Parthénées* d'Alcman, les poèmes de Sappho et une saynète érotique d'Anacréon), du mythe de Callisto, (violée par Zeus et tuée par Artémis dont elle était la compagne) et analyse un document iconographique représentant deux femmes qui ont une relation égalitaire. Mettant fin à bien des controverses, elle affirme : « L'éros qui s'exprime dans la poésie de Sappho ne pouvait, à l'époque, qu'être perçu comme un amour érotique et physique entre deux femmes. » Elle se penche ensuite sur la Grèce classique pour observer que Platon dans le *Banquet* préfère les amours pédérastiques aux amours entre hommes et entre femmes, ce qui est compréhensible quand on sait quelle était la place des femmes dans la cité. Dans les *Lois*, elle observe que Platon interdit toute relation sexuelle qui ne mène pas à l'enfantement dans un lien légitime. L'analyse de deux documents iconographiques l'amène à faire ce constat : « Les relations sexuelles entre femmes ne sont pas un motif érotique dans l'iconographie grecque et elles ne font pas partie des images destinées à stimuler le désir érotique du consommateur. » Enfin, elle étudie l'époque romaine (*Les Métamorphoses* d'Ovide, les *Fables* de Phèdre, des épigrammes de Martial, le *Satiricon* de Pétrone et des satires de Juvénal). Elle en conclut : « les relations entre femmes sont connues des Romain(e)s, mais leur existence est niée par les conventions morales de la société. » Elle ajoute : « Se trouve définie, par la négative, une catégorie à

part : non une catégorie de personnes, mais une catégorie d'actes. » La triade Philaenis décrite par Martial est un être d'excès donc une femme anti-érotique. Une femme mariée surprise avec une autre femme ne peut être convaincue d'adultère parce que cette relation est stérile. Donc aucune loi ne condamne la relation entre femmes comme adultère. « Un discours sur les relations entre femmes existe dans l'Antiquité, mais la littérature (ou du moins ce qui nous en est parvenu) des couches sociales supérieures n'en rend pas compte. » Quant à Juvénal, il présente les relations entre femmes comme « une pratique condamnable, un danger pour cette dernière part encore vertueuse de la société romaine, à savoir les hommes non amollis par l'amour et les plaisirs ». Sandra Boehringer consacre un épilogue à un dialogue de Lucien où un couple de femmes en invite une troisième à partager leur plaisir. Lucien s'intéresse donc au mystère qui entoure l'érotisme entre femmes. « Ultime paradoxe pour un public antique : l'unique dialogue où Lucien décrit un baiser torride, des caresses érotiques et des étreintes qui mènent au plaisir est celui où l'homme est absent. »

Les mentalités de l'Antiquité grecque et romaine sont très éloignées des nôtres. On ne faisait alors aucune distinction entre ce que nous appelons aujourd'hui les homosexuels et les hétérosexuels. « Ce qui intervenait, c'était l'âge, le statut social, la nature divine ou mortelle des partenaires. » Ainsi, « loin d'être l'objet d'une peur ou d'une cristallisation d'angoisses, les relations entre femmes font l'objet d'un fort désintérêt de la part des hommes grecs, et le silence de l'époque classique s'explique avant tout par le regard porté sur la femme en général, bien plus que par une attitude de rejet envers les relations des femmes entre elles. » En outre, « qu'il s'agisse de littérature ou de peinture, les recherches sur la sexualité antique nous permettent de savoir que le sexe féminin est l'objet d'un intérêt bien moins important que le sexe masculin. » Quiconque s'intéresse au sujet traité dans ce livre devra s'y référer car il comble une énorme lacune. L'ouvrage magistral de Sandra Boehringer éclaire les mentalités de l'Antiquité et étudie les relations sexuelles entre femmes dans la Grèce ancienne et la Rome antique, relations sexuelles qui n'avaient pas intéressé grand monde jusque-là.

BONNET Marie-Jo, *Simone de Beauvoir et les femmes*, Albin Michel, 2015.

Dans cet ouvrage, l'historienne Marie-Jo Bonnet traite de la bisexualité de Simone de Beauvoir, celle-ci ayant constamment caché ses relations amoureuses avec des femmes. En effet, de son vivant, elle était la compagne de Jean-Paul Sartre avec qui elle était censée vivre une relation de parfaite égalité. Ce n'est qu'après son décès, en 1986, que paraissent sa correspondance et son *Journal de guerre*, ouvrages où l'on découvre avec stupeur que l'autrice du *Deuxième Sexe* a eu plusieurs liaisons avec des femmes au cours de son existence. A partir de cette découverte, Marie-Jo Bonnet étudie l'intégralité de l'œuvre de Simone de Beauvoir en s'interrogeant sur les raisons d'un tel silence à propos de ses amours lesbiennes. On découvre ainsi la mi-

sogynie de Simone de Beauvoir, sa lesbophobie et ses façons cavalières de traiter ses « petites amies » ainsi que les désignait Jean-Paul Sartre. Ce n'est que lorsqu'elle parle de sa dernière amie (qu'elle a adoptée) qu'elle déclare : « Maintenant j'ai Sylvie, et c'est une relation absolue parce que, dès le départ, nous étions prêtes toutes les deux à vivre entièrement l'une pour l'autre. » Marie-Jo Bonnet affirme que Simone de Beauvoir avait une personnalité clivée et qu'elle n'a jamais pu dépasser « le profond clivage entre son cœur de femme et son cerveau d'homme ».

Quiconque s'intéresse à Simone de Beauvoir doit lire l'ouvrage de Marie-Jo Bonnet car ce livre apporte un nouvel éclairage sur l'œuvre de l'autrice du *Deuxième Sexe*. Analysant l'œuvre de celle-ci, depuis *Quand prime le spirituel* jusqu'à ses ouvrages posthumes, les comparant à la biographie de Simone de Beauvoir publiée en 1991 par Deirdre Bair, Marie-Jo Bonnet répond à la question que se posent les féministes et les lesbiennes au sujet de son silence sur sa bisexualité, silence qui peut irriter. Mais je pense qu'il faut tenir compte du fait que Simone de Beauvoir, née en 1908, aurait pu être ma grand-mère et celle de Marie-Jo (et que nous sommes d'âge, elle et moi, à être également grand-mère !), qu'elle a publié *Le Deuxième Sexe* après la Deuxième Guerre mondiale, que son livre a été vital pour les femmes parce qu'il déconstruisait la féminité en prouvant qu'elle n'avait rien de naturel. Quand on connaît la réception de ce livre fondamental, combien de certitudes il a dérangées et quelle agressivité il a suscitée, on doit admettre que le phénomène aurait été encore pire si l'autrice avait affirmé sa bisexualité. Peut-être aurait-elle pu le faire dans les années 1970, mais sa relation avec Sylvie Le Bon, qui avait trente-trois ans de moins qu'elle et qui était professeure en lycée, l'en a peut-être empêchée. On touche au sujet de l'invisibilité des lesbiennes, sujet brûlant s'il en est. Je rappelle que dans les années 1950 et 1960, les biographes de Colette qui assumait sa bisexualité depuis 1905, se taisaient sur ses liaisons avec des femmes. J'ajoute que Kate Millett, dans *En Vol*, déclare que les féministes lui ont reproché, en 1971, de desservir la cause des femmes en affirmant qu'elle était lesbienne. Il aurait sans doute été contreproductif que Simone de Beauvoir mette en avant ses relations amoureuses avec des femmes en 1950. Je suis persuadée qu'il est sage de ne pas chercher de femme idéale qui nous procurerait des vérités inaliénables et des règles de vie à suivre aveuglément, de prendre à chacune ce qu'elle apporte de positif et de comprendre qu'à chaque époque, on assiste à différentes formes de lesbophobie, intériorisée ou non. J'ai lu pour la première fois *Le Deuxième Sexe* en 1972, je l'ai relu en 2008 et en 2020. Ce livre peut encore apporter beaucoup d'éléments de réflexion à des lectrices et des lecteurs. Loin d'être une bible, c'est une étape très importante dans la pensée féministe, ce que montre Marie-Jo Bonnet dont son ouvrage.

BOUDJAHLAT Fatiha, *Le Grand Détournement*, Le Cerf, 2017.

Cet essai sous-titré *Féminisme, tolérance, racisme, culture* traite du détournement du sens des mots de notre langue dans ces quatre domaines par

les Identitaires, les Islamistes et les Indigènes de la République qui veulent « retirer à ces mots leur portée universelle et les confiner aux domaines ethnique et religieux ». Ainsi en arrive-t-on à justifier l'excision qu'il faudrait tolérer par respect pour certaines coutumes, à confondre le culturel et le culturel au profit des religions alors que la France est une République laïque et à un féminisme musulman qui préconise le port du voile, de la burqa et du burkini afin de respecter une religion alors qu'il s'agit de restreindre la liberté des femmes. Christine Delphy, Esther Benbassa et Judith Butler qui soutiennent ce prétendu féminisme se fourvoient : « La volonté de se conformer aux exigences de l'ethnie ou de la culture auxquelles le hasard nous a fait appartenir, ne peut être qualifié de féminisme. » Le féminisme est universaliste. Il ne doit rien avoir à faire avec le différentialisme, le relativisme et les religions quelles qu'elles soient. Pour Fatiha Boudjahlat, la loi, les droits et les devoirs du citoyen et de la citoyenne doivent être les mêmes pour tous nos compatriotes et l'égalité entre les femmes et les hommes ne doit jamais être remise en question sur notre territoire. Fatiha, qui s'oppose avec fermeté au communautarisme, milite pour une restauration des valeurs universelles qui créent une communauté nationale.

Fatiha Boudjahlat reprend à son compte cette phrase de la féministe américaine Letty Cottin Pogrebin : « Quand les hommes sont opprimés, c'est une tragédie, quand les femmes sont opprimées, c'est une tradition. » Citation que l'on pourrait remplacer par celle-ci : « Quand les femmes blanches sont opprimées, c'est une tragédie. Quand les femmes non-blanches sont opprimées, c'est une tradition. » Or l'égalité entre les sexes, loin d'être une spécificité occidentale, est revendication universelle. Fatiha Boudjahlat, née à Montbéliard en 1979, a grandi dans une famille de huit enfants. Sa mère était agent d'entretien. Fatiha est professeure d'histoire-géographie dans un collège de Toulouse classé en REP (réseau d'éducation prioritaire). Féministe, anti-intégriste et antiraciste, elle milite pour une application stricte des principes de la laïcité française, en milieu scolaire et ailleurs, contre les mouvements indigénistes, islamistes et identitaires. Elle a reçu le *Prix national de la Laïcité* en novembre 2019.

BOURCIER Marie-Hélène, autrice de quatre livres sur la théorie *queer*.

Marie-Hélène Bourcier, née en 1963, est sociologue. Elle est maîtresse de conférences à l'université Lille III et militante *queer*. Grâce à *Wikipédia* j'apprends que l'on doit désormais appeler cette personne Sam ou M-H/Sam Bourcier et utiliser le pronom personnel masculin pour la désigner. Toutefois, les livres que je possède portant le prénom de Marie-Hélène sur leur couverture, je présente mes notices avec ce prénom. Je signale que les trois ouvrages sur la théorie *queer* intitulés *Queer Zones* ont été publiés en 1918 en un seul volume sous le titre *Queer Zones redux*, par les éditions *Amsterdam* avec Sam Bourcier pour nom d'auteur. En parcourant le glossaire de l'ouvrage de Sarah Cottingham *Combien de "sales féministes" faut-il pour*

changer une ampoule (dont on trouve une notice plus bas) je découvre que le terme *queer* a été adopté par les bissexuelles, transsexuelles et transgenres qui ne se reconnaissaient ni dans l'hétérosexualité obligatoire, ni dans le lesbianisme, ni dans l'homosexualité. « Le groupe politique nord-américain *Queer Nation* en est l'expression la plus connue. La principale critique des féministes à l'égard du *Queer* porte sur son invisibilisation de la domination masculine par la mise au premier plan de la lutte contre la norme hétérosexuelle. »

BOURCIER Marie-Hélène, *Q comme Queer, Zoo, Questions de genre n°42, GayKitchCamp, 1998.*

Ce numéro de la revue *Question de Genre* est la transcription de trois séminaires organisés par *Le Zoo* (voir paragraphe suivant). Ces séminaires ont privilégié trois orientations qui paraissaient prioritaires à leurs organisateurs : faire toute la place nécessaire à la culture populaire, notamment le cinéma, puissante source d'identifications pour les *queers* ; faire le point sur les références *queers* françaises, notamment Michel Foucault, Monique Wittig et Gilles Deleuze ; enfin redéfinir en permanence ce que *queer* peut vouloir dire. J'ai été intéressée par la référence à Germaine Dulac et à Dorothy Azner et par la lecture *queer* des films de Jacques Demy, *Les Parapluies de Cherbourg* et *Les Demoiselles de Rochefort*. J'ai apprécié les paroles de Claudie Lesselier, féministe en qui je me reconnais pleinement. En effet, comme on le verra plus bas, le *queer* laisse sceptique la féministe que je suis.

Créé en 1996, *Le Zoo*, qui est la première association *queer* à avoir vu le jour en France, a organisé jusqu'en 2000 une série de séminaires à Paris et en région, séminaires dédiés aux relectures et traductions *queers* de Michel Foucault, Jacques Derrida, Monique Wittig et Gilles Deleuze avec le souci de mettre à la disposition de tout un chacun des textes de référence non traduits des auteurs suivants : David Halperin, Judith Butler, Teresa de Lauretis, Eve Kosofsky Sedgwick, etc. Quiconque s'intéresse à la théorie *queer* parcourra cette revue avec profit.

BOURCIER Marie-Hélène, *Queer Zones, politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs, Balland, 2001.*

Comme le titre l'indique, cet ouvrage se propose de rendre compte de ce qu'est la théorie *queer*. Le premier chapitre traite de la pornographie. Après avoir analysé le film de Virginie Despentes, *Baise-moi*, ainsi que sa réception, Marie-Hélène Bourcier affirme que « des identités de genres et des pratiques sexuelles pour ne citer que celles-ci sont remises en cause par le post-porno post-féministe ». Le deuxième chapitre est consacré au sadomasochisme lesbien que l'auteur considère comme libérateur : « A l'utopie féministe rêvant un monde hors-pouvoir, les gouines SM ont proposé une vision réaliste des relations intersubjectives, des possibilités de les symboliser (avec les jeux de rôles), un antidote à l'amour romantique (en séparant amour et

sexe) et des valeurs différentes comme l'honnêteté par exemple. » Dans le troisième chapitre, elle affirme que les lesbiennes masculines (butchs) sont déconsidérées du fait qu'elles appartiennent à la classe ouvrière. Dans le quatrième chapitre, elle passe des femmes travesties aux pratiques transgenres : « Le travestissement est une manifestation parmi d'autres de la déstabilisation des frontières qui ont été assignées entre les genres (l'une des évolutions majeures de la culture sexuelle occidentale actuelle) qui oblige à dénaturiser et à déconstruire le système binaire sexe/genre hétérosexuel et à le penser en fonction d'une reconfiguration des identités de genres, des identités et des pratiques sexuelles. » Puis elle affirme que « le savoir *queer* et la *queerisation* du savoir se présentent comme l'une des critiques les plus radicales de nos usages des catégories de genre, de sexe, de pensée mais aussi de nos pratiques de savoir et de la manière dont se transmettent et se diffusent les savoirs normatifs dans notre société ». Elle tient à préciser à nouveau ce que les *queers* ont essayé de faire dans la France du milieu des années 1990 : « Nous avons résolument joué la carte des identités sexuelles et culturelles, celle de la prise de parole des subalternes contre les élitistes, les républicains homos ou hétéros de gauche comme de droite, contre les placards, le tout en travaillant en transversale : LGBTQ ». Elle ajoute enfin : « L'urgence en France, et plus particulièrement dans les milieux gays et lesbiens, lesbiens féministes placard de l'époque, était de revendiquer une politique, une fierté, des cultures identitaires *out and queers* c'est-à-dire non homonormatives et visibles dans l'espace public. Pd, gouines, trans, SM et non homosexuelles. »

Marie-Hélène Bourcier présente la théorie *queer* comme un dépassement du féminisme universaliste qu'elle critique violemment. Persuadée de dynamiser les frontières entre les identités, qu'elles soient homosexuelles ou hétérosexuelles, elle pense déconstruire les sexualités et les genres. Elle revendique la pornographie post-féministe, les pratiques sadomasochistes, la butchitude et la transsexualité. Elle critique violemment le chapitre du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir intitulé *La Lesbienne* (auquel j'ai consacré une notice plus haut) ainsi que l'ouvrage de Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe* (auquel j'ai consacré une notice plus bas). En revanche, elle se penche sur l'histoire de la théorie *queer* en proposant une relecture de Michel Foucault, Monique Wittig, Jacques Derrida, Jacques Lacan, Gilles Deleuze et Jean-François Lyotard. On peut lire cet ouvrage sur *Internet* : <http://centrebombe.org/Queer.Zones.1.politique.des.identites.sexuelles.et.des.savoirs.pdf>.

BOURCIER Marie-Hélène, *Sexpolitiques Queer Zones 2, La Fabrique, 2005.*

Dans le premier chapitre de ce deuxième volume sur la théorie *queer* intitulé *Nique la Rep !*, Marie-Hélène Bourcier se propose de « fissionner » le réacteur républicain, son ennemi étant « l'universel blanc masculin hétérosexuel ». Elle revendique sa « qualité de mauvais sujet *queer* et indis-

cipliné ». Après avoir fait le procès des disciplines universitaires, elle prend le parti des femmes musulmanes voilées et met en cause la présidente de l'association *Ni putes ni soumises*, Fadela Amara, qu'elle accuse de prôner l'intégration. Elle s'en prend ensuite à Elisabeth Badinter, coupable d'universalisme, « forme particulièrement criminelle d'essentialisme », et coupable également d'abolitionnisme en matière de prostitution. Elle regrette aussi qu'on bride l'émergence de la subculture des travailleurs du sexe, c'est-à-dire des personnes prostituées. Enfin, comme dans son premier ouvrage, elle traite de la pornographie, des butchs et des transsexuels.

Comme je suis une lesbienne féministe universaliste et abolitionniste, j'avoue n'avoir que survolé ce procès de l'hétérosexisme blanc et bourgeois. Marie-Hélène Bourcier s'en prend à l'hétérosexisme alors que je mets en cause la domination masculine, elle prend le parti des femmes voilées alors que les femmes qui vivent dans les pays musulmans se battent contre cet étendard de l'islamisme, elle refuse d'admettre que « si la pornographie est la théorie, le viol en est la pratique » (comme l'a si bien formulé Robin Morgan) et elle refuse de considérer que la prostitution est la forme ultime de l'esclavage. Je n'ai jamais été *queer*, et après avoir lu les livres de Marie-Hélène Bourcier, je le suis encore moins qu'avant.

BOURCIER Marie-Hélène, *Queer Zones 3. Identités, cultures et politiques*, Amsterdam, 2011.

Comme on trouve le troisième tome de cet ouvrage sur *Internet*, je l'ai parcouru rapidement. Marie-Hélène Bourcier affirme que, pour ce livre comme pour les précédents, « les chapitres sont indépendants les uns des autres et peuvent donc être lus séparément et dans le désordre ». On y retrouve ses thèmes de prédilection : le post-porn, le SM, l'épistémopolitique, la théorie, les politiques et les subcultures *queers*. Elle traite de ces sujets soit sous la forme d'articles, soit sous la forme de trois interviews. Marie-Hélène Bourcier pose d'excellentes questions. En voici un exemple : « Le féminisme a cette particularité première de devoir se construire en partie contre la féminité telle qu'elle a été produite par un pouvoir et une culture masculins et féminins et de répondre à la difficile question de savoir si et comment une autre féminité est possible. » Il est regrettable que les réponses qu'elle apporte soient si discutables.

On se reportera à la notice précédente pour s'informer de ce que je pense du *queer* en général et de Marie-Hélène Bourcier en particulier. Fidèle à elle-même, elle traite les féministes françaises de « connes élitistes » qui n'ont pas été sensibles aux charmes de la culture populaire, de la culture de masse, pour ne pas parler des micro ou des sub-cultures. D'après elle, critiquer le port de la burqa est raciste, l'identité nationale n'existe pas, hors de l'intersectionnalité (genres, classes, races) point de salut, un autre porno est possible et les transmasculinités sont l'avenir des butchs. Quiconque veut lire cet ouvrage en entier peut le faire sur *Internet* : <http://centrebombe.org/Queer.Zones.3.Identites.cultures.et.politiques.pdf>.

BOUSQUET Charlotte, *Arachnae*, Mnémos, 2013.

Théodora, l'héroïne de ce roman de fantaisie héroïque, est une jeune bretteuse habile à manier l'épée. En outre, elle est l'amante d'une courtisane, Ornella. L'action se déroule dans une Renaissance de fantaisie, à Arachnae, capitale d'un archipel italien où des enfants disparaissent mystérieusement. Quand on découvre leurs cadavres violés et atrocement mutilés, on suppose que les criminels, semblables à Gilles de Retz, appartiennent à la noblesse. Arrêtée un soir de beuverie par les gardes du capitaine Tigran Gracci, Théodora s'engage à l'aider dans son enquête. Une seconde intrigue double la première : le prince qui gouverne Arachnae, Alessio, accepte d'envoyer sa fille dans une ville voisine afin de s'assurer du soutien de celle-ci, mais Julia, son épouse voit ce voyage d'un mauvais œil. Théodora réussira-t-elle à trouver le monstre qui s'attaque aux enfants d'Arachnae ? Alessio conservera-t-il son trône ? Vous le saurez en lisant *Arachnae*.

Le pays d'Arachnae a toujours été gouverné par des femmes. Et c'est faute de femme que le pouvoir est tombé dans les mains d'Alessio, frère d'Olivia, la princesse décédée. Dans ce pays, la religion est également l'affaire des prêtresses, trois Moires, Clotho, Lachesis et Atropos, qui sont l'incarnation humaine de la déesse Lune. On a donc affaire à un matriarcat, mais ce matriarcat est loin de faire rêver. En effet, ce sombre roman n'est qu'une suite de tromperies et d'atrocités. L'héroïne, Théodora, est une jeune femme sans famille, ses parents n'ayant pas survécu à une terrible guerre. Elle a une liaison avec une courtisane, Ornella, ce qui ne l'empêche pas de désirer Valia, une prostituée. Et elle n'hésite pas à coucher avec un homme pour mener à bien une enquête. Théodora a du mal à s'attacher durablement à une femme. A la fin du roman, elle regrette de ne pas avoir été sensible à l'amour d'Ornella. Ce roman comporte tous les éléments propres à la fantaisie héroïque, talismans, visions, magie, sorcellerie, devineresses, prophétesses et assauts psychiques. C'est le premier d'une trilogie, *Arachnae* étant suivi par *Cytheriae* et *Matricia*. N'étant pas passionnée par ce genre littéraire, je me suis contentée de la lecture intégrale d'*Arachnae*.

BOUSQUET Charlotte, *Là où tombent les anges*, Gulf Stream, 2015.

Nous sommes en 1912. L'héroïne de ce roman historique, Solange, âgée de dix-sept ans, s'échappe de la maison paternelle où son père la battait, pour se rendre à Paris. Elle y retrouve son amie Lili qui chante dans un cabaret. Solange travaille dans un atelier de couture où elle gagne chichement sa vie. Après avoir eu une liaison avec un jeune homme qui lui plaisait, mais qui est parti en Italie, elle accepte d'épouser Robert, un homme amoureux d'elle, mais dont elle n'est pas éprise. Elle arrête de travailler pour s'occuper de la tante infirme de Robert, Emma. Robert, tyrannique et jaloux, interdit à Solange de revoir Lili qu'il trouve vulgaire. Deux ans plus tard, il part au front. Solange se lie d'amitié avec Emma. En vacances avec elle, elle est attirée par une jeune anglaise. Elle devient l'amie de Blanche, épouse d'un collègue de Robert. Chez Blanche, elle rencontre des féministes et une dan-

seuse, Olga, dont elle devient l'amante. Après la guerre, Robert, diminué et aigri, rentre auprès de Solange. Il est de plus en plus violent avec elle. Comme il doit prendre de la morphine pour se soigner, Solange, après qu'il l'a battue une fois de plus, augmente la dose de morphine dans la seringue afin de se débarrasser de lui. Elle projette d'aller vivre à New York où elle espère avoir plus de liberté qu'à Paris.

Roman historique, *Là où tombent les anges*, est aussi un roman d'apprentissage, celui de Solange, une fille de la campagne victime de la violence de son père, qui accepte d'épouser un homme qu'elle n'aime pas pour échapper à la misère. Auprès de Blanche, elle fréquente des femmes libres et écrit des articles pour la presse de l'époque. Auprès d'Emma, elle apprend à jouer du piano. Auprès de son amie Lili, elle rêve d'indépendance et de liberté. La Grande Guerre est l'occasion pour Solange, comme pour de nombreuses femmes, d'échapper à la domination des hommes. On rencontre dans ce roman Adrienne Monnier, Sylvia Beach, Marcel Proust, Romaine Brooks (qui fait le portrait de Solange) et la danseuse Ida Rubinstein (amante de Romaine Brooks). On y mentionne la cantatrice et compositrice Pauline Viardot, le salon de Natalie Barney, on y cite des vers de Renée Vivien et on lit les romans de Colette. Charlotte Bousquet, née en 1973, est l'auteurice d'une trentaine d'ouvrages, romans et bandes dessinées.

BROWN Judith C., *Sœur Benedetta, entre sainte et lesbienne, Toscane, XVII^e siècle*, Gallimard, 1986, 1987.

Cet ouvrage traduit de l'anglo-américain est la biographie de Benedetta Carlini (1590-1660). Quand la mère de Benedetta est sur le point d'accoucher, la sage-femme est inquiète pour elle et pour son enfant. Le père fait alors le vœu de mettre sa fille au couvent si la mère et l'enfant survivent. A neuf ans, en 1599, la fillette entre chez les théatines de Pescia. En 1613, Benedetta a des visions. Elle s'en ouvre à son confesseur qui lui conseille de demander à Dieu des « tourments » afin d'être certaine que ces visions ne sont pas l'œuvre du diable. En 1617, pour l'aider à supporter sa souffrance, on place auprès d'elle une compagne, Bartolomea Crivelli surnommée Mea. En 1619, à vingt-neuf ans, Benedetta, qui reçoit les stigmates, est élue abbesse. Cette année-là, elle affirme s'être mariée avec le Christ. Le Christ ayant fait l'éloge de son épouse par l'intermédiaire de celle-ci, et ayant en outre menacé ceux qui s'opposeraient à elle, on la relève de ses fonctions d'abbesse et on mène une enquête sur ses visions. Cette enquête permet à Benedetta de reprendre ses fonctions d'abbesse. En 1623, une nouvelle enquête est menée. Les charges s'accumulent contre elle. Mea révèle alors que Benedetta l'a contrainte à des rapports charnels tout en prenant la forme d'un ange, Splendidiello. Celui-ci l'appelait son amoureuse, lui promettait d'être toujours auprès d'elle tout en lui enjoignant de ne rien confesser de ce qu'ils faisaient ensemble. Benedetta nie toutes ces accusations, mais est emprisonnée dans son couvent en 1626 où elle meurt en 1660, à soixante-dix ans.

Judith C. Brown, qui enseigne l'histoire à l'université Stanford, a publié des études sur la société florentine. Elle déclare avoir découvert par hasard des documents qui se trouvaient aux Archives d'Etat de Florence, documents sur lesquels elle a pu lire : « Papiers relatifs à un procès contre sœur Benedetta Carlini de Vellano, abbesse des théatines de Pescia, laquelle se prétendait mystique et se révéla femme de mauvais renom. » Les documents sur l'homosexualité féminine vécue à cette époque étant extrêmement rares, cette découverte est précieuse car elle nous permet d'entrer dans la psychologie d'une femme qui, vivant il y a plusieurs siècles, nous paraît totalement étrangère. Il semble que le lesbianisme puisse prendre les formes les plus bizarres pour se manifester. On constate une fois de plus que si le désir et sa satisfaction restent identiques, les oripeaux dont ils se revêtent peuvent être si différents qu'ils nous paraissent totalement incongrus. Il s'agit pour nous de prendre conscience « de la pérennité des pratiques, mais en même temps de la variété des significations sociales et affectives qui leur sont attribuées, selon les périodes historiques » ainsi que l'affirme Lee Wallace dans *Une Histoire de l'homosexualité*, ouvrage collectif dont la notice figure plus bas.

BROWNMILLER Susan, *Le Viol (Against our will)*, 1975, 1976.

Cet ouvrage éclaire le phénomène du viol d'un point de vue féministe. Pour Susan Brownmiller, le viol est la perpétuation de la domination de l'homme sur la femme par la force. Il sert à contrôler les femmes, à les maintenir à la place assignée par les hommes. « Les auteurs de viol ont servi, en fait, de troupe de choc masculine en première ligne, de guérillas terroristes, dans la plus longue bataille que le monde ait jamais connue. » Un monde dans lequel on ne violerait pas serait un monde dans lequel les femmes pourraient se mouvoir librement, sans peur des hommes. L'autrice fait l'historique du viol depuis les temps bibliques jusqu'à nos jours, depuis l'époque où l'homme considérait la femme comme sa propriété jusqu'aux revendications féministes. Le viol est la virilité poussée à son paroxysme, l'homme s'imposant à la femme par la force. C'est le seul crime où la victime se sent coupable, le seul crime où, suspectée, elle doit se justifier. La plupart des femmes violées se taisent de peur d'être tournées en ridicule et d'être rejetées par leur mari ou leur futur époux. Il y a beaucoup de viols, mais beaucoup moins d'arrestations et encore moins de condamnations. Dans un pays en guerre, les hommes prennent leur revanche sur leurs ennemis par l'intermédiaire du corps des femmes. Viol et machisme marchent main dans la main, la femme étant perçue par le violeur comme une personne haïe qu'il peut humilier et dégrader tout en étant un bien désiré. Le fantasme le plus populaire de la pornographie est la jeune esclave soumise à son maître. Susan Brownmiller met en lumière le lien entre le viol, la prostitution et la pornographie. Vu par les femmes, le viol est un acte sexuel imposé par la force à une victime non consentante. « Pour une femme, la définition du viol est bien simple. Une invasion du corps par la force, une intrusion dans l'espace intérieur, intime, personnel, sans consentement — en bref, une

attaque intime venant d'une, entre autres, des voies d'accès et par une, entre autres, des méthodes — constitue une violation délibérée de l'intégrité psychique et physique, et est un acte hostile et dégradant de violence, qui mérite le nom de viol. » L'homme et la femme n'ont pas la même attitude au sujet de la force. L'homme est encouragé dès l'enfance à s'endurcir. Contrairement à la femme, il sait comment se défendre et se battre, il porte des vêtements et des chaussures qui lui offrent le maximum de mobilité. Or l'interdiction faite à la femme de se battre remonte à la Bible. Les femmes ont besoin d'un entraînement systématique dès l'enfance, sur le plan de l'autodéfense, afin de vaincre l'inhibition qui vient de cette interdiction.

Susan Brownmiller est une féministe radicale qui a travaillé quatre ans à cet ouvrage magistral qu'on doit absolument lire pour bien comprendre ce qu'est le viol à savoir « un processus conscient d'intimidation par lequel *tous les hommes* maintiennent *toutes les femmes* dans un état de peur ». Soixante-dix pages de notes et de références attestent du sérieux de cette recherche. Plus de la moitié du livre porte sur l'histoire du viol depuis les premières lois qui gouvernent les peuples jusqu'aux temps modernes. En outre, Susan Brownmiller analyse de nombreux articles de presse afin de voir comment les journalistes rendent compte des viols. Elle se penche sur les représentations du viol dans la littérature, les films et la musique populaire et évalue les statistiques sur la criminalité. *Against Our Will* a modifié les conceptions et les attitudes du public et des législateurs face au viol. En 1995, la bibliothèque publique de New York a choisi *Against Our Will* comme l'un des cent livres les plus importants du XX^e siècle.

BRUNET Marion, *Frangine*, Sarbacane, 2013.

Dans ce roman, Julie et Maryline ont deux enfants, Joachim qui est en terminale et Pauline qui entre en seconde à quatorze ans. Ce sont des « bébés Thalys » conçus en Belgique par procréation médicale assistée dont Julie est la mère biologique. Le narrateur du roman, Joachim, se souvient qu'à neuf ans, un de ses camarades l'a insulté et l'a traité de « pédé » et sa mère de « sale gouine », insultes dont il s'est vengé en battant son camarade. Il appréhende l'arrivée de sa sœur au lycée. Celle-ci ne tarde pas à affronter les filles de sa classe qui la rejettent parce qu'elle a deux mères. En outre, trois garçons misogynes et lesbophobes la harcèlent en affirmant que pour prouver son hétérosexualité, Pauline devrait leur faire une fellation. Joachim veut régler le problème à coups de poing, mais Pauline refuse. Par ailleurs, la mère sociale des deux adolescents, éducatrice dans un établissement qui recueille des enfants difficiles, pense sérieusement à changer de métier. Quant à Julie, dont le beau-père vient de mourir et qui est brouillée avec sa mère, elle se demande si elle doit renouer avec celle-ci. Pauline arrivera-t-elle à régler ses problèmes ? Julie se réconciliera-t-elle avec sa mère ? Et Maryline changera-t-elle de métier ? Vous le saurez en lisant *Frangine*.

Ce roman pour adolescents a le mérite de traiter le sujet des enfants d'homosexuels, non du point de vue des parents, mais de celui des enfants.

Les personnages du frère et de la sœur sont parfaitement crédibles. *Frangine* souligne que l'homophobie ne concerne pas seulement les homosexuels hommes et femmes, mais aussi leur entourage et leurs enfants quand ils en ont, ceux-ci étant suspectés d'avoir la même orientation que leurs parents comme si l'homosexualité était héréditaire. Les enseignants sont dépeints sans complaisance, la maîtresse de cours préparatoire de Pauline étant catastrophée parce que la petite n'a pas de père et le professeur de mathématiques du lycée étant homophobe. Heureusement, celui d'éducation physique prend fait et cause pour Pauline. *Frangine* met aussi l'accent sur les attitudes différentes des parents des deux mères, l'une étant rejetée, l'autre bien acceptée avec ses enfants. On y voit aussi la différence de classes sociales quand Joachim se rend chez sa petite amie, aînée d'une famille nombreuse dont les parents travaillent pour de maigres revenus. Les éditions *Sarbacane* spécialisées en ouvrages de littérature pour la jeunesse publient des romans d'une excellente qualité si j'en juge par *Frangine* et par celui de Flo Jallier, *Les Filles ne mentent jamais*, dont on trouve une notice plus bas.

BUTLER Judith, *Une Ethique de la sexualité : harcèlement, pornographie, prostitution*, Vacarme n° 22, 2003.

Dans cet entretien avec Eric Fassin et Michel Feher, Judith Butler, dont les livres ne sont pas encore traduits en France en 2003, s'exprime sur des sujets chers aux féministes. Concernant le harcèlement sexuel, elle critique l'ouvrage de Catharine MacKinnon, *The Sexual Harassment of Working Women* publié en 1979, qui traite du harcèlement des femmes au travail : « MacKinnon y explique que le harcèlement sexuel s'inscrit dans un continuum où l'on trouve toutes sortes de remarques, blagues, et autres conduites misogynes qui circulent aussi bien à l'intérieur qu'en dehors des lieux de travail. En posant une domination systématique et globale des femmes dans la société, elle fait l'hypothèse que le harcèlement sexuel doit être compris comme participant de cet ensemble de discriminations, de dégradations et d'injures qui informent l'existence sociale des femmes. » Judith Butler critique ce point de vue qu'elle estime trop catégorique. Elle passe ensuite à la pornographie. Alors que Catharine MacKinnon affirme que les images pornographiques agissent directement sur les gens qui les consomment, qu'elles affectent leur construction de genre de manière à produire et à reproduire domination et soumission dans une société où les hommes sont dominants et les femmes soumises, Judith Butler répond qu'il faut appréhender la pornographie comme un fantasme que consomment les gens. Pour elle, il n'y a pas de rapport entre ce fantasme et le comportement masculin. Enfin, elle traite de la prostitution en mettant à égalité la secrétaire, la femme de ménage et la prostituée, chacune exposant d'après elle son corps en première ligne. Pour Judith Butler, les féministes se bornent à une condamnation morale alors qu'elles devraient militer pour un syndicat des « travailleurs » du sexe.

Je trouve décevant cet entretien sur l'éthique de la sexualité. Comme il porte sur des sujets qui sont toujours d'actualité, il montre clairement

comment Judith Butler conçoit le féminisme. On peut lire cet entretien en suivant ce lien : <https://www.cairn.info/revue-vacarme-2003-1-page-44.htm>. Sur la prostitution, on se référera à l'ouvrage de Geneviève Duché dont la notice figure plus bas. Née en 1956, Judith Butler est une philosophe américaine professeure à l'Université Berkeley dont le travail porte principalement sur le genre, les *queers* et la théorie *queer*. Ses ouvrages ont eu un retentissement considérable. C'est ainsi que Darin Barney, professeur agrégé au département d'histoire de l'art et d'études en communications de l'université McGill, déclare : « Les travaux de Butler sur le genre, le sexe, la sexualité, l'identité *queer*, le féminisme, le corps, associés à son discours politique et éthique, ont changé la façon qu'ont les chercheurs du monde entier d'envisager l'identité, la subjectivité, le pouvoir et la politique. Ils ont aussi changé les vies d'innombrables personnes dont le corps, le genre, la sexualité et les désirs les confrontent à la violence, l'exclusion et l'oppression. »

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre (Gender Trouble)*, La Découverte, 1990, 2005.

Cet essai philosophique traduit de l'anglo-américain est né d'une rencontre entre le monde académique et la participation de Judith Butler à des mouvements sociaux. Il est, d'après ses dires, le produit intérieur d'une culture gaie et lesbienne sur la côte est des Etats-Unis dans laquelle elle a vécu quatorze ans avant de le rédiger. Dans cet ouvrage, qui a pour sous-titre *Pour un féminisme de la subversion*, elle se trouve à l'intersection du féminisme et du mouvement homosexuel. Elle interroge les notions chères au féminisme, notamment le terme *femme* en rappelant que les femmes appartiennent à des races, des classes sociales différentes et qu'elles n'ont pas toutes la même sexualité. Elle analyse les théories de Simone de Beauvoir et Luce Irigaray et oppose essentialisme et universalisme. Puis elle se penche sur la notion de *patriarcat* qui suppose l'universalité de l'oppression des femmes en supprimant les caractéristiques de cette oppression dans des temps et lieux différents. Elle traite de la psychanalyse, du structuralisme (Lévi-Strauss, Lacan, Joan Riviere et Freud) en soulignant que le tabou exogamique produit l'hétérosexualité. Enfin, elle interroge Julia Kristeva, Monique Wittig et Michel Foucault dont elle analyse l'ouvrage sur l'hermaphrodite Herculine Babin. Judith Butler conclut : « Le genre est la construction culturelle et variable du sexe. Il est cette myriade de possibilités ouvertes sur la signification culturelle permise par le corps sexué. » Il ne faut donc pas concevoir le genre « comme une identité stable ou lieu de la capacité d'agir à l'origine des différents actes ; le genre consiste davantage en une identité tissée avec le temps par des fils ténus, posée dans un espace extérieur par une répétition stylisée d'actes ».

Trouble dans le genre trouve son origine dans la biographie de son autrice qui a grandi en se familiarisant « avec la violence qu'exercent les normes de genre : un oncle incarcéré à cause d'un corps anormal, des cousins gais forcés de quitter leur maison à cause de leur sexualité, réelle ou fantasmée ; son

fracassant *coming out* à seize ans ; et par la suite, des pertes d'emploi, d'amantes et de maison qui ont rythmé sa vie d'adulte ». C'est à partir de ces expériences qu'elle met en cause la notion de genre : « Les genres intelligibles sont ceux qui instaurent et maintiennent une cohérence et une continuité entre le sexe, le genre, la pratique sexuelle et le désir. Ces lignes directes sont hantées par la discontinuité et l'incohérence, notions qui ne deviennent elles-mêmes pensables qu'à partir des définitions normatives en vigueur pour la continuité et la cohérence. » *Trouble dans le genre*, qui suppose une connaissance préalable des auteurs dont l'autrice analyse les œuvres, est d'une lecture difficile. Surtout, l'interrogation autour des catégories *femme*, *patriarcat* et *genre* renvoie aux études *queer* et à l'intersectionnalité qui occultent souvent la spécificité des luttes féministes.

BUTLER Judith, *Défaire le genre (Undoing Gender)*, Amsterdam, 2004, 2006.

Ce livre publié aux Etats-Unis quatorze ans après *Gender Trouble* recueille des conférences et des articles échelonnés de 2000 à 2005 dans lesquels Judith Butler prolonge la réflexion commencée dans son premier ouvrage concernant « le dialogue qu'entretiennent le genre et la sexualité dans les interstices de la philosophie et de la psychanalyse. ». Ces textes portent principalement sur les mouvements homosexuels, la transsexualité et les intersexes. Pour Judith Butler, « l'objet du féminisme est la transformation sociale des relations de genre ». Dans le dernier chapitre, elle traite de son itinéraire philosophique.

Dans *Défaire le genre*, Judith Butler affirme qu'elle avait deux objectifs quand elle a écrit *Trouble dans le genre*, d'abord exposer ce qu'elle considérerait comme une forme d'hétérosexisme dans la théorie féministe ; ensuite tenter d'imaginer un monde où « ceux qui vivent dans la confusion des normes de genre, ou en retrait par rapport à elles, pourraient se percevoir eux-mêmes comme étant des personnes vivant des vies vivables et méritant même une certaine reconnaissance ». Elle voulait donc troubler la façon dont la théorie féministe et sociale pense le genre qui n'est pas aussi clair et stable qu'on pourrait le croire. Judith Butler confie que pendant sa jeunesse, elle était « une gouine de bar qui passait ses journées à lire Hegel et ses soirées dans un bar gay et lesbien qui devenait parfois un bar *drag* ». C'est au contact des *drag queens* qu'elle a saisi que « ces dits hommes pouvaient faire la féminité bien mieux qu'elle ne le pourrait, le ferait ou le voudrait jamais ». Force est de constater que subissant comme toutes les lesbiennes la double discrimination comme femme et homosexuelle, Judith Butler porte son regard sur la seconde en mettant en cause la première.

CADORET Anne, *Des Parents comme les autres*, Odile Jacob, 2002.

Dans cet ouvrage sous-titré *Homosexualité et parenté*, Anne Cadoret traite tout d'abord de toutes les formes de parenté qui sont loin de se limiter à la parenté biologique. « Etre parent, ce n'est pas seulement reconnaître un en-

fant comme issu de soi, c'est s'y confronter en permanence dans les actes de la vie quotidienne, du matin au soir et du soir au matin ; c'est vivre ensemble. » Elle se penche sur les familles d'accueil, les familles recomposées, les familles adoptives et les parents hétérosexuels qui ont recours à la procréation médicale assistée quand l'un des membres du couple est stérile (en agissant comme si le lien biologique était réel), ce qui l'amène à traiter des familles homoparentales. Les couples homosexuels sont confrontés soit à la coparentalité (trouver l'autre parent, organiser la filiation, définir les parents), à la difficile adoption d'enfant ou à l'aide médicale à la procréation. Elle observe que nos contemporains s'interrogent face au futur parent homosexuel : « Le désir d'un homme de devenir père est-il complètement légitime ? Aussi légitime que celui d'une femme d'être mère ? Il ne le semble pas, à voir la manière dont est acceptée une mère lesbienne, mais l'étonnement suscité par un père gay. » Elle s'intéresse aux parents de même sexe, observe que leurs enfants découvrent le rejet de leur famille par leur entourage et conclut : « Ce que tous ces enfants regrettent, ce n'est pas l'homosexualité de leurs parents, mais le regard porté sur cette homosexualité. » Enfin, elle affirme : « Le décalage entre parenté et biologie permet d'instituer un ordre symbolique, qui peut évoluer à partir du bouleversement de l'ordre familial. L'homoparenté fait partie de ce bouleversement. Elle remet en cause le lieu de la sexuation de la société. Jusqu'à maintenant, on pouvait penser que la famille constituait le lien initial et incontournable de la complémentarité sexuelle. Les familles homosexuelles nous disent que cette complémentarité pourrait se jouer autrement. Un autrement qui n'est pas encore là, qui est à inventer. »

J'ai acheté cet ouvrage pour avoir des informations sur les familles homoparentales. Or Anne Cadoret, ethnologue, en étudiant d'autres types de parenté, montre que ce sujet s'inscrit dans l'évolution de la famille. En observant les enfants placés dans des familles d'accueil, elle a été amenée à s'intéresser à toutes les formes de parenté. A lire son ouvrage, on saisit qu'il est impossible de séparer la problématique des parents homosexuels de celle de l'évolution de la famille classique, famille recomposée, famille monoparentale, adoption, procréation artificielle et mère porteuse. Son livre, dont je ne donne ici qu'un faible aperçu, doit être lu et médité par les parents et les futurs parents gays et lesbiens. Anne Cadoret a été chargée de recherches en anthropologie sociale au CNRS. Elle a étudié les nouvelles configurations familiales, en particulier auprès des enfants placés et des familles homoparentales, et s'est intéressée à l'apparition d'une parenté distincte de la parenté biologique. Elle a écrit sur ce sujet de nombreux articles qu'on peut lire sur *Internet*.

CALLIAS Suzanne de, *Lucienne et ReINETTE*, Fasquelle, 1925.

Lucienne, l'héroïne de ce roman, est une jeune artiste qui gagne sa vie en fabriquant des reliures en cuir repoussé et en donnant des leçons à des jeunes filles. Quand meurt sa grand-mère, avec qui elle habitait, sa voisine ReINETTE

lui vient en aide si bien que les deux jeunes femmes se lient d'amitié. Reinette, qui a une vingtaine d'années, est entretenue par un quinquagénaire tout en travaillant un peu pour le théâtre et le cinéma. Son frère et sa belle-sœur trouvent naturel de lui soutirer de l'argent parce qu'ils pensent qu'elle a une situation enviable. Lucienne sympathise avec un de ses clients, Robert, qui lui demande de relier *Résurrection* de Léon Tolstoï, écrivain dont il dit partager les idées généreuses. Robert et Lucienne envisagent de se marier, mais quand le jeune homme rencontre Reinette chez sa future épouse, il exige que celle-ci rompe avec son amie à qui il trouve mauvais genre. Lucienne refuse si bien que le projet de mariage avorte. Influencée par l'exemple de Lucienne, Reinette rompt avec son protecteur, se met à travailler, mais son travail lui rapporte si peu qu'elle sous-loue son appartement et partage celui de Lucienne. Informées de cette cohabitation, les mères des élèves de Lucienne ne lui envoient plus leurs filles. Les deux amies sont de plus en plus pauvres. Quand un fournisseur réclame de l'argent à Lucienne, Reinette le lui procure sans lui dire d'où il vient. Après une absence d'une journée, Lucienne trouve une lettre de Reinette qui est partie pour l'Orient où elle pense être danseuse et chanteuse. A Alexandrie, Reinette rencontre Robert et devient sa maîtresse. Quand il lui demande de l'accompagner à la fin de son séjour, elle refuse de le suivre si bien qu'il l'épouse, persuadé qu'elle l'aime. A leur retour en France, Reinette revoit Lucienne. Elle lui affirme qu'elle a épousé Robert par intérêt et par vengeance.

Ce roman publié il y a presque un siècle est un ouvrage féministe. On a affaire à deux personnages féminins, l'une qui veut gagner sa vie en restant libre et l'autre qui se fait entretenir par un homme plutôt que de vivre pauvrement de son travail. Certes, à la fin du roman, le talent de Lucienne étant reconnu, elle gagne largement sa vie alors que Reinette, en épousant Robert, n'a plus à travailler mais doit satisfaire les marottes de son mari qui tient par exemple à ce que ses repas soient servis à l'heure. On assiste aux débuts de Lucienne qui vit très chichement en dînant d'un bouillon instantané et de deux sardines et qui est très critique sur la place de la mode dans la mentalité féminine ainsi qu'au temps que les femmes consacrent à leur apparence pour être élégantes. Le personnage de Robert qui prêche l'égalité entre les époux tout en exigeant de sa future femme qu'elle abandonne son amie (amie avec qui il couche dès qu'il en a l'occasion) est révélateur de sa double morale, celle qui avantage les hommes en asservissant les femmes. Enfin et surtout, comme Lucienne est la narratrice, on ne voit son amitié pour Reinette qu'à travers son regard. Or il est évident que Reinette est éprise de son amie. Lorsqu'elles se promènent ensemble, une camarade de Reinette ne s'y trompe pas. Elle affirme en effet que celle-ci « prend le frais avec sa petite amie ». Quand elles sont en vacances ensemble, leur intimité est suspecte aux yeux des autres clients de la pension où elles sont hébergées et elle émoustille les hommes qui y séjournent. C'est par amour pour Lucienne que Reinette rompt avec son protecteur. Plusieurs fois, elle affirme à Lucienne qu'elle l'aime beaucoup plus que celle-ci ne pense. « Je vous ai aimée plus

que vous ne pouvez le deviner. J'aurais voulu vous écrire ici les choses que je n'ai jamais osé vous dire ; mais je sens que je ne pourrai pas les exprimer. » Rappelons qu'en 1925, on ne pouvait que suggérer et non affirmer qu'on était amoureuse d'une femme. Trois ans plus tard, Marguerite Radcliffe Hall, qui publie *Le Puits de solitude*, clairement lesbien, voit son livre condamné pour obscénité. Le roman de Suzanne de Callias oppose l'amour authentique que Reine éprouve pour Lucienne à l'hypocrisie qui règne dans les rapports entre hommes et femmes à cause des inégalités entre les sexes. Inégalités qui culminent quand on considère les revenus misérables des femmes et ceux des hommes, infiniment supérieurs.

CAUSSE Michèle, *Contre le sexage*, Balland, 2000.

Dans cet essai, Michèle Causse met en cause le sexage, c'est-à-dire l'asservissement des femmes par les hommes. Après avoir élaboré un lexique où elle énumère les mots indispensables à l'expression de sa pensée, elle critique l'androlecte. Ainsi désigne-t-elle la langue des oppresseurs qui ont réduit les femmes aux rôles de mère, d'épouse et de domestique, le sexage étant la forme première de l'esclavage. C'est l'hétérosexualité, le coït, l'accouplement pour le plaisir de l'homme et la procréation qui soumettent les femmes. Il ne peut donc y avoir égalité des sexes dans un monde où les femmes sont réifiées par les hommes qui se les approprient, ce qui est encore plus évident dans la pornographie, le viol et le féminicide. Le sexage est un totalitarisme planétaire. Michèle Causse met en cause l'amour qui n'est que soumission au dominant, les deux protagonistes ne donnant pas la même signification à ce terme. Elle critique les romans roses lus par les femmes et les romans policiers et pornographiques lus par les hommes, le comble étant le crime passionnel où les hommes prétendent que c'est l'amour qui les a amenés à tuer. Il est nécessaire de créer une langue de résistance, de lutte et d'affranchissement afin de concevoir des formes de vie aussi différentes qu'il est possible des formes connues, néfastes à l'espèce et aux êtres qui la composent. Ce langage sera celui de la philogynie et de l'amour des anandrynes pour leurs semblables. Car contrairement aux hommes, les femmes vivent une sexualité inséparable de leurs émotions, des relations dans lesquelles le cœur, le corps et l'esprit sont liés au point de ne former qu'un, cette unité constituant une inaliénable subjectivité. Elle cite enfin Juliana de Norwich qui affirme : « Nous ne connaissons notre âme que lorsque notre sensualité aura trouvé sa substance. »

J'ai traduit de mon mieux cet ouvrage qui fait l'apologie de l'amour entre les femmes. En effet, les livres de Michèle Causse sont d'une lecture difficile à cause des termes qu'elle forge pour exprimer sa pensée. Quiconque ignore les racines grecques et latines a beaucoup de mal à saisir le sens de termes comme androlecte, philogyne, gynandre, vénusie et viriocratie. Dans le premier tome d'*Entre Femmes*, j'ai rendu compte de deux livres de Michèle Causse, *Lettres à Omphale* et *Berthe ou un demi-siècle auprès de l'Amazonie*. Née en 1936, morte en 2010, c'est une lesbienne militante qui est l'autrice

de nombreux ouvrages. Angliciste et italianiste, elle a également traduit des œuvres de Ti-Grace Atkinson, Djuna Barnes, Willa Cather, Mary Daly, Alice Ceresa, Dacia Maraini, Natalia Ginzburg, etc. Après son décès, *Lesbia Magazine* lui a consacré une dizaine de pages qui figurent sur *Internet* : MC-Lesbia306-Nov2010 Michelle Causse.

CHAILLON Isabelle, H.S., Rageot, 2003.

Clarisse, la narratrice de ce roman pour adolescents, est en classe de troisième. Hélène, sa meilleure amie, est une excellente élève. Pendant un cours d'éducation sexuelle, Clarisse s'arrange pour donner à ses quatre amies un papier d'une couleur légèrement différente de celle des autres. Quand l'intervenant lit la question posée par l'une de ces quatre adolescentes : « Je suis homosexuelle, comment faire pour ne plus l'être ? Aidez-moi s'il vous plaît ! » Clarisse se demande qui l'a posée. Comme elle doit préparer un exposé sur les différences avec d'autres collégiens, elle se rend à la *Gay Pride* avec eux si bien que l'enseignante les invite à réfléchir à la notion de normalité. Hélène, qui se sent mal, refuse l'aide de Clarisse. Quand elle est absente du collège, Clarisse, inquiète, se rend chez son amie où elle découvre qu'elle vient de faire une tentative de suicide en lui laissant une lettre où elle lui dit qu'elle l'aime. Clarisse se rend alors au chevet d'Hélène. Fin ouverte, comme dans *Etrangère au Paradis* de Gudule.

Dans ce roman, les chapitres dans lesquels Clarisse est la narratrice alternent avec des extraits du journal d'Hélène. Ces extraits sont remplis de lesbophobie intériorisée, de la peur d'être la seule homosexuelle du collège, de la peur de la solitude et du rejet des autres. On ne s'étonne donc pas qu'Hélène, qui n'a personne à qui se confier, fasse une tentative de suicide. En effet, il y a sept fois plus de tentatives de suicide chez les homosexuels que chez les hétérosexuels. Quant aux propos des garçons qui sentent leur virilité mise en cause par l'homosexualité, ils contribuent au mal-être d'Hélène. Il est réjouissant de trouver un roman accessible à des adolescents qui traite de ce sujet. J'espère qu'on en trouve des exemplaires sur les rayons des bibliothèques de nos collèges et de nos lycées.

CHALON Jean, *Liane de Pougy*, Flammarion, 1994.

Cet ouvrage, dont le titre intégral est *Liane de Pougy, courtisane, princesse et sainte* est la biographie d'une célébrité de la Belle Epoque qui a été, d'après Edmond de Goncourt, « la plus jolie femme du siècle ». Née en 1869, Anne-Marie Chassaigne est attirée par les femmes dès le plus jeune âge, qu'il s'agisse de ses condisciples ou des enseignantes de l'établissement religieux où elle est scolarisée. Mariée à dix-sept ans, elle a un fils l'année suivante. Elle divorce à vingt ans, confie son fils à sa belle-famille et part à Paris où elle se prostitue au tout-venant pendant deux ans. Quand une amie, Yulka de Radziejowska, l'introduit dans la noblesse d'Europe centrale, elle devient sous le nom de Liane de Pougy une « œuvre d'art » et « un chef-d'œuvre libertin ». Conseillée par Valtesse de la Bigne, elle a pour protec-

teurs des hommes fortunés, ce qui lui vaut le surnom de « Passage des Princes ». Ces activités lui permettent de vivre dans un hôtel particulier avec de nombreux domestiques. Elle a beaucoup d'amantes, Thérèse Rubens, Emilienne d'Alençon et Natalie Barney qui voudrait l'arracher à ses protecteurs. Mais Natalie, qui n'a alors que vingt-trois ans, ne dispose pas encore de son immense fortune. Leur rupture est suivie d'une longue amitié amoureuse. D'autres femmes succèdent à Natalie auprès de Liane, Yvonne de Buffon, Blanche d'Arvilly et Ninette des Meslays. A l'approche de la quarantaine, Liane épouse le prince roumain Georges Ghika, de quinze ans son cadet. Elle échappe alors à ce qu'elle nomme « le borbier ». Liane promet à Georges de ne jamais le tromper avec un homme, mais continue à avoir des liaisons avec des femmes. Elle renoue avec Natalie et a une aventure avec une jeune femme, Manon Thiébaud. Georges s'éprend de Manon et part avec elle. Trahie doublement, Liane se console avec une amante de Natalie, Mimi Franchetti. Cette relation triangulaire a inspiré à Natalie Barney le roman *Amants féminins* dont j'ai rendu compte dans le premier tome d'*Entre femmes*. Georges revient de son escapade. Quand Liane visite avec lui un asile pour handicapées mentales, bouleversée, elle se montre généreuse et encourage ses amis à soutenir cette œuvre de leurs dons. Mais elle supporte difficilement les assiduités de son époux. « Elle se rend compte que son union avec un homme a été une erreur, elle qui n'aimait que les femmes. » En 1943, Liane devient tertiaire dans l'ordre de saint Dominique sous le nom de sœur Anne-Marie de la Pénitence. Georges meurt en 1945 et Liane en 1950, totalement oubliée.

Cette biographie, qui se lit agréablement, est édifiante à plus d'un titre. Elle a toute sa place dans le présent ouvrage car elle montre que Liane de Pougy, comme Caroline Otero et Emilienne d'Alençon, les trois célèbres courtisanes de la Belle Epoque, trouvaient tendresse et réconfort auprès de leurs amantes. D'après Jean Chalon, Liane disait : « Si j'avais de quoi vivre, aucun homme ne m'aurait touchée. » Elle manifestait la répugnance qu'elle éprouvait pour ses protecteurs quand elle affirmait : « L'homme descend du singe et la femme des anges. » Autrice de plusieurs romans, elle a écrit dans *L'Insaisissable* : « Je suis le jouet des hommes » et « En affaire de cœur, de sentiment et d'amour, la femme finit toujours par avoir la mauvaise part. » Si Jean Chalon s'extasie sur le train de vie fastueux, l'hôtel particulier, les diamants et les bijoux offerts à Liane par ses protecteurs, il ajoute : « Elle seule sait ce qu'elle a dû subir pour obtenir ses bijoux. » En effet, il mentionne les périodes de dépression, de neurasthénie et les nombreuses tentatives de suicide qui ne furent guère prises au sérieux par les contemporains de Liane. Quand on lit cette biographie, on a le sentiment que, pour Jean Chalon, la prostitution permet de gagner facilement beaucoup d'argent. Or Liane, qui était pour les hommes une marchandise de luxe, avait conscience de n'être qu'une marchandise. Le terme « borbier », qu'elle emploie au moment où elle en sort en épousant Georges Ghika, est révélateur. Et les passages des

Cahiers bleus où elle narre sa répugnance pour le devoir conjugal sont tout aussi limpides.

CHAREST Danielle, autrice de cinq romans policiers.

Danielle Charest (1951-2011) est une écrivaine québécoise. Grande figure du lesbianisme radical, elle obtient le diplôme de l'École des Hautes Études en Sciences sociales pour son mémoire intitulé *Littérature et rapports sociaux de sexe* (dans la littérature policière). Puis elle obtient un DEA d'histoire sur *Le Traitement des personnages de lesbiennes et d'homosexuels dans la littérature policière*. Elle exerce ensuite divers petits métiers dont on trouve la trace dans ses œuvres ultérieures. Elle participe à la réalisation d'un film documentaire sur les violences faites aux petites filles, publie des nouvelles littéraires et la biographie de Fernande Chartrand, une chauffeuse de taxi intitulée *Ma maison, mon taxi* en 1993. Avec un collectif de lesbiennes, elle fonde la revue lesbienne radicale *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* publiée à Montréal depuis 1982. Elle anime des débats, publie des textes sur *Internet* et des articles dans *Lesbia Magazine*. Les intrigues de ses quatre premiers romans policiers mettent en scène « le Groupe », des militantes féministes et lesbiennes, fermement décidées à punir les machos. Bien que l'intention de Danielle Charest soit excellente, ses romans policiers sont souvent alourdis par des propos féministes, ce qui fait stagner le récit. Ces propos auraient gagné à figurer dans un essai.

CHAREST Danielle, *L'Érablière, Le Masque*, 1997, 1998.

Ce roman policier a pour personnage principal Catherine qui souffre d'une rupture récente avec son amante. Après une promenade où elle espérait récolter des champignons, cette jeune femme se réveille dans une érablière sans se souvenir de quoi que ce soit. Lorsqu'elle veut sortir de ce lieu, elle croise le cadavre d'un jeune homme. Le lendemain, quand elle revient à cet endroit, le cadavre a disparu. Par ailleurs, elle rencontre souvent par la suite trois femmes qu'elle pense être lesbiennes. Qui sont ces trois femmes ? Pourquoi Catherine les trouve-t-elle continuellement sur son chemin ? Est-ce Catherine qui a tué le jeune homme ? Vous le saurez en lisant *L'Érablière*.

Ce roman met en scène plusieurs lesbiennes, Catherine et ses amies, ainsi que les trois femmes qui l'intriguent, Sophie, son amante Johanne et leur amie Genou, une disciple de Monique Wittig qui s'écrie : « On est des lesbiennes, pas des femmes ! » Catherine lit l'ouvrage de la lesbienne militante Michèle Causse intitulé *Voyages de la grande naine en Androssie*. Toutes les femmes présentes dans *L'Érablière* sont courageuses et savent comment répondre aux violences des hommes. Ceux-ci sont souvent violents dans les romans de Danielle Charest, ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait qu'elle a participé à la réalisation d'un film documentaire sur les violences faites aux petites filles. Il est toutefois regrettable qu'à la fin du roman, on ignore toujours pourquoi Catherine s'est endormie dans l'érablière. Le genre policier a des règles qu'on doit respecter.

CHAREST Danielle, *L'Echafaudage*, Le Masque, 1999.

Ce roman policier commence par un rappel des assassinats de Marc Lépine qui ont eu lieu à l'École Polytechnique de Montréal en 1989. Cet homme de vingt-cinq ans, porteur d'une arme semi-automatique, avait arpenté les couloirs de l'école en ne tuant que des femmes et en ordonnant aux hommes de s'enfuir. Après avoir tué treize étudiantes et une employée, il avait crié : « Je hais les féministes » et s'était suicidé. Quelques années plus tard, une députée indépendante, Gertrude Champlain, est victime d'une agression. Or cette femme militait pour que l'affaire de l'École polytechnique soit éclaircie. C'est alors que « le Groupe » se mobilise. Composé de féministes aguerries, ces activistes mettent au point un plan minutieusement décrit qui doit leur permettre de retrouver les *skinheads* qui ont agressé Gertrude. Dans *L'Erablière*, nous avons rencontré Genou, Sophie et Johanne. Dans *L'Echafaudage*, nous les retrouvons et nous découvrons Andrée, Stéphane, Dominique, Sylvie, Nathalie et Claudia. Ces militantes atteindront-elles leur but ? Retrouveront-elles les *skinheads* ? Et parviendront-elles à faire admettre que l'attentat de l'École polytechnique était un crime antiféministe ?

Grâce à *L'Echafaudage*, on comprend ce qu'est « le Groupe » qui est constitué de femmes bien organisées, capables de mener des opérations commandos alors que celles-ci sont couramment le fait des hommes. Ces femmes sont féministes et lesbiennes. Dans ses romans policiers, Danielle Charest renverse les rôles en mettant en scène des femmes décidées qui ne font jamais confiance aux hommes, qu'ils soient politiciens, policiers ou truands, car elles ont compris qu'elles sont constamment en butte à leur violence, qu'il s'agisse de crimes, d'attentats ou de viols (dans *L'Echafaudage*, la fille d'un ministre est violée par quatre fils de familles aisées). Elle montre aussi des femmes solidaires qu'il s'agisse d'Andrée, trente-cinq ans, ou de Josée, une adolescente qui a failli être violée au cours d'une émeute et qui sans doute rejoindra le Groupe dès qu'elle en aura l'opportunité. Sans déflorer l'intrigue, je peux dire qu'on aboutit à la fin du roman à la création d'un *Parti féministe canadien*, ce que je trouve réjouissant.

CHAREST Danielle, *L'Etouffoir*, Le Masque, 2000.

Un homme politique, Guy Desrosiers, vient d'être victime d'un meurtre. Or on apprend que Chris, qui tenait un restaurant dans *L'Echafaudage*, avait été mariée pendant deux ans à cet homme, ce que Stéphane, sa dernière amante, ignorait, ainsi que les femmes du Groupe. Guy Desrosiers n'avait pas supporté que Chris le quitte. Pour se venger d'elle, il l'accusait de se livrer au trafic de drogue dans un club où elle chantait et il la calomniait auprès du propriétaire de ce club. Par ailleurs, on apprend que Desrosiers, fonctionnaire de l'immigration canadienne, faisait payer les femmes qui voulaient immigrer au Canada. Les soupçons des policiers se portent sur Chris si bien que les femmes du Groupe la protègent et mènent une enquête parallèle à celles des policiers. Qui a empoisonné Desrosiers ? S'agit-il de la ven-

geance d'une immigrante abusée par cet homme politique ? Vous le saurez en lisant *L'Etouffoir*.

Ce troisième roman montre tout d'abord que la solidarité des femmes du Groupe porte ses fruits. Les femmes qui le composent, Dominique, Stéphane, Claudia, Andrée, Genou, Johanne et Sophie, sont d'une rare efficacité. Elles mettent leurs talents au service de la lutte des femmes contre l'oppression et la violence des hommes. Ce sont des féministes qui ne comptent que sur elles-mêmes pour obtenir satisfaction. Ensuite, Danielle Charest énumère dans *L'Etouffoir* les violences dont les femmes sont victimes, viols, incestes, femmes battues et drague qui oblige les femmes à rester chez elles. Enfin elle aborde le sujet de l'immigration en mettant en avant une Iranienne, Pari, qui a fui son pays après la chute du Shah et l'instauration de la République islamique afin de vivre librement.

CHAREST Danielle, *L'Entrave*, Le Masque, 2002.

Ce roman commence par l'énumération et la présentation succincte des sept femmes du Groupe, Andrée, Claudia, Dominique, Genou, Johanne, Sophie et Stéphane, auxquelles la romancière ajoute Elisabeth (une avocate qui confie au Groupe des enquêtes parallèles à celles de la police) et Henriette, la serveuse du café *Chez Chris*. Ces femmes sont chargées d'enquêter sur la disparition d'une adolescente de quinze ans, Margo, fille du ministre du Travail, Jean Lecarré. On a appris, dans *L'Echafaudage*, que Margo a été violée par quatre fils de ministres lors d'une émeute. Or le père de Margo l'a dissuadée de porter plainte pour viol par peur du scandale qui rejaillirait sur sa carrière. Quand Margo disparaît, il refuse de signaler cette disparition à la police, toujours par peur du scandale. Il se borne à confier l'enquête à un policier retraité. Quant à Pauline, la mère de Margo, qui a repris un travail contre la volonté de son mari, elle craint pour la vie de sa fille. Elisabeth s'entremet entre Pauline et le Groupe. Qu'est devenue Margo ? Y a-t-il un rapport entre le viol qu'elle a subi et sa disparition ? A-t-elle fait une fugue ? L'a-t-on enlevée ? S'est-elle suicidée ? Vous le saurez en lisant *L'Entrave*.

On retrouve dans ce roman policier des personnages qu'on a rencontrés dans les livres précédents, non seulement les femmes du Groupe, mais encore Margo, Josée et sa mère Noëlla. On retrouve aussi les missions de ce Groupe clandestin qui survit grâce à l'anonymat et qui ne se contente pas d'enquêter sur la disparition de Margo. En effet, dans *L'Entrave*, le Groupe punit un fils qui bat sa mère et vient à bout d'un exhibitionniste. Comme dans tous les romans policiers précédents de Danielle Charest, les femmes du Groupe aident les autres femmes à se libérer de l'emprise des hommes.

CHAREST Danielle, *Conte à rebours*, Sirius, 2012.

Ce roman policier a pour personnage principal Jocelyne qui, depuis vingt-cinq ans, travaille chez Beaugrand-Courtois-Delors où, sur une centaine d'employés, trois ou quatre sont homosexuels. Jocelyne est lesbienne, a été mise à la porte par son père à cause de son homosexualité et a une liaison

depuis trois ans avec Lorraine. Elle quitte son travail pour aller voir avec son frère Michel son père en train de mourir dans un hôpital. Ensuite, elle doit retrouver Lorraine et vivre avec elle. Mais sous un prétexte futile, Michel l'emmène dans un local où il la séquestre pour prendre des photographies compromettantes de sa sœur avec une complice. Pendant que Jocelyne est prisonnière, Lorraine l'attend dans un bar lesbien, puis se rend à l'hôpital. Jocelyne sortira-t-elle de ce traquenard ? Retrouvera-t-elle Lorraine ? Vous le saurez en lisant *Conte à rebours*.

Comme dans ses autres romans, Danielle Charest met en scène des hommes en tous point détestables et des femmes qui ne se laissent pas faire. Son *Conte à rebours* est l'illustration parfaite de l'ouvrage d'Irène Zeilinger *Non c'est non, petit manuel d'autodéfense à l'usage de toutes les femmes qui en ont marre de se faire emmerder sans rien dire*. Comme la quatrième de couverture l'indique « Jocelyne n'est pas une victime. Jocelyne sait se battre. Jocelyne veut se battre. Et elle n'aime pas perdre. » En outre, Danielle Charest aborde le sujet du racisme, le père de Jocelyne ayant épousé en premières noces Diane, une Indienne qui a participé aux luttes des Indiennes féministes. Celles-ci s'insurgent contre le fait qu'elles sont exclues de la réserve si elles épousent un Blanc, alors que ce n'est pas le cas des Indiens qui épousent une Blanche.

CHESLER PHYLLIS, *Les Femmes et la folie (Women and Madness)*, Payot, 1972, 1975.

Dans cet ouvrage traduit de l'anglo-américain Phyllis Chesler établit à partir de faits précis que la plupart des femmes étiquetées par la psychiatrie, qu'elles soient traitées en privé ou publiquement hospitalisées, ne sont pas folles. Elle ajoute : « elles peuvent être profondément malheureuses, avoir des tendances au suicide, être impuissantes du point de vue économique et sexuellement impuissantes — mais parce qu'elles sont des femmes, elles sont censées être folles. » Elle remarque qu'il y a nettement plus de femmes que d'hommes à avoir des comportements considérés comme maladifs et de plus en plus de femmes à être considérées et à se considérer elles-mêmes comme des malades mentales. Dès le plus jeune âge, les symptômes sont différents suivant les sexes : les garçons sont agressifs, destructeurs et se sentent en concurrence avec les autres alors que les filles souffrent de peurs excessives, de timidité, de manque de confiance en soi et de sentiment d'infériorité. On retrouve ces symptômes chez les patients adultes : les hommes sont plus agressifs que les femmes et plus enclins à s'écarter de la morale en volant, violant, s'adonnant à l'alcool ou aux stupéfiants et en ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes. Quant aux femmes, elles souffrent de dépression, frigidité, paranoïa, psychonévrose, angoisse et font des tentatives de suicide. Quand elles acceptent le rôle féminin, elles sont névrosées ou psychotiques. Quand elles le rejettent, elles font peur et sont certaines de se voir attribuer une étiquette psychiatrique. C'est donc la condition féminine, c'est-à-dire la dépendance aux hommes, qui est la cause de ces troubles. Les

femmes célibataires sont moins souvent malades que les femmes mariées. La thérapie et le séjour en hôpital psychiatrique ne peuvent venir à bout du mal-être des femmes. En effet, 90% des psychiatres et 75% des psychologues sont des hommes qui se sentent supérieurs à leurs patientes, ont tendance à voir des malades partout et à considérer que les femmes sont encore plus atteintes que les hommes. Quand celles-ci sont hospitalisées, les thérapeutes les utilisent comme domestiques en se dispensant de les rémunérer. En outre, ils ont quelquefois des rapports sexuels avec elles. Phyllis Chesler consacre un chapitre aux patientes lesbiennes. Elle critique les théoriciens de la psychanalyse qui ont mal compris le saphisme ou l'ont sévèrement condamné. Elle reprend les travaux de la sexologue Charlotte Wolff (1897-1986) qui pense que les femmes peuvent soutenir les autres femmes affectivement, sexuellement, économiquement et intellectuellement d'une façon différente des hommes. Charlotte Wolff, qui a publié en 1971 *Love Between Women*, considère « le malheur des lesbiennes sous l'angle d'un ostracisme social spécifique, d'une oppression générale de la femme et du caractère ambitieux des lesbiennes. Celles-ci exigent entre elles plus d'affection que les femmes hétérosexuelles n'en exigent des hommes. » Phyllis Chesler traite également des femmes du tiers-monde et des féministes en s'interrogeant sur le lien entre lesbianisme et féminisme. Elle est persuadée que le mal-être des femmes vient de l'absence de rapports positifs avec leur mère, contrairement aux hommes qui bénéficient de tels rapports non seulement avec leur mère, mais encore avec leur compagne. Les femmes en manque d'amour ne s'aiment pas elles-mêmes et n'aiment pas les autres femmes. Face à un tel état de fait, Phyllis Chesler pense que l'affection et la sexualité entre femmes ne peuvent qu'améliorer leur état. Quant à la suppression des rôles masculins et féminins, elle permettra aux personnes des deux sexes de donner aux femmes l'affection dont elles sont privées.

Phyllis Chesler, née en 1940, est une universitaire et psychothérapeute américaine. C'est une féministe radicale de la deuxième vague. Son livre, qui s'est vendu à trois millions d'exemplaires dans le monde, révèle que la maladie mentale est un fait essentiellement culturel qui augmente ou baisse avec les époques, contrairement à l'arriération mentale. En outre, il met en exergue qu'il y a deux poids et deux mesures en matière de maladie mentale, selon le sexe, les femmes étant étiquetées de manière punitive en fonction du sexe, de la race, de la classe et de l'orientation sexuelle. Phyllis Chesler se fonde sur des références à des spécialistes et sur un contact personnel avec de nombreuses femmes qu'elle a interviewées et dont elle cite les propos dans son livre, ce qui en fait un document bouleversant.

COLLECTIF coordonné par ALDRICH Robert, *Une Histoire de l'homosexualité (Gay Life and Culture : A World History)*, Seuil, 2006, 2006.

Ce livre traduit de l'anglais est un ouvrage composé de quatorze articles, dont quatre sont dus à des historiennes (Laura GOWING, Florence TA-

MAGNE, Leïla J. RUPP et Lee WALLACE). Mais ce serait faire fausse route que de ne lire que leurs contributions. Comme l'indique le titre original, ce livre, loin de se limiter aux pays occidentaux, traite de l'histoire de l'homosexualité masculine et féminine dans le monde entier. Chaque article est l'œuvre d'un spécialiste dont les titres universitaires et les ouvrages figurent à la fin du volume. Certes, la part faite aux lesbiennes est nettement plus mince que celle qui traite de l'homosexualité masculine, mais l'ouvrage donne des informations et des éléments de réflexion que je n'ai trouvés nulle part ailleurs. Ce livre mérite donc d'être lu en entier, avec attention, le crayon à la main, si l'on veut être au fait des recherches sur ce sujet. Chacun des quatorze chapitres traite avec précision d'un moment de l'histoire de l'humanité, de l'Antiquité à ces dernières années, en passant par le Moyen Age, les Temps modernes, les Lumières, les années 1870 à 1940, celles qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale et l'époque contemporaine. Par ailleurs, des chapitres sont consacrés aux Amériques, à l'Asie, ainsi qu'au Moyen-Orient et à l'Afrique du Nord. La comparaison entre les différentes cultures aboutit à une réflexion sur la notion d'homosexualité.

Laura Gowing est l'auteur d'un article intitulé « Les lesbiennes et leurs semblables dans l'Europe moderne, 1500-1800 » où elle s'interroge sur la façon dont la sexualité des femmes était perçue à cette époque et sur les femmes qui adoptaient le costume masculin. Florence Tamagne, dans son article « L'âge de l'homosexualité, 1870-1940 », traite de la construction des identités homosexuelles aussi bien masculines que féminines, des modes de vie, du militantisme et de la répression des homosexuels des deux sexes. Je m'attarderai sur Leïla J. Rupp qui écrit dans son article intitulé « Etre lesbienne à l'ère contemporaine » qu'être lesbienne au début du XXI^e siècle « cela signifie aimer les femmes, les désirer, nouer des liens avec elles, avoir des relations sexuelles avec elles, se revendiquer de l'identité lesbienne, peut-être aussi former un groupe avec d'autres lesbiennes ; cela renvoie à tout ou partie de cet ensemble ». Elle s'interroge ensuite sur la manière dont vivaient les femmes qui aimaient d'autres femmes « avant que le concept existe, avant que l'identité lesbienne s'établisse ». Puis, comme Laura Gowing, elle expose le cas des femmes qui transgressaient leur genre en portant des vêtements masculins afin de se faire passer pour des hommes et qui épousaient des femmes conservant une allure féminine. Elle énumère les amitiés romantiques qui lièrent des femmes les unes aux autres, le cas le plus célèbre étant celui des dames de Llangollen. Elle traite du désir grâce à Anne Lister, une Anglaise qui a narré ses relations affectives et sexuelles dans des journaux très explicites qu'elle a tenus de 1817 à son décès en 1840, journaux qui ne sont malheureusement pas traduits en français. Il n'y a donc pas eu dans le passé une réponse unique, mais différentes manières d'aimer des femmes. Par ailleurs, dans « L'homosexualité révélée : comparaison entre les cultures et histoire de la sexualité », Lee Wallace affirme : « Les exemples historiques de comportements homosexuels ne doivent pas être assimilés aux identités gays et lesbiennes contemporaines. Plus on examine la préhistoire

de la sexualité, plus on prend conscience de la pérennité des pratiques, mais en même temps de la variété des significations sociales et affectives qui leur sont attribuées, selon les périodes historiques. » Outre l'étude approfondie, chapitre par chapitre, de l'histoire mondiale de l'homosexualité, c'est toute cette réflexion, bien éloignée de conceptions naïves, qui font l'intérêt de cette irremplaçable *Histoire de l'homosexualité*. Par ailleurs, doté d'une superbe iconographie qui éclaire et complète les articles, d'une vaste bibliographie (là encore d'ouvrages qui pour la plupart n'ont pas été traduits en français, mais qui montrent la richesse des études de genre dans les pays anglo-saxons), ce livre est un sommet en matière d'histoire de l'homosexualité. C'est donc un livre à faire figurer en priorité dans une bibliothèque de lesbiennes et de gays.

COLLECTIF (réalisé par BONNET Marie-Jo), *Mouvement de Libération des femmes en chanson. Histoire subjective*, Tierce, 1981.

Ce livre est un recueil de textes de chansons écrites de 1970 à 1980 par des féministes du *Mouvement de libération des femmes*. Il regroupe des textes (dont le premier est une réponse aux insultes des « camarades révolutionnaires » qui pensaient que « le pouvoir est au bout du phallus ») selon les thèmes suivants : refus de la domination masculine, de la maternité imposée, de l'avortement bricolé, du mariage et de la reproduction pour fabriquer des soldats. Les femmes veulent se réapproprier leurs corps pour leur plaisir et non pour celui des hommes. De nombreux textes prônent l'homosexualité qui permet aux femmes de jouir sans être humiliées : « L'amour entre nous c'est l'égalité et vive l'homosexualité. » On trouve aussi une chanson émouvante qui célèbre une vieille goudou. Un texte est une parodie du jargon psychanalytique qui a causé beaucoup de dégâts chez les femmes. Les autrices de ces textes se moquent d'Evelyne Sullerot qui a refusé de signer la pétition des femmes affirmant avoir avorté et de Ménie Grégoire qui a voulu en 1971 faire une émission de radio intitulée : « L'homosexualité, ce douloureux problème ». Les textes des *Gouines rouges* s'insurgent contre l'ordre bourgeois, patriarcal, hétérosexuel et capitaliste. Et bien sûr, on y trouve les paroles de l'hymne du *MLF* : « Levons-nous femmes esclaves/Et brisons nos entraves/Debout/ Debout ».

Les autrices de ces textes ne sont désignées que par leurs prénoms, conformément aux usages du *MLF* où toutes les femmes vivaient sur un pied d'égalité et où aucune ne revendiquait quoi que ce soit à titre personnel. Ces textes ont le mérite d'être clairs : les hommes, fussent-ils de gauche extrême et révolutionnaires, oppriment les femmes, toutes les femmes. Quand ils s'avisent de soutenir les femmes, avec beaucoup de retard, les femmes se moquent de cette tentative de récupération : « Les hommes savent plus quoi faire/Pour nous remettre au pas/Voilà qu'ils nous libèrent/Il nous manquait plus qu'ça. » La réponse à la domination des hommes, c'est l'union des femmes, la sororité et, revendiquée très souvent, l'homosexualité, de nom-

breux textes ayant été écrits par des femmes du *FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire)* et des *Gouines rouges*.

COLLECTIF DE BOSTON POUR LA SANTE DES FEMMES, *Notre corps, nous-mêmes (Our Bodies, Ourselves)*, Albin Michel, 1971, 1973, 1976, 1977.

Cet livre écrit par un collectif de femmes américaines a été publié après avoir été amélioré trois fois (d'où les quatre dates de parution mentionnées ci-dessus). Traduit, revu et adapté par un groupe de traductrices françaises, il traite de la santé des femmes, qu'il s'agisse de l'anatomie, la sexualité, l'alimentation, les maladies vénériennes, la contraception, l'avortement, la maternité, la ménopause et les problèmes médicaux courants. Surtout, ces éléments sont étudiés d'un point de vue exclusivement féminin, l'ouvrage commençant par un chapitre sur la connaissance de soi, le sexisme que les femmes ont intériorisé et la découverte de leur corps ; et il s'achève sur une réflexion sur le pouvoir médical, le système médical français et une invitation à prendre en main notre santé. Un chapitre intitulé *En France, on nous appelle des gouines* consacré à l'homosexualité s'appuie sur les témoignages de neuf femmes du *Gay Women's Liberation* et de six autres homosexuelles qui n'en font pas partie. C'est donc le résultat des réflexions de quinze lesbiennes qui regrettent de ne pas avoir plus de place dans le livre pour traiter de tous les aspects du lesbianisme. Placé après le chapitre sur les relations avec les autres où l'homosexualité est déjà mentionnée, ce chapitre traite de la peur des femmes à s'affirmer comme lesbiennes, des médecins pour qui l'homosexualité est une maladie et du mutisme ou des injures lesbophobes. Ces observations sont illustrées par les témoignages de nombreuses femmes. Le cheminement des lesbiennes est de s'accepter en tant que telles, de faire ou non leur *coming out* avec leur famille et leurs amis, d'affronter les médecins, les psychiatres, les employeurs, les professeurs et les policiers. « La justice condamne les lesbiennes coupables de délits à des peines beaucoup plus lourdes que les autres femmes. » En outre, chaque fois que le lesbianisme est la cause d'un divorce, la mère perd la garde de ses enfants. Quant aux lesbiennes qui appartiennent à la classe ouvrière, elles ont le sentiment d'être mise à l'écart du *Mouvement des femmes*, essentiellement bourgeois.

Ce livre publié il y a quarante-deux ans peut paraître daté à certaines lesbiennes. Mais c'est à ma connaissance le premier livre qui appelle les femmes à prendre leur santé en charge au lieu de déléguer ce pouvoir aux médecins, ce qui était tout à fait nouveau au cours des années 1970. Quant au chapitre sur l'homosexualité illustré de nombreux témoignages, il soulignait que toutes les lesbiennes se heurtaient aux problèmes causés par ce qu'on n'appelait pas encore l'homophobie ou la lesbophobie. Quiconque veut bien connaître le féminisme des années 1970 doit parcourir ce livre pionnier. Toutefois, on pourra lui préférer la version réactualisée par neuf femmes en février 2020 et publiée aux éditions *Hors d'atteinte*.

COLLECTIF sous la direction d'ERIBON Didier, *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Larousse, 2003.

Comme le titre l'indique, ce dictionnaire fait le point sur les cultures homosexuelles depuis la fin du XIX^e siècle que Didier Eribon date du procès d'Oscar Wilde en 1895. Rédigés par des spécialistes, dont de nombreux universitaires (Histoire, anthropologie, sociologie, droit, littérature, etc), mais aussi des journalistes, militants et chercheurs indépendants, cet ouvrage, qui se compose de six cents articles, en consacre spécifiquement plus de cent vingt aux lesbiennes, de Chantal Akerman à Marguerite Yourcenar. C'est un gros progrès par rapport aux 80% et 20% auxquels les lesbiennes avaient droit il n'y a pas si longtemps. En outre, de nombreux articles (comme celui sur le *coming out*) et cinquante dossiers thématiques (comme ceux consacrés aux associations mixtes, à la sociologie, l'anthropologie et la psychanalyse) et deux cahiers d'illustrations en couleurs consacrés à l'art (Romaine Brooks, Tamara de Lempicka, Claude Cahun, Hannah Höch) et à la chanson (ce dernier cahier allant de Suzy Solidor à Madonna) nous concernent également. Sur une centaine d'auteurs, trente-deux sont des femmes, par exemple Christine Bard, Sylvie Chaperon, Laure Murat et Florence Tamagne. Chaque article fait le point sur un sujet précis et renvoie à d'autres articles qui ont une parenté avec lui. On trouve dans ce dictionnaire une énorme somme de connaissances ainsi qu'une incitation à la découverte. Mais il n'est pas limité à ces deux aspects. Pour Didier Eribon, c'est un acte militant « pour une politique de la mémoire, une politique de l'histoire et une politique du savoir. Ce dictionnaire est un manifeste ».

Du fait de sa richesse, il est impossible de résumer un tel ouvrage. Je ne peux que le décrire succinctement. Et si je précise que des femmes y ont travaillé, c'est afin qu'on ne me reproche pas d'avoir intégré un tel ouvrage dans mon recensement de livres lesbiens. Un article tel que celui sur *Stonewall* ne peut qu'intéresser tous les homosexuels, hommes et femmes, bien que la révolte qui part du bar gay *Stonewall Hill* soit essentiellement le fait de gays et de travestis. Je rappelle que la *Gay Pride* commémore cet événement tous les ans et que sont nombreuses les lesbiennes qui y participent. Je suis donc enthousiasmée par le magnifique cadeau que nous ont fait les éditions Larousse, fidèles à leur vocation, en publiant ce dictionnaire, véritable bible de nos cultures. C'est un ouvrage monumental où l'on fait sans cesse des découvertes. Ainsi, quand j'entends des lesbiennes se lamenter parce qu'elles ne trouvent pas d'informations sur le sort des homosexuelles pendant le Troisième Reich, je les renvoie à l'article *Nazisme* rédigé par Laure Murat. Complémentaire du *Dictionnaire de l'homophobie* dirigé par Louis-Georges Tin, le *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* est un ouvrage de référence qui œuvre à la visibilité culturelle et sociale des homosexualités dans notre pays. Je ne peux qu'en conseiller l'achat car il doit figurer dans toute bibliothèque LGBT qui se respecte. Né en 1953, Didier Eribon a été professeur à la faculté d'Amiens et chercheur au *CURAPP-ESS (Centre de recherches sur l'action publique et le politique-Épistémologie et sciences*

sociales). Il a enseigné à Berkeley, à Cambridge et à Valence en Espagne comme chercheur invité. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Réflexions sur la question gay* et *Retour à Reims*.

COLLECTIF, *Femmes entre elles*, Les Cahiers du GRIF, 20 avril 1978.

Les Cahiers du GRIF était un périodique féministe francophone fondé en 1973 par Françoise Collin au sein du *Groupe de recherche et d'information féministes* à Bruxelles. Le dernier numéro a été publié en 1997. Un numéro entier de ces *Cahiers* est consacré au lesbianisme. Il contient une trentaine de textes rédigés par des femmes. Certaines sont célèbres comme Geneviève Pastre, Françoise d'Eaubonne et Leïla Sebbar, d'autres qui ne le sont sans doute pas signent leur écrit d'un simple prénom comme c'était l'usage dans la presse féministe des années 1970. Les sujets abordés sont très divers : désir, rencontres, militantisme, féminisme, radicalité, hétérosexualité, bisexualité, révolution, double discrimination, maternité, choix politique, etc. Certains textes sont autobiographiques, d'autres poétiques, didactiques, enfin d'autres sont des extraits de journaux intimes. Certains sont pleins d'humour.

La lecture de ce périodique permet de mesurer le chemin parcouru depuis l'époque de la parution de ce *Cahier du GRIF*, qu'il s'agisse de maternité ou de féminisme. Force est de constater qu'en ce temps-là, il y a eu un bouillonnement d'idées dont beaucoup ont été perdues en cours de route. Comme Marie-Jo Bonnet le souligne dans *Mon MLF* (ouvrage dont j'ai rendu compte dans le deuxième tome de *Entre femmes*) les lesbiennes des années 1970 rêvaient de dynamiter le vieux monde alors que celles d'aujourd'hui veulent s'intégrer dans la société.

COLLECTIF, *FHAR, Rapport contre la normalité*, Champ libre, 1971.

Cet ouvrage rassemble des textes rédigés par les militants du *Front homosexuel d'action révolutionnaire* qui avaient pour but de lutter contre le patriarcat en détruisant la famille, la société oppressive, le capitalisme et l'impérialisme. Le *FHAR* avait l'ambition de réunir des homosexuels des deux sexes, y compris des mineurs, et de s'allier au *Mouvement de libération des femmes* afin de lutter contre la normalité, synonyme d'hétérosexualité. Le livre comporte un historique du mouvement, un glossaire, quelques pages sur la législation en vigueur à cette époque et de nombreux témoignages. Dix pages sont rédigées par des femmes. A le parcourir, on est frappé par le bouillonnement d'idées propre aux années 1970.

Ce sont les témoignages de certains jeunes gens qui font l'intérêt du livre : des garçons de quinze ans insultés par leurs camarades, de jeunes adultes réduits, pour se satisfaire, à l'usage des tasses (urinoirs) et l'image de soi désastreuse que peuvent entraîner de telles pratiques. Quant aux provinciaux et provinciales, c'était la solitude et le désespoir assurés, quand ce n'était pas aussi la perte de l'emploi et la peur de mourir de faim en se re-

trouvant à la rue. En 1971, j'avais vingt-cinq ans. Je me souviens de la vie que menaient les gays et les lesbiennes pendant ces années-là si bien qu'encore aujourd'hui, je trouve compréhensibles ces cris de révolte.

COLLECTIF sous la direction de TIN Louis-Georges, *Dictionnaire de l'homophobie*, PUF, 2003.

Ce dictionnaire a été préfacé par le maire de Paris Bertrand Delanoë. Pour Louis-Georges Tin, qui en a rédigé l'introduction, l'homophobie résulte des « conditionnements hétérosexistes qui veulent que l'identité masculine se fonde sur la maîtrise plus ou moins "douce" de la femme et sur la répression plus ou moins dure de l'homosexuel ». Il souligne ainsi le lien qui unit l'homophobie au sexisme. Il affirme, exemples à l'appui, que l'homophobie « peut brusquement être réactivée par une crise grave qui justifie la recherche d'un bouc émissaire ». C'est pour lutter contre l'homophobie qu'il lui a paru utile de « composer un ouvrage de synthèse afin de proposer un tour d'horizon des problématiques liées à cette notion ». S'inspirant de la tradition des dictionnaires critiques du XVIII^e siècle, rappelant que les philosophes Bayle, Diderot, d'Alembert et Voltaire ont œuvré de cette manière pour combattre les préjugés et l'intolérance, il a réuni une équipe de spécialistes dans le but de rédiger ce *Dictionnaire de l'homophobie* où sont recensés les préjugés afin de les combattre efficacement. Comme le *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* (dirigé par Didier Eribon) dont il est complémentaire, c'est « à la fois un ouvrage de savoir et de combat ». Précédés d'un florilège de propos homophobes, les articles sont répartis en cinq catégories : les théories qui prétendent justifier l'homophobie ; les personnes qui la justifient comme Christine Boutin et celles qui en ont été victimes comme Marguerite Radcliffe Hall (à qui Florence Tamagne consacre une notice) ; le sort des homosexuels hommes et femmes dans les différents pays, ce qui permet de faire le point sur l'homophobie dans le monde ; les institutions où sévit l'homophobie (famille, école, armée, milieu professionnel) ; enfin les thèmes ordinaires du discours homophobe. Sur les quelque soixante-dix personnes (appartenant à une quinzaine de pays différents) qui ont travaillé à ce dictionnaire, une vingtaine sont des femmes. Ces autrices sont des militantes comme Martine Gross, des journalistes comme Caroline Fourest et des universitaires comme Sarah Boehringer et Florence Tamagne.

Du fait de sa richesse, il est impossible de résumer un tel ouvrage. Et si je précise que des femmes y ont travaillé, c'est afin qu'on ne me reproche pas d'avoir intégré ce volume dans mon recensement de livres lesbiens. Qu'on le veuille ou non, l'homophobie et la lesbophobie, (c'est-à-dire le rejet des homosexuels, qu'ils soient hommes ou femmes) ont beaucoup de points communs si bien que la lutte contre ces préjugés est plus efficace si l'on réfléchit à tous les aspects de ces deux notions. De Sappho jusqu'au début du XX^e siècle, les femmes qui aimaient les femmes ont été silencieuses et n'ont pas laissé la moindre trace écrite, ce qui n'empêchait pas la lesbophobie de sévir durement. En outre, on trouvera dans ce dictionnaire des articles qui con-

cernent au premier chef les lesbiennes, par exemple celui sur le féminisme rédigé par Liliane Kandel et Claudie Lesselier qui font le point sur ce qui réunit et sépare les féministes des lesbiennes depuis les années 1970. Enfin, chaque article est suivi d'une importante bibliographie qui permet de progresser dans les découvertes et d'aller plus loin dans la réflexion. En un mot comme en cent, ce magistral ouvrage doit figurer en bonne place dans toute bibliothèque LGBT qui se respecte. Il est d'ailleurs préférable de le garder sous le coude afin de lire un article à tête reposée quand on a un moment de répit. Louis-Georges Tin, né en 1974, est un universitaire français, militant contre l'homophobie et le racisme. Il a fondé en 2005 la *Journée mondiale contre l'homophobie et la transphobie* et il a été le président du CRAN (*Conseil représentatif des associations noires de France*) et du cercle de réflexion *République & Diversité* dont il est le fondateur. Ancien élève de l'École normale supérieure, il est agrégé et docteur ès lettres. En 2008, il a publié un ouvrage important : *L'Invention de la culture hétérosexuelle* qui montre que la culture hétérosexuelle s'est construite socialement à partir du XII^e siècle dans l'Occident chrétien.

COLLET Margaux et REMY-LELEU Raphaëlle, *Beyoncé est-elle féministe*, First, 2018.

Cet ouvrage, qui se présente comme le manifeste d'*Osez le Féminisme*, s'appuie sur cette définition du féminisme : « un mouvement d'actions et d'idées qui vise l'égalité entre les femmes et les hommes ». Les autrices traitent de la construction du genre, du sexisme au quotidien, de l'absence des femmes dans les ouvrages historiques et dans la politique, de l'image des femmes dans la publicité et dans les films, de la sexualité, du cybersexisme, des tâches ménagères et du sport. Les inégalités avec les hommes, de quelque nature qu'elles soient, sont mises en évidence et analysées, de même que les violences faites aux femmes, qu'il s'agisse du harcèlement, des violences conjugales, de la culture du viol, des mutilations génitales et des féminicides. Dans ce manifeste, le lesbianisme trouve sa place, avec le mariage pour tous et la procréation médicale assistée. En effet, les autrices critiquent « une vision du monde uniquement fondée sur l'hétérosexualité excluant la possibilité du désir homosexuel ».

Il est regrettable que dans cet ouvrage le viol conjugal soit tu et que la prostitution soit ignorée, les prostituées n'étant mentionnées qu'une seule fois comme « filles de mauvaise vie » à l'époque où elles étaient les seules femmes à être comédiennes. Malgré cette critique, je constate que ce livre a de nombreuses qualités. Présenté de façon ludique, avec des explications claires et de nombreuses références à l'actualité, on souhaiterait le voir compulsé par des adolescents des deux sexes car il donne une image très positive des luttes des femmes. En outre, il fournit des informations sur de nombreuses associations auxquelles adhérer, par exemple *Contact* qui aide les parents des gays et des lesbiennes à accepter l'orientation sexuelle de leurs enfants.

CONCHON Georges et NOLI Jean, *La Banquière*, Ramsay, 1980.

Emma Eckert née à Paris dans une famille modeste, découvre à treize ans le plaisir avec une camarade de classe. A dix-huit ans, elle a pour amante une Américaine dont le mari jaloux fait constater l'adultère par la police. Mais le code ne prévoyant aucune peine pour ce genre d'écart, le commissaire de police se borne à faire raccompagner Emma chez ses parents par des gendarmes. Pendant la Grande Guerre, Emma est infirmière, ce qui lui permet de fréquenter des femmes de la haute société. Elle fait la connaissance de Camille, fille d'un diamantaire, partage son appartement du faubourg Saint-Honoré, et grâce à elle, est introduite dans le beau monde. Quand son père meurt, elle lui promet d'épouser un de ses collègues, Moïse Nathanson, mais ce ne sera qu'un mariage blanc. Dix ans plus tard, elle est banquière, un ami de Camille, avocat, l'ayant initiée aux secrets de la Bourse. Alors que les autres banques n'offrent aux épargnants que 1 ou 1,5% d'intérêt, elle leur offre 8%. Elle attire ainsi les petits épargnants qui lui apportent leurs économies. Emma s'allie à des hommes politiques de tendances opposées en leur offrant des options, c'est-à-dire des actions qui ne sont pas encore en bourse. Elle fait des affaires à l'étranger et accepte même de travailler avec Mussolini. Mais Horace Vannister, un grand banquier, veut sa perte. On accuse alors Emma de faire de la cavalerie, c'est-à-dire de rémunérer les placements anciens avec l'argent des nouveaux dépôts. A la demande de Vannister, le président du Conseil Préfaïlles fait fermer la banque Eckert et incarcérer Emma qui ne peut ainsi rendre leur argent à ses clients. A son procès, elle est punie d'une peine de trois ans d'emprisonnement pour escroquerie. En prison, elle travaille à la révision de ce procès. Lors d'un changement de gouvernement, elle est mise en liberté provisoire. Lors d'une réunion avec ses clients, on lui tire dessus. Elle meurt assassinée.

Ce livre a été écrit après le succès du film réalisé par Francis Girod, inspiré de la vie de Marthe Hanau et sorti en 1980. On reconnaît aisément Raymond Poincaré dans le président Préfaïlles et dans Horace Vannister le banquier Horace Finaly. La comparaison avec la biographie de Dominique Desanti est édifiante. Emma Eckert, incarnée par la sublime Romy Schneider, est un Robin des bois féminin qui a pris le parti des petites gens et qui meurt en martyre alors que Marthe Hanau s'est suicidée dans sa cellule.

COQUILLAT Michelle, *Entre elles, les marginales de l'amour*, Albin Michel, 1995.

Ce roman met en scène plusieurs couples de femmes qui, après une longue liaison, rompent dans la douleur. *Entre elles* s'ouvre sur Clémence, une universitaire éprise d'une Américaine, Marjorie. Mais celle-ci a rencontré une veuve mère de deux enfants. Marjorie, qui les adore, a décidé de se consacrer à eux. Clémence, qui ne se remet pas de cet abandon, se brise le col du fémur et meurt peu après avoir revu Marjorie une dernière fois. Ensuite, la narratrice raconte l'histoire de Françoise, épouse de Jean-Pierre, qui s'éprend d'une de ses étudiantes qui a vingt-deux ans de moins qu'elle. Jean-

Pierre ne supporte pas le partage que sa femme lui impose, divorce et part avec une autre femme, ce que Françoise vit très mal. Ensuite, on assiste à plusieurs trahisons, celle de Jacqueline qui trahit Emilienne, d'Olivia qui trompe Larissa, de Pomme qui trahit Coco et de Roberte qui trahit Maryvonne avec Rosemary. C'est sur l'histoire de ce dernier couple que s'attarde la narratrice pendant l'avant-dernier chapitre, le dernier étant consacré à sa propre histoire annoncée dès le début du roman. Sans doute est-ce parce que les cheminements de Maryvonne et de Marianne sont identiques que la romancière les a gardés pour la fin du livre. On a affaire à deux couples de femmes vivant en paix depuis des années ; l'une des deux femmes de chacun de ces couples s'éprend d'une autre femme, mais souhaite continuer à habiter avec sa compagne tout en vivant un amour avec sa nouvelle amante, ce que ni Maryvonne ni Marianne n'arrivent à supporter.

Il n'y a pratiquement que des femmes qui aiment les femmes dans ce roman. Seul Jean-Pierre apparaît comme mari de Françoise pour disparaître ensuite avec une autre femme. Ces « marginales de l'amour » sont présentées comme des femmes passionnées qui vivent dans la tragédie ce qu'elle appellent la trahison de leur compagne. A lire ce roman, on a l'impression que la narratrice énumère tous les couples malheureux qu'elle a rencontrés comme pour se prouver que son cas n'est pas unique. Mais elle ne trouve dans cette énumération aucun réconfort. La trahison de Pauline étant annoncée dès les premières pages, on assiste à une marche inéluctable vers la fin d'un amour, ce qui apparente le roman à la tragédie. J'ajoute que si ce livre présente l'amour entre femmes comme parfaitement naturel, qu'on nous épargne les explications psychologiques et psychanalytiques courantes dans certains ouvrages, il montre aussi que cet amour est recherche d'absolu, fusion et possessivité. Dès qu'une femme constate que sa compagne en désire une autre, elle se sent meurtrie, abandonnée, anéantie, obsédée par ce qu'elle considère comme un désastre. L'abandon peut susciter de la violence comme pour Coco et Pomme qui en arrivent à se battre en pleine rue, ou en désir de tuer, ce que la narratrice éprouve pour Isadora. Pour ces femmes, la passion est souffrance, ce qui est le sens premier du mot. Michelle Coquillat est une écrivaine féministe (1942-1999) nommée conseillère au ministère des Droits des femmes de 1981 à 1986 quand Yvette Roudy était ministre. Elle a été chargée de la commission de terminologie qui étudiait la féminisation des titres et des fonctions et qui était présidée par Benoîte Groult. Elle a publié *La Poétique du mâle* en 1982, *Qui sont-elles, les femmes d'influence et de pouvoir en France ?* en 1983 et *Romans d'amour* en 1988.

COTTINGHAM Laura, *Combien de "sales féministes" faut-il pour changer une ampoule, Tahin party, 2000, 2002.*

Le sous-titre de ce pamphlet traduit de l'anglo-américain, *Antiféminisme et art contemporain*, le résume très bien. Laura Cottingham critique violemment les cinq expositions *Bad Girls* qui ont été organisées en 1993 et 1994 à Londres, Glasgow, New York et Los Angeles. Des femmes et des

hommes ont exposé leurs œuvres lors d'une de ces manifestations dont le concept était axé sur le rire. Or « l'humour n'est pas le concept central des recherches féministes artistiques en cours » et « les questions de représentation que se posent les hommes gays n'ont rien de commun avec les problèmes que doivent résoudre les femmes. » Laura Cottingham déplore que personne n'organise une exposition féministe, ni une exposition exclusivement féminine. Elle affirme que les expositions *Bad Girls* sont « sous-féministes et à plus d'un titre, antiféministes ». En effet, elles se caractérisent par une ignorance des artistes des années 1970 et de ce qu'est le féminisme, à savoir une lutte des femmes contre la domination masculine. Elle affirme que seul le féminisme radical est le véritable féminisme. Elle critique l'appellation *Bad Girl* qui classe les femmes en deux catégories, les *good girls* étant blanches, hétérosexuelles et appartenant à un milieu aisé, les *bad girls* étant les femmes de couleur, les femmes pauvres et les lesbiennes. Elle affirme que le *Mouvement artistique féministe* des années 1970 a été l'unique mouvement artistique de masse du XX^e siècle aux Etats-Unis, ce mouvement ayant impliqué des centaines de participantes actives. Elle retrace l'histoire des femmes artistes avant 1968, puis à partir de cette date, quand le *Women's Liberation Movement* est né parce que les femmes ne supportaient plus de ne pas être prises au sérieux. Pour les artistes des années 1970, il s'agissait de se réapproprier l'image des femmes, image objectivée par les hommes et par la pornographie. Or les expositions *Bad Girls* ont fait de l'art des femmes un simple divertissement où l'on s'amuse aux dépens des femmes et on utilise « le lesbianisme comme un truc ou une attraction ». Elle déplore que les œuvres de la culture lesbienne soient victimes de l'oblitération et du détournement dans les expositions et conclut : « De même que les femmes sont forcées de composer avec le présent sexiste qu'elles ont hérité du passé, les artistes se voient contraintes de travailler au sein des réseaux corrompus des galeries et des musées, parce qu'ils représentent généralement le seul moyen d'être exposées. »

Cet ouvrage, illustré d'œuvres de femmes en noir et blanc, est suivi d'une courte biographie de Laura Cottingham, d'un glossaire qui éclaire le sens des expressions dont elle s'est servie et d'une postface de Christine Bard. Cette historienne du féminisme rédige quelques pages sur l'antiféminisme à la française, les antiféministes accusant les féministes de communautarisme parce qu'elles optent pour la non-mixité. Christine Bard déplore que l'accès à la culture féministe se heurte en France à d'énormes résistances institutionnelles. Elle distingue dans le texte de Laura Cottingham trois thèmes qui n'ont pas encore été assez débattus en France : l'antisémitisme des femmes, la lesbophobie et le prétendu « manque d'humour » des féministes. Laura Cottingham, née en 1959, est une critique d'art, activiste féministe lesbienne. En 1996, elle a publié *Lesbians are so chic... That We Are Not Really Lesbians at All* et en 1999 *Seeing Through the Seventies : Essays on Feminism and Art*. Ces ouvrages ne sont malheureusement pas traduits en français.

CROSS Emma, *Pour une pincée de safran, Gaies et lesbiennes*, 2011.

Eva, la narratrice de ce roman, est une artiste peintre lesbienne de trente-deux ans qui vit des aventures sans lendemain. Elle rencontre Ciara, la cinquantaine, qui a arrêté de peindre quelques années plus tôt. Eva est séduite, mais Ciara, qui ne veut pas s'attacher à qui que ce soit, est indéchiffrable. Par Tristan, le fils de Ciara, Eva apprend que celle-ci est partie au Maroc pour plusieurs mois. Il lui donne l'adresse de sa mère à Marrakech. Marc, un ami d'Eva qui connaît bien Ciara, lui apprend que celle-ci a perdu un fils, le jumeau de Tristan. Après un mois passé sans succès à peindre le portrait de Ciara, Eva va la rejoindre au Maroc. Elles font l'amour, mais Eva découvre qu'immédiatement après, Ciara a reçu un homme peu ragoûtant. Sommée de s'expliquer, Ciara déclare que depuis le décès de son fils, elle se prostitue à des hommes riches afin de donner de l'argent à des associations qui viennent en aide à des enfants en détresse. Mais elle affirme à Eva qu'elle va cesser cette activité par amour pour elle et elle se remet à peindre.

Je n'ai pas pris au sérieux cette histoire. Certes, on se demande tout au long du roman qui est véritablement Ciara et pourquoi elle souffle le chaud et le froid face à Eva. Mais la prostitution est un sujet qui ne peut pas être traité à la légère. L'histoire de cette quinquagénaire, une sorte de Robin des bois qui, à partir du moment où son fils est mort, se vend aux riches, est invraisemblable. Je n'ai trouvé aucun autre livre d'Emma Cross, ni aucune information sur elle. Si elle commettait un autre livre, je ne l'achèterais pas. Je n'ai aimé ni son intrigue ni son style ampoulé et prétentieux.

CUSSOL Béatrice, « *Merci* », Balland, 2000.

La narratrice de ce court roman quitte sa grand-mère pour se mettre au service de trois personnes : Mademoiselle, le frère de celle-ci Monsieur et l'amant de celui-ci, le Général. Après avoir rêvé d'être concertiste, infirmière ou danseuse, elle porte la tenue des domestiques et se plie à tous les désirs de ses maîtres, ceux des « deux tapioles de luxe » et ceux de Mademoiselle qui l'embrasse sur la bouche après avoir fouillé dans ses affaires. Sa vie se déroule dans cette servitude qu'elle ne remet jamais en question. Après le décès de Monsieur, elle partage le lit de Mademoiselle à qui elle s'est complètement identifiée. Après la mort de Mademoiselle, la narratrice découvre que celle-ci avait conservé un poème dont elle était l'autrice. Enfin, elle incendie la maison de ses maîtres où elle a passé toute son existence.

Béatrice Tussol a-t-elle fait, avec « *Merci* » une parodie du *Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau ? Je n'en suis pas certaine. J'aurais plutôt tendance à considérer ce livre comme un conte philosophique, la narratrice étant l'archétype de la femme parfaite (dans la société patriarcale !) qui trouve naturel de servir ses maîtres toute sa vie sans rien attendre en retour. Sans doute est-ce le sens du titre, les femmes devant dire « oui » à tout et « merci » encore, ainsi que l'écrit Béatrice Tussol. En revanche, les lectrices friandes de romans lesbiens seront déçues à la lecture de ce livre. Il a pourtant été édité par Balland dans la collection *Le Rayon* qui est censée pu-

blier des ouvrages LGBT, ce qui explique pourquoi il figure dans mon recensement. Comme pour *Hors-d'œuvre* de Corinne Bertrand, force est de constater qu'il y a peu de lesbiennes dans « *Merci* ». Mais à la différence de *Hors-d'œuvre* dont la lecture m'a beaucoup plu, j'avoue que je me suis ennuyée à lire « *Merci* ».

CUSSOL Béatrice, *Sinon*, Léo Scheer, 2007.

Ce roman se compose d'une trentaine de textes pourvus d'un titre. Au début du livre, la serveuse d'un bar drague ses clientes entre deux services. Elle annonce à la fin du chapitre qu'elle doit revenir sur les quarante dernières années de sa vie. Mais je ne suis pas certaine que les chapitres suivants tiennent cette promesse. De nombreuses femmes défilent, tiennent des propos décousus où le sexe est souvent présent. On trouve aussi dans *Sinon* des allusions au film *Créatures célestes* qui reprend l'histoire de Pauline Parker et Juliet Hulme, deux adolescentes néo-zélandaises qui ont assassiné la mère de l'une d'elles pour ne pas qu'on les sépare. Enfin, on y trouve une référence au film *Mulholland Drive* et à Marilyn Monroe.

J'avoue ne rien avoir compris à ce roman que j'ai pourtant eu le mérite de lire jusqu'au bout. J'ai été alléchée par la quatrième de couverture, mais je suis dans l'obligation d'avouer que je le trouve illisible. Ce qui me reconforte, c'est que je ne suis pas seule dans ce cas. Isabelle B. Price écrit dans *Univers-L* : « Il est très difficile pour moi de parler de ce roman. Impossible même si je veux être honnête. Une seule raison à cela, je ne l'ai pas compris. Du début à la fin, je n'ai pas su ce que je lisais ni pourquoi je le lisais à dire vrai. Les phrases me sont restées totalement imperméables et malgré toute mon obstination je ne suis pas arrivée à me laisser prendre par le livre pour découvrir le monde de l'auteure. » Je n'ai trouvé aucune autre critique de *Sinon*. Echaudée par la lecture de « *Merci* » et *Sinon* de Béatrice Tussol, j'ai renoncé à lire *Pompon*, de la même autrice, publié lui aussi dans *Le Rayon*.

CY JUNG, autrice de romans et de nouvelles lesbiennes.

Née à Dijon en 1963, Cy Jung, licenciée en droit public et titulaire d'un diplôme de 3^e cycle de l'*Institut d'Etudes politiques de Paris*, a mis pendant dix ans son écriture au service d'élus locaux parisiens. Elle est l'autrice de onze romans, un recueil de nouvelles érotiques, six nouvelles publiées dans des recueils collectifs, un témoignage sur sa déficience visuelle et de nombreux articles et chroniques. En 2000, elle est sollicitée par la revue québécoise lesbienne *Treize* pour l'écriture de deux nouvelles érotiques. Une très courte nouvelle paraît sur la couverture du numéro de l'hiver 2000 en surimpression d'une photographie d'Andréa Zanin. On peut lire cette nouvelle en suivant ce lien : <http://www.cyjung.com/spip.php?article93>. Les livres de Cy Jung, très bien écrits, pour la plupart remplis d'humour, mettent les lesbiennes au centre de leurs intrigues. En outre, ils traitent souvent en arrière-plan de divers sujets qu'on sent chers à l'autrice, qu'il s'agisse du sport féminin (football et ski de descente), du mariage des couples de même sexe, de

la violence dans ces couples, des infirmités, du deuil et de la sexualité des femmes du troisième âge. J'ai consacré deux notices à des livres de Cy Jung dans les deux tomes précédents d'*Entre Femmes*.

CY JUNG, *Hétéro par-ci, homo par le rat*, KTM, 1999.

Ce roman se déroule en 2096 après qu'une épidémie de peste a été fatale aux hétérosexuels. De nouvelles normes se sont imposées : l'homosexualité domine et l'hétérosexualité est suspecte, les autorités étant persuadées que les pratiques hétérosexuelles pourraient entraîner une nouvelle épidémie. Léa, étudiante jusque-là dans la norme, s'éprend de Louis, un garçon qu'elle a croisé dans le ghetto où sont confinés les hétérosexuels. Elle découvre sa véritable orientation et vit avec Louis un amour interdit. Si les mères de Léa acceptent cette union contre nature, la mère de Louis rejette violemment son fils. En outre, le jeune couple doit faire preuve de discrétion et vivre dans la clandestinité, ce qui déplaît à Léa qui devient l'égérie de l'*Hétéropride*. L'amour triomphera-t-il ? Les revendications des hétérosexuels aboutiront-elles ? Vous le saurez en lisant *Hétéro par-ci, homo par le rat*.

Avec ce roman, Cy Jung crée une société où les normes sont inversées. Afin d'éradiquer définitivement la peste, l'homosexualité est devenue obligatoire. Léa et Louis savent qu'ils sont coupables d'une lourde transgression quand ils acceptent leur attirance réciproque. Léa, présentée comme une pionnière, est l'égérie d'une société en mutation où l'amour est plus fort que les jugements moraux. On se dirige vers un monde où le bonheur est la valeur suprême. Cy Jung traitant ce sujet avec beaucoup d'humour, le roman est d'une lecture très agréable.

CY JUNG, *Es ist eine poulette*, KTM, 2000.

Ce roman se présente comme la suite de *Once upon a poulette* (voir *Entre Femmes*, tome 1). On y retrouve Jeanne, conductrice d'autobus, et son amante Zoé, journaliste que nous avons quittées à l'aube de leur liaison. Nous les retrouvons alors qu'elle viennent de vivre douze jours de vie commune dans l'appartement de Zoé. Le roman, qui commence le 1^{er} mai 1995, s'achève le 1^{er} janvier 1996. Les deux jeunes femmes, très éprises l'une de l'autre, hésitent à vivre ensemble de peur de perdre leur liberté et de voir leur amour s'engluier dans le quotidien. Elles penchent du côté de la fusion totale tout en tenant un discours de pseudo-rationalité. Jeanne voudrait se réaliser en dehors de l'amour de Zoé et hésite entre l'engagement écologique et le syndicalisme. Cette première intrigue est doublée d'une autre : une écrivaine lesbienne, Charlotte Spring, est assassinée lors de la *Gay Pride*. Qui a tué Charlotte ? Un groupe homophobe a-t-il décidé de porter un coup fatal à la visibilité lesbienne ? Jeanne et Zoé s'aimeront-elles encore à la fin du roman ? Vous le saurez en lisant *Es ist eine poulette*.

Cy Jung montre dans ce roman que, s'il est facile de tomber amoureuse, il est plus difficile de vivre un grand amour, ce qui est le fait de Jeanne et Zoé. On voit vivre les deux amantes au sein de leur famille adoptive, un

groupe d'amies décrites avec beaucoup d'humour qu'il s'agisse des amantes de ces dames, d'une écologiste, d'une libertaire ou des adeptes de la drague dans le monde de la nuit. Deux grands événements lesbiens sont décrits, la *Gay Pride* et *Cineffable*. Même l'inspectrice de police chargée d'enquêter sur le meurtre de Charlotte Sprung est amusante, surtout quand elle se heurte aux amies de Jeanne et Zoé et quand elle fait l'amour avec Marco, le confident de Jeanne.

CY JUNG, *Le Temps est à l'orage*, in : *Treize n° 56*, été 2000.

Dans cette courte nouvelle érotique, deux campeuses se reposent pendant la nuit à l'extérieur de leur tente. Un orage se prépare. « Un éclair déchire la nuit. La charge électrique attise nos sens. » La narratrice propose à son amante de rentrer sous la tente, mais celle-ci refuse. Les deux femmes font l'amour passionnément en pleine nature.

L'intérêt de cette nouvelle vient du parallèle entre le déchaînement de la nature et celui des sens des deux femmes. Comme dans *Once upon a poulette*, la sexualité précède l'amour qui n'intervient qu'à la fin de la nouvelle dont c'est la chute finale.

CY JUNG, *Qu'est-ce qu'elle me veut* in *Attirances, Gaies et Lesbiennes*, 2001.

Dans cette nouvelle, Cécyle, la narratrice, assiste à un débat public sur l'écologie dans une brasserie parisienne. Soudain, elle s'aperçoit qu'une très belle femme l'a remarquée. C'est Aïcha, une sociologue. Fascinée et intimidée, Cécyle essaie de s'éclipser, mais Aïcha l'en empêche, continue sa drague et l'emmène chez elle. Cécyle se résout alors à « affronter la réalité, en l'espèce le désir sans bornes d'une femme qui incarnait l'inaccessible et qui très bizarrement semblait s'accommoder de [s]a personne. » Les deux femmes passent la nuit et la journée suivante à faire l'amour.

Cette nouvelle est une réussite, les contradictions de la narratrice, désir, peurs, envie de fuir, étant bien mises en évidence. D'après la description que fait Cécyle d'elle-même (grosses chaussures, jean à boutons, consommation de bière) on comprend qu'elle est une butch surprise de plaire à une femme très féminine. Cette nouvelle figure dans *Attirances*, un ouvrage dont le sous-titre est *Lesbiennes fems lesbiennes butchs*. Elle est donc en parfaite adéquation avec l'ensemble de cet ouvrage dont j'ai rendu compte dans le tome 2 d'*Entre femmes*.

CY JUNG, *Tu vois ce que je veux dire*, L'Harmattan, 2003.

Dans ce témoignage, Cy Jung traite de son handicap visuel. Née albinos et amblyope, elle a eu la chance d'être élevée par des parents excellents pédagogues. Elle n'a donc pas eu conscience, pendant longtemps, de son handicap. « Ce n'est qu'à l'âge adulte, soit à partir du moment où j'ai quitté le giron familial pour m'installer à Paris, que j'ai véritablement mesuré ma déficience visuelle. » Son livre se compose de plusieurs parties. Elle expose

tout d'abord ce qu'est l'albinisme et ses conséquences sur l'appareil oculaire. Ensuite, elle explique comment elle voit le monde qui l'entoure et comment elle a accédé à l'autonomie. Elle examine les conséquences de son handicap sur sa personnalité et ses rapports avec son entourage. Enfin, elle propose « une réflexion sur ce que voir veut dire » et invite les valides à partager sa vision du monde.

« On n'a jamais blâmé les albinos d'avoir les yeux roses et les cheveux blanchâtres, pourquoi m'en voudrait-on d'être lesbienne ? C'est une affaire de nature : mon étrangeté n'est pas un vice, n'est pas voulue, ne nuit à personne. » En citant Natalie Barney dès la première page de son ouvrage, Cy Jung établit un parallèle entre les albinos et les lesbiennes. Elle revient sur ce parallèle en écrivant dans sa conclusion : « Etre fière d'être homo ou amblyope, c'est revendiquer comme part de soi-même des attributs que la société considère comme anormaux ou invalidants et faire la preuve que la vie est non seulement possible dans ces conditions-là, mais qu'en plus elle est belle, heureuse, et confère à l'individu une vision du monde dont la particularité enrichit la généralité. Je suis un membre à part entière du corps social et je prétends que, par le handicap lui-même, je lui apporte bien des choses à la condition que mes contemporains acceptent de voir ce que je veux dire. » Qu'il me soit permis d'ajouter que, quand on lit les nouvelles et les romans de Cy Jung, pleins d'humour, d'observations pertinentes et de joie de vivre, on a du mal à imaginer que cette écrivaine souffre d'un quelconque handicap et surtout pas d'un handicap visuel.

CY JUNG, *Comment lui dire*, Archipel n° 23, juin 2003.

Dans cette nouvelle, Chloé, vingt-huit ans, se rend à un rendez-vous avec Soria. Pendant qu'elle accomplit grâce au métro le chemin vers son amante, elle se demande comment lui dire ses préférences en matière de sexualité. Y arrivera-t-elle ? Pour le savoir, lisez *Comment lui dire*.

Chacune sait qu'il n'y a pas de schéma obligatoire concernant la sexualité des lesbiennes, les pratiques étant à inventer à chaque nouvelle rencontre. Dans ce texte, comme dans *Sarah*, nouvelle à laquelle je consacre une notice plus bas, Cy Jung traite avec brio de ce passionnant sujet.

CY JUNG, *Carton rose, Gaies et lesbiennes*, 2003.

Annick, l'héroïne de ce roman, est une biochimiste de trente ans qui a quitté le Beaujolais pour travailler dans un laboratoire de la région parisienne. Attirée par les femmes, mais sans aucune expérience amoureuse, elle se rend dans un bar parisien fréquenté par les lesbiennes. Elle y rencontre Catherine et Lise qui lui proposent de faire partie de l'équipe de football dont Catherine est la coach. Espérant faire des rencontres dans le milieu du football féminin, Annick accepte. Arrivée sur le terrain de football, elle se heurte à Val, la gardienne de but, qui la traite avec dureté. Mais elle sympathise avec Pauline et se sent attirée par Catherine. Annick trouvera-t-elle la

femme de sa vie dans cette équipe ? Est-ce Val, Pauline, Catherine ou une autre sportive qui fera battre son cœur ? Vous le saurez en lisant *Carton rose*.

Ce roman, publié dans la collection *Le Bonheur est à tout le monde*, se situe dans le milieu du sport féminin. A la dernière page du livre, il est fait mention des clubs gais et lesbiens du *CGPIF (Comité gay Paris Ile-de-France)* et de la multitude de sports ouverts aux lesbiennes dans la région parisienne et ailleurs. En outre, parce que *Carton rose* suit le schéma classique du roman sentimental, on peut le lire au premier degré, mais aussi et surtout comme une parodie de roman rose. On s'amuse beaucoup des tribulations d'Annick, même si l'on sait assez vite à quelle sportive elle s'attachera pour l'éternité. Ce premier roman rose est un coup de maîtresse.

CY JUNG, *Mathilde, je l'ai rencontrée dans un train, Gaies et Lesbiennes*, 2005.

La narratrice de ce roman rentre à Paris après avoir rompu avec son amante, Stéphanie, domiciliée à Perpignan. Cette rupture s'est faite sans souffrance excessive, les deux jeunes femmes ayant constaté que les amours à distance sont trop difficiles à vivre. Une fois installée dans le train qui la ramène à Paris, la narratrice remarque une belle femme d'environ quarante ans qui a beaucoup de classe. Avec elle, elle se livre à une sexualité débridée. Dans les chapitres qui suivent, elle fait encore l'amour avec Mathilde, mais les situations ne sont plus les mêmes et les personnages changent de profession. Elles sont tour à tour employée de bureau, gendarme, contrôleur de la SNCF, chanteuse, serveuse, etc. Tantôt on est en pleine nature, tantôt à l'hôtel Lutetia, tantôt dans une boîte de lesbiennes. On ne comprend qu'à la fin du roman que la narratrice, installée dans le train face à Mathilde qui n'a pas un seul regard pour elle, a fantasmé les aventures racontées dans les pages qui précèdent.

Les amatrices de récits érotiques seront comblées par cet ouvrage dans lequel la narratrice met en scène de nombreux fantasmes, qu'il s'agisse de sexualité classique ou de rapports sadomasochistes. Ces scénarios sont suffisamment variés pour qu'on ne s'en lasse pas. C'est une façon originale de composer un ouvrage érotique. D'après la critique d'*Univers-L*, ce livre marque un tournant dans l'œuvre de Cy Jung. C'est son texte le plus ambitieux et le plus maîtrisé, une traversée des fantasmes qui est aussi une réflexion sur le désir.

CY JUNG, *Bulletin rose, Gaies et lesbiennes*, 2005.

Florence, l'héroïne de ce roman, est une femme politique parisienne parachutée temporairement en milieu rural. Elle fait la connaissance de la trésorière de son parti, Claire, une viticultrice qui vit avec deux chevaux et un chien et qui a deux amis gays, Colum et Martin. Les deux jeunes femmes se lient d'amitié, l'une étant bonne cavalière et montant Pompon quand l'autre monte Pompette. Florence vient d'être abandonnée par son amant alors que Claire a une liaison peu satisfaisante avec Sylvie. Claire et Florence sont

attirées l'une par l'autre bien que tout les sépare, l'une étant citadine et l'autre vivant en région. Surmonteront-elles cet obstacle ? Vous le saurez en lisant *Bulletin rose*. Au risque de gâcher le plaisir de lire ce roman, je n'ai pas le cœur de vous cacher qu'il se termine par un mariage et une naissance dans une famille homoparentale avec quatre parents.

Ce roman, publié dans la collection *Le Bonheur est à tout le monde*, ne serait qu'une simple romance s'il n'avait pas Cy Jung pour autrice. Pétri d'humour à chaque page quand ce n'est pas à chaque phrase, humour fait d'ironie face aux mœurs politiques et aux atermoiements des deux femmes, on le lit avec beaucoup de plaisir. On a le sentiment que l'autrice s'amuse de ses personnages et qu'elle veut partager ses sourires avec nous. Dans ce second roman rose, Cy Jung est aussi talentueuse que dans le premier.

CY JUNG, *Le Rêve d'Isabella in Transports amoureux, La Cerisaie, mai 2005.*

Pendant que la narratrice de cette nouvelle subit une intervention chirurgicale, elle rêve d'Isabella, l'infirmière qui lui a posé une perfusion avant l'opération. Le médecin introduit des sondes à l'intérieur du cœur de sa patiente via l'artère fémorale. Ces sondes permettent l'ablation (cautérisation) de faisceaux responsables de troubles du rythme cardiaque. La présence d'Isabella rassure la narratrice. Dans son rêve, celle-là étroitement celle-ci. Je cite la dernière phrase de la nouvelle : « N'est-il pas temps que le désir m'emballe ? »

Cy Jung évoque avec talent un rêve où l'imaginaire prend le pas sur la réalité. Besoin d'être rassurée, attirance pour l'infirmière toute proche, souvenir d'un spectacle au cloître des Carmes sont intimement mêlés et parfaitement vraisemblables.

CY JUNG, *Sarah, in Dessous divers, La Cerisaie, octobre 2005.*

Après avoir dîné chez des amis communs, la narratrice raccompagne Sarah chez elle. Celle-ci l'a invitée à prendre un dernier verre, mais la narratrice n'ose pas faire le premier pas, bien qu'elle désire son hôtesse. Pour briser la glace, Sarah lui fait visiter son appartement, lui prend la main et l'entraîne dans la baignoire où elles cèdent à leur désir réciproque. Mais comment la narratrice peut-elle faire comprendre à son amante que ses caresses ne sont pas à son goût ? Elle se contente de feindre un « orgasme minimal ». Comme Sarah l'invite à rester dans son lit, elle hésite. Dira-t-elle ce qu'elle aime ou feindra-t-elle encore ? La nouvelle s'achève sur cette brûlante interrogation.

Sarah traite de deux sujets importants. Quand deux femmes ressentent de l'attirance l'une pour l'autre, qui doit faire le premier pas, sachant que les femmes ont été élevées dans l'idée qu'elles doivent attendre que cette initiative vienne de l'autre (chez les hétérosexuels, c'est l'homme qui propose et la femme qui dispose). La seconde, tout aussi vitale, pose la question des préférences sexuelles. Certaines aiment être profondément caressées,

d'autres détestent cette pratique. Comment dire à son amante qu'elle fait fausse route ? J'attends que Cy Jung donne une suite à sa nouvelle pour avoir des réponses à ces deux questions essentielles.

CY JUNG, *Diadème rose, Gaies et lesbiennes*, 2007.

Marjolaine, l'héroïne de ce roman, est à trente-trois ans docteure en anthropologie politique. Mais comme elle n'a pas trouvé de travail dans ce domaine, elle gagne sa vie en étant caissière, (pardon, hôtesse de caisse !) dans un supermarché. Elle partage une chambre de bonne avec son chat, Bilou, et vit chastement depuis un an. Au cours d'une promenade, elle rencontre Astrid avec qui elle passe un moment torride. Astrid prétend être attachée culturelle à l'ambassade de Karamie, mais Marjolaine découvre en lisant une revue que son amante est princesse héritière du trône de ce pays et qu'elle doit épouser un aristocrate pour monter sur ce trône. Astrid et Marjolaine sont-elles victimes d'un complot lesbophobe visant à les séparer au nom de la raison d'Etat ? Que vaut l'amour quand il doit rester clandestin ? Astrid sortira-t-elle du placard ? Marjolaine et Astrid arriveront-elles à s'aimer au grand jour ? Vous le saurez en lisant *Diadème rose*.

Dans ce roman, publié dans la collection *Le Bonheur est à tout le monde*, Cy Jung met en scène une roturière désargentée éprise d'une princesse d'opérette, ce qui constitue une version lesbienne de Cendrillon tout à fait plausible. Par ailleurs, en lisant ce livre, qui raconte les aventures sentimentales d'une brillante universitaire réduite à l'état de caissière de supermarché, j'ai pensé plusieurs fois aux deux ouvrages d'Anne et Marine Rambach, *Les Intellos précaires* et *Les nouveaux intellos précaires*, auxquels je consacre deux notices plus bas. Ce qui différencie ces livres documentés des romans de Cy Jung, c'est que celle-ci traite légèrement de sujets sérieux, ce qui en rend la lecture très agréable.

CY JUNG, *Ça nous promet une belle soirée ! in Dix ans ça se fête*, KTM, 2008.

Cette nouvelle met en scène Jeanne et Zoé, le couple d'amantes que nous avons rencontré dans *Once upon a poulette* et *Es ist eine poulette*. On retrouve aussi les amies du couple, Ulrike et Farida. Or Jeanne et Zoé, qui sont ensemble depuis douze ans, sont invitées à une croisière sur *La Toupie* pour fêter les dix ans des éditions KTM. Mais au dernier moment, Zoé, qui n'a plus envie de se rendre sur ce bateau, fait l'amour avec sa compagne. Arriveront-elles à temps à la fête ? Vous le saurez en lisant *Ça nous promet une belle soirée*.

Fidèle à elle-même, Cy Jung inclut une scène érotique dans des préparatifs à une fête où Jeanne et Zoé vont retrouver le petit monde lesbien, y compris les journalistes de *Lesbia Magazine* et de *La Dixième Muse*. Elle affirme ainsi que la vie sexuelle des deux amantes ne s'est pas éteinte au bout de douze ans de vie commune. Et elle fait savoir à celles qui l'ignoraient qu'une maison d'édition se consacre à la publication de romans lesbiens.

CY JUNG, *Un Roman d'amour, enfin, Gaies et lesbiennes*, 2008.

Ce roman raconte le quotidien de la narratrice, promenades, pique-nique, emplettes, vacances à la plage, ménage, repassage, maladie, etc. Mais il est loin de se limiter à ce récit. Amoureuse d'une femme, elle réfléchit sur l'amour et affirme tout d'abord : « Aimer c'est ne plus avoir peur. » Elle évoque ses peurs, notamment ne plus être aimée et souffrir : « La passion ou le désir ? J'ai soupé de la première dans ma quête effrénée du second. J'ai trop souffert. » Elle s'interroge : qu'est-ce qu'un amour réussi ? Elle avoue : « J'ai peine à savoir ce que c'est que d'aimer. » Elle a peur de l'amour et de la perte de l'amour. En outre, elle craint d'être dépendante de ses sentiments et de perdre sa liberté. Cette peur atteint son paroxysme quand sa compagne lui propose d'acheter à deux un appartement, ce qui serait pour elle synonyme d'embourgeoisement. Enfin, elle affirme : « Je ne saurais plus vivre sans aimer car aimer est devenu le sens de ma vie. » Et un peu plus loin : « Il est si plaisant de tenter l'amour, pas la passion, ni l'attachement, l'amour comme un sentiment de pur bonheur. »

Cy Jung a choisi de changer le prénom de la femme aimée à chaque phrase de son roman, ce qui peut surprendre. Peut-être est-ce une façon originale d'affirmer que lorsqu'on aime une femme, on aime aussi toutes les autres, qu'elles se nomment Stella, Noëlle ou Nour. Peut-être est-ce pour suggérer que cette histoire d'amour est aussi la nôtre, à nous lectrices. Le sous-titre *Au-delà de l'arc-en-ciel*, suggère la montée au septième ciel à laquelle on accède quand on aime.

CY JUNG, *Le Râteau*, in *L'autre beauté du monde*, La Loupe, 2009.

La narratrice de cette nouvelle quitte son immeuble parisien pour effectuer un parcours en jogging. Elle décrit les différentes odeurs, les rencontres plus ou moins heureuses, ses efforts et ses sensations tout au long du chemin. On ne comprend qu'au dernier mot de la dernière phrase qu'elle a marché sur un râteau et qu'elle doit « exsuder sa peur ».

A travers le récit de ce parcours sportif, on imagine la vie de bien des Parisiens : un immeuble où des jeunes gens laissent des odeurs d'urine dans la cage d'escalier, des voies plus ou moins vertes, des cyclistes, des chiens et un jardinier qui laisse traîner son râteau au risque de blesser une sportive. Il y a là de quoi rafraîchir les envies d'aller habiter dans la capitale.

CY JUNG, *Camellia rose*, Gaies et lesbiennes, 2009.

Marcelline, qui vit depuis vingt-huit ans avec Laure, vient de prendre sa retraite après avoir enseigné dans une école primaire pendant plus de quarante ans. Au cours d'un voyage au Maroc, les deux femmes ont un accident de voiture auquel Laure ne survit pas. Quant à Marcelline, dans le coma et gravement blessée, elle est soignée à l'hôpital puis fait sa convalescence dans une maison de repos de la *Mutuelle des Hussards de la République* où la moyenne d'âge des pensionnaires est de quatre-vingt-quatre ans. Désespérée par la mort de Laure, Marcelline est soutenue par son amie Françoise qui

a beaucoup de mal à lui redonner goût à la vie. Marcelline arrivera-t-elle à faire son deuil ? Retrouvera-t-elle l'usage de sa jambe ? Se sentira-t-elle autorisée à vivre un nouvel amour ? Vous le saurez en lisant *Camellia rose*.

Cy Jung traite avec humour de sujets difficiles. En effet, Marcelline doit surmonter, tout au long de *Camellia rose*, un coma, un deuil, une amputation, une grosse dépression, une tentative de suicide et une tentative de meurtre. Pourtant *Camellia rose* est un véritable roman rose. J'ai ri de bon cœur en lisant la description de l'enterrement de Laure, celle de la maison de convalescence et la mention des économies et des réductions drastiques de personnel dans les hôpitaux. Cy Jung traite de sujets importants, à commencer par l'amour et la sexualité des femmes âgées. *Camellia rose* est l'histoire de femmes du troisième âge qui ont de belles années devant elles pourvu qu'elles sachent en profiter.

CY JUNG, *Piste rose*, Homoromance, 2016.

Plusieurs femmes se rendent en janvier dans un village de Savoie pour s'adonner aux sports d'hiver. Un premier couple se compose d'Agnès, directrice de la BPF (Banque aux profits frauduleux) et de Béatrice, ex-aide-soignante. Elles ont un fils de trois ans. Un second couple réunit Elisabeth, qui tient une boutique de lingerie et Dene, vice-présidente de la sixième chambre correctionnelle du Tribunal de Grande Instance de Dijon. Elisabeth et Dene sont véhiculées par leur amie Bobie, monitrice d'auto-école qui a été abandonnée par Joséphine. On découvre assez vite qu'Agnès, quinquagénaire, a rencontré Béatrice pour avoir un enfant, mais qu'elle ne la respecte guère. Quant à Elisabeth et Dene, leur vie commune est très calme. Ces femmes se retrouvent au bar *Piste rose* tenu par un gay, Stevie, barman peroxydé. Bobie trouvera-t-elle une femme avec qui oublier Joséphine ? Sera-t-elle sensible au charme de la monitrice de ski ? Agnès et Béatrice trouveront-elles un équilibre ? Elisabeth et Dene revivront-elle la passion des premiers jours de leur liaison ? Vous le saurez en lisant *Piste rose*.

Piste rose traite de façon légère et humoristique de sujets sérieux. Dene est une femme noire qui lutte contre le racisme. Pascal, le kinésithérapeute, milite pour une homosexualité politique. Après avoir déclaré que le sexisme et l'homophobie marchent main dans la main, il affirme : « C'est ce qui nous lie, femmes et pédés. » Et il ajoute : « Mais je crains que l'époque ne soit pas à l'alliance contre la violence hétéronormée. » La narratrice déclare que son propos est « à faire rougir de bonheur les quelques survivants du *FHAR* désespérés de voir le mouvement homosexuel revendiquer l'intégration à la société bourgeoise via le mariage et l'homoparentalité ». Ce roman rose ne l'est pas toujours. On y découvre, si l'on avait des illusions dans ce domaine, que la violence guette les couples de lesbiennes comme les autres couples, et qu'on peut se servir des autres, les dominer et le mépriser alors qu'on prétend les aimer. Le livre s'achève sur cette recommandation : « Mettons fin au cycle de la violence. Victimes ou témoins de violences conjugales, appelez le 3919. <http://www.stop-violences-femmes.gouv.fr/> ».

CY JUNG, *Quartier rose*, Homoromance, 2017.

Marie, secrétaire médicale, est depuis quinze ans l'épouse d'Eric. Bien que celui-ci soit irréprochable, le couple bat de l'aile. En outre, Marie vit dans un immeuble où sévissent de jeunes délinquants qui, après avoir brutalisé une locataire, défoncent la porte d'entrée. L'ascenseur tombe en panne, mais le bailleur n'est pas pressé de réparer la porte et l'ascenseur. Marie, secrétaire de l'*Association des habitants de l'Illette des Janissaires*, est confrontée à Servanne Quing, responsable de la sûreté du bailleur. La porte et l'ascenseur seront-ils réparés ? Les relations entre Marie et Servanne se limiteront-elles aux problèmes de sécurité des habitants de l'immeuble ? Vous le saurez en lisant *Quartier rose*.

Sans doute est-il quelque peu abusif de qualifier de *rose* le quartier décrit dans ce roman. Les odeurs auxquelles on est confronté dans la cage d'escalier, semblables à celles qu'on respire dans *Le Râteau*, nous emmènent dans un quartier populaire avec ses délinquants et ses dealers. L'intérêt du roman vient de la description à la fois réaliste et cocasse des locataires de l'immeuble où vit Marie. On y rencontre des gens raisonnables qui savent que la violence ne mène nulle part et d'autres qui sont à la fois racistes et lesbophobes. On assiste à un débat sur l'utilité des caméras de surveillance sans doute peu propices à faire régner la sécurité dans le quartier. On rencontre l'architecte du quatrième étage, en fauteuil roulant, qui ne peut plus rentrer chez lui quand l'ascenseur est hors d'usage. Peut-être est-ce un clin d'œil amical de Cy Jung, elle-même mal voyante, à cet infirme. On assiste aussi et surtout à l'évolution d'une femme de quarante-trois ans, mariée depuis quinze ans avec un homme charmant et compréhensif, qui évolue plus ou moins rapidement vers le lesbianisme, à sa grande surprise. Le tout étant enveloppé dans l'humour propre à Cy Jung.

DAUTHEVILLE Anne-France, *Et j'ai suivi le vent*, Payot & Rivages, 1975, 2017.

A vingt-huit ans, en 1972, Anne-France Dautheville est la seule femme parmi quatre-vingt-douze motards, à participer à un raid entre Paris et Ispahan. Une fois en Iran, elle poursuit cette expédition avec onze motards, puis au Pakistan avec quatre motards. Mais à son retour à Paris, on met en doute cette performance. On lit sur la quatrième de couverture de *Et j'ai suivi le vent* : « Elle serait lesbienne, nymphomane, et surtout n'aurait suivi le raid qu'en camion. » Scandalisée par une telle rumeur, elle repart seule sur une Kawasaki 100cc, pour un tour du monde de quatre mois. *Et j'ai suivi le vent* (qui est la réédition d'un livre publié par Flammarion en 1975) est le récit de ce tour du monde, de Paris à Paris, en passant par le Canada, l'Alaska, le Japon, l'Inde, le Pakistan, l'Afghanistan, l'Iran, la Turquie, la Bulgarie, la Yougoslavie, l'Autriche et l'Allemagne. Anne-France Dautheville est la première femme à avoir fait le tour du monde à moto.

Ce récit se trouve dans le présent ouvrage bien que le lesbianisme supposé de la motarde ne figure que sous forme de rumeur sur la quatrième de

couverture. Il n'en est nullement question ailleurs, ce que je tiens à signaler, n'étant pas hétérophobe. Toutefois, je constate que dès qu'une femme lève le nez de ses casseroles pour réaliser un exploit comme celui d'Anne-France Dautherville, on suppose qu'elle est lesbienne. Réjouissons-nous car j'ai connu, étant donné mon grand âge, une époque où l'on se bornait à supposer que les goudous étaient toutes plus ou moins alcooliques et droguées. Ceci dit, au cours de son tour du monde, Anne-France Dautherville a rencontré beaucoup d'hommes et peu de femmes, que ce soit au Japon, en Afghanistan ou en Iran, ce qui n'est pas pour surprendre. Mais sur une route située au sein de l'Alaska, elle a croisé « une gentille petite vieille dame » de plus de soixante ans qui voyageait seule en camion et qui revenait de l'Alaska après l'avoir sillonné dans tous les sens. Je conseille particulièrement la lecture du cinquième chapitre qui s'intitule : *Considérations profondes sur la vertu des touristes raiders femelles et isolées à travers le monde* où l'autrice explique pourquoi elle n'a pas été violée au cours de son périple. Cette femme qui voyage pour « rencontrer des gens simples » qui lui « parlent au cœur » est très sympathique. En outre, elle écrit avec beaucoup d'humour. Je conseille vivement la lecture de son livre qui m'a fait passer un bon moment. Née en 1944, Anne-France Dautherville est journaliste et écrivaine. Elle est l'autrice de dix-huit autres ouvrages. Le dernier publié en 2019 s'intitule *La vieille qui conduisait des motos*.

DEFORGES Régine, *Les Amants de la Forêt-Noire* in *Contes pervers*, Fayard, 1980.

Ce recueil contient neuf contes érotiques. *Les Amants de la Forêt-Noire* met en scène deux personnages, Carole et Barbara, très belles, qui s'aiment et se le disent tout en s'embrassant sur un canapé dans une maison isolée dont Barbara vient d'hériter de son père décédé récemment. Mais cinq hommes les voient du dehors. Ils entrent après avoir ouvert la porte-fenêtre à coups de pied et tuent leur chien. Ensuite, ils violent Carole de toutes les façons possibles en obligeant Barbara à être spectatrice de leurs violences. Quand Carole s'évanouit de douleur, c'est au tour de Barbara d'être violée. Mais les cinq criminels découvrent avec stupéfaction que Barbara est un homme. Ils la castrent et continuent à s'acharner sur les deux corps. Avant de partir, l'un d'entre eux propose de tuer Carole. « C'est inutile » lui est-il répondu « elle est devenue folle ».

J'ignore si des hommes peuvent trouver excitante une telle histoire. A vrai dire, il ne s'agit que du récit d'un viol ordinaire, collectif et correctif puisqu'il faut, paraît-il, remettre les lesbiennes dans le droit chemin en les violentant. La découverte du sexe de Barbara constitue la chute de la nouvelle. En ce sens, elle est originale et mérite d'être signalée dans le présent ouvrage. En effet, ce viol rappelle celui de Lorraine dans *Les Femmes de Brewster Place* de Gloria Naylor dont j'ai rendu compte dans le tome 2 d'*Entre femmes*. On me rétorquera peut-être que Carole et Barbara ne sont

pas lesbiennes. Je répondrai que Barbara, cover-girl très amoureuse de Carole, a choisi d'être une femme et est aimée comme telle par Carole.

DELAISI DE PARSEVAL Geneviève, *Famille à tout prix*, Seuil, 2008.

Cet ouvrage fait le point sur les différentes méthodes d'AMP (assistance médicale à la procréation) qu'il s'agisse de l'insémination artificielle par donneur, de la fécondation in vitro ou du don de gamètes et d'embryons. La première partie du livre traite de la procréation, la seconde de la filiation. L'auteur consacre trente pages au devenir des enfants de couples homosexuels. Après avoir réfléchi à la différence des sexes et mentionné les résistances de certains de nos compatriotes à l'homoparentalité, elle expose sa position qu'elle a affirmée par un contact étroit avec l'APGL (Association des parents et futurs parents gays et lesbiens). Favorable à l'homoparentalité, elle précise toutefois qu'elle est réservée sur le principe de l'IAD (insémination artificielle avec sperme de donneur anonyme) pour les couples homosexuels et hétérosexuels. En effet, elle est persuadée que tout enfant a le droit de savoir qui est son géniteur. Elle ne conçoit la future loi sur l'IAD que dans le cas d'un don de sperme non anonyme, ce qui laisse aux couples lesbiens la possibilité de « faire appel à un géniteur qui ne s'engage pas à reconnaître légalement l'enfant mais à se faire connaître de lui. Ou de recourir à un père déclaré dans le cadre d'un projet de "coparentalité" au sens où les couples homosexuels entendent ce terme ». Dans sa conclusion, elle mentionne un cas de triparenté reconnu par un tribunal de l'Ontario : un enfant a été conçu grâce à une insémination artisanale avec un donneur de sperme connu du couple de lesbiennes qui élève l'enfant, donneur qui participe lui aussi à l'éducation de cet enfant. Geneviève Delaisi de Parseval est également favorable à l'adoption par les couples homosexuels.

Geneviève Delaisi de Parseval fait preuve d'une grande rigueur. Elle traite avec le même respect les couples hétérosexuels et homosexuels tout en rappelant qu'en 2008, il y avait dans le monde trois millions d'enfants nés par AMP. En outre, elle répond aux questions que se posent les parents qui ont recours à l'AMP. Faut-il parler aux enfants de la manière dont ils ont été conçus ? Comment se représenter l'apport des donneurs de gamètes ? Que penser de la gestation pour autrui ? Que penser des demandes des couples de gays et de lesbiennes ? Après avoir comparé les lois en vigueur dans de nombreux pays, elle propose au législateur français des mesures destinées à renouveler le débat bioéthique. Geneviève Delaisi de Parseval est psychanalyste et membre associé de plusieurs centres d'éthique bio-médicale dans le monde. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages qui traitent de ce sujet.

DELPHY Christine, *L'Ennemi principal, tome 1, économie politique du patriarcat*, Syllepse, 1998.

Cet ouvrage recueille des textes écrits de 1970 à 1978. Pour Christine Delphy, l'ennemi principal est le patriarcat. La famille est le lieu de l'exploitation économique de la femme astreinte au travail domestique et à l'élevage

des enfants, travail gratuit qui profite au mari alors qu'il se borne à entretenir la force de travail de son épouse. L'exploitation capitaliste est différente de l'exploitation patriarcale qui est un servage. Il y a deux modes de production, la production industrielle capitaliste et l'exploitation familiale patriarcale. « L'exploitation patriarcale constitue l'oppression commune, spécifique et principale des femmes. » Seule mérite l'appellation de travail gratuit le travail qui n'est pas rémunéré tout en étant effectué pour autrui. Le mariage est l'institution grâce à laquelle le travail gratuit est extorqué à une partie de la population, les épouses. Grâce au contrat de mariage, le mari s'approprie tout le travail effectué par les membres de sa famille. Quant au divorce, il n'est pas la fin, mais la transformation du mariage. Les femmes ont des professions mal rémunérées, tout en ayant la charge des enfants moyennant une pension dérisoire (quand cette pension est versée, ce qui n'est pas toujours le cas) ce qui amène à considérer que le mariage consiste en l'échange de l'entretien du mari par la femme contre sa participation à l'entretien financier des enfants. La pauvreté des femmes divorcées chargées d'enfants n'est pas accidentelle, elle est constitutive du système patriarcal. En outre, les femmes ne font pas partie de la classe sociale de leur mari.

Christine Delphy, féministe radicale et matérialiste, analyse remarquablement ce qui différencie l'exploitation capitaliste de l'oppression spécifique des femmes dans le système patriarcal. Le féminisme doit donc distinguer les luttes prolétariennes des luttes contre le patriarcat qui est l'ennemi principal des femmes. J'ajoute qu'à la lumière de cette théorie, on pourrait penser que les célibataires, qui ne servent pas un mari ou un compagnon, échappent à la domination masculine. Il n'en est rien. En effet, l'emploi étant sexué, les femmes font majoritairement des métiers dits féminins (enseignement, professions de santé, secrétariat) si mal payés qu'elles doivent elles-mêmes exécuter leur travail domestique après leur journée de travail rémunéré. Elles sont donc doublement défavorisées comparées aux hommes mariés, tout en payant des impôts sur le revenu, contrairement à eux. La politique familiale encourage les femmes à se marier afin que les hommes continuent à se faire servir gratuitement. L'article « L'ennemi principal » se trouve sur Internet : <https://www.oregand.ca/veille/files/delphy.ennemi.PDF>.

DELPHY Christine, *L'Ennemi principal, tome 2, penser le genre*, Syllepse, 2001.

Cet ouvrage recueille des textes écrits après 1978. Dans ce livre, Christine Delphy réfléchit à la notion de genre. Elle dénonce l'idéologie de la différence qui ne peut que justifier les inégalités. Ces différences ont été créées de toutes pièces pour constituer des groupes hiérarchisés. La revendication de la différence par certaines féministes, comme Germaine Greer et Betty Friedan, est dangereuse même si elle aboutit à des aménagements du patriarcat. Les droits spécifiques s'opposent au droit commun, qu'il s'agisse des protections spéciales dont jouissent les femmes ou de la revendication d'un salaire pour le travail domestique. Ces droits figent les conditions de vie des

femmes. Revendiquer l'égalité effraie beaucoup de femmes parce qu'elles craignent de se mettre à ressembler aux hommes. Or le genre est le système de division hiérarchique de l'humanité en deux moitiés inégales. « Le sexe est devenu un trait pertinent, et donc une catégorie de la perception à partir de la création de la catégorie de genre, c'est-à-dire de la division de l'humanité en deux groupes antagonistes dont l'un opprime l'autre, les hommes et les femmes. » Christine Delphy affirme qu'il est difficile d'imaginer une société où le genre serait aboli. « Peut-être ne pourrions-nous vraiment penser le genre que le jour où nous pourrions imaginer le non-genre. »

En effet, il est difficile d'imaginer que le genre précède le sexe. Pourtant il est tentant d'imaginer une société où il n'y aurait ni dominants et ni dominés. Christine Delphy analyse aussi, comme Shulamith Firestone, l'oppression des enfants. Elle étudie le statut des enfants, propriété de leurs parents, signale que les parents qui abandonnent leurs enfants à la DASS peuvent conserver leurs droits parentaux, ce qui empêche ces enfants d'être adoptables. Elle rappelle qu'ils sont privés de la protection de la collectivité alors qu'ils devraient y avoir droit et que chaque jour deux enfants meurent sous les coups de leurs parents. Par ailleurs, elle affirme que les oppressions sexuelles coexistent avec l'oppression économique. Ainsi le refus du droit à l'avortement est une attaque à l'intégrité physique des femmes. Enfin, dans les deux tomes de *L'Ennemi principal*, Christine Delphy ne fait qu'une place infime au lesbianisme. Seule une note à la fin du chapitre intitulé *Les Femmes et l'Etat*, commente Ti-Grace Atkinson et sa célèbre phrase : « Le féminisme est la théorie, le lesbianisme est la pratique. » Sur ces questions, Christine Delphy conseille de se reporter au premier numéro de la revue *Nouvelles Questions féministes* et aux numéros 2, 10 et 11 de *Espaces*.

DESANTI Dominique, *La Banquière des aAnnées folles*, Fayard, 1968.

Cet ouvrage est à ma connaissance la seule biographie qui a été consacrée à Marthe Hanau. Née en 1886 de parents qui tiennent une mercerie à Paris, Marthe a une liaison avec une amie, en est séparée par ses parents, puis se lie avec une vendeuse de la mercerie. Elle épouse Lazare Bloch, de huit ans son aîné, et décide qu'ils n'auront pas d'enfant. Vite séparée, elle a une longue liaison avec Josèphe, fille d'un grand bijoutier, avec qui elle fonde une petite usine de parfumerie. Elle a pour ami un avocat, Alfred Dominique, radical-socialiste qui l'introduit auprès de ses amis. A partir de 1920, Marthe se passionne pour la Bourse où elle se rend travestie en homme, les femmes n'étant pas admises en ce lieu. Elle fonde une banque et un journal, *La Gazette du franc*. Très vite, elle devient une figure dans le milieu des boursiers et de la presse financière. Elle aime la compagnie des hommes avec qui elle se sent de nombreuses affinités (sa biographe écrit qu'on appelle Marthe « la femme-homme »). Elle s'éprend de Pierre Audibert qu'elle nomme directeur d'un nouveau journal, *La Gazette des nations*. Cette femme « croyait fermement qu'en démocratisant la spéculation boursière, on favorisait le pro-

grès social et la paix, et que, prophète de l'enrichissement, elle devenait une figure historique ». Elle s'assure l'appui d'hommes politiques en leur offrant des options, cadeaux dont on gratifiait les gens importants sans laisser de traces ni transgresser la loi. Les grandes banques ne rémunérant les épargnants qu'à 1 ou 1,5%, Marthe propose des placements qui rapportent 8% d'intérêts, attirant ainsi les petits épargnants qui lui confient leurs économies. Politiquement, elle est très proche des radicaux, Aristide Briand, Edouard Herriot, Anatole de Monzie et Philippe Berthelot, ce que le conservateur Raymond Poincaré voit d'un mauvais œil. Voulant faire un exemple, il s'allie à un grand banquier, Horace Finaly, qui est heureux de mettre des bâtons dans les roues à une femme qui risque de ruiner les banques traditionnelles. Les clients de Marthe ne se plaignant pas, c'est le gouvernement qui l'inculpe. Arrêtée en décembre 1928, elle est accusée d'escroquerie, d'abus de confiance et de création de sociétés fictives. Quand elle est incarcérée à Saint-Lazare, c'est un scandale national. Marthe revendique d'être la seule responsable et affirme qu'elle peut rembourser tous ses clients. « Ouverture d'une instruction sans plaignant ce qui est sans précédent en la matière. Perquisition des locaux de *La Gazette du Franc* sans mandat de justice et en dehors des heures légales. Absence des scellés. Communiqués tendancieux dictés à la presse malgré le caractère secret de l'instruction. Inculpations en masse pour souscriptions fictives alors que celles-ci ne constituent pas un délit pénal, etc. » La Ligue des droits de l'Homme demande au Garde des Sceaux de prendre des mesures afin d'éviter un scandale judiciaire. Marthe est en prison pendant la crise de Wall Street. Pendant vingt-sept jours, elle fait une grève de la faim. Mise en liberté sous caution, elle crée un journal financier, *Forces*. Son procès a lieu en novembre 1930, mais chacun sait que son affaire est jugée d'avance. Elle est condamnée à deux ans de prison. Libérée en juin 1931, elle a les deux jambes brisées en juillet dans un accident de voiture. En appel, elle est condamnée en 1935 à trois ans de prison pour escroquerie. La Cour de cassation rejette le pourvoi. Incarcérée à Fresnes, elle se suicide.

D'après sa biographe, Marthe Hanau a été une véritable pionnière. Il est vrai qu'on ne peut être que étonné par un tel parcours. Partie de rien, sans argent, sans relations, sans formation aucune, cette femme est arrivée à monter une affaire qui a effrayé les puissants. Dominique Desanti a écrit une biographie qui place magistralement Marthe Hanau dans le contexte historique et montre que son procès était avant tout une affaire politique. La vie de Marthe Hanau a inspiré à Francis Girod son film *La Banquière* qui est sorti en 1980. Certes, les noms des différents protagonistes ont été changés, certes, Marthe Hanau, petite et dodue, dont on trouve de nombreuses photographies sur *Internet*, était loin d'avoir la beauté de Romy Schneider. Mais l'essentiel de la vie de cette célèbre banquière est respecté, sauf sa fin. Contrairement à Marthe, Emma/Romy Schneider ne se suicide pas, mais est assassinée parce que trop populaire. Le film ayant connu un grand succès, un livre en a été tiré par les scénaristes Georges Conchon et Jean Noli.

DESPLECHIN Marie, *Trop sensibles*, L'Olivier, 1995.

Ce recueil de huit nouvelles met en scène des femmes trop sensibles. L'une d'entre elles intitulée *Laetitia (la Joie)* a pour héroïne une fille qui porte ce prénom. Elle a un frère cadet, Wolfgang qu'elle surnomme *Sieg Heil*. A l'école, elle trouve une raison de vivre dans la rédaction libre. Mais les textes qu'elle produit déplaisent à sa mère. A l'adolescence, elle écrit des poèmes. Elle en lit un à sa mère dont voici quelques vers : « Souvent j'ai désiré souvent/Une amie aux seins lourds marbrés/Caresser son dos ruisselant/Magique au sexe grave et bleuté. » Quand la mère en déduit que Laetitia est d'après elle une « gouine », celle-ci abandonne la poésie pour se jeter tête baissée entre les jambes de la plus jolie de ses amies. Elle entreprend des études de médecine « pour tripoter les gens ». Elle fait lire à son père un texte où elle raconte comment elle se masturbe, ce qui le révolte. Elle devient gynécologue, ce qui lui permet de tripoter beaucoup de femmes. Elle regrette que les hommes ne s'occupent pas mieux de leurs femmes. Enfin elle annonce la publication d'un livre dont elle est l'autrice et qui devrait surprendre sa famille.

Cette nouvelle pleine d'humour noir ne pêche pas par excès de réalisme. En effet, le personnage de Laetitia s'obstine à provoquer ses parents à une époque où les lesbiennes, comme les gays, souhaitent être acceptés par les leurs. Sans doute s'agit-il pour Marie Desplechin d'un jeu littéraire. On se réjouira alors de voir figurer une lesbienne dans un recueil de nouvelles parmi d'autres personnages conformes à la norme hétérosexuelle.

DICKINSON Emily, *Poèmes*, Belin, 1989.

Ce recueil est une édition bilingue d'environ deux cent cinquante poèmes d'Emily Dickinson (1830-1886), une Américaine qui a écrit de la poésie tout au long de son existence, mais qui n'a publié que très peu de textes de son vivant. Préfacée par sa traductrice, Claire Malroux, cette édition permet d'apprécier les poèmes originaux, souvent difficiles à saisir à la première lecture. Dans sa préface, Claire Malroux écrit : « Emily Dickinson entre d'emblée dans la modernité en se livrant à l'exploration d'états inconnus, à la lisière de la folie ou de la mort. » Je laisse maintenant la parole à l'écrivaine en citant intégralement l'un de ses poèmes : « Folles nuits — Folles nuits/Si j'étais avec toi/De Folles Nuits seraient/Notre volupté/Futiles les vents/Pour un cœur au havre/Adieu compas/Adieu carte/Voguer vers l'Eden/Ah, la mer/Si je pouvais cette nuit/Jeter l'ancre/En toi »

Parce que j'ai trouvé mention de l'homosexualité d'Emily Dickinson dans des livres aussi différents que le *Dictionnaire gay* de Lionel Pover et le roman policier *Entre deux eaux* de Donna Leone (deux ouvrages dont la notice figure plus bas) je lui consacre une brève notice après avoir relu ce recueil de poèmes que j'ai acheté et parcouru il y a trente ans. Si j'en crois Stéphanie Bee, la rédactrice d'*Univers-L*, qui narre la biographie d'Emily Dickinson, on ne sait pas grand-chose au sujet de ses éventuelles amours. Emily a éprouvé un fort attachement pour Kate Scott Anton et pour Susan

Gilbert qui a épousé le frère d'Emily après de très longues fiançailles. Stéphanie Bee écrit : « D'après Lillian Faderman, une historienne américaine (spécialiste des études gays et lesbiennes), les héritiers de Susan, notamment Martha (la fille de Susan, donc la nièce d'Emily) ont cherché à atténuer et à censurer les lettres d'amour qu'Emily envoyait à Susan. » Elle ajoute qu'on ignore si Emily avait une sexualité. Il est possible qu'elle ait entièrement sublimé sa libido dans ses poèmes. Quoi qu'il en soit, Emily Dickinson est actuellement considérée comme un écrivain de premier plan aux Etats-Unis. En 2018, le film *Wild Nights with Emily*, réalisé par Madeleine Olnek, narre une partie de la vie d'Emily Dickinson, en particulier sa relation avec une autre femme. Pour plus d'informations, on pourra lire la notice de *Wikipédia* consacrée à Emily Dickinson et l'article de Stéphanie Bee que j'ai mentionné plus haut : <http://www.univers-l/portrait-emily-dickinson.html>.

DOUCEDE Béatrice, *Discours saphique*, Balland, 2001.

Ce livre au titre dépourvu d'ambiguïté se présente sous la forme d'un dictionnaire. L'autrice choisit des mots qui lui semblent évocateurs pour désigner les réalités du lesbianisme. Ainsi, le mot-valise *amourité*, où s'agglutinent fort heureusement amour et sexualité, ou les rapports *homosensuels* pour qualifier des rapports intimes dépourvus de sexualité. En revanche, l'autrice énumère de manière abstraite et décharnée toutes sortes d'homosexualités qu'il serait fastidieux de reprendre ici, mais qui culminent dans l'absurdité avec « l'homosexualité hétérosexuelle », notion qui m'a laissée sceptique. Quelques souvenirs personnels sont évoqués ici et là, mais là encore, je reste sur ma faim. A mon sens, il aurait été plus judicieux de rédiger des nouvelles qui auraient illustré de telles subtilités. Si l'on a une notice sur les femmes féminines, en revanche il n'y en n'a pas sur les féministes ce qui explique sans doute que Béatrice Doucède déteste les lesbiennes radicales qu'elle assimile aux camionneuses. Ces affirmations discutables et ces spéculations hasardeuses m'ont laissée dubitative.

Discours saphique figure dans *Le Rayon* dirigé par Guillaume Dustan et consacré à des livres LGBT par les éditions Balland. J'ai cherché en vain sur *Internet* qui est Béatrice Doucède qui n'a, à ma connaissance, publié aucun autre livre sous ce nom. Une illustre autrice se cacherait-elle derrière ce pseudonyme ? Je l'ignore.

DOURU Muriel, *Un Mariage vraiment gai, Gaies et lesbiennes*, 2004.

Dans cet album pour enfant, le personnage principal est Charlotte, une fillette de huit ans et demi dont le père vit avec Christophe après avoir divorcé de la mère de Charlotte. Comme l'un de ses camarades, Barnabé, a traité un autre garçon de « pédé », la fillette demande à son père de lui expliquer la signification de ce mot. Celui-ci en profite pour lui raconter comment il s'est marié avec sa mère et comment il est tombé amoureux de Christophe par la suite. Il lui annonce aussi qu'il va se pacser avec Christophe. Charlotte demande alors si elle pourra inviter ses amis à la fête qui suivra la signature du

pacte civil de solidarité. Les deux hommes acceptent avec joie. Cette fête est une réussite. En outre, Barnabé dit à Charlotte qu'il ne traitera plus jamais personne de « pédé ».

Cet album permet aux adultes de traiter avec tact de l'homosexualité et de l'homoparentalité avec les enfants. Les illustrations sont réussies, l'histoire est celle de nombreux parents et enfants, elle est racontée simplement et peut donc être comprise par des élèves de l'école primaire. Que ça plaise ou non, des enfants comme Charlotte existent, ils sont nombreux et ils n'ont pas à souffrir des choix de leurs parents. Ce livre sera précieux pour les parents qui retardent le moment d'aborder ce sujet encore trop souvent tabou. Un seul bémol, l'album devrait être réactualisé puisque depuis la loi Taubira de 2013, les gays et les lesbiennes peuvent se marier alors que dans *Un Mariage vraiment gai*, ils ne peuvent que se pacser.

DOURU Muriel, *Beyond the lipstick*, Hachette, 2016.

Cette bande dessinée, sous-titrée *Chroniques d'un coming out*, est un documentaire sur les identités multiples de son autrice qui est femme, maman, blogueuse, designer de mode, coquette, engagée, végétarienne, écolo, parisienne, féministe et lesbienne. Comme le titre l'indique, c'est le lesbianisme qui est au cœur de cet ouvrage. En s'appuyant sur sa propre expérience, l'autrice rappelle que certaines lesbiennes sont rejetées par leur famille quand elles sortent du placard, mais que les parents qui aiment vraiment leurs enfants les acceptent comme ils sont. Elle parle du quotidien des homosexuelles, qu'elles soient avocates, maîtresses d'école, assistantes sociales, musiciennes, infirmières, actrices ou banquières. Elle mentionne le sexisme auquel toute femme est quotidiennement confrontée, la nécessité d'être féministe, les rôles attribués aux filles et aux garçons, l'homophobie de la *Mamanif pour tous* qui refuse que les familles gays et lesbiennes aient les mêmes droits que les leurs. Elle affirme qu'il existe plusieurs types de familles. Enfin elle traite du désir d'enfant qui touche aussi bien les lesbiennes et les gays que les hétérosexuels et décrit le parcours que doit accomplir une femme qui veut avoir un enfant par PMA qui est pour elle une procréation médicalement assumée (et non assistée). Pour concevoir sa fille, elle a dû se faire inséminer à Amsterdam et effectuer « sept voyages, six inséminations, des milliers de kilomètres parcourus et autant d'euros dispersés entre la France et la Hollande ». Après un tel parcours, la narratrice et sa compagne ont une fille avec qui elles forment une famille heureuse.

Cette bande dessinée traite de façon ludique et agréable d'un sujet qui a de nombreux points communs avec *L'Amour et la loi* de Caroline Mécary. Il s'agit tout d'abord de la lutte contre l'homophobie, celle-ci étant toujours présente dans les mentalités d'une partie de nos compatriotes. Il s'agit aussi de montrer l'itinéraire que doivent parcourir les couples de même sexe pour protéger leurs enfants. Muriel Douru, née en 1976, a trente-neuf ans quand elle publie cette bande dessinée. Elle appartient à la génération qui suit la mienne, celle qui revendique les mêmes droits pour les couples hétéro-

sexuels et homosexuels. C'est une dessinatrice engagée et sympathique qui, dans ses ouvrages et son blog (<http://atelieraoutaparis.blogspot.fr/>) aborde les thèmes de l'actualité. On peut aussi suivre Muriel Douru sur *Facebook*.

DUCHE Geneviève, *Non au système prostitutionnel, Persée, 2015, 2019.*

Dans cet essai sous-titré *Une analyse féministe et abolitionniste du système prostitutionnel*, Geneviève Duché, présidente de l'Amicale du Nid, affirme que ce n'est pas la nature (les besoins prétendus irrépressibles des hommes) qui produit la prostitution, c'est l'organisation sociale du patriarcat avec ses rapports de force et de domination. Le patriarcat est synonyme d'appropriation du corps des femmes par les hommes, qu'elles mettent au monde leurs enfants dans le mariage ou qu'elles soient assignées à leur plaisir dans la prostitution. Les personnes prostituées subissent une double domination, celle des hommes sur les femmes et celle de l'argent. Loin d'être pour les femmes synonyme de liberté, ni de relation sexuelle, ce n'est pas une sexualité minoritaire comme l'homosexualité, c'est une violence, les personnes prostituées subissant les désirs des clients auxquels elles sont asservies. Si la prostitution existe, c'est parce qu'il y a une demande : elle est échange d'argent entre le client et le proxénète au détriment d'une femme, d'un ou d'une enfant ou d'un jeune homme, ces personnes étant assimilées à des marchandises. Dans le système prostitutionnel, l'essentiel est d'assigner une catégorie de la population à la régulation de la violence masculine. Quand elle étudie l'entrée dans la prostitution, Geneviève Duché écrit : « Les travailleurs sociaux de l'Amicale du Nid constatent que 100% des personnes qu'ils-elles accompagnent ont subi des violences de toutes sortes (physiques, psychologiques, carences affectives, abandons, incestes, viols par proches, etc.) dans leur enfance et dans leur adolescence, personnes soumises à la traite comprises. » Elle cite Rose Dufour, qui a enquêté au Québec pendant trois ans sur ce sujet : « Dans l'agression sexuelle, l'enfant ne se donne pas, elle est utilisée par l'adulte. Comme dans la prostitution, la personne prostituée ne se donne pas, elle rend son corps disponible, elle se met au service sexuel de l'homme. » Ces personnes « reproduisent une situation antérieure où on leur a appris à tenir compte d'abord de l'homme sans entrer en contact avec elles-mêmes ». Chez les hommes prostitués, il y a autant de victimes de violences au cours de l'enfance que chez les femmes. Souvent, ces garçons ont été violés par des membres de leur famille sur un fond d'homophobie (chasse aux pédés). Les conséquences de la prostitution sur la santé physique, psychique et sexuelle des personnes prostituées sont terribles : dissociation psychique, décorporalisation, seuil élevé de tolérance à la douleur. Les violences subies entraînent des addictions à l'alcool ou à la drogue. Après avoir cité les non-clients qui refusent d'envisager leur vie sexuelle sous le signe du pouvoir ou de l'argent, Geneviève Duché décrit le client comme un homme ordinaire éduqué dans des valeurs viriles. Quant aux proxénètes, « ils organisent avec profit l'exploitation des femmes sou-

mises à des violences, ils mettent à disposition des clients, contre paiement, des corps, des personnes chosifiées ; ils organisent, la plupart du temps très violemment, ce marché parce qu'il y a une demande ». L'exploitation sexuelle, mondialisée, représente le troisième grand trafic après celui des armes et de la drogue.

Pour en finir avec la prostitution, il faut promouvoir un accompagnement proactif afin d'aider les personnes prostituées à quitter la prostitution et à reconstruire leur vie. Ce sont les associations s'inscrivant dans la politique abolitionniste française qui sont à même d'atteindre un tel objectif. « La loi française du 13 avril 2016 visant à renforcer la lutte contre le système prostitutionnel et à accompagner les personnes prostituées est une loi d'abolition de la prostitution. » Dans son ouvrage, Geneviève Duché explique « pourquoi cette loi doit être appliquée dans toutes ses dimensions et pourquoi la prostitution est une question sociale trop peu reconnue qui révèle pourtant la grande vulnérabilité des jeunes et des femmes dans tous les pays, riches et pauvres ». Geneviève Duché est docteure d'Etat ès sciences économiques et diplômée en sociologie et en psychologie. Son livre, dont je ne donne ici qu'un mince aperçu, est l'ouvrage de référence sur la prostitution. Il répond aux lieux communs qui justifient cet esclavage en s'appuyant sur de nombreux témoignages et enquêtes et il propose des solutions pour en finir avec la prostitution. L'édition de 2019 contient un chapitre supplémentaire qui présente la loi du 13 avril 2016 visant à renforcer la lutte contre le système prostitutionnel et à accompagner les personnes prostituées, son application pendant deux ans et l'analyse des conditions de son efficacité. On peut lire intégralement cet ouvrage en suivant ce lien : <https://ressourcesprostitution.wordpress.com/2020/02/24/g-duche-nous-offre-son-livre/>

DUFFY Léa, *Féminin singulier, Gaies et lesbiennes*, 2008.

Ce livre est un recueil de seize nouvelles érotiques dont la majorité mettent en scène des lesbiennes : une garçonne, des femmes mariées qui s'ennuient, des femmes qui se rencontrent brièvement dans une pension de famille, dans un train, dans le métro, etc. Il ne s'agit que de rencontres sensuelles et sexuelles, sans lendemain et sans regret. Si l'on cherche des histoires d'amour, on est déçu. Bien écrites, sans longueurs superflues, ces nouvelles raviront les amatrices de textes érotiques. Les autres lectrices pourront s'abstenir.

Léa Duffy, éclairagiste au cinéma et à la télévision a publié en 1996 son autobiographie intitulée *Féminin féminin* aux éditions Fixot. J'ai consacré une notice à cet ouvrage dans le premier tome d'*Entre femmes*.

EAUBONNE Françoise, *Eros minoritaire*, Balland, 1970.

Grâce à une analyse des mythes de l'Antiquité, Françoise d'Eaubonne démontre dans cet essai que l'homosexualité a été pratiquée dans la Grèce antique depuis les temps les plus reculés et non à partir de l'époque de Périclès. Elle constate que, chez les Hébreux, l'homosexualité masculine était

punie de mort. Alors qu'on explique ce phénomène, comme celui du péché d'Onan, par le fait que les Juifs, peu nombreux, interdisaient qu'on gaspille la semence humaine afin de ne pas voir disparaître leur peuple, Françoise d'Eaubonne trouve l'argument insuffisant. Elle est persuadée que ces monothéistes voulaient dépasser le dualisme. Le judaïsme interdit de labourer avec un âne et un bœuf attelés ensemble, de porter un habit tissu de diverses espèces de fils et de cultiver des semences différentes dans la vigne. « Tout et partout, dans les plus humbles détails doit tendre à l'unité, parce que le Saint est Un, l'Unique, Ehâd. » Le christianisme reprend cet interdit et ajoute que tous les plaisirs sont maudits. Alors que les Hébreux ne condamnaient à mort que les homosexuels masculins, Paul étend aux femmes le péché d'homosexualité. Ensuite, Françoise d'Eaubonne énumère les homosexuel/les célèbres, de Richard Cœur de Lion à Renée Vivien. Au XX^e siècle, certains écrivains affirment leur homosexualité, les scientifiques l'étudient et les homosexuels s'organisent en associations. Françoise d'Eaubonne examine également les autres cultures pour en déduire que l'homosexualité est pratiquée partout. Elle étudie les différentes législations et s'interroge pour savoir pourquoi l'homosexualité a été longtemps cachée au plus grand nombre. Elle pense que la condamnation du saphisme est la conséquence de la place plus importante accordée aux femmes dans la société. Elle regrette que peu de travaux soient consacrés à l'homosexualité féminine. Elle conclut en plaidant la cause de la bisexualité naturelle des êtres humains. Pour elle, l'hétérosexualité est une mutilation infligée à tout un chacun.

Françoise d'Eaubonne est une personnalité à redécouvrir. Certes, son livre est daté, mais la lecture en a été bénéfique à une époque où l'on trouvait peu d'ouvrages sérieux sur ce sujet. La bibliographie très riche est celle d'une femme d'une grande culture qui a réfléchi sans préjugés sur le sujet de l'homosexualité. Cette femme, qui se définissait comme hétérosexuelle, aux idées originales (elle pense que la guerre est due au refoulement de l'homosexualité chez les hommes) a eu un rôle important dans les mouvements féministes et homosexuels des années 1970. En 1949, elle s'enthousiasme pour *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. En 1951, elle soutient la philosophe en publiant un ouvrage malheureusement épuisé : *Le Complexe de Diane*. Cofondatrice du *MLF (Mouvement de libération des femmes)* à la fin des années 1960, elle y anime le groupe *Ecologie et féminisme*. Elle est signataire du *Manifeste des 343* pour le droit à l'avortement. Et après avoir milité à *Arcadie*, elle participe en 1971 à la fondation du *FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire)* avec Guy Hocquenghem et Anne-Marie Grémois. Elle marche dans les premiers rangs de la manifestation du 1^{er} mai 1971 où les homosexuels défilent pour la première fois et elle s'engage pour le droit des prisonniers et contre la peine de mort. En 1988, elle est secrétaire générale de *SOS Racisme*. Autrice de romans, d'essais, de poèmes, de pamphlets, de biographies et d'une autobiographie, cette femme mériterait que l'on travaille sur son œuvre. Ses archives sont conservées à l'*Institut mémoires de l'édition contemporaine*. Avis aux amatrices.

EAUBONNE Françoise d', *Les Scandaleuses*, Verna/Philippe Lebaud, 1990.

Comme le titre l'indique, cet ouvrage se compose de portraits de femmes qui ont fait scandale, celles-ci ayant le choix entre trois possibilités : « servir l'homme, lui donner des enfants, les élever et se taire. Ou bien être belle pour plusieurs hommes, les servir érotiquement et se taire. Le christianisme ajoutera un seul statut marginal qui soit permis : servir Dieu, être enfermée et se taire. » On en déduit donc aisément que les femmes doivent toujours se taire, quel que soit leur choix. Les femmes citées dans ce livre sont sorcières, libertines, courtisanes, victimes, voleuses, criminelles ou marginales. C'est parmi ces dernières que Françoise d'Eaubonne repère quelques lesbiennes plus ou moins connues. Ainsi apprend-t-on que Strinberg a surpris son épouse avec sa camériste, que Christine de Suède a eu deux amantes, Ebba et la marquise d'O, que la reine Anne d'Angleterre a dû congédier sa tendre amie pour des raisons politiques, que Marie-Antoinette a eu deux amantes, la princesse de Polignac et la duchesse de Lamballe et que lady Hamilton a eu pour amante la reine de Naples. Françoise d'Eaubonne raconte ensuite la vie de Julie de Maupin, bien différente de ce qu'en a dit Théophile Gautier dans son roman. Elle consacre enfin quelques paragraphes à la comtesse de Murat mentionnée par Tallemant des Réaux et quelques pages à Catherine Strebingger, une femme libre qui vivait avec une étudiante et qui était l'amie de Wanda, l'épouse de Sacher-Masoch.

L'intérêt de cet ouvrage tient surtout à son aspect féministe qui consiste à montrer que quoi qu'elles fassent, les femmes scandalisent toujours. Je précise que c'est un livre sur les femmes et non sur les lesbiennes. On y côtoie le meilleur et le pire, depuis les empoisonneuses du Grand Siècle jusqu'à Marie Curie traînée dans la boue après son veuvage à cause de sa liaison avec Paul Langevin. D'une lecture agréable, ce livre peut être feuilleté ou lu intégralement. Pour des informations sur Françoise d'Eaubonne, on se référera à la notice précédente.

EMCKE Carolin, journaliste et philosophe allemande, autrice de trois essais.

Née en 1967, Carolin Emcke étudie la philosophie, les sciences politiques et l'histoire à Londres, Harvard et Francfort-sur-le-Main avec Jürgen Habermas dont elle est proche. Reporter de guerre de 1998 à 2013, elle couvre les guerres du Kosovo, du Liban et d'Irak. Elle narre ses souvenirs de guerre entre 1999 et 2003 dans *Von den Kriegen-Briefe an Freunde* publié en 2004. Dans *Stumme Gewalt (Violence silencieuse)* publié en 2008, elle raconte que son parrain Alfred Herrhausen, ancien porte-parole de la Deutsche Bank, a été tué le 30 novembre 1989 dans un attentat perpétré par la *Fraction armée rouge*. Elle demande qu'il soit permis aux meurtriers de passer aux aveux sans être punis pour « faire fondre le mur de glace qui enferme dans le silence les meurtriers et les victimes ». Cet appel au dialogue lui vaut le prix *Theodor Wolff. Gegen den Hass*, dont la traduction *Contre la haine* a été pu-

blée au *Seuil* en 2017, est unanimement salué par la critique. Dans *Notre désir*, elle s'interroge sur la naissance de nos attirances tout en affirmant son homosexualité. On lit dans *Wikipédia* qu'après son *coming out*, elle a été en butte à une exclusion sociale douloureuse. Enfin, dans *Quand je dis oui*, elle traite des violences subies par les femmes. Cette femme d'exception revendique *l'amor mundi* (amour ou plutôt dévouement pour le monde où nous sommes nés) tout en se confrontant à la violence des guerres et à celle que subissent quotidiennement les femmes dès leur plus jeune âge.

EMCKE Carolin, *Contre la haine (Gegen den Hass)*, Seuil, 2016, 2017.

Dans cet essai traduit de l'allemand, Carolin Emcke analyse les causes de la haine raciale, xénophobe, sexiste et homophobe. Elle se penche sur le sort des réfugiés en Allemagne, des Noirs victimes de racisme aux Etats-Unis et elle traite de la haine des femmes, des transsexuels, des gays et des lesbiennes. L'essentiel de l'essai concerne le racisme qui lui fait renvoyer dos à dos les mouvements d'extrême-droite et les islamistes qui, à leur manière, combattent pour l'homogénéité, l'ordre prétendu naturel et la pureté. Sous-titré *Plaidoyer pour l'impur*, ce livre milite pour la diversité culturelle, religieuse et sexuelle et pour l'aspiration au bonheur.

Carolin Emcke écrit : « Celui qui correspond à la norme peut croire qu'elle n'existe pas. » Elle poursuit : « En tant qu'homosexuelle et écrivain, j'appartiens moi-même à deux groupes particulièrement haïs dans ce milieu » en entendant par là les gens qui détestent les réfugiés accueillis en Allemagne et qui sont homophobes et anti-intellectuels. Elle a très souvent été confondue avec de nombreuses lesbiennes alors qu'elle ne leur ressemblait en rien, ce qu'elle a ressenti comme du mépris. Elle remarque qu'on reproche souvent aux femmes et aux lesbiennes de manquer d'humour alors qu'elles sont la proie de misogynes et de lesbophobes. Ainsi lit-on sur la quatrième de couverture de cet essai : « Le projet littéraire de Carolin Emcke n'a pas d'équivalent en France : il s'agit d'articuler journalisme au meilleur sens du terme et philosophie. Les enjeux fondamentaux liés au devenir de la démocratie dans la globalisation, à la guerre et aux droits civiques sont restitués au plus près de l'expérience. La haine n'est donc jamais envisagée comme une abstraction, mais comme une possibilité ouverte par la modernité et à laquelle cette même modernité permet de répliquer. »

EMCKE Carolin, *Notre Désir (Wie wir begehren)*, Seuil, 2012, 2018.

Dans cet ouvrage traduit de l'allemand qui tient à la fois de l'essai et de l'autobiographie, Carolin Emcke se demande comment naît le désir chez l'être humain. *Notre Désir* est selon ses propres termes « la quête des origines du moi ». Plusieurs thématiques s'entremêlent, tout d'abord celle de Daniel, un garçon rejeté par ses camarades, dont elle a été la condisciple, qu'elle a protégé avec un de ses amis à la demande d'un professeur et qui s'est suicidé à dix-sept ans. Daniel était-il homosexuel ? Carolin Emcke re-

vient plusieurs fois dans *Notre Désir* sur cette interrogation. Elle évoque aussi sa scolarité marquée par la découverte de la musique grâce à un professeur exceptionnel. « La musique, la vraie, c'est celle que je ne peux écouter sans être ébranlée. » Elle critique l'éducation sexuelle faite au collège, éducation qui se limite à la reproduction et à la contraception sans dire un mot du désir et du plaisir. Elle rappelle qu'au cours de son enfance, l'homosexualité était totalement invisible, évoque son premier baiser avec un garçon, son premier orgasme et son amitié pour Tom, un homosexuel avec qui elle a fréquenté les bars gays. Carolin Emcke a eu une vie hétérosexuelle avant de faire l'amour avec une femme à vingt-cinq ans. Une partie du livre est consacrée à une réflexion sur l'évolution du sort des gays et lesbiennes depuis l'homophobie des années 1980 (avec l'affaire du général Kiessling soupçonné d'être homosexuel) jusqu'à nos jours. Elle souligne la rareté, voire l'inexistence des modèles féminins en littérature et au cinéma quand elle était adolescente, ce qui l'amenait à s'identifier aux héros et non aux femmes. Mais elle précise : « Je n'ai jamais voulu être un homme. Je voulais simplement être libre. » *Notre Désir* s'achève sur un constat : les homosexuels sont interdits d'adoption, de mariage et de procréation médicale assistée alors que « ce qui est différent chez nous, c'est qu'un enfant n'est jamais indésirable ». Rappelant tout au long de son livre que le désir peut évoluer, elle aimerait qu'on ne limite pas son identité à son homosexualité.

Notre Désir est un des ouvrages les plus enrichissants qu'il m'a été donné de lire au cours des vingt dernières années. Carolin Emcke, en réfléchissant à ce qui a constitué son identité depuis la pré-adolescence, nous amène à réfléchir sur nous-mêmes. L'histoire de Daniel qui revient comme un leitmotiv montre ce qui aurait pu arriver à l'autrice si elle n'avait pas eu la chance d'appartenir à une classe sociale favorisée et d'avoir une mère qui savait l'aimer « d'un amour inconditionnel tout en lâchant prise ». *Notre Désir* est une réflexion sur la violence des normes sexuelles. La traduction littérale du titre, *Comment nous désirons*, montre qu'elle s'associe à celles et ceux qui ont eu un cheminement difficile pour assumer leur désir, terme qui englobe l'amour et la sexualité.

EMCKE Carolin, *Quand je dis oui (Ja heißt ja und)*, Seuil, 2019, 2019.

Dans cet essai traduit de l'allemand, Carolin Emcke remarque que dès leur enfance, les filles sont susceptibles d'être des proies, mais que leur entourage se borne à les mettre en garde sans définir l'agresseur qui pourrait s'en prendre à elles. Les adultes se taisent comme si la parole était obscène. L'ouvrage est centré sur le harcèlement des filles au quotidien quel que soit leur statut. Carolin Emcke fait d'abord référence au mouvement *#Me Too* pour ensuite passer aux violences conjugales. Elle narre l'histoire de son amie Nadia à qui elle n'a pas su ou pu venir en aide alors qu'elle était battue par son mari. Elle réfléchit aux rapports de pouvoir, aux assises idéologiques, aux conditions sociales, politiques et économiques contribuant à fa-

ciliter, cultiver et protéger les comportements de violence. Or, parce qu'elle est homosexuelle, Carolin Emcke a hésité à s'exprimer au sein du débat sur les violences subies par les femmes alors qu'elle se sent concernée quand des femmes sont harcelées et méprisées. Les normes ne sont pas faites pour elle qui affirme que le meilleur terme qui la définit est le verbe *to queer* ou *to queer something* qui signifie « contrecarrer quelque chose, le faire échouer, le gripper, le foutre en l'air. Tout ce qui cherche à essentialiser, à coaguler les identités, à définir des règles » elle le fout en l'air, sans penser à mal. Quand on reproche aux féministes d'être puritaines, Carolin Emcke répond que le mouvement *#metoo* prône l'envie de vivre la sexualité et que les abus et le harcèlement n'ont rien à voir avec la sexualité. La dignité humaine étant intangible, la honte doit changer de camp. Il faut accueillir, loger, aider les victimes de violences domestiques et combattre l'écart salarial entre les hommes et les femmes.

Ce livre est né d'une performance scénique présentée à la *Schaubühne* de Berlin en 2018. Je n'en donne qu'un mince aperçu dans ce qui, loin d'être un résumé, n'est qu'une présentation. On assiste à la réflexion d'une lesbienne féministe éprise de liberté, de respect et d'attention pour les personnes victimes de violences. Comme dans *Notre Désir*, Carolin Emcke s'interroge sur l'absence d'éducation sexuelle, l'éducation des filles et des garçons et les inégalités entre les sexes. Très nuancé, cet ouvrage est une réflexion sur le libre consentement et la dignité humaine.

ENSLER Eve, *Monologues du vagin (The Vagina Monologue)*, Baland, 1998, 1999.

Dans ce texte traduit de l'anglo américain par Christine Barbaste et destiné à la scène, Eve Ensler, qui a interviewé plus de deux cents femmes avant de le rédiger, s'intéresse au sexe féminin, c'est-à-dire au vagin. L'ouvrage est préfacé par Gloria Steinem, une célèbre journaliste américaine. Eve constate que depuis des siècles, cette partie du corps n'est pas désignée clairement, quand elle n'est pas carrément ignorée. Les septuagénaires qu'elle a interviewées ont vécu dans l'ignorance de la constitution de leur sexe uniquement considéré dans sa dimension procréative. Eve Ensler parle des règles et de la manière dont elles ont été vécues par les filles au cours de leur adolescence, depuis celle qui a été giflée par sa mère à cette occasion jusqu'à celle chez qui l'événement a été fêté par un bon repas. Elle mentionne Betty Dodson qui, depuis de nombreuses années, organise des ateliers où elle « aide les femmes à localiser, aimer et masturber leur vagin ». Eve affirme qu'elle a rencontré neuf femmes quadragénaires qui ont eu leur premier orgasme grâce à Betty. Elle rappelle que dans les pays occidentaux, on a excisé et infibulé des fillettes qui se masturbaient et que la dernière clitoridectomie a été pratiquée aux Etats-Unis en 1948 sur une enfant de cinq ans ; elle rappelle aussi qu'on excise aujourd'hui encore des fillettes, principalement en Afrique. Elle parle des femmes violées en Bosnie pendant la guerre et des femmes sans abri et victimes d'inceste. Elle mentionne une femme violée

qui a pu reprendre goût à l'existence quand elle est tombée amoureuse d'une autre femme. Elle narre l'initiation sexuelle d'une fille de treize ans par une femme de vingt-quatre ans. Elle parle d'une femme qui « aime rendre les vagins heureux » en se faisant rémunérer pour ce service. Enfin, elle raconte une naissance à laquelle elle a assisté, où elle a pu observer le vagin de la parturiente.

Cet ouvrage publié par les éditions Balland dans *Le Rayon* (qui était destiné à réunir des œuvres gays et lesbiennes) n'aborde que fort peu le lesbianisme, mais il l'aborde de façon positive. En effet, à le lire, on comprend que les femmes sont nettement plus qualifiées que les hommes pour faire découvrir le plaisir aux autres femmes. Même si les passages où l'on trouve des lesbiennes ne sont pas politiquement corrects (on peut accuser de pédophilie la femme de vingt-quatre ans qui initie une fille de treize ans ; quant à l'avocate qui fait payer ses services à d'autres femmes, elle me paraît suspecte), le fait est que ces femmes font découvrir à d'autres femmes un plaisir dont elles ignoraient tout. Ceci dit, *Les Monologues du vagin* est un ouvrage du plus haut intérêt. De nombreuses adolescentes et peut-être aussi de nombreuses femmes adultes auraient tout intérêt à le lire.

ENSLER Eve, *Monologues du vagin (The Vagina Monologue)*, Denoël, 1998, 2001, 2005.

Dans ce texte traduit de l'anglo américain et adapté par Dominique Deschamps, on retrouve l'essentiel de la précédente traduction des *Monologues du vagin*, mais avec quelques changements. L'avant-propos de Gloria Steinem a disparu. Le texte sur les menstruations a été considérablement raccourci. En revanche, un texte sur le clitoris, où Eve Ensler affirme que c'est le seul organe du corps humain fait pour le plaisir, a été ajouté, ainsi qu'un texte sur un homme qui aimait le vagin de sa compagne, celle-ci ayant vécu « une expérience formidable avec lui ». Un autre texte a été ajouté, inspiré par l'interview de Whoopi Goldberg, intitulé *Mon vagin est en colère*, où la narratrice s'indigne au sujet des tampons dépourvus de lubrification, des papiers de toilette rugueux, des déodorants et des examens vaginaux. On trouve aussi l'ajout d'un texte où l'auteur est indignée par l'interdiction de vente des vibromasseurs dans les Etats suivants : Texas, Géorgie, Ohio et Arkansas alors que dans ces Etats, les armes sont en vente libre. Elle ajoute qu'on n'a jamais vu « un massacre collectif causé par un vibromasseur ». Enfin, Eve Ensler termine son livre par un hommage aux *Guerrières du Vagin* où elle s'indigne au sujet des violences faites aux femmes, viols de toutes sortes, esclavage sexuel et féminicides. Après avoir voyagé pendant cinq ans dans quarante pays, elle a constaté que les *Guerrières du Vagin* sont partout et que leurs actions sont irremplaçables. Chaque année le *V-Day* sert à les rappeler à travers le monde.

Quand on compare les deux versions de cette œuvre, on constate que les textes qui ont disparu ont été remplacés par d'autres dans la nouvelle version. Le texte sur l'homme qui aimait les vagins a sans doute été écrit parce

que tous les hommes de la première version étaient obtus, ignorants ou brutaux. Les textes qui mettent en scène des lesbiennes ont été sauvegardés. Même s'ils ne sont pas politiquement corrects (on peut accuser de pédophilie la femme de vingt-quatre ans qui initie une fille de treize ans ; quant à l'avocate qui fait payer ses services à d'autres femmes, elle me paraît suspecte), le fait est que ces femmes font découvrir à d'autres femmes un plaisir qu'elles ignoraient. En comparant les deux versions, je craignais qu'on ne soit allé dans le sens d'une censure. Il n'en est rien. Ces deux versions ne peuvent que donner à réfléchir et déculpabiliser de nombreuses femmes. Je ne peux ici que répéter ce que j'ai écrit au sujet de la précédente version de cette œuvre magistrale : ce livre est un ouvrage du plus haut intérêt. De nombreuses adolescentes et peut-être aussi de nombreuses femmes adultes auraient tout intérêt à le lire.

ERHEL Catherine et LEGUAY Catherine, *Prisonnières*, Stock, 1977.

Comme le titre l'indique, cet ouvrage traite des femmes internées dans les prisons françaises. Catherine Leguay est une ex-prisonnière et Catherine Erhel a travaillé comme éducatrice auprès des détenues. Leur livre décrit les conditions de vie des détenues qu'elles ont interviewées. Au cours des années 1970, le règlement interdisait aux prisonnières tout échange de correspondance, toute affection, tout groupe de discussion entre elles pour des raisons de sécurité. Une amitié naissante entre deux femmes était aussitôt suspectée d'homosexualité, ce qui était très mal vu, aussi bien par les gardiennes que par les autres détenues. Contrairement à ce qu'on lit dans le roman de Francis Carco et voir dans certains films de Claude Lelouch et de Bertrand Blier, il était impossible d'avoir une liaison avec une femme à l'intérieur de la prison parce qu'on n'y avait aucune intimité. Les amours entre femmes y étaient très rares et prenaient souvent la forme d'un rapport mère/fille. Les rapports affectifs privilégiés étaient limités à l'échange de lettres, au rapide baiser sur la joue et au frôlement des mains. La plupart des détenues avaient le culte de la photographie de l'homme de leur vie, les femmes n'existant qu'en fonction du regard masculin et la sexualité ne pouvant être conçue qu'avec un homme, donc au-dehors. Quant à l'homosexualité, seulement pensée comme la recherche d'une suppléante à un partenaire masculin, elle était restreinte au mythe du « Jules ».

Cet ouvrage met à mal le mythe de la prison de femmes où s'épanouiraient des amours de lesbiennes exaltées. Pour les deux autrices, ce mythe n'est qu'un fantasme masculin. Elles soulignent la différence entre la sexualité revendiquée des prisonniers qui se vantent de se masturber et celle des femmes qui, n'existant qu'en fonction des hommes et de leurs prétendus besoins, ne revendiquent rien de semblable. Une détenue sexagénaire, qui parle de masturbation, est traitée de vicieuse et de salope par les autres femmes. En revanche, la plupart d'entre elles souffrent d'aménorrhée, d'obésité et de maux de ventre, phénomènes qui ne sont pas traités sérieusement par les médecins. Cet ouvrage ayant été publié il y a plus de quarante ans, on peut

espérer qu'il y a eu une évolution dans la manière de traiter les détenues. On pourra comparer ce livre à *La Prison ruinée* de Brigitte Brami dont j'ai rendu compte dans le deuxième tome d'*Entre femmes*.

ESTEBAN Isabel, *Les Pieds de Sam, La Cerisaie*, 2008.

Quand Camille, la narratrice de ce roman, avait treize ans, sa mère a disparu et n'a plus donné de nouvelles. A vingt ans, Camille rencontre Maud à la faculté et vit avec elle. Maud a un ami d'enfance, Sam, qui meurt dans une forêt du Morvan alors qu'il avait rendez-vous avec Camille. Sam avait une liaison avec un étudiant, Yann. Camille se sent responsable de la disparition de sa mère et de la mort de Sam. Quinze ans plus tard, elle vit dans l'appartement parisien de Maud et s'adonne à la peinture. Maud voyage en Afrique et Yann, l'ami de Sam, est professeur à l'université. Il demande à Camille d'exposer une partie de ses toiles pendant un colloque qu'il organise à la faculté. Camille va chercher ses tableaux dans la maison de famille de Maud où elle a l'habitude de les entreposer. C'est alors qu'elle rencontre Alice, une femme d'une soixantaine d'années, blessée et peu loquace. Elle la soigne, la nourrit et la remet d'aplomb. Qui est Alice ? Quel lien entretient-elle avec Sam, Yann, Camille et Maud ? Camille réussira-t-elle à échapper au sentiment de culpabilité qui la mine ? Vous le saurez en lisant *Les Pieds de Sam*.

Peut-être dois-je rappeler qu'Isabel Esteban est le pseudonyme d'Isabel Ascencio. *Les Pieds de Sam* est un roman d'initiation. L'auteurice a mis en exergue à son roman un passage de *Femmes qui courent avec les loups*, sans doute pour nous rappeler que notre éducation nous amoindrit et nous interdit de nombreuses voies. Nous devons donc nous ressourcer dans les forces de la nature pour être vraiment nous-mêmes et donner notre pleine mesure. En effet, la liaison entre Maud et Camille ne suffit pas à donner un équilibre à celle-ci. Mais quand Camille se trouve face à Alice, cette femme qu'elle rencontre dans la forêt du Morvan et qui, petit à petit, l'initie aux ensorcellements de la nature, elle progresse. Tous les personnages féminins du roman s'apparentent à Alice, qu'il s'agisse d'Olga, la concierge russe de Camille, qui évoque Baba Yaga, de Maud qui collectionne les statues africaines et de deux fillettes proches des fées, Diane et Artemis. La scène du solstice d'hiver est particulièrement évocatrice. Cet ouvrage est un hymne aux femmes proches de la nature et à la forêt morvandelle.

ETXEBARRIA Lucia, *Beatriz et les corps célestes (Beatriz y los cuerpos celestes)*, Denoël, 1998, 2001.

Beatriz, la narratrice de ce roman traduit de l'espagnol, vit à Madrid jusqu'à dix-huit ans. Comme elle ne s'entend pas avec sa mère, son père l'envoie à Edimbourg poursuivre des études d'anglais. Elle y rencontre Cat, une jeune femme avec qui elle a une liaison et dont elle partage l'appartement. Mais elle est persuadée que Cat l'aime plus qu'elle ne l'aime. Elle vit dans le souvenir de Monica qui est restée à Madrid. A vingt-deux ans, ses études terminées, elle part d'Edimbourg sans prendre congé de Cat qu'elle laisse

endormie. Rentrée à Madrid, elle cherche à revoir Monica. La mère de celle-ci lui apprend que sa fille, qui a fait une overdose, est en cure de désintoxication. Beatriz narre alors les années passées auprès de Monica, leur rencontre au collège quand Beatriz avait douze ans et que son amie, qui en avait treize, redoublait sa quatrième, les amants de celle-ci et la fascination de Beatriz pour cette adolescente exceptionnelle. Consciente d'être amoureuse de Monica et prête à tout pour ne pas la perdre, elle se met à la fin de ses années de lycée à vendre de la drogue avec elle tout en menant une vie de noctambule. Mêlée à un trafic d'armes, elle manque être violée et ne s'en sort qu'en donnant des coups de couteau à son agresseur. C'est alors que Monica lui annonce qu'elle veut se marier avec Javier, un garçon fortuné. Beatriz rentre alors chez ses parents et fait une dépression nerveuse. Son père lui propose ensuite de quitter Madrid pour poursuivre ses études à Edimbourg. Quand Beatriz revoit Monica qui ne lui a donné aucun signe de vie pendant les quatre années qui viennent de s'écouler, elle constate qu'elle est transformée par sa cure de désintoxication dans un établissement religieux. Eteinte, Monica est devenue un astre mort.

Ce roman met en scène trois jeunes femmes qui n'ont pas reçu d'amour au cours de leur enfance. Cat, dont le père est mort quand elle avait onze ans, avait une mère constamment de mauvaise humeur qui s'est remariée très vite après le décès de son mari sans se soucier de sa fille. La mère de Beatriz, épileptique, a été élevée pour être une bonne épouse et une bonne mère. Elle a été fusionnelle avec sa fille pendant toute l'enfance de la petite, mais n'a pas compris qu'à l'adolescence, elle veuille échapper à son influence. Quant au père de Beatriz, mari infidèle et père absent, il ne lui a été d'aucun secours. La mère de Monica, rédactrice en chef d'un magazine de mode, n'a pas un instant à consacrer à sa fille, ne lui a jamais tenu la main (comme la mère de Violette Leduc) et ne lui pardonne pas de lui rappeler son âge. Quant au père de Monica, il ne lui donne signe de vie que deux fois par an en lui téléphonant à Noël et pour son anniversaire. Quand on lit les biographies de ces parents, on a l'impression que les mères de Beatriz et Monica illustrent l'ouvrage de Phyllis Chesler, *Les Femmes et la folie*, auquel je consacre une notice plus haut. En effet, lorsque Monica trouve dans la chambre de sa mère des amphétamines et des calmants, Beatriz se rend compte que sa mère, abonnée aux neuroleptiques, prend beaucoup de médicaments identiques à ceux de la mère de Monica. Après avoir lu la vie de ces parents, on ne s'étonnera pas que Beatriz ait été fascinée par Monica et qu'elle ait été prête à tout pour lui plaire. Beatriz se défend plusieurs fois d'être lesbienne, préférant dire qu'elle aime Monica et qu'elle aime des personnes. Au cours de son séjour à Edimbourg, elle a une liaison avec Ralph, satisfaisante sexuellement, sans plus, Ralph refusant de lui donner davantage au grand regret de Beatriz. Le livre de Lucia Etxebarria est un roman d'amour, l'amour de Beatriz pour Monica, mais c'est un amour qui n'est qu'une dépendance, donc un sentiment négatif dépassé à la fin du roman. J'aimerais que la romancière donne une suite à cet ouvrage.

FAIRCHILD BETTY et HAYWARD Nancy, « J'ai quelque chose à vous dire » (*Now that you know*), L'Homme, 1979, 1989, 1991.

Cet ouvrage traduit de l'anglo-américain a pour sous-titre *Faire face à l'orientation sexuelle de son enfant*. Il s'adresse aux parents qui ont des enfants homosexuels. Betty Fairchild a un fils, Glenn, qui s'est confié à elle quand il avait dix-sept ans pour lui dire qu'il était gay, ce qu'elle a eu beaucoup de mal à accepter. Quant à Nancy Hayward, qui savait qu'il existait à New York, où elle habitait, une communauté importante d'hommes gais aimés et respectés par leur entourage, elle était mieux préparée à la déclaration de sa fille Avril quand celle-ci lui a dit qu'elle était lesbienne. Ces deux femmes sont devenues membres du mouvement *Parents of Gays* (*Parents d'enfants gays*) où des parents « travaillent ensemble à acquérir une vision positive de l'homosexualité, ainsi qu'à renforcer et approfondir les liens familiaux ». Fortes d'une telle expérience et de leurs rencontres avec des centaines de parents d'homosexuels, elles ont rédigé « *J'ai quelque chose à vous dire* » pour éclairer les parents qui viennent de découvrir que leur enfant est homosexuel. Le livre aborde le vécu des enfants gays et celui de leurs parents. Il tente de définir l'homosexualité, décrit les métiers que les gays et les lesbiennes peuvent pratiquer (l'enseignement étant le plus difficile !). Les autrices se penchent sur les couples d'homosexuels, ainsi que sur les rapports que ceux-ci peuvent avoir avec les religions. Enfin, les deux autrices narrent l'histoire de leur mouvement *Parents of Gays*. La première édition de 1979 s'arrête là. La seconde édition de 1989 comporte un chapitre sur le sida. Pourvu d'une bibliographie commentée d'ouvrages qui ne sont pas traduits en français, c'est un livre à placer dans toutes les bibliothèques de prêt qui se respectent.

Bien que datant de plusieurs décennies, ce livre est malheureusement toujours d'actualité. La plupart des gens ignorent entièrement ce que vivent les homosexuels si bien que lorsqu'ils découvrent que leur enfant fait partie du lot, leurs réactions sont souvent affligeantes. Ce livre, qui contient de nombreux témoignages de lesbiennes et de gays ainsi que des membres de leurs familles, pallie cette carence. Les deux autrices, non seulement pourfendent les stéréotypes attachés à l'homosexualité, mais encore conseillent aux parents et à leurs enfants d'avoir une attitude positive dans leurs rapports familiaux. En lisant ces témoignages, les homophobes constateront que les homosexuels sont des personnes presque en tous points identiques aux hétérosexuels et que l'acceptation de l'homosexualité de leur enfant ne peut que contribuer à l'épanouissement de tous. J'ajoute enfin qu'en France, les parents d'enfants gays et lesbiennes peuvent s'adresser à l'association *Contact* qui a une antenne dans chaque département de notre pays.

FALUDI Susan, *Backlash la guerre froide contre les femmes* (*Backlash, The Undeclared War Against Women*), Des Femmes, 1991, 1993.

Dans cet ouvrage traduit de l'anglo-américain, Susan Faludi affirme que depuis le début des années 1980, la condition des femmes s'est dégradée, la

plupart des hommes remettant en question les acquis des vingt années précédentes. En effet, *backlash* signifie *revanche* ou *retour de bâton*. On assiste depuis le début des années 1980 à une puissante contre-offensive qui vise à enlever aux femmes les maigres acquis que les féministes de la deuxième vague ont obtenus de haute lutte grâce à leurs actions militantes. Les antiféministes accusent les féministes d'avoir fait subir aux femmes célibat forcé, divorces désastreux, infécondité, détresse mentale et crèches où l'on martyrise les enfants. Susan Faludi démontre que ces prétendues calamités ne reposent sur aucune étude sérieuse et que dans leur existence, les antiféministes sont loin de s'en tenir au mode de vie qu'ils préconisent pour l'ensemble de la population. Elle affirme qu'aux Etats-Unis, chaque avancée féministe a aussitôt été suivie d'une revanche, les hommes s'étant opposés quatre fois à l'amélioration de la condition des femmes. « La lutte pour les droits des femmes s'est intensifiée au milieu du XIX^e siècle, au début du XX^e siècle, au début des années 1940 et au début des années 1970. Et chacun de ces combats a été suivi d'une revanche. » Elle étudie ensuite les aspects de la revanche dans la culture de masse, presse, cinéma, télévision, mode, esthétique et cosmétique. Elle désigne clairement les agitateurs et les idéologues de la revanche, notamment Paul Weyrich, leader de la nouvelle droite, qui diabolise les féministes en traitant le mouvement de libération des femmes de mouvement anti-familial. En s'alliant aux religieux intégristes, les membres de la nouvelle droite luttent contre l'égalité des sexes, la contraception, l'avortement et militent pour que les épouses soient soumises à leurs maris et qu'elles restent au foyer en étant entretenues par eux. Elle remarque qu'après l'élection de Ronald Reagan en 1980, les femmes disparaissent des fonctions officielles et qu'elles sont pénalisées par de nombreuses coupes budgétaires. En outre, l'antiféminisme contamine beaucoup d'universitaires, quelles que soient leurs opinions politiques. Enfin, elle dévoile les conséquences de la revanche sur le psychisme, le travail et le corps féminin en citant les cas de femmes victimes du pouvoir masculin dans ces trois domaines.

L'ouvrage monumental de Susan Faludi est incontournable. On y apprend que toute avancée féministe est aussitôt suivie d'un retour de bâton qui tend à limiter l'univers des femmes à leur foyer et à leurs enfants. C'est en faisant cette découverte qu'on comprend combien il serait utile de traiter de l'histoire des luttes féministes dans les manuels scolaires des collèges et des lycées. On voit notamment comment de soi-disants spécialistes affirment des contrevérités dans les médias et comment ce sont les livres antiféministes qui sont choisis par les éditeurs au détriment d'études fondées sur l'observation rigoureuse des faits. Dans la mesure où nous sommes à nouveau dans une période de revanche, où l'on assiste à des bouleversements qui bafouent les droits les plus élémentaires, il est bon de relire cet ouvrage vieux de trente ans qui nous avertit que les avancées du féminisme ne sont jamais acquises définitivement. Susan Faludi, née en 1959, est une journaliste américaine. Son livre, qui a reçu le *National Book Critics Circle Award* en 1991,

est un classique féministe. En 1991, elle a reçu également le *Prix Pulitzer* pour une enquête qui a révélé le coût humain de la haute finance. En 2014, des féministes de renom ont vérifié la pertinence des observations de Susan Faludi dans *Backlash*, observations qui sont, hélas, toujours d'actualité.

FAURE Lucie, *L'Autre Personne*, Julliard, 1968.

Ce roman met en scène plusieurs bourgeois parisiens dont un psychanalyste, Christian Lamblin. L'une de ses patientes, Geneviève Harbant, qui est rédactrice en chef d'un journal féminin à grand tirage, a quitté son mari parce qu'il la trompait avec Nadia. Mais même après qu'il a rompu avec Nadia, Geneviève reste hantée par cette femme. Elle s'arrange pour la rencontrer, l'invite à dîner, se met à la désirer et passe la nuit avec elle alors qu'elle n'a jamais eu de rapports sexuels avec d'autres femmes auparavant. Nadia n'en est pas à sa première expérience saphique, ce qui inquiète un peu sa partenaire qui cherche à la dominer. Or « là où elle cherchait vengeance, éclaircissements, confidences, elle découvrait un corps, des caresses inattendues ». Surprise qu'elle puisse désirer autant une femme qui lui fait horreur, elle décide de rompre. Mais n'y arrivant pas, elle revoit plusieurs fois Nadia. Peu après, alors que les deux femmes déjeunent ensemble, Geneviève voit dans le regard des clients du restaurant qu'elles leur offrent le spectacle d'un couple de femmes. Honteuse, elle ne peut supporter cette réalité. Prétextant un malaise, elle s'enfuit et ne revoit pas Nadia. Le soir même, elle fait une tentative de suicide. Peu après, elle entame une psychanalyse avec Lamblin.

Il aurait été fastidieux de résumer les aventures des personnages hétérosexuels de ce roman. Je me contente d'ajouter que Jacques Bernis, un ami de Lamblin, le consulte pour lui confier qu'il est attiré par les garçons, qu'il avait déclaré à son père qu'il voulait vivre avec un certain Dominique et que son père s'était alors effondré en lui avouant qu'il avait connu les mêmes souffrances que lui. Il lui avait conseillé de se marier, ce que Jacques a fait, mais le mariage étant un échec, il a divorcé. Nous avons donc affaire dans ce roman à deux exemples d'homophobie intériorisée. Lucie Meyer, née en 1908, épouse en 1931 Edgar Faure, avocat et homme politique de la Quatrième République. Réfugiée avec son mari et leur fille en Tunisie en 1942 puis à Alger, elle est attachée au Commissariat des affaires étrangères du Comité français de la Libération nationale. Avec Robert Aron, elle crée en 1943 la revue *La Nef* dont elle assure la direction jusqu'à sa mort. Proche des milieux de la Gauche intellectuelle parisienne à l'heure de la décolonisation de l'Afrique du Nord, elle assiste son mari dans ses fonctions politiques, défendant souvent des positions plus avancées que les siennes tout en évitant de se placer sur le devant de la scène politique. Elle meurt en 1977.

FERNANDEZ Dominique, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, Stock, 2001.

Comme l'indique le sous-titre, *Art et homosexualité*, cet ouvrage recueille et commente des œuvres d'art dans lesquelles les homosexuels peuvent se

reconnaître. Il se compose de treize chapitres consacrés à l'art occidental et d'un chapitre traitant de l'art de l'Extrême-Orient. On ne s'étonnera pas que l'auteur fasse une large part à l'homosexualité masculine et une part beaucoup plus mince au lesbianisme du fait que les œuvres où figurent des lesbiennes sont assez rares. On n'y trouve qu'un vase grec pour l'Antiquité (vase commenté par Sandra Boehringer dans *L'Homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*) et un tableau représentant Gabrielle d'Estrées pour la Renaissance. Au XVIII^e et au XIX^e siècles, les œuvres représentant des scènes saphiques sont plus nombreuses, de Boucher à Renoir. Le thème des deux amies, cher à Marie-Jo Bonnet, est illustré au XX^e siècle par des tableaux de Picasso et de Casorati. Deux huiles de Tamara de Lempicka figurent en bonne place ainsi qu'une gouache d'Egon Schiele, une huile de Klimt, une huile d'Otto Dix et une aquarelle de Grosz. Dans le chapitre sur les dictatures, j'ai découvert l'existence du *Repos de Diane* d'Ivo Salinger. Quant au chapitre sur la société permissive, il est illustré par un tableau de Paul Delvaux. Cet ouvrage comporte une bibliographie et un index.

Ce superbe livre d'art reproduit à merveille, et en couleurs, de nombreux chefs-d'œuvre du patrimoine artistique de l'humanité. Je ne reproche pas à Dominique Fernandez d'avoir fait la part belle aux éphèbes, je regrette seulement que *Les deux amies* de Marie-Jo Bonnet (ouvrage que j'ai commenté dans le deuxième tome d'*Entre Femmes*), ne bénéficient pas d'un tel traitement, les illustrations qui y figurent n'étant qu'en noir et blanc. Dominique Fernandez, né en 1929, est l'auteur de nombreux ouvrages. Se flattant d'être le premier académicien ouvertement gay, il a fait figurer Ganymède sur le pommeau de son épée.

FIRESTONE Shulamith, *La Dialectique du sexe (The Dialectic of Sex)*, Stock, 1970, 1972.

Pour Shulamith Firestone, le déséquilibre entre les sexes trouve son origine dans la biologie, les femmes asservies par les maternités étant protégées, mais aussi asservies par les hommes. La famille se composant d'un homme qui a le pouvoir sur sa femme et ses enfants, la structure familiale est la source de l'oppression psychologique, économique et politique des femmes et des enfants. Pour abolir les classes sexuelles, il est nécessaire que les femmes se révoltent et qu'elles assument le contrôle de leur fertilité, ce qui implique un contrôle des institutions sociales concernant la gestation et l'éducation des enfants. Le féminisme radical met en question non seulement les relations fondamentales entre les sexes, mais encore entre les parents et les enfants. Il attaque ainsi dans ses racines le principe psychologique du rapport domination/soumission. L'autrice, qui souligne les points communs entre féminisme et freudisme, milite pour une abolition de l'enfance. Pour elle, « l'enfance, c'est l'enfer ». Une révolution féministe doit tenir compte de l'asservissement des enfants. Shulamith Firestone étudie aussi les rapports entre sexe et racisme, les femmes étant opprimées comme les Noirs par les hommes blancs. Elle observe que l'amour, vécu différemment par les

hommes et par les femmes, se corrompt du fait d'une inégale répartition de pouvoir entre les sexes. Seul l'amour entre deux égaux est un enrichissement, chaque personne se développant grâce à l'autre. L'oppression sexuelle se maintient par l'exploitation de la sentimentalité dont les composantes sont l'érotisme, le mythe de la personnalisation du sexe et l'idéal esthétique. Pour que naisse un art féminin, il faudrait renier toute la tradition culturelle qui est masculine, l'histoire de la culture reflétant la dichotomie sexuelle dans sa structure et son développement. Shulamith Firestone milite pour une contraception qui limiterait l'explosion de la population, voire une reproduction artificielle qui soulagerait les femmes, et pour une technologie qui transformerait la relation de l'homme avec le travail. « La double malédiction qui condamnait l'homme à gagner son pain à la sueur de son front et la femme à enfanter dans la douleur serait effacée par la technique, et pour la première fois, une vie pleinement humaine deviendrait possible. »

Il est indispensable de lire *La Dialectique du sexe* si l'on veut comprendre en quoi consiste le féminisme radical. Pour Shulamith Firestone, la dichotomie sexuelle biologique est la cause fondamentale de la domination masculine, de l'exploitation des classes économiques, du racisme, de l'impérialisme et de l'irresponsabilité écologique. L'autrice montre que Marx et Engels n'ont pas perçu le substrat sexuel de la dialectique historique. Quant à Freud, il a accepté comme allant de soi le contexte social dans lequel la répression sexuelle serait immuable. Shulamith Firestone s'appuie sur les travaux de Philippe Ariès pour affirmer que la notion d'enfance est récente. Pour elle, il faut libérer les enfants au même titre que les femmes. Certes, ses propositions, qui impliquent la reproduction artificielle et une technique qui nous libérerait entièrement du travail, sont utopiques. Mais force est de constater que son analyse de l'oppression est lumineuse. Shulamith Firestone (1945-2012) est une féministe radicale canadienne qui a milité aux Etats-Unis. Elle a publié *The Dialectic of Sex* à vingt-cinq ans. Elle a été une précurseuse en ce qui concerne la technologie et le genre.

FIRESTONE Shulamith, *Pour l'abolition de l'enfance (Down with Childhood)*, Tahin party, 2007, 2016.

Cet ouvrage propose une nouvelle édition du chapitre de *La Dialectique du sexe*, le quatrième, consacré à l'enfance. Comme ce livre fondamental de Shulamith Firestone n'a pas été réédité depuis 1972 et qu'on trouve *Pour l'abolition de l'enfance* en lecture gratuite sur *Internet*, je le mentionne ici. L'autrice, qui s'appuie sur les travaux de Philippe Ariès, montre que la notion d'enfance est récente et milite, comme le titre l'indique, pour son abolition. Le statut de mineur confine l'enfant dans la dépendance physique et économique, la répression sexuelle et la répression par la scolarisation. « À chaque minute de sa vie, l'enfant subit une contrainte. Elle écrit : « L'enfance, c'est l'enfer. » Pour Shulamith Firestone, c'est aux féministes (ex-enfants et femmes-enfants asservies en tant que telles) de libérer les enfants de

leur sujétion. Il faut décoloniser les enfants au même titre que les femmes et les prolétaires.

L'introduction de cet ouvrage rappelle que plusieurs dizaines d'établissements scolaires sont vandalisés ou incendiés régulièrement et que des dizaines de milliers de mineurs des deux sexes refusent chaque année l'enfermement familial et fuguent, en désertant également les écoles. Après avoir énuméré des groupes d'enfants et d'adolescents qui refusent leur condition, l'auteur nous apprend que « dans divers pays, des enfants ou ados ont créé des listes sur internet (cf. <http://kraetzae.de/links/>) pour exprimer et organiser le refus de leur mise sous tutelle. » A la fin du livre, on trouve une bibliographie sur ce sujet ainsi que la mention d'associations comme *Les Enfants d'abord* qui visent à déscolariser les enfants. On peut lire ce livre en suivant ce lien : http://www.education-authentique.org/uploads/PDF-DOC/FAE_-Pour_abolition_de_enfance_Firestone.pdf.

FLORY Eli, *Ces Femmes qui aiment les femmes*, L'Archipel, 2007.

Cet ouvrage se présente sous la forme d'une enquête sur les lesbiennes. Chacun des dix chapitres traite d'un point précis : les idées reçues sur les lesbiennes, le vocabulaire pour les désigner, leur place dans l'histoire, la bisexualité, la socialité lesbienne, le placard, la sexualité, la législation, l'éventualité d'un mariage lesbien (l'ouvrage a été publié en 2007), l'homoparentalité et les dernières tendances lesbiennes. L'annexe donne des informations sur l'homosexualité dans le monde et sur les avancées juridiques pour les homosexuels des deux sexes et s'achève sur un tableau qui fait le point sur les possibilités offertes aux couples de même sexe en Europe. Ce livre s'appuie à la fois sur des témoignages et sur des ouvrages récents, essentiellement les travaux de Stéphanie Arc, Anne et Marine Rambach, Marie-Jo Bonnet, Didier Eribon, Martine Gross, Frédéric Martel, Nicole Albert et Laure Murat. Sont aussi cités des ouvrages collectifs comme *Une Histoire de l'homosexualité* sous la direction de Robert Aldrich, le *Dictionnaire des cultures gaies et lesbiennes*, sous la direction de Didier Eribon et le *Dictionnaire de l'homophobie* sous la direction de Louis-Georges Tin.

J'ai lu *Ces Femmes qui aiment les femmes* avec beaucoup de plaisir car cet ouvrage, qui fait le point sur les sujets qui touchent les lesbiennes, est à la fois sérieux et d'un accès facile. Seul le chapitre sur le mariage mériterait d'être remis à jour. Eli Flory cite de nombreux livres ayant des lesbiennes pour autrices, elle renvoie également à des sites que l'on trouve aisément sur *Internet*. Son livre est donc à conseiller à quiconque veut avoir une vue d'ensemble sur l'homosexualité féminine. Il peut aussi servir de point de départ à qui veut approfondir ses connaissances sur ce sujet. Eli Flory, née en 1974, est une agrégée de lettres qui enseigne dans la banlieue parisienne. Elle est chroniqueuse et critique littéraire au *Magazine des Livres* et anime *Du coq à l'âne*, un blog qui traite de l'actualité littéraire. Elle a publié deux autres ouvrages, *La barbe d'Olympe de Gouges et autres objets de scandale* et *Une poupée au pays de Daech*.

FRAISSE Geneviève, *Les Deux Gouvernements : la Famille et la Cité*, Gallimard, 2000.

Dans cet essai, Geneviève Fraisse étudie l'évolution du statut des femmes et de leurs rapports avec les hommes depuis la publication du *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau jusqu'à nos jours, la théorie du contrat social détachant la sphère privée et familiale de la réflexion politique. Geneviève Fraisse évoque la façon dont les penseurs Louis de Bonald, Alexis de Tocqueville, Joseph Proudhon, Charles Fourier, Emile Durkheim et Alain ont conçu le lien entre la sphère privée et la sphère publique. Elle montre que la séparation entre le privé et le public a freiné la construction démocratique de l'égalité des sexes. Il est donc nécessaire de réintroduire une pensée qui lie politiquement la vie privée et la vie publique des femmes (qui accomplissent actuellement le travail domestique et le travail rémunéré). Ainsi propose-t-elle que les hommes partagent avec les femmes l'éducation des enfants. Penser ensemble les deux gouvernements, le domestique et le politique, permettra de trouver une articulation possible entre vie familiale et vie sociale.

Geneviève Fraisse, née en 1948, est une philosophe, autrice d'une vingtaine d'ouvrages dont les travaux portent sur l'épistémologie politique de la pensée féministe. Docteure d'État, elle est directrice de recherche au CNRS depuis 1997 et professeure invitée à l'université Rutgers (États-Unis). Codirectrice du volume 4 de *l'Histoire des femmes en Occident* avec Michelle Perrot, elle travaille depuis la fin des années 1970 avec des historiennes pendant une vingtaine d'années. Déléguée interministérielle aux droits des femmes de 1997 à 1998 et députée au Parlement européen de 1999 à 2004, elle a été élue sur la liste menée par Robert Hue. Elle a également été productrice à France Culture (*L'Europe des idées*) de 2004 à 2008.

FRIEDAN Betty, *La Femme mystifiée (The Feminine Mystique)*, Gonthier, 1964.

Dans cet ouvrage traduit de l'anglo-américain, Betty Friedan constate que la majorité des femmes américaines d'après guerre sont en proie à un indéfinissable malaise. On leur a proposé comme unique modèle celui de la ménagère confinée dans des travaux répétitifs et sans autre but dans la vie que de servir leur mari et leurs enfants. La femme au foyer leur ayant été présentée comme la quintessence de la femme féminine, les jeunes femmes ont négligé leurs études pour s'adonner à la chasse au mari et n'ont pas tardé, une fois mariée, à mettre au monde quatre ou cinq enfants. Betty Friedan consacre ensuite un chapitre aux luttes des féministes de la première vague qui ont fait de brillantes études, ont milité pour l'égalité entre les hommes et les femmes et ont obtenu le droit de vote en 1920. Certaines ont même fait une carrière professionnelle, ce qui est déconseillé aux jeunes femmes d'après-guerre, l'intellectuelle leur étant présentée comme un épouvantail qui fait fuir les hommes. Betty Friedan met en cause la psychanalyse, l'anthropologie et les éducateurs qui ont donné aux filles une formation différente de celle des garçons. Elle affirme que l'épanouissement intellectuel des femmes va de pair

avec leur épanouissement sexuel. C'est au moment où les Soviétiques ont envoyé un satellite dans l'espace que l'on s'est rendu compte brutalement que l'on s'était privé de l'intellect de la moitié de la population américaine et qu'on avait laissé sciemment le cerveau des femmes en friche. Elle met en exergue les conséquences du confinement des femmes, celles-ci souffrant d'un sentiment de vide qu'elles cherchent à combler par l'alcool et les aventures sexuelles. Certaines font de graves dépressions qui peuvent aller jusqu'au suicide. Leurs maris se détournent d'elles, leurs enfants sont immatures et peuvent même être victimes de leurs violences. Betty Friedan compare le sort de ces femmes au foyer à celui des prisonniers enfermés dans les camps de concentration. Pour venir à bout de ce problème, il faut que les femmes refusent le rôle de la ménagère parfaite, qu'elles refusent de choisir entre la vie familiale et la carrière professionnelle et qu'elles trouvent un travail personnel et créateur. Elles peuvent s'orienter vers un art, une science, la politique ou une profession libérale. Elle souligne l'importance de l'instruction, d'études menées jusqu'au bout avec sérieux et intérêt et non pour trouver un mari qui gagne confortablement sa vie. Enfin, les femmes doivent tenir leur place dans le domaine politique afin de peser sur les décisions prises par leurs représentants. Elle conclut : « Qui sait de quoi seront capables les femmes une fois libres de devenir elles-mêmes ? Qui sait ce que pourra l'intelligence féminine quand elle n'aura plus à refuser l'amour pour s'épanouir ? Elle n'en est qu'à ses débuts cette quête de la femme. Mais les temps sont proches où les voix de la mystique féminine se tairont devant cette voix intérieure qui guide la femme vers l'accomplissement de soi. »

J'ai hésité avant d'inclure cet ouvrage dans le mien. Mais après l'avoir relu, cette notice me paraît indispensable. En effet, sur le plan historique, Betty Friedan montre que le sort des femmes ne bénéficie pas d'un progrès continu, mais qu'il subit de sérieux retours en arrière. La contre-révolution consécutive à la Deuxième Guerre mondiale en est la preuve éclatante. Elle montre aussi que la contrainte à l'hétérosexualité a été systématiquement organisée par les psychologues, les éducateurs et le monde des affaires, la femme au foyer étant une consommatrice chérie par les fabricants de produits inutiles qui créent des besoins entraînant de perpétuels achats. Betty Friedan est une féministe réformiste qui pense que les progrès s'accompliront en partenariat avec les hommes et non en rupture avec eux. De ce fait, elle a sans doute touché beaucoup plus de femmes que les féministes radicales. Mais ses vues sur l'homosexualité sont sommaires. Elle affirme qu'il y a plus d'hommes homosexuels que de lesbiennes, pense qu'ils sont souvent immatures, obsédés par le sexe et dépendants de leur mère et qu'ils ont des problèmes qu'elle n'attribue pas au rejet qu'ils subissent. Pour elle, la majorité des femmes s'épanouissent comme épouses et mères, mais elles doivent mener de front les tâches ménagères et une carrière valorisante. On pourra rapprocher la femme au foyer décrite par Betty Friedan de l'héroïne de *Toilettes pour femmes* de Marilyn French, ouvrage dont j'ai rendu compte dans le premier tome d'*Entre Femmes*. Cette héroïne ne se met à étudier qu'après

avoir été quittée par son mari alors qu'une de ses amies, qui est lesbienne, fait carrière à l'université. Betty Friedan, née en 1921, est une féministe de premier plan qui a été mariée et a eu trois enfants.

GARRETA Anne, *Sphinx*, Grasset, 1986.

Dans ce roman rédigé à la première personne, la narratrice, qui achève à vingt-deux ans des études de théologie, s'éprend d'une femme noire de trente-deux ans, A, danseuse dans un cabaret, *L'Eden*. Invitée par un religieux à *L'Apocryphe*, une boîte où le disc-jockey meurt d'une overdose, la narratrice le remplace au pied levé et garde ce travail. A et la narratrice sont amantes, voyagent à Munich et New York où elles sont accueillies par la famille de A. La narratrice reprend son travail d'universitaire pendant que, momentanément au chômage, A partage son appartement. Les relations entre ces deux femmes dissemblables se distendent. Un soir, A chute à *L'Eden* et meurt d'une fracture des cervicales. Six ans plus tard, la narratrice se rend à New York pour revoir la mère de son amante mourante. Après le décès de cette femme, elle rédige l'histoire de son amour pour A. Une fois le livre achevé, elle est agressée lors d'une promenade à New York par deux Noirs qui en veulent à son argent. N'en ayant pas sur elle, elle meurt assassinée.

Sphinx narre une histoire d'amour entre deux personnes dont on ignore le sexe jusqu'au bout du roman ce qui offre au lecteur un choix inattendu. Comme je viens de lire dans *Le Rose et le Noir* de Frédéric Martel (p. 302 de l'édition de poche) qu'Anne Garreta a été disc-jockey au *Katmandou* et qu'elle a imaginé le décor de *L'Apocryphe* d'après celui de cette boîte pour lesbiennes tenue par Elula Perrin, j'ai choisi de lire *Sphinx* en imaginant qu'il s'agit d'une histoire d'amour entre femmes, ce à quoi j'avais renoncé quand je rédigeais le premier tome d'*Entre Femmes*. Certes, c'est une véritable gageure que de rédiger plus de deux cents pages sans qu'apparaisse la moindre marque du féminin ou du masculin. Mais c'est surtout un livre à déguster car loin de se limiter à n'être qu'une curiosité littéraire, *Sphinx*, publié par une femme de vingt-trois ans, est une œuvre magistralement écrite qui évoque la passion amoureuse avec toutes ses contradictions, l'incommunicabilité, le tragique de l'absence, l'impossibilité du deuil et la difficulté à continuer à vivre après une perte irremplaçable.

GIANINI BELOTTI Elena, *Du Côté des petites filles (Dalla parte delle bambine)*, Des femmes, 1973, 1974.

Dans cet essai sociologique traduit de l'italien, l'auteur affirme que les différences entre le féminin et le masculin sont acquises depuis la petite enfance. Avant même la naissance, les filles sont moins désirées que les garçons. Les mères nourrissent au sein plus volontiers leurs fils que leurs filles et elles les nourrissent moins longtemps que leurs fils. Elles trouvent naturel que ceux-là soient voraces, contrairement à celles-ci, la voracité n'ayant rien de féminin. Elles imposent très tôt à leurs filles une discipline, contiennent leur énergie alors qu'elles encouragent les garçons à développer la leur. On

dresse la fille à la propreté, à la pudeur et à la délicatesse. On ignore son appareil génital alors qu'on plaisante et qu'on loue celui du petit mâle. On est indulgent pour la masturbation du garçon, on réprime durement celle de la fille. La mère s'attend à ce que son fils lui résiste, mais ne le tolère pas de sa fille. Les attentes de l'adulte sont donc très différentes suivant le sexe de l'enfant. Quant à la prétendue envie du pénis, elle n'est due qu'à la frustration des filles face aux privilèges masculins. Les jeux proposés aux filles et aux garçons sont différents. En outre, très tôt, les tâches ménagères sont réservées aux filles. Il s'agit de les préparer à leur rôle d'épouses et de mères quand on prépare les garçons à leur avenir de détenteur de pouvoir. La littérature enfantine, en montrant des garçons dominateurs et des filles passives, confirme les modèles déjà intériorisés par les enfants. Les manuels scolaires mettent en scène des familles où les rôles masculins et féminins sont stéréotypés. Quant aux héroïnes des contes, ce sont des femmes affligées de passivité. L'ouvrage s'achève sur une critique de l'institution scolaire et sur des propositions pour améliorer l'éducation des enfants.

Elena Gianini Belotti affirme : « La supériorité et la force d'un sexe se fondent exclusivement sur l'infériorité et la faiblesse de l'autre. » Son mérite est de montrer que ce phénomène, loin d'être naturel, est dû à l'éducation qu'on donne aux enfants dès leur naissance. Comme il ne peut y avoir de dialogue authentique entre dominant et dominé, il faut développer indistinctement l'énergie vitale de tous les enfants, leur joie de vivre, leur curiosité pour ce qui les entoure. Ainsi arriverait-on à l'égalité entre les sexes et à des rapports harmonieux entre les hommes et les femmes. Elena Gianini Belotti, née à Rome en 1929, est une pédagogue féministe italienne. Elle a dirigé depuis sa création en 1960 le *Centro Nascita Montessori* de Rome, unique en Italie, où s'effectue la préparation pratique et psychologique des femmes enceintes. Elle a publié de nombreux essais et romans et reçu plusieurs prix : le prix *Donna Citta di Roma* pour *Amore e Pregiudizio* et le prix *Napoli* pour *Il fiore dell'ibisco. Du Côté des petites filles*, traduit en quinze langues, a eu un immense retentissement en mettant en relief un processus ininterrompu de discrimination qui forge efficacement deux systèmes distincts de représentations, d'attentes et d'attitudes rapidement intériorisées par les enfants.

GREER Germaine, *La Femme eunuque (The Female Eunuch)*, Robert Laffont, 1970, 1971.

Dans cet ouvrage traduit de l'anglais, Germaine Greer affirme que les femmes sont des castrats qui ne vivent pas pour elles-mêmes, mais pour exister dans le regard des hommes. La féminité est une mutilation. Depuis leur plus tendre enfance, l'énergie des femmes est détournée par une répression constante et irréversible. Si bien que lorsqu'elles prennent conscience de leur sexualité, les habitudes acquises par les femmes ont une forme d'inertie suffisante pour étouffer la curiosité et le désir. L'adolescente doit constamment réfréner ses pulsions. Les chapitres consacrés à l'amour romantique souhaité par les femmes et celui sur l'objet des fantasmes mascu-

lins sont saisissants de vérité. Ils montrent que les femmes sont forcées d'assumer des rôles de soumission dans la société pour réaliser les fantasmes masculins. Dans *La Femme eunuque*, Germaine Greer s'attache aux rapports entre les hommes et les femmes si bien qu'elle fait peu de place à l'homosexualité féminine. Dans le premier chapitre, elle affirme que l'homosexualité « ne devrait pas être considérée comme étant d'origine génétique ou pathologique » étant donné que les rôles sexuels n'ont rien de naturel. Et dans le chapitre intitulé *Rébellion*, elle écrit que le lesbianisme peut être considéré « comme une révolte contre le rôle imposé à la femme ». Mais elle ajoute que la plupart du temps la lesbienne « est aveuglée par la même conception fallacieuse de la normalité que ceux qui la critiquent ».

Bien qu'on lise sur la quatrième de couverture que *La Femme eunuque* n'est pas un ouvrage féministe, il s'agit d'un livre incontournable si l'on veut se documenter sur la deuxième vague du féminisme des années 1970 aux Etats-Unis. Certes, la place faite au lesbianisme est restreinte, mais l'étude des conditionnements masculin et féminin est éclairante. Surtout, Germaine Greer fait appel aux femmes pour changer elles-mêmes leur sort. Voici les dernières lignes de son ouvrage : « Les femmes privilégiées tenteront de vous enrôler dans la lutte pour les réformes, mais les réformes sont rétrogrades. Le vieux processus doit être brisé et non pas remis à neuf. Des femmes amères vous inciteront à la rébellion, mais vous avez trop à faire. Qu'allez-vous faire ? » Germaine Greer, née en 1939, est une universitaire féministe qui refuse de combattre pour l'égalité avec les hommes. Pour elle, les femmes doivent affirmer leur différence afin de définir leurs propres valeurs et de décider de leur propre destin en toute liberté. *La Femme eunuque* est un ouvrage qui a été traduit en onze langues et vendu à des milliers d'exemplaires.

GREER Germaine, *La Femme entière (The Whole Woman)*, Plon, 1999, 2002.

Trente ans après la publication de *La Femme eunuque* et une dizaine d'années après *Backlash* de Susan Faludi, Germaine Greer fait le point sur la situation des femmes dans les pays occidentaux. Elle constate que les féministes se sont contentées de lutter pour l'égalité entre les sexes et l'assimilation aux hommes alors qu'elles auraient dû affirmer leur différence avec eux pour obtenir une véritable libération. « Dès le début, les féministes ont compris que les souffrances des femmes pouvaient se regrouper sous l'appellation "aspirations contradictoires" et les contradictions n'ont jamais été aussi éprouvantes que de nos jours. » Pour elle, il y a une spécificité féminine bien différente de la virilité : la femme « qui a des ambitions personnelles ne sait pas si elle doit faire son travail comme un homme ou à sa manière à elle. Est-elle censée changer le système ou céder pour lui ? Est-elle censée se laisser harceler ou flanquer un coup de pied aux fesses du coupable et le dénoncer ? La maternité est-elle un privilège ou un fléau ? » Je me bornerai ici à ne donner que quelques exemples de ce que dénonce Germaine Greer.

Quand elle a publié *La Femme eunuque*, l'anorexie ne touchait que très peu de femmes ce qui n'est pas le cas trente ans plus tard, ; les femmes effectuent la plus grande partie du travail, ce qui est ignoré parce que ce travail n'est pas rémunéré ; le mépris pour les mères, qui est une constante du système patriarcal, a atteint une dimension sans égale ; enfin la haine des hommes pour les femmes, déjà mise en exergue dans *La Femme eunuque*, bien que tout à fait irrationnelle n'a fait qu'empirer. Germaine Greer termine son ouvrage en déclarant : « La libération des femmes doit être la libération des mères, sinon elle n'est rien. » Et enfin : « Quand on lit comment les femmes du Nicaragua parcourent jusqu'à vingt-cinq kilomètres à pied pour être stérilisées par ligature des trompes, sans anesthésie, avant qu'on les renvoie chez elles avec deux comprimés d'antalgique, on sait dans ses tripes que le féminisme néo-bourgeois n'est là que pour la galerie. Le vrai problème, à savoir la féminisation mondiale de la pauvreté, est une tragédie qui avance, inexorable et invisible, vers un dénouement qui dépasse l'imagination. »

D'après ses propres dires, Germaine Greer est « une incurable hétérosexuelle ». Ce qui ne l'empêche pas de se demander si l'hétérosexualité est naturelle dans le chapitre intitulé *L'amour des femmes*. Elle ajoute que si l'hétérosexualité était privée du soutien de la loi, de la religion et de la famille, elle pourrait s'effondrer. Elle constate que les lesbiennes ne sont pas la réplique inversée des hommes homosexuels, que de nombreuses femmes qui tombent amoureuses d'une femme apprécient de ne plus être soumises à un homme et d'être dans une relation d'égalité avec une femme. Mais « le lesbianisme reste, pour la plus grande partie, discret et effacé ». « Les lesbiennes revendiquent maintenant l'élément sexuel dans l'amour féminin. » Or « l'idéal de la sexualité de ce millénaire, qui valorise l'orgasme plus que la qualité de l'échange, et qui met l'accent sur la sensation plus que sur la sérénité et la sécurité, est un idéal masculin ». Surtout elle met en exergue cette phrase de Lillian Faderman : « Celles qui s'identifient comme lesbiennes ne considèrent pas le lesbianisme d'abord et avant tout comme un phénomène sexuel. » Voici la dernière phrase du chapitre consacré à l'amour des femmes : « Si l'homosexualité et l'hétérosexualité ne sont pas innées, si l'une et l'autre sont des constructions sociales, nous devons toutes garder l'espoir de rencontrer la femme de nos rêves et de vivre le grand amour que nous n'avons pas encore vécu. » Sous la plume d'une sexagénaire incurablement hétérosexuelle, quel aveu !

GUDULE, *Etrangère au Paradis*, Grasset jeunesse, 2004.

Léna, la narratrice de ce roman pour adolescents, est âgée de dix-sept ans. Sa mère, Marie, est une romancière qui a des différends avec son éditrice, Sybille. Léna propose à Marie d'apporter à Sybille un livre dont elle vient d'achever l'écriture. Léna, qui avait jusque-là eu des rapports satisfaisants avec les garçons dont elle tombait régulièrement amoureuse, découvre que Sybille est une charmante trentenaire androgyne qui a une amie, Jeanne.

Bien qu'émue par le trouble de Léna, Sybille refuse de l'initier aux amours saphiques. La fin du roman est ouverte : l'attirance de Léna pour Sybille n'a-t-elle été qu'un épisode sans lendemain ? Léna retournera-t-elle au *Paradis*, le bar pour lesbiennes où Sybille a ses habitudes ? Sera-t-elle bisexuelle ? Fin ouverte, comme dans *H.S.* d'Isabelle Chaillon.

Etrangère au Paradis est un roman que j'aurais aimé lire quand j'étais adolescente. On y découvre en effet qu'une fille peut être attirée par une femme alors qu'elle se croit hétérosexuelle. On y apprend aussi que *Le Paradis*, loin d'être un repaire de laiderons sadiques, est fréquenté par de jolies filles. On constate que l'amie de Léna, Souad, qui est interdite de sexualité avant de se marier, est scandalisée par de telles amours. Et l'on s'amuse (ou l'on s'attriste) devant la réaction de la mère de Léna, écrivaine qui vient d'écrire un roman d'amour dont les héroïnes sont lesbiennes, mais qui refuse d'envisager que sa fille puisse vivre de telles amours. Je me réjouis que les adolescentes aient à leur disposition des romans de ce genre où l'on n'enferme pas les personnages dans une voie unique.

GUILLAUMIN Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, iXe, 1992, 2016.

Cet ouvrage reprend neuf articles publiés pendant les années 1970 et 1980 ainsi qu'un article inédit, *Le corps construit*. Dans ces textes, Colette Guillaumin affirme que sexe et race ne sont pas des catégories naturelles, mais construites. Comme l'esclavage, le sexage permet à des êtres humains, les hommes, de s'approprier d'autres êtres humains, les femmes. Réduites à l'état d'objets, les femmes sont attachées comme les serfs l'étaient autrefois à leur terre. Or « quand on est approprié matériellement, on est dépossédé mentalement de soi-même ». L'appropriation sociale des femmes comporte à la fois une appropriation collective et une appropriation privée. « Tout se passe comme si l'épouse appartenait en nue-propriété à l'époux et la classe des femmes en usufruit à chaque homme et particulièrement à chacun de ceux qui ont acquis l'usage privé de l'une d'entre elles. » C'est grâce au mariage que l'homme s'approprie une femme qui lui doit son temps, les produits de son corps, l'obligation sexuelle et qui a la charge physique des membres de la famille, enfants et parents plus ou moins dépendants. L'appropriation collective des femmes célibataires a lieu dans la famille, la vie religieuse ou la prostitution. Le rapport entre les sexes, loin d'être naturel, est donc une forme sociale qui permet d'opprimer, d'exploiter et de s'approprier les femmes. Chaque homme a des droits sur toutes les femmes, ces droits ne s'atténuant que devant l'appropriation privée par un homme déterminé. Et si le racisme est hors la loi depuis quelques décennies, « le sexisme est le substrat de la loi, l'état normal d'une société qui repose brutalement sur les femmes, sur leur disponibilité physique et mentale ».

Colette Guillaumin met en cause ce qui passe pour une évidence. Son ouvrage est toujours d'actualité. Il est à lire, relire et méditer. En comparant le sort des femmes à celui des esclaves, elle nomme *sexage* l'oppression

spécifique des femmes qui est tellement entrée dans les mœurs qu'elle en devient invisible bien qu'elle soit partout présente. Les femmes sont astreintes à la double journée, aux soins aux enfants, aux malades et aux vieux parents, elles n'ont donc pas une minute à elles et ne s'appartiennent pas. Dans l'article *Le corps construit*, Colette Guillaumin compare magistralement les hommes et les femmes : les mutilations subies par le corps des femmes, la nourriture distribuée en moindre quantité et qualité, leur taille et leur poids inférieurs à ceux des hommes, l'occupation de l'espace de manière réduite par les femmes alors que l'attention aux autres est exigée d'elles constamment. Ce livre est une mine d'informations et de réflexion sur ce sujet. Colette Guillaumin (1934-2017), qui est une sociologue et une militante antiraciste et une féministe matérialiste. Elle a participé à la fondation des revues *Questions féministes* et *Le Genre humain*.

HAMILTON Reina, *Orgasmes*, Internet, 2015.

Dans cet essai, Reina Hamilton traite de la sexualité féminine. Scandalisée par les lesbiennes féministes septuagénaires qui refusent la pénétration, elle affirme que ce sont des handicapées sexuelles qui sont limitées dans leur potentiel jouissif. Elle mentionne les cas de dysfonction sexuelle féminine, constate que les scientifiques s'intéressent beaucoup plus aux problèmes sexuels masculins qu'à ceux des femmes et invite ses lectrices à signer une pétition pour venir à bout de ces inégalités. Elle cite les travaux sur le clitoris d'Odile Buisson. Elle souligne la pauvreté orgasmique des hommes comparée au potentiel des femmes qui peuvent avoir des orgasmes successifs jusqu'à la vieillesse. Elle rappelle aussi que le corps féminin foisonne de nombreux points orgasmiques, ce qui constitue une supériorité des femmes sur les hommes. Pour elle, le féminin l'emporte sur le masculin. Elle affirme que l'hétérosexualité défavorise les femmes sur le plan orgasmique car une femme n'a pas besoin de copuler pour jouir. La contraception et l'avortement ne sont donc pas des problèmes. Elle met en cause « ce fascisme hétérosexuel qui dès notre naissance nous oriente obligatoirement vers l'autre sexe » et nous empêche de vivre selon notre propre nature. Il faut donc oser le lesbianisme. Elle rappelle que, de 1865 à 1920, l'excision était pratiquée en Occident car les femmes qui avaient des orgasmes étaient considérées comme folles, hystériques et nymphomanes. Elle affirme ne pas souffrir de jalousie car elle se veut libre, donc les autres femmes doivent l'être aussi. Son ouvrage s'achève sur un texte qu'elle a écrit trois décennies plus tôt où elle revendiquait toutes les libertés pour les femmes et où elle traitait de l'anaphrodisie c'est-à-dire de l'absence de sexualité.

Cet ouvrage reprend des thèmes développés par des autrices célèbres, Kate Millett qui a consacré sa thèse, *Sexual Politics*, à faire le procès du patriarcat, Luce Irigaray pour qui la femme a des sexes un peu partout et jouit d'un peu partout, Adrienne Rich et Alice Schweitzer qui ont toutes deux critiqué l'oppression sexuelle que les hommes font subir aux femmes dans le cadre de l'hétérosexualité. Alors que l'éducation sexuelle se borne souvent à

prévenir les risques de grossesse et les maladies vénériennes, Reina Hamilton a le mérite de rappeler que le corps des femmes est fait pour le plaisir, que toute l'éducation des filles tend à canaliser leur puissance orgasmique en vue de l'hétérosexualité et de la procréation et qu'il est temps de faire comprendre aux femmes que d'autres voies sont possibles.

HAMMER Barbara, *Une Esthétique du cinéma lesbien*, in *Cinémas homosexuels*, dossier réuni par Jean-François Garsi, Papyrus, 1983.

Barbara Hammer est une cinéaste qui se dit ouvertement lesbienne à une époque où elle est la seule à s'affirmer ainsi. Elle déclare qu'elle est la première à se reconnaître publiquement comme telle et à mettre son lesbianisme au centre de ses films. Dans cet article, elle se propose de décrire l'esthétique lesbienne à travers les huit films qu'elle a réalisés entre 1974 et 1979. « Chaque film a exploré un aspect de la sensualité, de la sexualité, de l'impression d'exclusion, de la mise en forme des sensations, du retour à la mère, de l'analyse des relations, de l'emploi de l'espace, enfin de l'autobiographie de l'enfance à l'état de lesbienne épanouie à venir. » Les films de Barbara Hammer, en étroite relation avec son vécu de lesbienne, l'ont amenée à une meilleure connaissance de soi et du lesbianisme.

Barbara Hammer (1939-2019) est une réalisatrice américaine, militante féministe et lesbienne radicale. Dans *L'Homosexualité au cinéma* dont on trouve une notice plus bas, Didier Roth-Bettoni écrit que Barbara Hammer est « une esthète, une théoricienne de l'image » qui est l'autrice « d'un cinéma infiniment personnel où érotisme, engagement, onirisme, invention visuelle se côtoient dans une tentative de remise en cause tant des codes de la société que des codes cinématographiques traditionnels ». Au moment de la publication de cet article, Barbara Hammer n'a produit que des courts-métrages. En 1992, elle réalise une trilogie consacrée au lesbianisme et à l'histoire du mouvement de libération gay ; en 1996, elle réalise *Nitrate Kisses*, *Tender Fictions* et en 2000 *History Lessons*. Toujours dans *L'Homosexualité au cinéma*, on lit qu'elle a produit « une œuvre complexe et très riche au cours de laquelle Barbara Hammer ne va cesser d'aller plus loin dans l'exploration de la place et de l'image des femmes et des lesbiennes tout en cherchant de nouvelles formes pour l'exprimer ».

HELLEU Cécile, *Soleil même*, Balland, 2000.

Cet ouvrage se présente sous la forme d'un journal dans lequel la narratrice âgée de trente-trois ans note son quotidien et les souvenirs qui lui viennent à l'esprit au cours de la journée. Mais à peine a-t-on parcouru une cinquantaine de pages qu'on découvre qu'elle n'est pas lesbienne. Elle vit dans un milieu parisien branché où elle fréquente de nombreux gays dont Didier Lestrade et Guillaume Dustan, ce qui lui a sans doute valu d'être éditée par Balland dans la collection *Le Rayon*, essentiellement gay. Cécile Helleu fait d'ailleurs allusion à la *Nation gay* dans *Soleil même*.

Je consacre une brève notice à cet ouvrage afin que des lectrices aussi naïves que moi évitent mes écueils. Je peux comprendre que Guillaume Dستان, décédé en 2005 à trente-neuf ans, a été plus intéressé par les gays que par les lesbiennes, ce qui explique ses choix. Cécile Helleu a publié un autre ouvrage dans *Le Rayon, Waow*, en 2001, mais je ne fais que le mentionner, mon travail consistant à chercher, et surtout trouver, des œuvres lesbiennes ce que n'est pas *Soleil même*. Cécile Helleu, née en 1966, a travaillé dans le milieu de la publicité. En 2015, elle tient un restaurant *L'Amarré* avec son mari à Paris quand a lieu l'attentat du 13 novembre qui fait cinq morts devant ce restaurant. Cécile et son mari quittent Paris pour ouvrir un restaurant à Vannes qui est pour elle la ville qui a vu naître son arrière-grand-père, le peintre Paul Helleu. En 2016, elle publie un livre intitulé *Luck*. C'est le récit d'une nuit de terreur dans une rue de Paris, le récit authentique d'une destruction après une déflagration et d'une reconstruction après l'horreur.

HIRIGOYEN Marie-France, *Femmes sous emprise, Oh !*, 2005.

Dans cet ouvrage, la psychiatre Marie-France Hirigoyen traite des différentes formes de violence dans le couple. Elle observe qu'en quinze jours, en 2005, trois femmes sont tuées par leur conjoint, que toutes les classes sociales sont touchées et que les auteurs de ces violences sont à 98% des hommes. Toute violence étant psychologique, il ne faut pas se borner à lutter contre les violences physiques. Elle distingue entre conflit et violence de couple. Dans le conflit, l'identité de chacun est préservée alors que dans la violence, il s'agit de dominer et d'écraser l'autre. Marie-France Hirigoyen énumère les composantes de la violence psychologique : contrôle, isolement, jalousie pathologique, harcèlement, dénigrement, humiliations, actes d'intimidation, indifférence aux demandes affectives et menaces. Elle décrit les différents scénarios de violence, agressions physiques, violence sexuelle, pression économique, harcèlement et meurtre. Le phénomène de l'emprise est dû à la vulnérabilité sociale des femmes et à leur vulnérabilité psychologique. Elle décrit les femmes violentes, les hommes violents, les personnalités narcissiques et les personnalités rigides. Elle donne des éléments pour sortir de l'emprise : comprendre les ressorts de la violence afin de pouvoir se dégager de ce que l'on subit. Elle consacre un chapitre à l'aide que peuvent apporter l'entourage, les professionnels de santé et les associations. Enfin, pour prévenir ces violences, elle affirme qu'il faut lutter contre les mentalités sexistes des hommes, éduquer les garçons à respecter les filles et libérer les deux sexes des stéréotypes qui leur sont attribués dans nos sociétés.

Marie-France Hirigoyen consacre un chapitre à la violence dans les couples homosexuels. Si l'on ne dispose d'aucune étude sur ce sujet en Europe, il n'en va pas de même aux Etats-Unis et au Canada. En 1990, une enquête américaine a montré que sur 170 lesbiennes, 120 avaient répondu « soit qu'elles avaient été victimes, soit qu'elles avaient eu elles-mêmes des comportements violents ». On leur a demandé, quand elles avaient été aussi en couple avec des hommes, si elles avaient subi plus de violence avec ceux-

ci. « Une majorité de femmes rapporta avoir subi plus de violence de la part de leur compagne que de la part de leur compagnon (57% ont subi de la violence par des femmes et 42% par des hommes). Ces violences étaient dues à la dépendance affective ou à la jalousie. Marie-France Hirigoyen conseille de nuancer ces chiffres, la relation avec une femme étant qualifiée d'*autre* que celle avec un homme par les femmes sondées. Cette relation leur apparaît « plus conforme et plus tranquille avec un homme et plus passionnelle avec une femme ». Au Québec, depuis 1995, les lesbiennes bénéficient de la politique d'intervention conjugale. Dans les couples, « les propos, les injures, les gestes violents sont les mêmes que dans les couples hétérosexuels, mais en plus, la conjointe violente peut faire du chantage et menacer de dévoiler l'orientation sexuelle de sa compagne à ses amis ou à sa famille, voire à ses enfants si elle projette de partir. Par ailleurs, pour une lesbienne, il est encore plus difficile de sortir d'une relation violente car elle peut plus rarement compter sur le soutien de ses parents, si ceux-ci désapprouvent son orientation sexuelle. » Les lesbiennes hésitent aussi à traduire leur amante en justice de peur de subir des moqueries et des humiliations, la lesbophobie s'ajoutant aux difficultés qu'ont les victimes à sortir de la violence de couple. Marie-France Hirigoyen déclare qu'il existe les mêmes enjeux de pouvoir, quel que soit le couple, parce que dans ce rapport il est facile de jouer sur l'affect et les sentiments. Cet ouvrage, dont je ne donne qu'un mince aperçu, est très important. Publié en édition de poche, c'est un livre à lire, relire et méditer et à mettre en pratique pour éviter de sombrer dans les violences décrites par Marie-France Hirigoyen.

HOLT Anne, autrice de sept romans policiers.

Anne Holt née en 1958 est une romancière et militante politique norvégienne. Elle a été inspectrice de police, reporter à la télévision norvégienne, avocate spécialisée dans les affaires de protection de l'enfance et ministre de la Justice de novembre 1996 à février 1997. Ce parcours exceptionnel et son excellente connaissance du milieu criminel norvégien donnent à ses romans de la profondeur et de la richesse. Anne Holt fait ses débuts de romancière avec *La Déesse aveugle* en 1993. En 1994, elle reçoit le prix *Riverton* (qui couronne en Norvège le meilleur roman policier de l'année) pour son deuxième roman *Bienheureux ceux qui ont soif*. Elle obtient en 1995 le *Prix des Libraires* pour *La Mort du démon*. La série qui a pour personnage principal Hanne Wilhelmsen, inspectrice principale du commissariat d'Oslo et lesbienne, a été portée à l'écran. Une seconde série de quatre romans met en scène deux personnages récurrents Vic et Stubo. Yngvar Stubo est un policier chargé des enquêtes qui sont au cœur des romans. Quant à Anger Johanne Vic, elle est à la fois criminologue, juriste et psychologue. Comme profileuse, elle aide efficacement Stubo dans ses enquêtes. Mais contrairement à Hanne Wilhelmsen (qu'on retrouve dans *Madame la présidente* et qui est mentionnée dans *Haine* comme une policière d'exception), elle est hétérosexuelle et épouse Stubo entre *Une erreur judiciaire* et *Cela n'arrive ja-*

mais. Je recommande de lire les thrillers d'Anne Holt dans l'ordre chronologique afin de découvrir petit à petit les personnages attachants créés par cette autrice. Anne Holt, qui vit actuellement à Oslo, est connue en Norvège pour ses prises de position en faveur des droits des homosexuels. Ouvertement lesbienne, elle vit avec sa compagne Anne Christine Kjaer. Dans la postface de *Haine*, Anne Holt écrit : « *Haine* n'aurait pas pu être écrit sans la patience, les encouragements affectueux et la résistance tenace de ma compagne depuis dix ans, Tine Kjaer. Merci à elle, et à notre fille Johanne, qui n'arrive pas à comprendre que je doive passer quatre mois par an, dans la dernière ligne droite de chaque roman, enfermée de si nombreuses heures dans mon bureau. Nous allons vers des temps plus cléments, mon trésor. » J'ajoute enfin qu'en consultant la page de *Wikipédia* en anglais, je découvre qu'il y a dix ouvrages dans la série Hanne Wilhelmsen et cinq dans celle de Vic et Stubo, donc que ces thrillers n'ont pas tous été traduits en français. Il existe aussi une série *Sara Zuckerman* comportant deux titres qui attendent également une traduction.

HOLT Anne, *La Déesse aveugle (Blind Gudinne)*, Odin, 1993, 1998.

Dans ce roman policier traduit du norvégien, une avocate, Karen Borg, trouve un cadavre atrocement défiguré lors d'une promenade avec son chien au bord de la rivière Aker à Oslo. Elle est convoquée par le procureur de police Haakon Sand non seulement comme témoin, mais parce qu'un homme inculpé pour ce meurtre souhaite l'avoir comme avocate. On découvre que la victime défigurée était un toxicomane qui s'adonnait au trafic de drogue et qui avait pour avocat Hans A. Olsen. Or celui-ci ne tarde pas à être assassiné d'un coup de pistolet en plein visage. L'enquête est confiée à une femme de trente-quatre ans, l'inspectrice principale Hanne Wilhelmsem. Comme celle-ci suppose que ces crimes ont été commis par des trafiquants de drogue, elle a recours à Billy T qui travaille à la brigade des stupéfiants. Hanne a-t-elle vu juste en faisant cette hypothèse ? Arrivera-t-elle à surmonter tous les obstacles qu'elle rencontre au cours de son enquête ? Vous le saurez en lisant *La Déesse aveugle*.

La Déesse aveugle est le premier roman d'Anne Holt qui met en scène Hanne Wilhelmsem et Billy T. On apprend assez vite que cette inspectrice vit avec une autre femme, Cécilia, qui est médecin, mais qu'elle cache soigneusement cette liaison à ses collaborateurs. On apprend aussi qu'Hanne envisage de s'offrir une Harley Davidson, ce qui ravira les motardes. On apprend enfin que Cécilia ne cache pas son mécontentement quand Hanne doit l'abandonner un samedi soir vers minuit pour les besoins de l'enquête, alors que les deux femmes ont invité des amis à passer la soirée avec elles. Ce qui prouve, si c'était encore à prouver, que les couples de lesbiennes ont les mêmes problèmes que de nombreux couples hétérosexuels, à savoir le travail qui empiète sur la vie privée. En outre, l'enquête nous entraîne dans le milieu des trafiquants de drogue en ne se contentant pas de s'en prendre à du menu fretin. Hanne remonte jusqu'aux gros poissons, ce qui est réjouissant.

Anne Holt, qui a été ministre de la Justice en Norvège, a écrit un roman où la justice est la même pour tous. C'est la Justice qui est la déesse aveugle mentionnée dans le titre du roman.

HOLT Anne, *Bienheureux ceux qui ont soif (Salige er de son törster)*, Odin, 1994, 1999.

Dans ce roman traduit du norvégien dont l'intrigue se déroule six mois après celle de la *Déesse aveugle*, Hanne Wilhelmsen, inspectrice principale, a plusieurs mystères à éclaircir. En effet, on découvre que de façon répétitive, des locaux sont inondés de sang en fin de semaine, mais qu'il n'y a aucun cadavre à proximité et qu'on n'a pas la moindre piste pour enquêter sur ce phénomène. La presse ne tarde pas à titrer sur « les meurtres du samedi soir » ce qui est loin de faire plaisir à Hanne et à son équipe. En outre, une quarantaine de viols sont commis en peu de temps sans qu'on arrive à découvrir le ou les coupables. Y-a-t-il un rapport entre les viols et les locaux ensanglantés ? Hanne Wilhelmsen résoudra-t-elle ces énigmes ? Vous le saurez en lisant *Bienheureux ceux qui ont soif*.

On retrouve dans ce roman les principaux personnages de la série où figure Hanne Wilhelmsen. Ainsi apprend-t-on que procureur Haakon Sand est l'amant de Karen Borg depuis quatre mois. Quant à Billy T, il seconde aussi efficacement Hanne que dans *La Déesse aveugle*. Cécilia reproche à Hanne, qui ne veut pas que ses collègues sachent qu'elle est lesbienne, de persister à ce qu'elles aient deux lignes téléphoniques. Mais à la fin du roman, Hanne, pour faire plaisir à Cécilia, invite Haakon à dîner chez elles, ce qui ravit sa compagne. Quand Haakon annonce qu'il ne pourra pas répondre à cette invitation parce que Karen est enceinte et que, de ce fait, leur liaison va se consolider, Hanne invite Billy T. Celui-ci viendra dîner avec les quatre fils qu'il a eus de quatre femmes différentes. Enfin, on apprend qu'Hanne Wilhelmsen relit une fois par an, par nostalgie, les livres pour enfants de Tove Jansen. Pour des informations sur cette autrice lesbienne, on se reportera à la notice, qui figure plus haut, du premier tome de la bande dessinée, *Culottées*, de Pénélope Bagieu.

HOLT Anne, *La Mort du démon (Demonens død)*, Odin, 1995, 2002.

Ce roman traduit du norvégien se déroule essentiellement à Varsol, la seule maison d'accueil pour enfants et adolescents d'Oslo. Olav, un garçon de douze ans, particulièrement difficile et très violent, est arrivé depuis peu de temps dans cet établissement quand la directrice, Agnès, est tuée d'un coup de couteau de cuisine dans le dos pendant la nuit. Or, elle venait de punir sévèrement Olav à cause de son comportement destructeur. En outre, Olav a fugué après le meurtre d'Agnès. L'inspectrice Hanne Wilhelmsen est chargée de l'enquête. Très vite, elle comprend que le meurtre a été commis par une personne qui vit à Varsol. Mais elle est persuadée qu'un enfant de douze ans n'a pas pu commettre un tel crime. Tour à tour, elle interroge, avec son collègue Billy T, les membres du personnel de Varsol. Qui est le démon

mentionné dans le titre ? Les enquêteurs découvriront-ils le coupable ? Vous le saurez en lisant *La Mort du démon*.

Ce roman est un excellent thriller pour plusieurs raisons. Tout d'abord, on suit tout au long du livre un enfant de douze ans atteint de THADA (Trouble d'hyperactivité avec déficit de l'attention), non seulement dans le récit proprement dit, mais aussi dans les passages en italique où la mère d'Olav décrit les difficultés qu'elle a eues avec son fils depuis qu'elle l'a mis au monde. Ensuite, l'inspectrice Hanne Wilhelmsen, qui vit avec sa compagne Cécilia depuis dix-sept ans, refuse d'avoir un enfant au grand dam de celle-ci. Cécilia, qui déplore qu'Hanne cache leur liaison à sa famille et à ses collègues, aimerait vivre leur amour au grand jour. J'ajoute qu'Hanne, quand elle bavarde avec un couple de lesbiennes portant des vêtements et des chaussures peu élégantes à son goût, trouve qu'elles « font un peu trop gouines » ce qui dû à de la lesbophobie intériorisée. Enfin et surtout, je conseille la lecture de ce livre parce que le suspense, parfaitement ménagé, tient les lecteurs et les lectrices en haleine jusqu'à la dernière page.

HOLT ANNE, *Une Erreur judiciaire (Det sorti er mitt)*, Plon, 2001, 2007.

Dans ce roman traduit du norvégien, le policier Yngvar Stubo, enquête sur la disparition d'Emilie, une fillette de neuf ans dont la mère est décédée. Peu de temps après, Kim, un garçon de cinq ans disparaît également. Les parents de Kim reçoivent le cadavre de leur fils sur lequel un message est épinglé : « Tu as eu ce que tu méritais ». Stubo, persuadé d'avoir affaire à un tueur en série, tente de convaincre Anger Johanne Vic, une universitaire juriste et psychologue qui fait des recherches sur les auteurs d'agressions sexuelles, de l'aider dans son enquête. Mais Vic, qui travaille sur la condamnation d'un homme qu'elle pense innocent, Aksel Seier, n'a pas envie de coopérer avec Stubo. En 1956, Aksel Seier a été condamné à la prison pour le viol et le meurtre d'une fillette de huit ans. Or quelques années plus tard, on l'a libéré sans pour autant le réhabiliter. Y-a-t-il un lien entre ces deux affaires ? Stubo réussira-t-il à convaincre Vic ? Découvrira-t-il l'identité de l'assassin de Kim ? Vous le saurez en lisant *Une Erreur judiciaire*.

Dans sa postface, Anne Holt écrit : « Au cours du printemps 2000, j'eus l'occasion d'entendre une histoire tirée de la réalité. Il y était question d'Ingvald Hansen, un homme qui, en 1938, avait été condamné à la prison à perpétuité. Le chef d'accusation principal était : viol et meurtre d'une petite fille de sept ans, Mary. L'histoire telle qu'on me l'a racontée autour d'une table de restaurant était horriblement fascinante. De nombreux éléments pouvaient porter à croire que cet homme avait été victime d'une erreur judiciaire. » C'est à partir de cette information qu'elle a trouvé l'inspiration pour ce roman dont tous les personnages sont imaginaires. Il est bon de mentionner que Vic a une fille de quatre ans, Katrine, qui est handicapée et qu'on la retrouve dans les romans ultérieurs. L'intérêt de ce roman vient du fait qu'on y rencontre des enfants assimilés à des « marchandises abîmées » selon les

mots d'Anne Holt. Je rappelle que celle-ci a été une avocate spécialisée dans les affaires de protection de l'enfance. C'est donc en toute connaissance de cause qu'elle a écrit *Une Erreur judiciaire*.

HOLT Anne, *Cela n'arrive jamais (Det som aldri skjer)*, Plon, 2004, 2008.

L'intrigue de ce roman traduit du norvégien se déroule cinq ans après celle d'*Une Erreur judiciaire*. Vic, qui a épousé Stubo, vient de donner naissance à une fille Ragnhill. Katrine, qui a neuf ans, s'entend très bien avec son beau-père. Or, pendant le congé de maternité de Vic, une star de la télévision norvégienne, Fiona Helle, est assassinée. Ce meurtre a donné lieu à une mise en scène macabre : l'assassin a coupé la langue de Fiona puis l'a fendue en deux avant d'en placer les morceaux dans un origami. Un peu plus tard, on trouve le cadavre de la cheffe d'un parti politique, Vibeke Heinerbach, crucifiée avec un exemplaire du Coran scotché en haut des cuisses. Stubo, chargé de l'enquête, a recours aux talents de profileuse de Vic pour l'aider. Tous deux craignent de nouveaux assassinats. Est-ce un tueur en série qui a assassiné Fiona et Vibeke ? Trouvera-t-on de nouveaux cadavres ? Pourquoi l'assassin s'acharne-t-il sur des femmes en vue ? Vic et Stubo le découvriront-ils ? Vous le saurez en lisant *Cela n'arrive jamais*.

L'intérêt de ce roman vient d'abord du fait qu'on fait davantage connaissance avec les personnages récurrents, Vic, Stubo et son lieutenant, Sigmund Berli, et qu'on distingue leurs qualités, mais aussi leurs contradictions. Vic, qui vient d'accoucher, croule sous les tâches domestiques. Elle est angoissée au sujet de Ragnhill du fait que sa fille aînée Katrine est handicapée et qu'elle craint qu'il en soit de même pour la cadette. Stubo est un bon père de famille qui s'est attaché à Katrine et qui est heureux de la naissance de Ragnhill. Par ailleurs, le roman met très tôt en scène un personnage mystérieux qui séjourne dans le Midi de la France. Il s'agit d'une femme née en 1958, orpheline de mère et autrice à succès de romans policiers. La retrouvera-t-on dans le roman suivant ? Il n'y a aucune lesbienne dans *Cela n'arrive jamais*, mais on y rencontre un homosexuel honteux, Rudolf Fjord, qui succède à Vibeke à la tête de son parti politique. Il a coutume de se montrer partout avec des femmes alors qu'il paie des garçons pour coucher avec lui. Anne Holt a soin de rappeler que le ministre des finances de Norvège vit avec le même homme depuis longtemps. Sans doute n'appartient-il pas au parti de Fjord qui se situe très à droite. Enfin, dans ce roman, il est fait mention des *Moumines* : le mari de Fiona, qui apprend à sa fille de quatre ans à se repérer dans le temps, a placé sur le calendrier une créature des *Moumines* de Tove Jansen. Voir plus haut la notice du tome 1 de *Culottées* de Pénélope Bagieu.

HOLT Anne, *Madame la Présidente (Presidentens valg)*, Plon, 2006, 2009.

Ce roman traduit du norvégien a pour personnage principal Helen Bentley qui vient d'être élue présidente des Etats-Unis en 2004. Pour son premier

déplacement dans un pays étranger, elle a choisi la Norvège à cause des origines de sa famille et parce que la Norvège est un pays calme et pacifique. A peine est-elle arrivée à Oslo qu'elle disparaît mystérieusement. Les policiers norvégiens qui sont à sa recherche sont en conflit avec les hommes du FBI et surtout avec Warren Scifford, un profiler qui veut se mêler de leur travail. Quand Warren demande à être aidé par Vic, on lui répond qu'elle ne travaille pas dans la police. Il propose alors de collaborer avec Stubo, le mari de Vic. Mais Vic a fait des études de psychologie à l'académie du FBI où elle a rencontré Warren, a eu une liaison avec lui et a beaucoup souffert de leur rupture. Quand Stubo apprend à son épouse qu'il doit travailler avec Warren, Vic lui répond que s'il accepte, elle le quitte. Vic et Stubo vont-ils se séparer ? Qui a enlevé la Présidente ? Est-elle toujours en vie ? S'agit-il d'un attentat terroriste ? Vous le saurez en lisant *Madame la Présidente*.

Ce roman est loin d'être dépourvu d'humour. En effet, supposer que le président des Etats-Unis est une femme permet d'envisager de nombreuses possibilités sur les auteurs de son enlèvement, possibilités sur lesquelles je ne m'attarderai pas de peur de trop en dévoiler et de gâcher ainsi le plaisir de lire ce thriller. Je dirai seulement qu'un enlèvement qui se produit trois ans après l'attentat contre les tours jumelles de Manhattan nous oriente du côté des islamistes. Par ailleurs, on retrouve dans *Madame la Présidente* un personnage attachant, celui d'Hanne Wilhelmsen, la policière lesbienne que nous avons découverte dans *La Déesse aveugle* et dont nous avons apprécié les qualités dans les deux romans suivants. Hanne est en fauteuil roulant, paralysée des jambes après avoir reçu une balle dans la colonne vertébrale après vingt ans de service dans la police. Elle ne vit plus avec Cécilia, mais avec une Turque, Nefis, et elles ont une fille, Ida. Hanne est depuis peu amie avec Vic. On découvre dans *Madame la Présidente* ce qui s'est passé entre Vic et Warren une quinzaine d'années plus tôt. On retrouve aussi Wencke Bencke, autrice de romans policiers qui anime des débats à la télévision. Son dernier livre raconte l'histoire d'un écrivain qui tue par ennui. Il s'agit d'elle, mais la plupart des gens l'ignorent.

HOLT Anne, *Haine (Pengemannen)*, Le Serpent à plumes, 2009, 2010.

Dans ce roman traduit du norvégien, Eva Karin Lysgaard, évêque de l'Eglise luthérienne, est tuée la veille de Noël 2008 dans une rue déserte de Vagen, à quatre cents kilomètres d'Oslo. Elle était l'épouse d'Erik, la mère de Lukas et la grand-mère de trois petits-enfants. Cette femme avait eu une attitude mesurée face aux personnes qui s'étaient affrontées en Norvège lors du débat sur l'homosexualité. Mais elle était fermement opposée à l'avortement. Stubo, chargé d'enquêter sur ce crime, n'arrive pas à savoir pourquoi l'évêque passait dans cette rue déserte à une heure indue la veille de Noël. Son mari reste muet et son fils affirme ignorer à qui sa mère allait rendre visite. D'autres crimes sont commis à cette époque, Hawre Ghani, un jeune Afghani qui se prostituait à des hommes a été tué ainsi qu'un drogué Runar

Hansen, qu'on a peut être aidé à mourir d'overdose dans un parc d'Oslo fréquenté par les gays. Enfin Marianne Kleive, institutrice, se désespère de ne pas avoir de nouvelles de sa compagne, Sinoove Hessel, réalisatrice de documentaires, qu'elle devait épouser prochainement et dont on découvre le cadavre un peu plus tard dans un hôtel. L'inspectrice principale, Silje Sorensen, chargée d'enquêter sur ces meurtres, ne voit pas quel rapport il pourrait y avoir entre eux. Inger Johanne Vic, que nous avons rencontrée dans les deux romans précédents, fait une recherche sur les prostituées mineures, leurs conditions de vie et les possibilités de leur réinsertion. Elle travaille également sur les crimes haineux, à savoir ceux qui sont commis à cause de l'appartenance à une race, une ethnie, une religion ou une orientation sexuelle. Ses travaux seront-ils utiles à la police ? Stubo découvrira-t-il le meurtrier de l'évêque ? Vous le saurez en lisant *Haine*.

Ce roman est le meilleur de tous ceux d'Anne Holt. En outre, c'est celui qui mérite le plus d'être recensé dans le présent ouvrage. Seule la crainte de gâcher le plaisir des lectrices et lecteurs de *Haine* m'empêche de désigner l'identité des partenaires d'un mariage lavande (mariage entre un gay et une lesbienne) qui a permis en 1962 à des adolescents de vivre leur orientation à une époque où l'on était désespéré quand on se découvrait homosexuel. Ce que je peux certifier, ayant connu en France ce que ces jeunes gens ont vécu en Norvège. Un couple de lesbiennes en vue est mentionné, celui de Sophie Eklund, une Suédoise concubine de la députée norvégienne Katie Rasmussen, porte-parole lesbienne du Parti travailliste de Norvège. Tout au long de *Haine*, on a l'impression d'avoir affaire à un roman choral jusqu'à ce que l'on découvre, à la fin du livre, ce qui relie le riche Marcus Koll (gay qui a eu un fils grâce à une gestation pour autrui réalisée en Californie) à l'artiste Niclas Winter. Par ailleurs, on a des nouvelles de Wencke Bencke, qui après avoir épousé un Maori de quinze ans son cadet, a émigré en Nouvelle-Zélande et ne revient en Norvège que pour le lancement de ses livres. Encore s'est-elle dispensée du voyage pour son dernier opus. On apprend que Vic est surnommée « la détective réticente » et on fait ample connaissance avec l'inspectrice Silje Sorensen qui, pendant sa première année d'exercice, a été placée sous les ordres de la légendaire Hanne Wilhemlsen. Elle est très satisfaite de son sort, fière de son métier et attristée du fait qu'Hanne est infirme après avoir reçu une balle dans le dos.

IRIGARAY Luce, *Speculum. De l'autre femme*, Minuit, 1974.

Luce Irigaray, linguiste, philosophe et psychanalyste, s'interroge au sujet de la sexualité féminine qui est restée « le continent noir » de la psychanalyse. Analysant les écrits de Freud, elle souligne que pour lui, la fillette est considérée comme un petit homme qui subira une évolution plus pénible et plus compliquée que le garçon pour devenir une femme normale. Elle remet en cause l'envie de pénis, la peur de la castration, la frigidité des femmes, l'homosexualité considérée comme la conséquence du complexe de virilité et la confusion entre le plaisir féminin et la reproduction. Elle rappelle que

pour Freud, la sexualité féminine n'est que « simple envers et même revers d'un sexualisme masculin ». Après cette critique des théories de Freud, elle examine l'évolution de la pensée occidentale de Platon à Hegel en passant par Aristote, Plotin, Descartes et Kant. Elle constate que « la sexualité de la femme ne peut s'inscrire comme telle dans aucune théorie, sinon par le biais de son étalonnage à des paramètres masculins ». Elle conclut : « Le sexe de la femme n'en est pas un ». Enfin, elle revient à Platon pour une analyse du mythe de la caverne, métaphore de la matrice.

L'analyse de Luce Irigaray amène à considérer que « de la spécificité du désir entre femmes rien n'a été dévoilé, énoncé. Que la femme puisse désirer une même qu'elle, quelqu'une du même sexe, qu'elle puisse elle aussi avoir des appétits d'auto ou d'homosexualité, cela ne peut se comprendre, et semble d'ailleurs inadmissible. Cela, en fait, se rencontre rarement dans cette histoire phallogocentrique, où la valeur est réservée au pénis ou à ses équivalents ». En effet, pour Freud, les lesbiennes jouent vis-à-vis l'une de l'autre le rôle de la mère et de l'enfant ou du mari et de la femme, attitudes qui reflètent les deux phases du développement de l'homosexualité féminine, ces deux phases étant la prolongation en ligne droite de la virilité infantile ou la régression vers l'ancien complexe de virilité. A moins que l'une des deux, la deuxième, ne corresponde à l'identification au père, consécutive au renoncement à celui-ci comme objet d'amour. « L'essentiel, en tout cas, est de démontrer que le choix objectal de l'homosexuelle est déterminé par un désir, un tropisme masculins. La libido féminine est amputée de la recherche active de ses objets-buts pulsionnels, et de ses poussées primitives. Les pulsions qui conduisent l'homosexuelle à se choisir un objet de satisfaction sont, forcément, des pulsions "mâles" ». Luce Irigaray mentionne le cas de Sidonie Scillag, la jeune homosexuelle traitée par Freud, dont j'ai résumé et commenté la biographie dans le tome 2 d'*Entre femmes. Speculum* reprend la thèse d'Etat de Luce Irigaray, intitulée *Speculum. La fonction de la femme dans le discours philosophique*. Cette thèse, où elle conteste avec brio les théories de Freud, a causé son renvoi des postes qu'elle occupait à l'université de Paris-VIII-Vincennes et à l'Ecole freudienne de Paris.

IRIGARAY Luce, *Ce Sexe qui n'en est pas un*, Minuit, 1977.

Reprenant les critiques qu'elle a énoncées dans *Speculum*, Luce Irigaray affirme que « la sexualité féminine a toujours été pensée à partir de paramètres masculins ». Or « le plaisir de la caresse vaginale n'a pas à se substituer à celui de la caresse clitoridienne. Ils concourent l'un et l'autre, de manière irremplaçable, à la jouissance de la femme. Parmi d'autres... » Et Luce Irigaray d'énumérer les sources du plaisir féminin : « La caresse des seins, le toucher vulvaire, l'entr'ouverture des lèvres, le va-et-vient d'une pression sur la paroi postérieure du vagin, l'affleurement du col de la matrice, etc. » Elle écrit un peu plus loin ces phrases qui ont fait date : « La femme a des sexes un peu partout. Elle jouit d'un peu partout. » Or dans le système patriarcal, les femmes sont considérées par les hommes comme des

marchandises. « La femme ne serait jamais que le lieu d'un échange, plus ou moins rival, entre deux hommes, y compris pour la possession de la terre-mère. » Il faut donc libérer le désir de la femme. Mais les femmes « ne forment pas à strictement parler une classe, et leur dispersion dans plusieurs classes rend leur combat politique complexe, leurs revendications parfois contradictoires ». Dans le patriarcat, le pouvoir apparent des femmes n'est qu'un pouvoir d'esclave. Sans doute les femmes devront-elles promouvoir leur auto-érotisme, leur homosexualité en se détournant de la jouissance hétérosexuelle. Elles se tiendront à l'écart des hommes le temps d'apprendre à défendre leur désir, de découvrir l'amour des autres femmes et de gagner leur vie pour sortir de leur condition de prostituée. Mais d'après Luce Irigaray, ce n'est pas en renversant l'ordre des choses qu'elles progresseront. Le dernier chapitre, intitulé « Quand nos lèvres se parlent », est un dialogue entre deux femmes qui imaginent une autre manière de s'aimer que celle que nous avons apprise dans le patriarcat : invention de la liberté, du respect de l'autre et d'un amour qui serait invention permanente.

Dans ce résumé succinct, je me borne à donner l'essentiel du livre de Luce Irigaray concernant la sexualité féminine. Le tableau qu'elle brosse du patriarcat est saisissant de justesse : appropriation des femmes par les hommes, marchandisation des femmes, échange de femmes au profit des hommes, qu'ils soient pères, fils, frères, amants ou proxénètes. Luce Irigaray met en exergue les conséquences de cette appropriation : rôles restreints réservés aux femmes (vierges, mères ou prostituées), virginité et monogamie n'étant exigées que des femmes alors que les hommes ayant des épouses qui leur donneront des enfants peuvent trouver le plaisir avec les prostituées. Ce sont aussi les spectacles pornographiques où les hommes sont censés apprendre aux femmes comment elles doivent jouir. « La scène pornographique se présente comme l'initiation et le dressage d'une femme, encore et toujours vierge au regard de la jouissance qu'un homme prétend lui apprendre. » Ce spectacle n'est pas destiné aux femmes, mais à d'autres hommes. Le libertin « incite même les femmes à jouir entre elles. Sous son regard, bien sûr. A condition qu'il en soit l'organisateur, tout est permis ». Ce n'est donc qu'au profit de l'homme que le lesbianisme est autorisé.

IRIGARAY Luce, *Le Corps-à-corps avec la mère, La Pleine Lune*, 1981.

Cet ouvrage se compose d'une conférence prononcée par Luce Irigaray à Montréal lors d'un colloque sur la santé mentale intitulé *Les Femmes et la folie*. Luce Irigaray remarque que la majorité des praticiens masculins sont absents alors qu'ils sont pour la plupart les médecins des femmes malades. C'est assez dire que la parole des femmes n'est pas entendue, les hommes définissant la fonction, le rôle social des femmes et l'identité sexuelle qu'elles veulent avoir (ou ne pas avoir). Luce Irigaray affirme que tout désir a un rapport avec la folie, ce rapport ayant lieu dans le rapport avec la mère. Or notre société et notre culture fonctionnent sur un matricide. Analysant le

mythe de Clytemnestre, dont le mari a fait immoler la fille Iphigénie, elle observe que si l'épouse tue son mari, elle est à son tour tuée par son fils Oreste. Poursuivi par les Erinyes, qui sont des femmes en colère, Oreste devient fou. Œdipe actualise la folie d'Oreste, Jocaste étant déchirée entre le fils et le père. Or dans notre culture, le père interdit le corps-à-corps avec la mère. C'est aux femmes « de découvrir leur identité sexuelle, c'est-à-dire la singularité de notre auto-érotisme, de notre narcissisme, la singularité de notre homosexualité ». Le premier corps avec lequel les femmes ont eu un rapport étant un corps de femme, elles sont toujours dans un rapport archaïque et primaire à l'homosexualité. « Quand la théorie psychanalytique dit que la petite fille doit renoncer à l'amour de et pour sa mère, au désir de et pour sa mère afin d'entrer dans le désir du père, elle soumet la femme à une hétérosexualité normative courante dans nos sociétés, mais complètement pathogène et pathologique. » C'est aux femmes de découvrir la singularité de leur jouissance : « Il est important, pour découvrir son identité sexuelle, de savoir qu'il y a pour nous, un autre rapport à la jouissance que celle qui fonctionne sur le modèle phallique. »

Cette conférence est suivie de deux interviews au cours desquelles Luce Irigaray reprend les affirmations précédentes. Elle souligne l'importance des lieux de femmes pour la découverte de l'identité des femmes : « En sortant d'une situation de marchandise où on l'a toujours placée, en redécouvrant son corps par le biais du corps des autres femmes, la tendresse, l'amour y compris d'ailleurs l'amour maternel. Il y a une fonction de sororité mais aussi de maternage réciproque dans les groupes de femmes. » Elle affirme : « Le rapport mère-fille est le continent noir du continent noir. C'est ce qu'il y a de plus obscur dans notre culture actuelle. »

JACKSON Julian, *Arcadie, La vie homosexuelle en France de l'après-guerre à la dépénalisation (Living in Arcadia : Homosexuality, Politics, and Morality in France from the Liberation to AIDS)*, Autrement, 2009.

Comme le titre l'indique, cet ouvrage traduit de l'anglais retrace l'histoire de l'association *Arcadie* depuis sa création en 1954 par André Baudry jusqu'à sa fin en 1982. Il décrit le contexte homophobe de l'après-guerre en France, les difficultés rencontrées par André Baudry qui recherche le dialogue mais qui d'après ses propres dires ne trouve aucun interlocuteur « dans ce pays pourri de jansénisme et d'hypocrisie », les objectifs visés, notamment éduquer les élites du pays, apprendre auprès des homosexuels comment ils vivent plutôt que de se reposer sur des soi-disants experts, être une source d'informations, une famille spirituelle et un refuge pour les homosexuels. *Arcadie*, qui a été pendant longtemps l'unique mouvement homosexuel en France, a des objectifs semblables au suisse *Der Kreis* et à l'américain *Mattachine Review*. Ces mouvements défendent un programme réformiste et assimilationniste où l'homosexualité ne se veut ni subversive ni réservée à une quelconque élite artistique. Les homosexuels qui adhèrent à ces mouvements souhaitent avoir droit au même respect et bénéficier des mêmes

droits que tous les individus, quels qu'ils soient. *Arcadie* est rationaliste, humaniste et combat l'obscurantisme, l'hypocrisie et le puritanisme. L'association est ouverte aux femmes. Ainsi, en 1967, André Baudry rappelle à ses adhérents que la défense de l'homosexualité est inséparable du combat pour l'éducation, la contraception et l'avortement. « Dignité est le maître mot pour les arcadiens. Il fallait distinguer l'homosexualité de la prostitution ou de la corruption des enfants, et combattre l'association homosexualité-efféminement. » Julian Jackson conclut : « A la lumière du PACS, les mouvements radicaux des années 1970 ressemblent plus à une parenthèse historique qu'à un nouveau départ. En fait, *Arcadie* avait anticipé presque toutes les demandes des homosexuels au cours de la dernière décennie : refus de toute discrimination, droit à l'adoption, pacte civil. »

Quiconque veut avoir des informations sur la condition des homosexuels au cours de la seconde moitié du XX^e siècle doit lire l'ouvrage magistral de Julian Jackson qui rend justice à André Baudry, fortement critiqué par les révolutionnaires des années 1970. Les jeunes générations ont du mal à imaginer le silence et la solitude dans laquelle ont vécu les enfants de l'après-guerre, dont je fais partie. Comme Jean Le Bitoux, né en 1948, j'ai cru pendant mon adolescence que j'étais seule à être homosexuelle. En adhérant à *Arcadie*, j'ai rencontré en André Baudry un homme chaleureux et ouvert. J'ai participé à des banquets et à des congrès où il n'y avait que très peu de femmes. Mais il est bon de rappeler que c'est grâce à *Arcadie* que des femmes ont pu se réunir et créer des groupes tels que les *Gouines rouges*. L'exposition sur l'homosexualité au *Centre Saint-Pierre* de Besançon a été réalisée par des arcadiens et a permis à une cinquantaine de lesbiennes de se réunir pour créer un petit groupe de réflexion. Enfin, j'ai parlé d'André Baudry et du rôle qu'*Arcadie* a joué dans mon existence dans deux de mes ouvrages, *La Vie dure* et *Autobiographie*. Docteur de l'Université de Cambridge, Julian Jackson est spécialiste de la France du XX^e siècle. Auteur d'un ouvrage magistral sur la France sous l'Occupation : *France: the Dark Years 1940-1944*, il a publié en 2019 une biographie du général de Gaulle traduite en français sous le titre : *De Gaulle. Une certaine idée de la France*.

JALLIER Flo, *Les Filles ne mentent jamais*, Sarbacane, 2010.

Dans ce roman, quatre filles, une Antillaise, une Africaine, une Maghrébine et une Ukrainienne, racontent leur histoire, de l'école primaire à l'âge adulte. Il s'agit de Marie-Jo, Fatou, Nadia et Katérina qui vivent dans la banlieue parisienne. Nadia, qui est amoureuse de Momo, perd sa virginité avec Nico. Quand son frère découvre qu'elle est enceinte, il la roue de coups si bien qu'elle fait une fausse-couche. Fatou, dont le père est polygame, a été infibulée (on lui a cousu le sexe à vif). Marie-Jo et Katérina font l'amour ensemble jusqu'au retour de Katérina en Ukraine. Quand elles atteignent la quarantaine, Fatou est monteuse de films pour le cinéma et la télévision, Marie-Jo vit aux Etats-Unis, Katérina, qui a fait une overdose de cocaïne, joue avec la mort. Quant à Nadia, qui vit avec Nico et qui a un enfant de huit ans,

elle se propose d'écrire un livre qui traite de son parcours et de celui de ses amies.

Ce roman peut être lu comme tel ou comme une suite de quatre nouvelles. Celle dans laquelle Marie-Jo, d'origine guadeloupéenne, est la narratrice rappelle l'ouvrage de Sapphire, *Push* (dont on trouve une notice plus bas), le récit oral respectant l'expression de la jeune fille ; en revanche, Nadia, qui lit Proust en terminale, s'exprime avec plus de correction. Ces filles sont menacées dans leur chair, quoi qu'elles fassent, qu'il s'agisse de Marie-Jo et Katérina qui vivent leur désir lesbien dans la clandestinité ou de Nadia et Fatou, victimes de terribles violences, qu'il s'agisse des coups portés par le frère de Nadia ou de l'infibulation subie par Fatou. J'ajoute que Camel, le frère de Nadia, est homosexuel (ce qui ne le rend pas tolérant avec sa sœur), ainsi que Momo qui invite l'adolescente à écouter de la musique dans sa chambre. Cet ouvrage, publié avec le concours d'*Amnesty international*, figure dans une collection pour adolescents. Après avoir été batteuse et chanteuse, Flo Jallier travaille comme animatrice dans une école élémentaire. A travers son premier roman, *Les Filles ne mentent jamais*, elle fait entendre de manière bouleversante des voix de filles et de femmes trop souvent tues.

JEFFREYS Sheila, *Critique de la féminité et de l'hétérosexualité (Heterosexuality and the Desire for Gender) in Theorising Heterosexuality*, Sisyph, 2020.

Comme le titre l'indique, cet article critique les notions de féminité et d'hétérosexualité qui n'ont rien de naturel, mais qui sont inhérentes à la hiérarchie créée entre les sexes par le patriarcat. La féminité et la masculinité sont des comportements appris, le second pour maintenir la place des hommes dans la classe dominante, le premier pour éviter les punitions et obtenir les faveurs du dominant. La masculinité et la féminité sont érotisées afin d'organiser le désir autour de la domination et la soumission. L'hétérosexualité est un système politique dans lequel la soumission des femmes est considérée comme naturelle, cette soumission étant requise pour qu'il y ait excitation de l'homme. Les violences sexuelles et le harcèlement que subissent les femmes au travail, dans les rues et dans le lit conjugal procurent aux hommes une satisfaction inhérente à leur domination. Alors que les symboles de la virilité incluent les bottes, le cuir, les uniformes et les ceintures, ceux de la féminité sont la minceur qui va jusqu'à l'anorexie, les hauts talons et les habits entravants. « Le désir hétérosexuel contribue au maintien de la suprématie masculine en limitant crucialement les opportunités des femmes dans leurs études, leur travail, leurs déplacements et même leur sécurité chez elles. »

Cet article de Sheila Jeffreys reprend une critique de la féminité qu'on trouve déjà en 1949 dans *Le Deuxième Sexe* quand Simone de Beauvoir écrit qu'être féminine c'est « se montrer impotente, futile, passive, docile ». Virginie Despentes exprime la même idée avec plus de vigueur quand elle écrit dans *King Kong théorie* que « la féminité, c'est la putasserie ». Elle déclare :

« Entrer dans une pièce, regarder s'il y a des hommes, vouloir leur plaire. Ne pas parler trop fort. Ne pas s'exprimer sur un ton catégorique. Ne pas s'asseoir en écartant les jambes, pour être bien assise. Ne pas s'exprimer sur un ton autoritaire. Ne pas parler d'argent. Ne pas vouloir prendre le pouvoir. Ne pas vouloir occuper un poste d'autorité. Ne pas chercher le prestige. Ne pas rire trop fort. Ne pas être soi-même trop marrante. » Un peu plus loin, elle ajoute : « Pendant ce temps, les hommes, en tout cas ceux de mon âge et plus, n'ont pas de corps. Pas d'âge, pas de corpulence. N'importe quel conard rougi à l'alcool, chauve à gros bide et look pourri, pourra se permettre des réflexions sur le physique des filles, des réflexions désagréables s'il ne les trouve pas assez pimpantes, ou des remarques dégueulasses s'il est mécontent de ne pas pouvoir les sauter. Ce sont les avantages de son sexe. » L'intérêt de l'article de Sheila Jeffreys réside dans le fait qu'elle met nettement l'hétérosexualité au centre de l'oppression des femmes. Née à Londres en 1948, Sheila Jeffreys a été professeure de science politique à l'université de Melbourne. C'est une lesbienne féministe radicale pour qui la prétendue révolution sexuelle s'est faite au profit des hommes. Cette révolution n'a pas contribué à la liberté des femmes, mais à leur oppression. Sheila Jeffreys soutient que les femmes qui s'imposent des souffrances en voulant améliorer leur physique font allégeance aux hommes et se soumettent au sadisme patriarcal. Pour elle, les transsexuels reproduisent des rôles de genre oppressifs et mutilent leur corps par le biais d'une chirurgie de changement de sexe. Elle affirme que la culture lesbienne a été affectée négativement par l'émulation de l'influence sexiste de la sous-culture masculine gay de la sexualité qui repose sur la domination et la soumission. On comprendra que Sheila Jeffreys a suscité l'adhésion de certaines, mais de violentes critiques chez d'autres. Malheureusement ses nombreux ouvrages ne sont pas traduits en français. Remercions Francine Sporenda, franco-américaine, journaliste, ex-maître de conférences et responsable de département à la School of Advanced International Studies de l'Université Johns Hopkins, pour sa traduction qui se trouve sur le site de Sisyphe : <https://entreleslignesentrelesmots.-blog/2020/02/15/critique-de-la-feminite-et-de-heterosexualite/>.

KATZ Jonathan Ned, *L'Invention de l'hétérosexualité*, EPEL, 1996, 2001.

Dans cet ouvrage traduit de l'anglo-américain, Jonathan Katz démontre que l'hétérosexualité et l'homosexualité sont des constructions socio-historiques. « Le binaire hétérosexuel/homosexuel n'est pas dans la nature, mais il est construit socialement et, pour cette raison, "déconstructible". » Ce sont « des manières datées de nommer, de penser, d'évaluer et d'organiser socialement les sexes et leurs plaisirs ». Les orientations hétérosexuelle et homosexuelle datant de la fin du XIX^e siècle, c'est un anachronisme d'appliquer ces notions aux Grecs de l'Antiquité de même qu'aux puritains de la Nouvelle-Angleterre du début du XVII^e siècle, ceux-ci condamnant la masturbation et la sodomie parce que la semence humaine doit être réservée à la pro-

création. Au XIX^e siècle, l'érotisme devient l'expression du grand amour et débouche sur la création d'un foyer grâce au mariage. Quant aux amitiés romantiques, elles sont perçues comme dépourvues de toute connotation sexuelle. Jonathan Katz analyse les œuvres de Freud pour qui le but de l'instinct sexuel n'est plus la procréation, mais la satisfaction et pour qui on ne naît pas hétérosexuel. L'hétérosexualité est donc fabriquée. Aux Etats-Unis, dans les années 1930, les termes *homosexuel* et *hétérosexuel* sont d'usage courant dans la presse et les romans. L'après-guerre voit la prédominance de la norme hétérosexuelle et le culte des valeurs familiales. Mais le rapport Kinsey vulgarise l'idée d'un continuum entre les pôles hétérosexuels et homosexuels. A la fin des années 1960, le féminisme renaissant et le militantisme homosexuel critiquent la répression sexuelle, l'oppression de la sexualité féminine et des homosexuels des deux sexes. Parce que les féministes ont critiqué la suprématie masculine et l'organisation sociale de l'hétérosexualité, Jonathan Katz analyse les œuvres de Betty Friedan, Ti-Grace Atkinson, Kate Millet et Gayle Rubin, puis celles des lesbiennes féministes, Nancy Myron et Charlotte Bunch, ainsi que celles de Monique Wittig et d'Adrienne Rich. Il consacre enfin quelques pages à Michel Foucault.

Cet ouvrage a deux énormes qualités, d'une part celle de montrer que l'hétérosexualité n'a rien de naturel et d'autre part, de faire une large place (près de la moitié du livre) aux écrits des féministes, qu'elles soient hétérosexuelles ou lesbiennes. Le sexisme et l'homophobie marchant main dans la main, il est toujours utile de rappeler que la lutte pour l'égalité des sexes est première par rapport à la lutte pour l'égalité des sexualités. Jonathan Ned Katz est un historien américain spécialisé dans les études LGBT. La thèse qui parcourt son œuvre est constructiviste : les catégories sociales et culturelles d'appréhension et de compréhension de l'ordre social et sexuel, sont des construits.

KERGOAT Danièle, *Les Ouvrières, Le Sycomore*, 1982.

En 1981, un quart des ouvriers sont des ouvrières et il y a 1 700 000 ouvrières en France. Mais il est rare que ces femmes travaillent pendant toute leur vie en usine. En outre, elles ne travaillent pas dans les mêmes branches que les ouvriers. Quant au travail domestique, loin d'être une survivance archaïque, il est la pierre angulaire de la mise au travail différenciée des hommes et des femmes. Les emplois féminins sont souvent une prolongation du travail domestique (industries agro-alimentaires, confection) et les tâches féminines salariées ressemblent aux tâches domestiques. Plus le travail salarié ressemble au travail domestique, plus il est dévalorisé et moins il est rémunéré. Les ouvrières sont d'une part dominées et exploitées par leur patron et d'autre part dominées et opprimées par les hommes de leur classe sociale, ceux-ci s'opposant aux féministes suspectées de diviser la classe ouvrière. Pour eux, toute lutte doit être subordonnée à la lutte des classes. Le travail féminin est marqué par des relations détestables et sexistes avec la hiérarchie et par la déqualification systématique de la main-d'œuvre féminine (les qua-

lités des femmes étant censées être innées et non acquises). Les femmes sont confinées dans des emplois subalternes caractérisés par l'absence de promotion et les bas salaires, ce qui entraîne leur dépendance économique. Le chômage des ouvrières croît avec leur qualification. Le temps partiel qu'on leur impose permet aux maris d'éviter le partage du travail ménager et aux patrons d'éviter de licencier. On ne peut donc penser séparément les formes d'exploitation capitaliste des formes de domination patriarcale. Bien que n'aimant pas leur travail, les ouvrières souhaitent être pourvues d'un emploi pour avoir une autonomie relative dans leur couple et une existence sociale autonome. « Le travail n'est pas une condition suffisante pour libérer les femmes, mais il reste néanmoins une condition nécessaire pour aller vers leur libération. »

Danièle Kergoat, née en 1942, est une sociologue qui a été institutrice avant de se lancer dans une carrière de chercheuse. Elle est professeure, membre de la Fédération de recherche sur le genre (RING) et autrice d'ouvrages sur les femmes, le genre et le travail. Ses recherches portent entre autres sur la division sexuelle du travail, qu'il soit professionnel ou domestique. Elle fait partie des auteurs et autrices qui ont défendu une conception des rapports sociaux de sexe afin de donner une base matérialiste à l'analyse des rapports entre les hommes et les femmes dans une société capitaliste.

KERMAN Piper, *Orange is the New Black (Orange is the New Black : My Year in a Women's Prison)*, Presses de la Cité, 2010, 2015.

Cet ouvrage traduit de l'anglo-américain a été écrit par Piper Kerman à la suite de son séjour en prison. L'autrice, née en 1969, a dans sa jeunesse différents flirts avec des filles et des garçons jusqu'à ce qu'elle fréquente une bande de lesbiennes dont fait partie Nora Jansen qui vit dans un très bel appartement. Piper ne tarde pas à comprendre que Nora vit du trafic d'héroïne. Mais elle se lie avec elle et l'accompagne lors de ses voyages en Europe et en Asie. En 1993, elle accepte de transporter plus de dix mille dollars à Bruxelles pour lui venir en aide. Puis elle cesse de la voir. Elle trouve un travail stable et rencontre un jeune homme, Larry, avec qui elle vit une histoire d'amour. Mais en 1998, elle est inculpée de trafic de drogue et de blanchiment d'argent. En effet, la bande de Nora ayant été démantelée, celle-ci a dénoncé Piper pour alléger sa peine. Ce n'est qu'en 2003 que Piper peut se présenter au tribunal pour plaider coupable. Elle est condamnée à quinze mois d'emprisonnement. L'ouvrage est le récit cet enfermement.

La série télévisée *Orange is the New Black* s'inspire de l'ouvrage de Piper Kerman. Mais le scénario est très différent du livre et de ce que Piper a réellement vécu. Dans le livre, Piper n'a aucune liaison avec une femme au cours de son internement. Elle affirme qu'il est impensable d'avoir des rapports sexuels en prison parce que les prisonnières, très surveillées, n'ont aucune intimité. Catherine Erhel et Catherine Leguay disent la même chose dans *Prisonnières* dont je rends compte plus haut, ce qui met à mal le mythe de la prison de femmes où s'épanouiraient des amours de lesbiennes exal-

tées. En outre, Piper ne rencontre à nouveau Nora qu'à la fin du livre, quand on la transfère à Chicago où elles doivent témoigner au procès d'un trafiquant de drogue. Comme Piper en veut à Nora de l'avoir dénoncée, elle est loin de renouer avec elle. Toutefois, le livre étant un témoignage sur la vie en prison, il est intéressant de noter que là comme ailleurs, on y rencontre des lesbiennes, que certaines forment des couples comme Big Boo et Tina et que, lorsque la première est libérée, la seconde est désespérée. Mais c'est loin de constituer l'essentiel du livre. Piper affirme que la prison est loin d'améliorer la mentalité des femmes qui s'y trouvent et de les armer pour qu'elles puissent avoir un travail légal à leur sortie. C'est pourquoi elle fait partie de la *Women's Prison Association*, une organisation bénévole qui aide les anciennes détenues à changer de vie. Par ailleurs, Piper Kerman affirme qu'elle est bisexuelle. Ayant fait son *coming out* vers dix-huit ans, elle était considérée comme lesbienne par la plupart des jeunes gens de son âge. Piper Kerman affirme qu'elle a eu beaucoup de relations avec des femmes et que son époux Larry est « *the only guy I've ever dated* ». Piper Kerman et Larry Smith se sont mariés le 21 mai 2006.

KING Laurie, *Le Jeu du fou (To Play the Fool)*, Albin Michel, 1995, 1997.

Au début de ce roman policier traduit de l'anglo-américain, deux douzaines de SDF se réunissent au Golden Gate Park de San Francisco pour incinérer Théophile, un chien qu'ils aimaient beaucoup et qui est mort d'un coup de bâton donné par un inconnu. Trois semaines plus tard, on découvre le cadavre du maître du chien, John. Auprès de cette victime se trouve un curieux personnage, Frère Erasme, qui pourrait peut-être donner d'importantes informations sur John, mais qui s'en dispense parce qu'il ne s'exprime qu'en citant la Bible ou Shakespeare. Deux policiers sont chargés de l'enquête, Kate Martinelli et Al Hawkin, dont nous avons fait la connaissance dans *Un Talent mortel*, un roman policier auquel j'ai consacré une notice dans le premier tome d'*Entre Femmes*. Qui se cache derrière le pseudonyme d'Erasme ? Est-ce cet individu qui a tué John et Théophile ? Kate Martinelli et Al Hawkin découvriront-ils le coupable ? Vous le saurez en lisant *Le Jeu du fou*.

Dans cet ouvrage, Laurie King nous donne des informations sur les fous en religion quand Al et Kate enquêtent sur Frère Erasme, ainsi que sur les SDF de San Francisco. En outre, nous entrons dans la vie de famille de Kate et de sa compagne Lee, une psychanalyste qui a reçu deux balles dans la colonne vertébrale lors d'une enquête précédente de Kate. Lee étant en chaise roulante, nous assistons à l'évolution de son infirmité. *Le Jeu du fou*, comme *Un Talent mortel*, est un excellent roman policier, avec peu de personnages, une enquête bien menée et une psychologie fouillée. L'essentiel du suspense repose sur le mystérieux personnage d'Erasme dont on ne cesse de se demander s'il est coupable ou non. *Le Jeu du fou* est très clair et d'une lecture agréable. J'en conseille donc la lecture.

KING Laurie, *Kidnapping (With Child)*, Albin Michel, 1996, 2000.

Dans ce roman policier traduit de l'anglo-américain du cycle de Kate Martinelli, Lee, la compagne de Kate, séjourne auprès d'une tante de soixante-huit ans dont elle vient de découvrir l'existence et qui vit sur une île située au nord de San Francisco. Kate, qui vit mal ce long séjour de Lee loin d'elle et qui ne supporte pas la solitude, reçoit la visite de Jules qui est la fille de la compagne de son collègue Ak Hawkin. Agée de douze ans au début du livre, Jules, qui s'est liée d'amitié avec un jeune SDF, Dio, demande à Kate de l'aider à retrouver ce garçon qui vient de disparaître sans laisser de traces. Kate consent à rechercher Dio, ce qui l'entraîne dans de multiples aventures, y compris la disparition de Jules qui a fêté ses treize ans depuis peu, d'où le titre du roman. Kate arrivera-t-elle à retrouver ces enfants ? Vous le saurez en lisant *Kidnapping*.

Ce thriller comporte plusieurs sujets imbriqués, d'une part celui des enfants abandonnés qui se retrouvent sans domicile fixe ainsi que tout ce qui peut leur arriver, ce qui rend Kate et le lecteur anxieux ; d'autre part, celui des secrets de famille, le père de Jules étant censé être mort et Jules ne s'entendant pas avec sa mère. Enfin les problèmes de couple de Kate et Lee. A cause de l'infirmité de Lee, Kate l'étouffait en la surprotégeant si bien que Lee a dû s'éloigner de sa compagne pour se reconstruire loin d'elle et surmonter son infirmité. Par ailleurs, Laurie King souligne les stéréotypes attachés aux lesbiennes : du fait que Kate a acheté une moto parce que sa voiture était hors d'usage, elle correspond au stéréotype de la lesbienne motarde, ce qui lui attire des plaisanteries douteuses de la part de ses collègues. Parce que Jules prend modèle sur Kate qu'elle aime beaucoup, elle porte aussi du cuir. Quand elle est enlevée, les commentaires vont bon train : Kate aurait séduit Jules, une gamine de treize ans. Certes, personne ne l'a dit nettement, mais pour faire taire ces calomnies, Kate doit rouler à nouveau en voiture. Tout l'arrière-plan familial et amical rend les personnages attachants. C'est pourquoi les romans policiers de Laurie King sont de vrais romans qui dépassent le genre du thriller.

LAÏK Madeleine, *Fille ou garçon*, Denoël/Gonthier, 1976.

L'autrice de cet ouvrage est une psychologue qui rend compte d'une enquête sur l'identité sexuelle qu'elle a réalisée en 1974, avec quatre autres psychologues et sociologues de vingt à trente ans, sur trente-cinq enfants de huit à quatorze ans. Elle formule ainsi sa problématique : « C'est comment être un enfant, une fille ou un garçon ? » Après avoir constaté que les filles sont très tôt victimes du sexisme, Madeleine Laïk observe que les femmes sont infantilisées par leur dépendance économique, leur exclusion de la vie sociale et politique et qu'elles vivent dans une totale insécurité affective. Elle souligne que l'école est vécue de façon différente par les filles et les garçons. Pour les filles, l'école est la « seule solution à leur enlèvement dans le grand corps de la famille. L'école est leur patrie, leur colonie... C'est aussi leur bagne, leur asile, leur prison, mais au moins s'y trouvent-elles en-

semble ». Elle observe que les filles doivent être dans leur maison, les garçons au-dehors, que les filles portent des vêtements plus contraignants que garçons et qu'elles passent de l'autorité du père à celle du mari. Les rôles sont alors clairement définis, la maternité d'une part et d'autre part le service militaire qui a été préparé par les bagarres interdites aux filles. Elle observe que les enfants sont homophobes, que les garçons sont scandalisés si l'on met en cause leur virilité et que le lesbianisme est totalement ignoré parce que le sexe ne concerne que les hommes. En outre, l'ordre patriarcal met les filles en rivalité et entraîne leur mépris pour leur propre sexe. Un garçon sur cent souhaiterait être une fille quand les trois quarts des filles préféreraient changer de sexe. Etre une femme, c'est se limiter à n'être que la compagne d'un homme. Le corps féminin est « un-corps-pour-l'autre » qui « pour prendre forme, doit plaire à tout prix, un corps qu'on arrange comme s'il était cassé, un visage qu'on refait sans cesse chez l'esthéticienne et le coiffeur comme si on risquait de le perdre ». « Pour les femmes, la féminité peut devenir un travestissement. Mais le travesti, lui au moins, part d'un sexe donné, même vacillant ; la fille, à la limite, ne travestit rien du tout : elle est le travestissement. » Quant au pouvoir des femmes, qui est inexistant, il aboutit au non-désir. Etre femme c'est avoir « une agressivité impossible, une libido bloquée ». Madeleine Laïk en déduit que la féminité est un sous-sexe et qu'il n'y a qu'un seul sexe, le sexe masculin. L'androgynie n'est pas la solution à cet état de fait : les garçons manqués, qui sont mal dans leur peau, sont constamment « entre deux eaux, entre deux sexes, nulle part, perpétuellement en décalage ». Quant au mariage, il est très souvent une bouée de sauvetage et non un accomplissement pour les femmes. Dans de telles conditions, on ne s'étonnera pas que sur trois suicides, deux soient des suicides de femmes. La normalité hétérosexuelle reposant sur une rupture fondamentale avec les autres femmes, il n'y a qu'une seule solution : « la réconciliation avec les autres femmes, avec notre sexe, nous permettra de nous découvrir et de découvrir un autre corps, notre corps. »

L'ouvrage de Madeleine Laïk est contemporain de ceux de Kate Millett et de Luce Irigaray. Ces autrices aboutissent à des conclusions identiques. Il faut que les femmes s'estiment elles-mêmes, se réconcilient avec elles-mêmes et se rapprochent des autres femmes au lieu d'être en rivalité avec elles. Par ailleurs, ce livre a le mérite de venir à bout d'idées reçues. En effet, certaines lesbiennes ont quelquefois le sentiment d'avoir échappé à la socialisation courante des petites filles. Dans quelle mesure ? Est-ce un avantage ? Si le fait d'être un garçon manqué est assez bien vu quand on est petite, il n'en va plus de même à l'adolescence et à l'âge adulte. Madeleine Laïk émet des hypothèses sur ce sujet qui concerne de nombreuses femmes. Elle pourfend les lieux communs qui font de la féminité une arme alors qu'elle n'est que l'asservissement des femmes aux hommes. Elle montre que les filles doivent « résister au sabotage de leur sexe », qu'on doit les encourager à remuer, à pratiquer des sports et à prendre des risques. Car quelle que

soit la socialisation des filles, elles sont toujours perdantes dans le système patriarcal.

LANDY Claudie-Catherine, *La Table est mise*, in *Cinémas homosexuels*, dossier réuni par Jean-François Garsi, Papyrus, 1983.

La Table est mise est le compte rendu d'une table ronde sur les liens entre le cinéma et le lesbianisme à une époque où l'on s'interrogeait sur les rapports entre ces sujets. Ainsi, l'une des participantes déclare : « Si j'étais zoophile, je n'irais pas à un festival de films zoophiles. » Plus sérieusement, parmi les sept femmes qui s'expriment, deux sont réalisatrices de court-métrages, les autres sont soit assistante de mise en scène, soit étudiante de cinéma, soit technicienne vidéo-cinéma ; enfin deux femmes participent au festival *Cinéarges* de La Rochelle. Au cours de cette table ronde, elles évoquent, entre autres, le cinéma gay, le *Mouvement des femmes*, les films de Chantal Akerman et de Marguerite Duras et elles s'interrogent au sujet de la bisexualité.

Publiée en 1983, cette discussion est intéressante à plus d'un titre car à l'époque, rares étaient les films ouvertement lesbiens réalisés par des lesbiennes. L'une des participantes cite *Jeunes Filles en uniforme* et une autre *Ella, une vraie famille* de Michla Gorki. Mais quand une autre cite *Immacolata e Concetta* de Salvatore Piscicelli, c'est l'occasion pour ces femmes de se demander si un homme peut traiter valablement de ce sujet : une histoire de lesbiennes. Cette discussion intéressera une historienne du lesbianisme. Catherine-Claude Landy est directrice artistique de la compagnie *Toujours à l'horizon* à La Rochelle depuis 1993. Elle a mis en scène de nombreux auteurs contemporains.

LEBRAS-CHOPARD Armelle, *Les Putains du Diable*, Dalloz, 2016.

Cet ouvrage, sous-titré *Procès des sorcières et construction de l'Etat moderne*, montre comment la lutte contre la sorcellerie a contribué à la construction de l'Etat dans les pays occidentaux. Du XV^e à la fin du XVII^e siècle, on réprime la sorcellerie en Europe en envoyant « au bûcher, parmi les condamnés, 80% de femmes, les complices privilégiées de Satan ». Les sorcières sont censées pratiquer le coït avec le Diable en échange de pouvoirs maléfiques excédant non seulement les capacités de leur sexe, mais aussi celles des mâles humains. Pour les démonologues, les femmes sont des être lubriques, aux désirs insatiables. Quant aux hommes, ils sont majoritairement victimes de leurs sortilèges. Or les femmes, qui jouissaient au Moyen Age d'une relative autonomie, voient à partir du XII^e siècle, une lente dégradation de leur condition. C'est la querelle des femmes à laquelle l'historienne Eliane Viennot a consacré un livre percutant. Les femmes, parce qu'elle font peur, doivent être remises à leur place. Il faut les assujettir à la loi des hommes. La famille, dont l'homme est le chef, est la source de la République. L'homme gouverne l'Etat. Les femmes, fées du logis, sont exclues du pacte social. Les féministes sont l'objet du retour de cette stigmatisation :

les hommes craignent qu'elles complotent contre eux. Ce qui explique pourquoi de nombreuses femmes qui luttent pour l'égalité des sexes refusent d'être qualifiées de féministes. « C'est la virilité même de l'homme qui se trouve déstabilisée par une perte de pouvoir sur la femme et sur son corps en particulier. » Armelle Le Bras-Chopard montre quelle fut la place du martyr des sorcières dans l'édification du pouvoir mâle de l'Etat moderne.

Quiconque s'intéresse au sort des femmes ne peut qu'être effrayé par le féminicide des sorcières qui étaient le plus souvent des paysannes. Jugées, torturées et brûlées vives parce que femmes, les prétendues sorcières ont servi d'exemples à toutes les femmes qui n'ont eu d'autre recours que de se réfugier dans leur maison pour se mettre au service de leur mari et de leurs enfants. On a diabolisé des femmes dont seule une infime minorité était coupable d'homicide (l'exemple le plus célèbre est celui de la Voisin pendant l'affaire des poisons) ou étaient des malades mentales. Cet ouvrage d'Armelle Le Bras-Chopard, professeure émérite de sciences politiques à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, a obtenu le prix du *Club des juristes* en 2017.

LE MOGUEN Viola, *Sexe, mensonge et vidéo in Tant qu'il y aura des femmes*, ouvrage collectif coordonné par LUNABA Eva, Le Manuscrit, 2005.

Cette nouvelle figure parmi d'autres qui traitent chacune d'un aspect de la condition des femmes : agression physique ou verbale, avortement, excision, homosexualité, intégration, mariage forcé, militantisme, famille monoparentale, prostitution, servitude, viol collectif et violence conjugale. Celle dont Viola Le Moguen est l'auteurice a pour sujet l'homosexualité féminine. La narratrice évoque son parcours difficile, les cinq années où elle a fréquenté des garçons afin de suivre la voie commune, le coup de foudre éprouvé pour une femme rencontrée dans une boîte de nuit où elle s'était rendue avec son compagnon, coup de foudre qui lui fait accepter son désir. Pendant un an, elle aime cette femme en secret. Mais quand elle déclare enfin son amour, l'aimée lui répond qu'elle préfère les hommes. La narratrice se confie à ses amis qui l'acceptent telle qu'elle est, mais quand elle aborde ce sujet avec sa mère, celle-ci souffre de savoir sa fille homosexuelle. Au seuil de la mort, sa mère lui dit en la remerciant de sa confiance : « Merci et sois heureuse, telle que tu es, sois toi, toujours, aime et ne te préoccupe pas des gens. » La narratrice peut enfin se réconcilier avec elle-même.

Dans ce texte très court, incisif et poétique, Viola Le Moguen dit l'essentiel de son parcours semblable à celui de nombreuses femmes. Née en 1965, Viola Le Moguen est professeure d'anglais. En 2005, elle a été lauréate du concours de nouvelles *Tant qu'il y aura des femmes*. On peut suivre son actualité sur <http://leaviola.blogspot.com>. Les amatrices de poésie trouveront de très beaux textes sur ce blog. Le recueil de nouvelles *Tant qu'il y aura des femmes* propose après chaque texte une rubrique intitulée « Vos droits » qui

informe les lectrices sur la législation concernant le sujet traité ainsi que des sites à consulter pour de plus amples informations.

LE MOGUEN Viola, *Poèmes*, <http://leviola.blogspot.com>

Viola Le Moguen est l'auteurice de poèmes d'amour, qui s'adressent à une amante. Voici quelques vers pris au hasard : « Tu viendras/Le cœur à l'envers/Les idées renversées/Ma renversante, ma dulcinée/Tous les sens en alerte/L'air de rien, on se gagne/On se donne, on se prend/Peu importe demain/Peu importe la fin/Je t'emporte, et c'est bien. » Ces poèmes chantent l'amour et le désir passionnés grâce à la musicalité des vers et du rythme. Viola Le Moguen chante aussi la solitude : « Je ne trouve plus les mots/En moi, je ne crois plus/Mes dix doigts, un étai/Mise à crue, mise à nu/C'est dans le recueillement/Je veux y croire encore/Que renaîtra le chant/D'une femme anaphore. » Les poèmes des femmes qui aiment les femmes sont suffisamment rares pour qu'on lise et apprécie ceux-ci. *Internet* nous permet de belles découvertes. Viola Le Moguen est l'auteurice de la nouvelle poétique *Sexe, mensonge et vidéo* qui figure plus haut

LEON Donna, *Mort à La Fenice (Death at La Fenice)*, Calmann-Lévy, 1992, 1997.

Dans ce roman policier traduit de l'anglo-américain, Helmut Wellauer, le chef d'orchestre qui dirige l'orchestre de l'opéra de Venise, la Fenice, meurt pendant un entracte d'un empoisonnement au cyanure. Chargé de l'enquête, le commissaire Brunetti découvre que, si Wellauer était un chef de renommée mondiale, il était aussi un ancien nazi et un ange gardien de la morale de l'Occident qui se pensait au-dessus des lois. Homophobe avec Santore, le metteur en scène, il est lesbophobe avec la soprano, Flavia Petrelli, qui a pour secrétaire et amie une riche Américaine, Brett Lynch. Or Flavia, divorcée d'un Espagnol, craint que celui-ci lui retire la garde de ses trois enfants. Flavia a-t-elle empoisonné le maestro afin de ne pas être séparée de ses enfants ? Le coupable est-il Santore ou un autre personnage victime des agissements détestables de Wellauer ? Si vous voulez en apprendre davantage, lisez *Mort à la Fenice*.

Mort à la Fenice est la première enquête de Guido Brunetti. On apprend dans ce livre que les homosexuels masculins sont bien acceptés par les milieux artistiques, mais qu'on est beaucoup moins ouvert avec les cantatrices lesbiennes. La mort de Wellauer se situant à la fin des années 1980, on mesure le risque que court une lesbienne quand elle a des enfants qu'on peut lui arracher en arguant de sa prétendue immoralité, ce qui entraîne une invisibilité et une mutité constantes. On constate aussi que quand Brett Lynch apprend que le mari de Flavia va lui intenter un nouveau procès et que Flavia en veut à Brett de l'avoir entraînée dans un amour lesbien, Brett n'a personne à qui se confier si bien qu'elle ne peut s'épancher qu'auprès de Brunetti. Celui-ci compare la situation de Brett à celle de sa propre épouse qui parlait à tout le monde de l'homme dont elle était amoureuse avant de

l'épouser. Ce roman, publié en 1992, à une époque où le mariage gay n'était pas à l'ordre du jour en Italie, rappelle quelques vérités sur la législation et sur des hommes de loi qui affirment que Flavia mène une vie immorale et contre nature, argument suffisant pour enlever les enfants à leur mère et les confier à leur père, en Italie comme en France (voir plus bas la notice de *L'Amour et la loi* de Caroline Mécary et la première affaire qu'elle a défendue en 1995). Ce n'est qu'en juin 2016 que la loi sur l'union civile entre en vigueur en Italie. Outre ce couple de lesbiennes criant de vérité, *Mort à la Fenice* brosse un portrait au vitriol des mœurs de certains fonctionnaires italiens. On passe un excellent moment à lire ce roman plein d'humour qui a été couronné par le prestigieux prix japonais *Suntory* qui récompense les meilleurs suspenses. Les aventures du commissaire Brunetti rencontrant un grand succès en Allemagne, des producteurs allemands de la chaîne de télévision nationale ARD ont lancé une série télévisée, *Donna Leon*, adaptée des romans, tournée à Venise, principalement avec des acteurs allemands. France 3 a diffusé ces téléfilms en 2010. Donna Leon, née en 1942, surnommée « la Dogaresse du crime », est, si j'en crois *Wikipédia*, une célibataire endurcie ce qui autorise toutes les hypothèses concernant sa vie privée.

LEON Donna, *Entre deux eaux (Acqua Alta)*, Calmann-Lévy, 1996, 1999.

Dans ce roman policier traduit de l'anglo-américain, on retrouve Brett Lynch et sa compagne Flavia Petrelli, deux lesbiennes que nous avons rencontrées dans *Meurtre à la Fenice* et dont les aventures sont narrées tout au long de ce nouveau thriller. Dans le premier chapitre, Brett est passée à tabac par deux voyous qui se sont fait ouvrir sa porte en prétendant lui apporter un courrier de la part du conservateur en chef du musée du palais des Doges, le dottor Semenzato. Ces malfaiteurs lui ordonnent de ne pas se rendre au rendez-vous qu'elle avait avec Semenzato. Flavia, cantatrice qui prépare le repas dans la cuisine en répétant son rôle dans *Les Puritains*, tarde à intervenir. Quand elle arrive auprès de Brett en tenant son couteau de cuisine, elle blesse le premier voyou à la main et le second au bras. Mais Brett se retrouve à l'hôpital avec la lèvre fendue, deux côtes cassées, la mâchoire fissurée et des contusions sur tout le corps. Au chapitre VIII, le commissaire Brunetti et le lecteur apprennent que Semenzato a été assassiné. Quel est le lien entre Brett Lynch et Semenzato ? Brett échappera-t-elle à l'assassin du conservateur ? Vous le saurez en lisant *Entre deux eaux*.

Dans ce résumé du début du roman, j'ai mentionné la mort de Semenzato parce qu'elle figure sur la quatrième de couverture alors qu'elle n'arrive qu'au premier tiers du livre. En revanche, on ne trouve pas le moindre mot dans ce texte sur Brett et Flavia, alors que ces deux femmes sont des personnages de premier plan d'*Entre deux eaux*. Sans aucun doute, l'éditeur a craint de faire fuir la majorité du lectorat potentiel du livre en annonçant clairement qu'un couple de lesbiennes a un rôle important dans cet ouvrage. Sans gâcher le plaisir des lecteurs, je peux divulguer que l'archéologue Brett

a eu une brève liaison avec une Japonaise, Matsuko Shibata, ce que la volcanique Flavia supporte mal. D'autre part, on observe que les personnages stupides (Patta et un étudiant de Paola, l'épouse de Brunetti) sont lesbophobes alors que le sympathique et intelligent commissaire ne l'est pas. Par ailleurs, Donna Leon brosse un tableau impitoyable des mœurs vénitienes concernant le trafic des œuvres d'art et les possibilités de contourner la législation fiscale. Enfin, grâce à Paola qui est une universitaire spécialisée en littérature américaine, j'ai appris qu'Emily Dickinson « était sans doute homosexuelle ». Comme j'ai un recueil de poèmes de cette écrivaine dans ma bibliothèque, je me suis penchée sur ce livre avec intérêt. Pour ces raisons multiples, je conseille vivement la lecture d'*Entre deux eaux*. Hélas, tous les romans de Donna Leon ne mettent pas en scène des lesbiennes. Toutefois, je conseille la lecture de *Péchés mortels*, critique virulente des membres du clergé catholique qui réussissent le tour de force d'être à la fois homosexuels, homophobes et souvent pédocriminels.

LEROY Myriam, *Ariane*, Seuil, 2018.

La narratrice de ce roman évoque la relation très forte qu'elle a eue entre douze et quatorze ans avec Ariane, une fille de son âge dont elle était la condisciple. Née de parents modestes, la narratrice s'ennuie auprès d'eux tout en les méprisant. Ceux-ci, soucieux de faire éduquer leur fille dans une classe supérieure à la leur, l'inscrivent dans un établissement scolaire de bonne renommée. Elle y rencontre Ariane, une Indienne adoptée par un couple qui possède une piscine et un terrain de tennis. Cette fréquentation enthousiasme les parents de la narratrice. Bien que leurs condisciples les surnomment « les gouines », les deux filles ont une relation qui n'est pas charnelle : « Nous nous aimions en effet, d'un amour qui échappait aux définitions, passionnel, fusionnel, dépouillé d'épanchements charnels mais pas moins pulsionnel. » Or cette relation est marquée par la cruauté, les deux filles s'ingéniant à faire du mal à leurs camarades. Quand elle atteint quatorze ans, la narratrice répond aux avances d'un garçon, mais celui-ci se moque d'elle. A partir de là, Ariane devient l'amie d'Elodie et évince la narratrice. Celle-ci est « perforée de tristesse » et se trouve marquée par cet échec. Dorénavant, quand Ariane se manifestera, ce sera toujours pour se moquer du chagrin de son ex-amie. A vingt ans, la narratrice est alcoolique et n'arrive pas à se lier durablement à qui que ce soit. Elle apprend qu'Ariane a séjourné en hôpital psychiatrique et qu'elle a fini par se jeter sous un train. Face à ce suicide, la narratrice est admirative et soulagée.

Ce court et dense roman est une tragédie. En effet, la mort d'Ariane est annoncée dès la première page. Écrit vingt ans après ce suicide, c'est pour l'auteurice une thérapie par l'écriture. Ce roman est un des livres les plus aboutis sur les contradictions de l'adolescence que je connaisse. Fille qui méprise ses parents, qui cherche à séduire les garçons non parce qu'ils lui plaisent mais pour se donner de l'importance, qui est cruelle avec ceux qu'elle considère comme moins bien qu'elle et admirative devant la cruauté des autres,

tous ces éléments font fait partie de l'évolution de la plupart des filles vers l'âge adulte. Comme ses parents, elle est fascinée par l'argent de la famille d'Ariane. Elle croit arriver à être elle-même en suivant les conseils de la presse pour adolescentes, en se maquillant et en s'habillant avec des vêtements de marque, sans se rendre compte qu'elle n'échappe à ses parents conservateurs que pour suivre le troupeau de moutons des autres jeunes gens. Le commentaire de la narratrice sur le mot *gouine* est éloquent : « Adolescente, alors que j'aimais à me considérer tolérante, ouverte et libérale dans un milieu fièrement conservateur, *gouine* était pourtant l'insulte suprême, celle qui marquait sa victime du sceau de la honte éternelle. Plus qu'une déviance, c'était une déficience, une infirmité infamante. Un peu comme naître avec un deuxième anus ou déféquer dans une poche au vu et su de tout le monde. Lesbienne, c'était la pire déficience de l'espèce humaine. Pédé, ça allait, mais *gouine*, c'était à vomir. » La famille d'Ariane est très inquiétante, le père est sans doute incestueux, la mère totalement absente. En arrière-plan de son roman, la narratrice évoque l'affaire Dutroux, ce qui donne à penser qu'Ariane est victime de son père, un pédocriminel. Quant aux policiers, à la fin du livre, ils pensent que la famille d'Ariane est une famille de psychopathes. La narratrice étant du même âge que l'autrice née en 1982, on peut légitimement se demander dans quelle mesure ce roman est autobiographique. Mais quoi qu'il en soit, *Ariane* est une réussite totale et son autrice est à suivre.

LEZZIE Julie, autrice de romans et de nouvelles lesbiennes.

Née en 1975, Julie Lezzie multiplie les expériences dans de nombreux domaines, traduction, journalisme, écriture et édition, mais aussi comme assistante vétérinaire et pompière, ce qui lui a permis d'écrire un roman, *Tout Feu tout Femme*, en prise avec cette réalité. Ancienne collaboratrice du magazine *Têtu* et chroniqueuse sur *WeAreLesFilles.com*, Julie Lezzie considère l'écriture comme un moyen de faire passer des messages et d'ouvrir les consciences. Elle exerce aujourd'hui comme biographe, rédactrice et conseillère littéraire en France et à l'étranger. Elle est l'autrice d'une trilogie pleine d'humour où les butchs côtoient les androgynes et les lipsticks pour notre plaisir. Certains de ses ouvrages sont réédités depuis 2019 par *Homo-romance*. Seul bémol : autant les romans parus aux éditions *Gaies et lesbiennes* sont très bien écrits, autant les autres demanderaient des relectures supplémentaires à cause d'erreurs de syntaxe et de concordance des temps.

LEZZIE Julie, *Passerelles, Gaies et lesbiennes*, 2006.

Justine, trente ans, professeure dans l'enseignement spécialisé, apprend la LSF (langue des signes française). Son auxiliaire, David, lui fait des avances auxquelles elle ne répond pas. Elle s'éprend d'une collègue sourde, Sarah, vingt-sept ans, qui enseigne les mathématiques à des enfants sourds. Elles ébauchent une idylle, mais les parents de Sarah sont des juifs orthodoxes qu'elle craint de désespérer si bien qu'elle rompt avec Justine. Puis, très

éprise, elle revient auprès d'elle. Elles vivent ensemble. Justine emmène Sarah passer les fêtes de Noël dans sa famille où elles sont bien acceptées. La mère de Sarah invite les deux jeunes femmes à un repas de shabbat. Justine est elle aussi bien acceptée par les parents de Sarah. Enfin, celle-ci découvre qu'elle est enceinte. Pendant sa rupture avec Justine, elle a couché avec un ami qui s'était chargé de la consoler. Comme ils avaient beaucoup bu, elle ne se souvenait de rien. Justine et Sarah, qui vivent ensemble avec la bénédiction de leurs familles, auront donc un enfant.

Ce roman traite des différences. Il a pour décor la classe de Justine, montre le quotidien des maîtres de l'enseignement spécialisé et les compétences qui leur sont nécessaires pour exercer convenablement leur métier. C'est le sens du titre, Justine déclarant qu'elle a choisi cette profession afin d'établir « les passerelles pour faire le lien avec les enfants et les amener sur le chemin de l'apprentissage ». C'est aussi l'histoire d'amour de deux femmes dont l'une est sourde. Enfin, ce sont les problèmes propres aux homosexuels quand leur famille pratique une religion avec rigueur. Dans *Passe-relles*, il s'agit de juifs orthodoxes, mais le problème serait identique avec des chrétiens ou des musulmans. Tolérance, ouverture et dialogue au-delà des différences sont les thèmes de ce premier roman de Julie Lezzie.

LEZZIE Julie, *Quatre Filles et un toit*, Gaies et lesbiennes, 2009.

Dans ce roman, deux couples de femmes achètent une ferme en mauvais état afin de vivre à la campagne. Alex et Maëlle habiteront au rez-de-chaussée, Estelle et Fred à l'étage. Alex et Fred sont des amies d'enfance et chacune d'elles a trouvé la femme de sa vie. Mais les personnalités sont très différentes. Fred, passionnée de mécanique, est une butch assumée alors qu'Estelle, incarnation de la féminité, est une bibliothécaire qui lit des romans au lieu de surveiller les repas qu'elle est censée préparer pour ses coéquipières. Alex, qui travaille pour une association de préservation de la nature, est écologiste et féministe. Elle a un lien fusionnel avec Maëlle, mais au bout de huit ans de vie commune, il semble que le désir ne soit plus très vif entre elles. Ces femmes rendront-elles habitable la ferme délabrée qu'elles ont achetée en commun ? Alex et Maëlle retrouveront-elles une vie amoureuse ? Vous le saurez en lisant *Quatre Filles et un toit*.

J'ai lu ce roman avec beaucoup de plaisir. Les deux couples de lesbiennes sont environnées de nombreuses amies dont la vie amoureuse nous est narrée avec humour, qu'il s'agisse de Fab et Léa, des motardes brûlantes d'un désir toujours renaissant qu'elles font souvent partager à une troisième lesbienne, de Sophie et son amante roumaine Mihaela, de Sophie et Liliane, celle-ci ayant vingt ans de plus que celle-là, ce qui donne lieu à d'amusants quiproquos ou de Nat, conductrice de poids lourds et Gaïa, celle-ci étant écologiste, végétalienne et toujours prête à préparer des plats immangeables. Certains esprits chagrins regretteront sans doute que certaines lesbiennes correspondent à des stéréotypes. Mais comme j'en connais de semblables, je peux assurer que Julie Lezzie n'a rien exagéré.

LEZZIE Julie, *Quatre Filles et un mouflet*, Gaies et lesbiennes, 2011.

Maëlle et Alex attendent un enfant qu'elles ont conçu avec l'aide de Gilles et Thomas grâce à une procréation médicale assistée artisanale. Alex a eu la chance d'être enceinte après deux tentatives. Quant à Fred et Estelle, elles espèrent que celle-ci sera enceinte après avoir tenté une insémination avec donneur anonyme en Belgique. Alex, persuadée d'avoir bientôt une fille et non un garçon, a-t-elle raison ? Fred fera-t-elle une bonne prestation face au psychiatre ? Arrêtera-t-elle de jurer et de fumer ? Quant à Estelle, sera-t-elle inséminée ? Vous le saurez en lisant *Quatre Filles et un mouflet*.

Julie Lezzie présente deux cas d'homoparentalité, celle où l'enfant a deux mères et deux pères et celle avec donneur anonyme. Elle met aussi en scène un pédiatre lesbophobe qui déclare à Maëlle qu'elle n'est pas la mère de Clémentine alors qu'elle a été présente auprès de la petite depuis sa conception et qu'elle l'aime d'un véritable amour maternel (épisode qui a l'avantage de rappeler que la mère sociale n'a aucune existence dans la loi française). Mis à part ce point douloureux, on retrouve dans ce roman la bande d'amies, bande qui constitue une véritable famille pour les quatre filles, traitées avec le même humour.

LEZZIE Julie, *Un Jour, nos vies se sont croisées*, Gaies et lesbiennes, 2012.

Ce recueil se compose de huit nouvelles lesbiennes.

Rayon de lune. Une jeune Asiatique, hospitalisée depuis peu, souffre d'amnésie après avoir été agressée dans la rue. Sa famille l'a rejetée et son fiancé l'a battue parce qu'elle refusait de se marier. Son frère a découvert qu'elle était lesbienne. La doctoresse qui la soigne n'est pas insensible à son charme.

Lettre d'adieu. En 1949, une religieuse écrit à une autre nonne pour lui dire qu'elle l'aime, qu'elle a perdu la foi et qu'elle quitte le couvent.

Transitions. Une lesbienne, qui s'éprend d'une transsexuelle en cours de transition, se trouve enceinte car son amante est encore pourvue de son « équipement d'origine ». Cette grossesse perturbe leur relation, mais les deux femmes se retrouvent et élèveront leur enfant ensemble.

L'amour au premier regard. Une lesbienne a un brutal coup de foudre pour une belle femme dans une boîte de nuit. Cette belle femme est aveugle.

Destins croisés. Isabelle, divorcée et mère d'un petit garçon, a perdu son emploi. Pour subvenir aux besoins de son fils, elle se résout à se prostituer. De son côté, Dana fait le trottoir pour un proxénète. Mais elle veut s'enfuir à Lyon après avoir arrêté de se prostituer. Les deux jeunes femmes se rencontrent et sympathisent. Isabelle héberge Dana. Peut-être Isabelle la rejoindra-t-elle à Lyon.

Si seulement. Après un accident de moto, une tétraplégique rêve de ce qu'elle pourrait vivre auprès de son amante si elle était encore valide.

Ça reste entre nous. Une grand-mère, qui a une petite-fille lesbienne, lui confie qu'elle a aimé d'amour une femme avant de se marier.

Nos amours karmiques. Laurence s'éprend d'une femme après avoir souffert d'une rupture amoureuse. Mais celle-ci déclare qu'elle ne peut l'aimer parce qu'elle est séropositive. Les deux femmes vivent un grand amour pendant une dizaine d'années. L'amante de Laurence est bouddhiste. On découvre à la fin de la nouvelle que Laurence vient de raconter leur histoire alors qu'elle a passé la nuit dans le lit de son amante décédée.

Ces nouvelles nous plongent dans des univers très différents peuplés de femmes attachantes confrontées à des situations inattendues. Ce sont des textes variés, drôles ou tragiques. On a un aperçu de ce qu'a vécu la génération précédente avec la lettre de la religieuse et les confidences de la grand-mère. Julie Lezzie nous rappelle aussi les accidents, les maladies, les infirmités et le rejet des enfants par des familles lesbophobes.

LEZZIE Julie, *Tout Feu tout Femme, Gaies et lesbiennes, 2013.*

Elsa intègre à vingt-huit ans l'équipe de pompiers professionnels de Poitiers après avoir été pompière volontaire pendant quatre ans. Steph, sa compagne, étudiante en psychologie, ne cesse de lui reprocher d'être trop prise par son métier et ne lui est d'aucun soutien quand elle est confrontée aux dures conditions de travail des soldats du feu. Un jour, alors qu'elles partent en week-end, Elsa doit arrêter sa voiture sur le bord de la route afin d'intervenir auprès de personnes qui viennent d'avoir un accident. Non seulement Steph ne lève pas le petit doigt pour l'aider, mais elle lui reproche d'avoir porté assistance à des accidentés de la route. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase : Elsa rompt avec Steph. Restera-t-elle longtemps célibataire ? Vous le saurez en lisant *Tout Feu tout Femme*.

Ce résumé ne rend pas compte de l'essentiel de cet excellent roman qui est un véritable documentaire sur le travail des pompiers professionnels, qu'il s'agisse d'incendies, accidents domestiques ou de la route, violences familiales, vieillards décédés à domicile, alcooliques, drogués, suicidaires, comas éthyliques, accouchements, vieilles dames qui chutent, etc. En outre, on accompagne Elsa et ses coéquipiers en Roumanie où ils apportent des jouets, des fournitures scolaires et du matériel informatique aux enfants d'un orphelinat. Je précise qu'Elsa qui sait qu'elle doit en faire plus qu'un homme pour être acceptée par ses collègues, n'est victime ni de misogynie ni de lesbophobie dans cet ouvrage. Enfin, Julie Lezzie nous rappelle que la devise des pompiers, *Sauver ou périr*, n'a rien d'exagéré : ils risquent leur vie en sauvant les nôtres. Qu'on lise ce livre jusqu'au bout pour s'en assurer. Pour toutes ces raisons, *Tout Feu tout Femme* est un excellent roman dont je recommande la lecture.

LEZZIE Julie, *Quatre Filles et un mariage, Chapitre.com, 2015.*

Trois ans après la naissance de leur fils, Estelle et Fred projettent de se marier. Celle-ci veut limiter le nombre d'invités et fêter l'événement à la ferme alors que celle-là rêve d'un mariage romantique avec une calèche attelée à quatre chevaux blancs. Gaïa et Nat se séparent : Nat, qui en a assez de

vivre dans un corps où elle est mal à l'aise, entreprend une transition. C'est ainsi qu'à vingt-six ans, Natacha devient Nathan et se lie avec Carla, une transsexuelle. Gaïa trouve une nouvelle compagne, Flavie, thérapeute spécialisée dans les douleurs physiques et les blocages émotionnels. Fred et Estelle trouveront-elles un terrain d'entente ? Leur mariage se déroulera-t-il au mieux ? Vous le saurez en lisant *Quatre Filles et un mariage*.

On s'amuse beaucoup en lisant ce roman. L'opposition entre Estelle, fleur bleue romantique, et Fred, quintessence de butchitude, donne lieu à de nombreux moments d'hilarité, de même que les remarques de Flavie, caricature de thérapeute à la page. En revanche, le ton devient plus grave pour traiter de la transition de Nat. Grâce à ce personnage, Julie Lezzie traite d'un sujet sensible avec délicatesse.

LEZZIE Julie, *Dans l'Attente de te lire*, Auto-édition, 2017.

Robine, photographe, rencontre Céleste, enseignante, à une exposition. Les deux jeunes femmes échangent leur adresse électronique si bien que Robine, en reportage à Bangkok, envoie à Céleste une photographie qu'elle a prise avant de lui avoir parlé. Débute alors un échange de courriels amicaux où chacune narre son quotidien, élèves décevants pour Céleste et pour Robine reportage sur le travail d'une association qui s'occupe de jeunes filles et de transsexuelles pour leur éviter de sombrer dans la prostitution. Robine ne tarde pas à confier à Céleste que, trop prise par son travail, elle a été abandonnée par sa compagne. Un peu plus tard, elle lui dit clairement qu'elle est amoureuse d'elle. Comment réagira Céleste ? Vous le saurez en lisant *Dans l'Attente de te lire*.

Ce roman épistolaire est intéressant à plus d'un titre. Si Céleste s'étend peu sur son travail, Robine narre son séjour en Thaïlande avec talent si bien que le livre est un véritable documentaire : climat, faune, flore et visite de deux boîtes réservées aux femmes avec des informations sur les lesbiennes thaïlandaises. C'est aussi une histoire d'amour où deux jeunes femmes s'apprivoisent tendrement. *Dans l'Attente de te lire* est un roman original dont je recommande la lecture.

LIBERT Louise-Marie, *L'Histoire de l'homosexualité féminine*, Jourdan, 2018.

Comme le titre l'indique, cet ouvrage se propose d'étudier l'histoire du lesbianisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Concernant la préhistoire, l'auteur cite Brigitte et Gilles Delluc, préhistoriens qui affirment que les organes génitaux féminins étaient affichés très fréquemment sur les parois des grottes du paléolithique. En outre, elle mentionne la grotte de la Marche (Lussac-le-Château dans la Vienne) où deux chercheurs ont découvert des scènes érotiques réalistes et variées. En 1977, un historien a découvert sur le site de La Magdeleine-la-Plaine (Aveyron) une plaquette en calcaire où figure une scène d'initiation saphique. Enfin, en 2005, Javier Angulo et Marcos Garcia publient un livre où ils affirment l'existence de

godemichés « sans toutefois affirmer que seules les femmes en faisaient usage entre elles ». Concernant l'Antiquité, l'auteur se réfère à l'ouvrage de Sandra Boehrer publié en 2007 : *L'Homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*. Pour la Mésopotamie, elle mentionne Enheduanna, une poétesse et prêtresse du XXIII^e siècle avant notre ère qui a composé des hymnes où elle se considère comme l'amante de la déesse Inanna. Puis elle consacre des paragraphes à Sappho, Gorgô, reine de Sparte, et Cynisca, une mâle cavalière spartiate. Au Moyen Age, l'auteur cite les saintes Perpétue et Félicité qui décidèrent de mourir ensemble pour leur foi ; elle s'interroge au sujet d'Hildegarde de Bingen et cite un poème d'amour de Beatrix de Romans adressé à une femme. Elle mentionne, en Orient, Hind Bint al-Nu, princesse qui s'éprit d'une femme appelée Bal-Zarqa et en Occident les amours d'Yde et Olive. Le chapitre sur la Renaissance traite des cas de femmes travesties qui subirent la mort pour s'être fait passer pour des hommes. Elle s'interroge au sujet du sentiment que Louise Labé portait à Clémence de Bourges. Elle mentionne Benedetta Carlini et sa compagne Bartolomea (voir le livre de Judith Brown dont la notice figure plus haut). Elle énumère les couples de femmes des XVII^e et XVIII^e siècles sur lesquels je ne m'attarderai pas car ils sont très connus. Enfin, elle cite au XIX^e et XX^e siècles des lesbiennes courageuses, célèbres elles aussi, Rosa Bonheur et Nathalie Micas, George Sand et Marie Dorval, Emily Dickinson et Susan Gilbert, Renée Vivien et Natalie Barney, Virginia Woolf et Vita Sackville-West, Colette, Daria, Simone de Beauvoir, Marguerite Yourcenar et Eleanor Roosevelt.

Cet ouvrage au titre très ambitieux a le mérite d'exister. Il peut être le point de départ d'une recherche plus fouillée sur l'homosexualité féminine à différentes époques. Il peut aussi rassurer de jeunes lesbiennes à qui l'entourage veut faire croire que leur désir est hors nature alors qu'il est vieux comme le monde. Mais il devrait s'intituler : *Les Femmes qui ont désiré (ou aimé) les femmes à travers les âges*. En effet, quand on compare ce petit livre à *Une Histoire de l'homosexualité* de Robert Aldrich, on mesure tout ce qui lui manque. Je rappelle que le terme d'homosexualité ne date que de la fin du XIX^e siècle et que pendant des siècles, on ne se percevait pas comme homosexuelle ou hétérosexuelle. Seules les pratiques sexuelles étaient ou non considérées comme convenables. Dans l'Antiquité, un homme qui se satisfaisait avec un autre homme n'était pas méprisé s'il avait le rôle actif. A partir de l'ère chrétienne, cette conception a évolué jusqu'à ce qu'on décrète qu'il n'y avait qu'une seule pratique sexuelle autorisée, le coït dans le mariage parce qu'il était susceptible de donner la vie. Toutes les autres pratiques (masturbation, caresses réciproques, buccales, génitales, anales, etc) étaient coupables parce que n'ayant pour but que le plaisir. Par ailleurs, Louise-Marie Libert a oublié dans son recensement de nombreuses lesbiennes, Suzy Solidor, Frède, etc. Son livre est un ouvrage de vulgarisation, non de recherche. On lui en doit d'autres du même genre : *Les plus mau-*

vaises mères de *l'Histoire* et *Les plus terribles procès de sorcellerie*, ces ouvrages traitant davantage de la petite histoire que de la grande.

LOISVAINE Manon, trois romans.

Née à Paris en 1975, Manon Loïsvaine écrit depuis son adolescence, en parallèle d'une carrière dans le travail social. Je n'ai trouvé aucune information sur son existence ni sur *Internet*, ni ailleurs. Cette romancière traite de sujets sérieux, dans son premier ouvrage la découverte par une adolescente de son homosexualité, le viol dans le deuxième (sujet qu'elle avait déjà abordé dans le précédent) et l'écologie dans le dernier. A la fin de son troisième roman, *Des Papillons, des margays, deux femmes*, l'autrice remercie sa femme. Ce n'est donc pas par hasard qu'on rencontre des lesbiennes dans ses trois romans.

LOISVAINE Manon, *A l'Épreuve de ma vie, Gaies et lesbiennes*, 2010.

Ce roman se présente sous la forme du journal intime d'une adolescente, de 1991 à 1997. Amélie, quatorze ans, est attirée par Sophie qui fait partie de son équipe de handball. Celle-ci est une lesbienne affirmée qui n'en est pas à sa première expérience. Mais elle est trop directe avec Amélie si bien qu'il ne se passe rien de sexuel entre elles. Amélie se rapproche alors de Magali, mais après un flirt entre les deux filles, celle-ci rompt avec celle-là en souhaitant qu'elles restent amies. Lors d'une soirée arrosée, Sophie danse avec Amélie. Trois garçons entraînent cette dernière dans une chambre en la traitant de gouine et la violent. Ensuite, pour avoir la paix et par haine de soi, Amélie flirte avec un garçon et couche avec lui. Ses parents projetant de divorcer, Amélie fait une tentative de suicide. Elle est sauvée par Danièle, étudiante en psychologie et pompier volontaire. Danièle, qui vit avec Sandy, part vivre dans le Midi avec elle. Amélie passe ses vacances chez sa tante Edwige à Berlin. La fille des voisins d'Edwige, Stéphanie, dix-huit ans, emmène Amélie dans un bar gay. Elle est lesbienne et Edwige est une écrivaine bisexuelle. A partir du moment où Amélie découvre l'amour réciproque avec Stéphanie, sa vie change du tout au tout. Entourée de plusieurs lesbiennes et d'un ami gay, son existence est celle des homosexuels qui savent comment se comporter et où faire des rencontres. Je laisse aux lectrices le plaisir de découvrir les aventures d'Amélie à partir de là. A la fin du roman, Amélie dit à ses parents qu'elle est lesbienne et leur raconte le viol collectif et correctif dont elle a été victime à quinze ans. Elle porte plainte contre ses violeurs qui sont condamnés pour ce crime à six et huit années de prison.

J'ai beaucoup aimé le roman de Manon Loïsvaine pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la lecture du journal intime d'Amélie nous fait partager son quotidien au jour le jour. Ensuite, les événements des premières années de l'adolescente, qu'il s'agisse de la découverte de son homosexualité, de l'incompréhension et de l'homophobie de ses parents, de la solitude et de la haine de soi consécutives au viol, sont toujours d'actualité. Pour les homosexuels de ma génération, comme pour celle d'Amélie, la découverte de la

différence se fait toujours dans la solitude, les parents étant toujours déphasés et à des lieues de leur enfant. Ce qui entraîne une rupture entre les adultes et les enfants homosexuels qui ne peuvent pas être eux-mêmes dans leur famille. Parce que les liens entre la famille et l'enfant homosexuel se distendent, celui-ci reconstitue, dans le meilleur des cas, une famille d'homosexuels. C'est ainsi qu'Amélie, quand elle est étudiante, est en colocation avec deux lesbiennes et un gay. Enfin, ce roman souligne le rôle des référents, l'importance de la tante Edwige qui préfère vivre seule parce que la vie de couple tue l'amour romantique et du couple heureux formé par Danièle et Sandy. Un seul bémol : ce roman pêche par optimisme, car il est peuplé de beaucoup plus de lesbiennes que l'on n'en rencontre dans la réalité. Mais l'ensemble est d'une lecture revigorante.

LOISVAINE Manon, *La Panthère d'Héloïse*, Panthéon, 2016.

La narratrice de ce roman, Héloïse, est agressée et violée dans une petite rue de Paris un soir d'octobre 1995. Cette femme de trente-quatre ans est jugée pour enfants. Quelque temps plus tôt, elle a condamné à trois ans d'enfermement un garçon de seize ans coupable d'avoir battu, violé et torturé une enfant de onze ans en présence de ses amis qui ont pris des photos de ces actes de barbarie. La police, qui enquête sur le viol d'Héloïse, découvre que le coupable est le frère aîné du violeur qui voulait ainsi venger son petit frère. Or ces jeunes gens sont les fils d'un homme politique qui souhaite faire partie du gouvernement et qui est prêt à tout pour éviter un scandale qui nuirait à ses ambitions. Héloïse est bien entourée par une famille aimante, un couple de lesbiennes policières et des amis dévoués. Mais ce viol l'a ébranlée. Arrivera-t-elle à se reconstruire ? Le procès du violeur aidera-t-il Héloïse à tourner la page ? Vous le saurez en lisant *La Panthère d'Héloïse*.

L'originalité de ce roman vient du personnage de Panthère, un chaton orphelin qui a assisté au viol d'Héloïse et qui a la faculté de parler à la jeune femme. Tout au long du livre, il assiste sa maîtresse et la reconforte, ce qui ne surprendra que les gens qui n'aiment pas les animaux. Par ailleurs, le livre se présente sous la forme d'un récit rédigé par Héloïse nonagénaire à l'intention de ses neveux. C'est donc une sorte de testament dans laquelle la vieille dame souhaite faire part à la génération qui suit la sienne de la façon dont le viol et les violences faites aux femmes étaient traitées pendant sa jeunesse. Héloïse, qui est magistrate, regrette qu'on incite les plaignantes à faire juger leur violeur par le tribunal correctionnel qui ne juge que les délits alors que le viol est un crime qu'on doit juger en cour d'assises. Elle souhaite aussi qu'il n'y ait pas de prescription pour ce crime, les victimes (d'inceste et de viol de mineurs dans les familles) n'ayant pas réussi à sortir du silence assez tôt se voyant refuser qu'on juge les criminels quand elles arrivent à parler de ce qu'elles ont subi. Dans le roman, Héloïse a recours au *CFCV (Collectif féminin contre le viol)*, information qui peut être utile à d'éventuelles lectrices. Sur le sujet du viol, on pourra lire l'ouvrage collectif intitulé *Viol, le Procès d'Aix* publié par *Choisir la cause des femmes* publié

en 1978, auquel j'ai consacré une notice dans le tome 2 d'*Entre Femmes*. Qu'on ne recule pas devant la dureté du sujet abordé par Manon Loïsvaine, son roman se lit comme une histoire à suspense. En effet, il faut attendre les derniers paragraphes du dernier chapitre pour voir sa curiosité satisfaite.

LOISVAINE Manon, *Des Papillons, des margays, deux femmes*, Edilivre, 2018.

Ce roman fait alterner deux intrigues. La première est une classique énigme policière. On découvre une femme en hypothermie dans le cimetière de Montparnasse. Cette femme, à qui l'on a volé ses habits et son sac à main, est en sous-vêtements. Une pochette contenant un papillon est épinglée à sa culotte. Louise, lieutenant à la police judiciaire, est chargée de l'enquête. La seconde intrigue a pour héroïne Lucie, une éthologue en mission dans la forêt amazonienne afin d'étudier des chats sauvages, les margays. Assez vite, elle découvre une femelle et ses deux petits, mais la mère est tuée par des braconniers. J'ajoute que Louise et Lucie sont toutes deux lesbiennes et qu'elles rencontrent l'amour chacune de leur côté. Louise découvrira-t-elle le coupable ? Lucie sauvera-t-elle les jeunes margays ? Quel est le point commun entre les deux intrigues ? Vous le saurez en lisant *Des Papillons, des margays, deux femmes*.

Bien que n'étant pas d'un naturel très perspicace, j'ai découvert assez vite le point commun entre les deux intrigues. On suit pas à pas une policière et une éthologue passionnées, l'une par son métier, l'autre par la recherche scientifique. Quiconque aime les animaux, qu'il s'agisse de papillons ou de chats sauvages, lira ce livre avec intérêt. Quiconque se soucie de l'avenir de notre planète et de ses habitants également.

LOVESTAM Sara, *En Route vers toi (Tillbaka till henne)*, Actes Sud, 2012, 2016.

Ce roman historique traduit du suédois commence par l'énumération de quatre vieux objets, des lunettes, des bottines, une règle et une broche, objets qui s'invitent de nos jours dans la vie d'Hanna, conseillère à l'Agence pour l'emploi. Hanna, très intriguée par ces objets d'un autre temps, se met à enquêter à leur sujet. Le roman fait alterner les chapitres où Hanna mène son enquête et ceux où Signe, leur propriétaire, une institutrice qui avait vingt-quatre ans en 1906, militait pour obtenir l'égalité de salaire avec les instituteurs et le droit de vote pour les femmes. On suit Signe dans ses actions militantes en compagnie d'autres femmes, Anna dont elle s'éprend mais qui la trahit avec son meilleur ami, puis Elvira, une féministe toujours en mouvement, qui affirme être « en route vers » Signe. Quant à Hanna, qui bénéficie de tous les acquis des féministes du temps passé, elle se morfond à son travail, est méprisée par sa mère et sa sœur et vit avec un homme qu'elle n'aime plus, parce qu'elle n'a aucune confiance en elle. Mais elle trouve un sens à sa vie en se mettant en quête de Signe, une femme avec qui elle se découvre des parentés.

En Route vers toi est l'un des meilleurs romans qu'il m'a été donné de lire au cours de ces dernières années. C'est un livre féministe puisqu'on y suit le militantisme des suffragettes de 1906 à 1921, date où les femmes obtiennent le droit de vote en Suède (le droit de vote aux élections nationales, autorisé en 1919, entre en application lors des élections législatives de 1921). C'est un roman lesbien parce qu'on y suit le parcours de Signe, éprise d'Anna, trahie ensuite comme Elvira l'a été par Görel, et trouvant enfin une réciprocité avec Elvira. Le personnage d'Anna, femme mariée qui souhaite garder des rapports clandestins avec son amante, n'est vu qu'à travers le regard de Signe et d'Hanna. Je me demande si elle ne s'est pas mariée pour vivre auprès de Signe qu'elle continue à aimer à sa manière. Mais il est compréhensible que Signe préfère avoir une relation sans ambiguïté avec Erika. On trouve également dans ce roman l'amour maternel de Signe pour la fille d'Anna, amour qui la fait souffrir quand le mari d'Anna découvre les lettres passionnées des deux femmes et la sépare définitivement de la fillette. Enfin, c'est une méditation sur la situation des femmes d'aujourd'hui qui doivent découvrir dans la solitude les luttes passées des femmes nées au XIX^e siècle. En effet, chaque génération doit découvrir ce que les anciennes militantes ont vécu, leurs luttes et aussi leurs amours, si bien que la situation des femmes piétine ou régresse au lieu de progresser. Le chapitre sur Hanna qui fête les soixante ans de sa mère est à ce sujet saisissant de vérité. Contrairement à ce qu'on pourrait penser en lisant ma notice, ce livre est loin d'être ennuyeux. Toujours alerte, toujours juste dans ses observations, faisant souvent preuve d'humour, c'est un roman à mettre au premier plan des romans lesbiens et féministes du XXI^e siècle. Dans le premier tome d'*Entre Femmes*, j'avais consacré une brève notice au premier roman de Sara Lovestam, *Différente*. Née en 1980 à Uppsala, Sara Lovestam est professeure et linguiste de formation. C'est une militante LGBT qui écrit pour le magazine gay *QX*. Elle a abordé le roman historique, le roman policier et la littérature d'enfance et de jeunesse. Elle mériterait qu'une étudiante lui consacre une étude approfondie.

LURIE Alison, *La Vérité sur Lorin Jones (The Truth about Lorin Jones)*, Rivages, 1988, 1989.

Polly, l'héroïne de ce roman traduit de l'anglo-américain, est une historienne d'art new-yorkaise de trente-neuf ans qui doit écrire la biographie d'une artiste peintre, Lorin Jones (1926-1969). Récemment séparée de son mari parti travailler dans le Colorado, elle a un fils de quatorze ans, Stevie. Polly interviewe tour à tour les personnes qui ont connu Lorin Jones et découvre que celle-ci est loin de correspondre à l'idée qu'elle s'en était faite. Jeanne, la meilleure amie de Polly, accepte de partager l'appartement de celle-ci pendant que Stevie séjourne chez son père. Jeanne a une liaison avec Betsy, une femme mariée qui lui promet sans cesse de rompre avec son mari, mais qui ne tient pas parole. Après une nouvelle déception, Jeanne rompt avec Betsy et fait l'amour avec Polly. Mais celle-ci n'est qu'à demi satisfaite

sur le plan sexuel. Elle part pour Key West afin d'interviewer Mac, le dernier compagnon de Lorin Jones. Attirée par cet homme, elle fait l'amour avec lui et a l'envie, partagée par Mac, de venir vivre auprès de lui. Quand elle rentre à New York, elle découvre que Jeanne et Betsy, réconciliées, se proposent de vivre dans son appartement en reléguant Stevie dans la chambre de bonne. Scandalisée par un tel sans-gêne, Polly les met dehors, se coupant ainsi des groupes de lesbiennes et de féministes qu'elle côtoie à New York. Elle se décide à téléphoner à Mac. La fin du roman est ouverte.

La Vérité sur Lorin Jones est une excellente comédie où alternent le récit romanesque et les interviews des personnes qui ont connu Lorin Jones. Ce roman nous emmène du Cap Code à Key West en passant par le milieu artistique de New York. Il met en cause le genre « biographie », la vérité d'une personne étant insaisissable. En effet, au début du livre, Polly et Jeanne pensaient que Lorin était une femme exploitée par les hommes. Or, Polly découvre que Lorin n'aimait que sa peinture, qu'elle était égocentrique, méchante et qu'elle exploitait les hommes avec qui elle vivait. Seule la nièce de Lorin dit du bien de sa tante. Alison Lurie porte un regard ironique sur ses personnages, Polly, qui se projette sur Lorin, et surtout Jeanne, Betsie et leurs amies qui jugent sévèrement Polly, coupable d'aimer son fils et d'être hétérosexuelle. Pour ces lesbiennes, tous les hommes sont des machos irrécupérables dont toutes les femmes sont victimes. C'est pourquoi elles veulent séparer Polly de son fils, ce qui leur permettrait de vivre aux crochets de leur amie. Alison Lurie, née en 1926 à Chicago, est une romancière et une universitaire américaine. En 1984, elle a reçu le prix *Pulitzer* pour *Liaisons étrangères* et en 1989 le prix *Femina étranger* pour *La Vérité sur Lorin Jones*. Onze romans d'Alison Lurie ont été traduits en français.

LY Laure, *Demain matin*, Balland, 2000.

Ce roman est a pour narratrice une journaliste de trente ans, Laure qui a une liaison avec un artiste, Iago. L'intrigue se déroule à Paris dans les milieux branchés où nombreux sont les gays. C'est le monde de la nuit, du clubbing et des partouzes. Laure se présente comme une héritière de la grande libération des années 1970. Elle appartient à la quatrième génération de guerrières qui gagnent bien leur vie et n'attendent rien des hommes sur le plan financier. Elle est persuadée que si le sexe est inoffensif, l'attachement est dangereux. Après avoir rompu avec Iago, Laure se met à écrire le roman que nous avons sous les yeux.

Ce roman, qui figure dans *Le Rayon* dirigé par Guillaume Dustan et consacré à des livres LGBT par les éditions Balland, fait une grande place au milieu gay. Laure elle-même se dit « pédé, hors norme » ; elle se comporte comme un macho avec ses amants et dit avoir plus appris avec les gays sur le sexe en deux ans qu'en quinze ans avec les hétérosexuels. Elle affirme même qu'elle aurait pu écrire un roman intitulé *Tarlouzeland*. Il y a un passage qui se déroule dans une boîte de lesbiennes, mais Laure a envie de leur dire : « Vous fatiguez pas les filles, je suis 100% pédé, garanti, je tripe que

sur les garçons, hétéros, homos, les bis sont mes préférés. » Laure Ly a écrit un autre livre publié dans *Le Rayon*, *Zéro killed - O.K.* J'avoue ne pas l'avoir lu, ayant peu apprécié *Demain matin* qui n'est pas un roman lesbien.

MACDONALD Ann-Marie, *L'Air adulte (Adult Onset)*, 2014, 2015, 2016.

Ce roman traduit de l'anglo-canadien a pour personnage principal Mary Rose MacKinnon, une femme de quarante-huit ans mariée avec Hilary une femme de trente-cinq ans avec qui elle élève leurs deux enfants. *L'Air adulte* se compose de sept chapitres, chacun étant consacré à une journée de la vie de Mary Rose, du lundi 1^{er} avril au dimanche 7 avril. Mary Rose, qui est l'auteur de deux romans qui l'ont rendue célèbre, a décidé de se consacrer à l'éducation de ses deux enfants, Matthew, cinq ans et Maggie, deux ans. On a donc affaire au récit des journées d'une femme au foyer qui accomplit toutes les charges du quotidien sans jamais avoir un instant pour souffler. En outre, on est au courant de tout ce qui passe par la tête de Mary Rose, qu'il s'agisse de ses propres parents, de ceux de sa compagne, de son enfance et des problèmes de santé qu'elle a eus par le passé et dont elle souffre encore. Le présent est imprimé en gros caractères, le passé en petits caractères. À la fin des quatre premières journées, on trouve les chapitres de deux livres que Mary Rose est en train de rédiger : *Voyage dans l'autre dimension* et *Evadés de l'autre dimension*.

Je regrette que le titre *Adult Onset* soit mal traduit. *Onset* signifie *début*, ce qui est occulté par la traduction. Or ce roman, qui pourrait être d'un ennui mortel, est passionnant. On s'aperçoit tout d'abord que la vie d'une femme au foyer, qu'elle soit lesbienne ou hétérosexuelle, présente des aspects identiques, corvées quotidiennes, angoisses au sujet des enfants qu'on craint de mal élever et même angoisse dans le cas de Mary Rose au sujet de la chienne Daisy, une pitbull qu'elle a peur de devoir faire euthanasier. On trouve aussi dans *L'Air adulte* de nombreux récits sur les parents de Mary Rose, la mère libanaise (elle-même fille d'une femme mariée à douze ans et mère de douze enfants dont le premier est né quand elle avait treize ans) et le père d'origine écossaise, Duncan, un militaire dont la carrière a commencé en Allemagne après la Deuxième Guerre mondiale. Mary Rose est née entre deux enfants décédés très tôt, une fille prénommée comme elle et un garçon, Alexander. Mary Rose a conscience d'avoir un « statut de fils hétéro à titre honoraire ». En effet, son père l'a surnommée *Mister* et lui a appris à être supérieure aux garçons et à ne jamais s'effacer. D'une part, son père « est considéré comme le père éclairé d'une femme accomplie ; d'autre part, il conserve son trône puisque sa fille lesbienne n'est pas un homme et qu'elle ne risque pas non plus de lui ramener un homme à la maison ». Mary Rose nous livre le récit douloureux de son *coming out* qu'elle a fait à vingt-trois ans. Ses parents, après lui avoir déclaré, entre autres gracieusetés, qu'ils auraient préféré qu'elle souffre d'un cancer, ont fini au bout de dix ans par inviter leur fille avec sa compagne. Ce récit est d'autant plus douloureux que tout porte à

croire qu'il est en grande partie autobiographique. Un coup d'œil sur *Wikipédia* nous apprend qu'Ann-Marie MacDonald, née en 1958 en Allemagne de l'Ouest, est la fille d'un militaire d'origine écossaise et d'une mère libanaise et qu'elle est comédienne et romancière. Autrice de nombreux ouvrages, elle a publié deux best-sellers qui ont été traduits en français, *Un Parfum de cèdre* et *Le Vol du corbeau*. Elle vit actuellement à Montréal avec sa conjointe Alisa Palmer et leurs deux enfants.

MAILFERT Martha, *Homosexualité et parentalité, Socio-anthropologie*, 2002.

Martha Mailfert traite dans cet article de la parentalité. Après avoir énuméré les formes de familles homosexuelles (enfant né d'une précédente union hétérosexuelle, enfant né de gays et de lesbiennes qui évolue entre deux foyers, enfant adopté et enfant né d'une procréation médicale assistée) elle ajoute le cas très rare d'enfant né d'une gestation pour autrui. Si 50% des homosexuels vivent en couple, 10% ont des enfants et 40 à 50% désirent être parents. Or en 2002, l'homoparentalité n'est ni acceptée ni reconnue. En France, elle n'a aucune reconnaissance juridique. L'adoption et l'insémination ne sont pas légalisées et le coparent n'a aucune existence légale. Le PACS ne lui fait aucune place. Face à cet état de fait, certaines lesbiennes se cachent afin d'avoir la paix si bien que leurs enfants font de même. D'autres s'affirment avec leurs enfants en revendiquant une place dans la société. Ces lesbiennes se réfèrent aux familles recomposées et monoparentales en affirmant qu'elles sont des parents plus ouverts, plus attentionnés que les hétérosexuels parce qu'elles ont vraiment désiré leurs enfants. Martha Mailfert déclare que la famille homoparentale féminine est une catégorie homogène qui défend ses valeurs en s'appuyant sur un langage similaire (insémination artisanale, co-mère). L'APGL (*Association des parents et futurs parents gays et lesbiens*) qui organise des réunions, des groupes de parole et des fêtes pour les enfants, a vocation d'insertion, de maillage et de production de liens entre les familles. Cette association opte pour des stratégies positives afin de lutter contre les discriminations, les familles homoparentales demandant une reconnaissance sociale, juridique et symbolique.

Martha Mailfert est une universitaire qui a publié en 2005 *La Famille homoparentale au féminin : constitution, fonctionnement et processus de légitimation*, article qu'on peut lire sur *Cairn.info* en suivant ce lien : <https://www.cairn.info/revue-champ-psychosomatique-2005-2-page-171.htm>. Dans l'ouvrage collectif intitulé *Le Choix de l'homosexualité* (2007), elle a publié l'article intitulé : *L'Entourage social des familles homoparentales*. On peut lire l'article *Homosexualité et parenté* en suivant ce lien : https://www.researchgate.net/publication/30456550_Homosexualite_et_parentalite.

MALONE Kyrian et LEIGH Jamie, *Serial Killer*, ST éditions, 2010.

Sarah Leary, l'héroïne de ce thriller, est lieutenant de police à Los Angeles. Excellente profileuse de trente-trois ans, elle est à la recherche d'un

tueur en série qui imite les assassinats d'un Polonais, celui-ci ayant tué en son temps dix-huit jeunes femmes blondes. Sarah, qui vit seule, a rompu avec son dernier amant un an plus tôt. Au début du roman, elle ébauche avec Faith, une jeune collègue, une liaison torride qui la surprend car elle n'avait jamais fait l'amour avec une femme. Cette liaison a-t-elle un avenir ? Sarah découvrira-t-elle celui que l'on ne tarde pas à appeler *L'Etrangleur de Northfolk* ? Vous le saurez en lisant *Serial Killer*.

Bien qu'étant fort peu perspicace, j'ai très vite découvert la réponse aux questions que je viens de poser. C'est assez dire que ce roman m'a déçue, non seulement parce que le suspense est inexistant, parce que les scènes érotiques ralentissent l'enquête, mais aussi parce qu'il recèle de nombreuses erreurs de syntaxe. Pour toutes ces raisons, je ne lirai pas les autres livres de cette série. En effet, je n'ai lu ce roman jusqu'au bout que parce que je voulais consacrer une notice à ces autrices spécialisées dans les histoires lesbiennes et parce que de nombreuses lectrices qui ont commenté ce livre sur *Internet* se disent heureuses de l'avoir lu. *Serial Killer* est le premier tome d'une série d'au moins dix romans. *Internet* m'apprend que Kyrian Malone et Jamie Leigh ont publié un nombre impressionnant d'ouvrages lesbiens et que Kyriane Malone a créé les éditions *Homoromance* à Montréal en 2015.

MANN Dina, *Pour l'Eternité, mais pas plus*, Book on demand, 2009.

Domi, la narratrice de ce roman, est l'amante d'une femme mariée. Elle fait le ménage dans des bureaux quand elle assiste par hasard au meurtre du directeur de l'entreprise. Le meurtrier l'ayant vue, elle n'est plus en sécurité. De passage dans une boîte LGBT, elle rencontre Nora qu'elle trouve séduisante et qui l'embauche pour la débarrasser d'une énorme malle. Nora, qui est inséparable d'un certain Ugo, est la compagne du meurtrier qui recherche Domi. Celle-ci échappera-t-elle à ce malfaiteur ? Séduira-t-elle Nora ? Qui est Ugo ? Vous le saurez en lisant *Pour l'Eternité, mais pas plus*.

Deux autrices se cachent derrière le pseudonyme de Dina Mann, Dina Vega et Isabelle Mannier. Elles publient ensemble des romans abordant l'homosexualité et la transidentité. Avec *Pour l'Eternité, mais pas plus*, elles ont écrit un roman où le récit est enlevé, le suspense bien ménagé et où il y a beaucoup d'humour. En 2010, ce livre a reçu le prix *République du Glamour du meilleur roman lesbien*. On trouve la liste des ouvrages de ces autrices sur leur site : <https://dina-mann.jimdo.com>.

MANSFIELD Katherine, *Leves amores*, nouvelle recueillie par TOMALIN Claire, in *Katherine Mansfield une vie secrète*, Bernard Coutaz, 1987, 1990.

La narratrice a invité une amie à dîner et à l'accompagner ensuite à l'Opéra. Elle se rend dans la chambre où son amie finit de se préparer. La narratrice trouve cette chambre sordide. A leur retour, l'amie jette ses bras autour du cou de la narratrice qui trouve aussitôt la chambre splendide.

Cette nouvelle est la transcription d'un tapuscrit qui a été communiqué à Claire Tomalin, biographe de Katherine Mansfield, par Navin Sullivan, fils de Vere Bartrick-Baker, une condisciple de Katherine à Queen's college, qui l'avait conservé dans ses papiers et qui « professait des opinions avancées et même cyniques sur l'existence ». *Leves amores* est donc l'œuvre d'une adolescente très douée. Sa biographe voit dans cet écrit la preuve de la complexité de Katherine Mansfield : « Katherine avait appris que quelque chose en elle ne se plierait jamais aux schémas imposés par la société ; en même temps, elle refusa de rejeter complètement ces schémas. Elle voulait le mariage, des enfants, et les signes extérieurs d'une existence conventionnelle. »

MANSFIELD Katherine, *Lettres*, Stock, 1948, 1985, 1993.

Ce volume est un recueil de lettres que Katherine Mansfield a écrites de 1915 jusqu'à la veille de sa mort survenue le 9 janvier 1923. Rédigées le plus souvent en France, en Italie et en Suisse, elles sont en majorité adressées à son mari, John Middleton Murry, les autres l'étant à ses amis. Au printemps 1915, elle est à Paris qui est en guerre. En novembre de la même année, elle pleure son frère mort au front pendant l'été. Pour l'essentiel, ces lettres contiennent des informations sur ses soucis de santé et sur ses écrits, ses préoccupations au sujet de leur publication et ses réflexions sur l'art d'écrire. Plusieurs lettres sont adressées à Virginia Woolf, les deux écrivaines se sentant des affinités et Katherine espérant publier un ouvrage grâce à Virginia et à Leonard Woolf. D'autres lettres à ses amis, Ottoline Morrel, Dorothy Brett, Richard Murry et Samuel Koteliansky, la montrent joyeuse, spirituelle et aimant passionnément la vie.

Cette correspondance, qui ne commence qu'en 1915, fait l'impasse sur la jeunesse de Katherine Mansfield. En 1915, l'épistolière est une femme de vingt-sept ans, malade depuis plusieurs années et espérant guérir grâce à divers traitements. Sa biographe, Claire Tomalin mentionne des disparitions de lettres qu'on lirait avec bonheur. Toutefois, ce recueil est émouvant du fait que l'on y découvre une femme qui se veut indépendante en gagnant sa vie grâce à son talent d'écrivaine et qui est attachée à l'espoir de vivre jusqu'à ses dernières semaines.

MANSFIELD Katherine, *Biographie* : TOMALIN Claire, *Katherine Mansfield une vie secrète*, Bernard Coutaz, 1987, 1990.

Dans cette biographie traduite de l'anglais, on apprend que Katherine Mansfield est le nom de plume de Katherine Beauchamp qui est née en 1888 à Wellington en Nouvelle-Zélande. Son père est un homme d'affaires assez fortuné pour que sa famille puisse être servie par de nombreux domestiques. Katherine se sent mal aimée par sa mère, se trouve trop grosse et se considère comme un vilain petit canard parmi ses sœurs. En 1898, elle éprouve pour Marion Buddick, l'une de ses condisciples, un amour possessif et dominateur. En 1900, elle rencontre Martha Grace avec qui elle a « une expérience troublante sur le plan sexuel ; il semble qu'elle fut davantage qu'un

béguin d'écolière, et éveilla en elle la conscience de sa bisexualité ». Elle étudie avec ses deux sœurs au Queen's collège de Londres où elle se lie d'amitié avec Ida Constance Baker. Elle aimerait devenir violoncelliste, mais son père s'y opposant, elle décide de se consacrer à l'écriture. De retour dans sa famille, elle flirte avec Martha qui projette de se marier. Elle rencontre Edith Bendall qui, âgée de dix ans de plus que Katherine, éprouve pour elle une tendresse maternelle. De retour à Londres en 1909, où elle vit grâce à une pension de cent livres allouée par son père, elle s'éprend d'un jeune musicien, Garnet Trowell et en est enceinte. Elle se marie avec George Bowden, mais ne consomme pas cette union. De passage à Londres, sa mère l'envoie en Bavière où Katherine fait une fausse couche. Elle a pour amant un Polonais, Florian Sobieniowski, auprès de qui elle contracte une gonorrhée qui sera mal soignée. A partir de 1910, Katherine est une malade chronique. De retour à Londres, elle rencontre John Middleton Murray avec qui elle vit « un amour d'enfant ». Elle collabore avec lui pour diriger la revue littéraire *Rythm*. Tous deux vivent ensemble tout en étant adeptes d'une totale liberté sexuelle. C'est ainsi que Katherine a brièvement pour amant Francis Carco qu'elle a rejoint en France pendant la Grande Guerre. C'est vraisemblablement auprès de DH Lawrence, avec qui Katherine et Murry étaient très amis qu'elle contracte la tuberculose. Divorcée, elle épouse Murray en mai 1918. Dans l'espoir de guérir, elle séjourne en Italie et dans le Midi de la France. Enfin, elle passe quelque temps à l'institut Gurdjieff, situé au Prieuré d'Avon, près de Fontainebleau. Elle y meurt des suites de sa tuberculose en janvier 1923 et est enterrée à Avon.

Ce résumé se borne à narrer les principales étapes de la vie privée de Katherine alors que la biographie de Claire Tomalin est infiniment plus riche. Elle traite de sa formation, de sa vocation d'écrivaine, de sa découverte des milieux intellectuels londoniens et surtout de ses ouvrages ainsi que de ses amitiés avec des écrivains reconnus comme DH Lawrence et Virginia Woolf, sur qui elle a exercé une influence certaine. Claire Tomalin brosse un portrait attachant de cette écrivaine très complexe qu'on a le sentiment de bien connaître en refermant le livre. En outre, cette biographie a toute sa place dans le présent ouvrage. En effet, la bisexualité de Katherine est un fait avéré. Ses liaisons avec les hommes ont été le plus souvent décevantes. Claire Tomalin écrit que « ses relations sexuelles avec les hommes semblent ne lui avoir apporté ni bonheur ni satisfaction, et elle affirma que son union avec son mari, Murry, ressemblait davantage à une relation entre deux hommes ou deux enfants qu'entre un homme et une femme — ajoutant même qu'elle était l'homme. » En revanche, Katherine a eu des rapports étroits et chaleureux avec des femmes. Elle écrit dans son *Journal* qu'elle éprouve pour Edith Bendall « un sentiment physique et beaucoup plus puissant qu'à l'égard d'aucun homme. Elle m'ensorcelle, elle me captive. Son être, son corps, je l'adore. Etre étendue, ma tête reposant sur son sein, c'est sentir tout ce que la vie peut donner... Je me repose contre elle, je m'accroche à ses mains, mon visage touche le sien, et je suis un enfant, une femme, et un

homme plus qu'à moitié ». Mais pour Edith, « il était hors de question d'envisager, encore moins de relater, la possibilité d'une relation charnelle entre deux femmes ». Quant à Ida Baker, elle est venue en aide à Katherine tout au long de sa vie. Katherine la considérait « comme quelqu'un de permanent et d'indispensable dans son existence, à la présence souvent irritante mais hantant ses pensées quand elle était absente, dédaignée pour des rivales plus fascinantes, mais l'entourant d'attentions qu'elle était seule à pouvoir prodiguer : une exaspérante, triomphante et patiente Griselda du XX^e siècle ». Claire Tomalin ajoute : « Katherine trouva chez elle l'exemple de l'amour maternel qu'elle n'avait jamais obtenu de Mme Beauchamp et qu'elle désira toute sa vie : un dévouement sans condition généreux et plein d'abnégation. » Ida y trouvait son compte. En effet, jusqu'à sa mort à quatre-vingt-dix ans, Katherine resta pour elle « l'idole bien-aimée, brillante et belle, dont les défauts trouvaient leur excuse dans la souffrance et la maladie, et dont l'amitié était un lien que rien ne pouvait briser ». Ida affirme : « De la même manière qu'elle s'exprimait en écrivant, je m'exprimais en la servant. » Ida a tenu auprès de Katherine le rôle que bien des femmes ont tenu auprès d'un homme talentueux et celui qu'Alice Toklas a tenu auprès de Gertrude Stein. Enfin, quand Virginia Woolf commente le décès de Katherine, elle écrit dans son *Journal* le 16 janvier 1923 : « J'étais jalouse de son travail, le seul dont j'aie jamais été jalouse. » Treize ans plus tard, elle est jalouse de Colette. En effet, après avoir lu *Sido*, *Mes Apprentissages* et *Duo*, elle écrit à Ethel Smith le 25 juin 1936 : « Colette : je suis pour ainsi dire terrassée devant tant d'habileté, de pénétration, de beauté. Comment fait-elle donc ? Est-ce la grande tradition française qui la soulève et la porte avec tant de sérénité, mais lui permet de retomber avec autant de majesté sur son propos ? Je suis verte de jalousie. » Quel compliment !

MARTEL Frédéric, *Le Rose et le Noir*, Seuil, 1996, 2000.

Cet ouvrage, qui se présente comme « une chronique des homosexuels en France, hommes et femmes, depuis 1968 », traite d'abord de la libération des gays et des lesbiennes au début des années 1970, libération étroitement liée à celle revendiquée par le *Mouvement de libération des femmes*. Frédéric Martel explique comment ces mouvements de révolte se démarquaient de l'homosexualité trop réformiste représentée par *Arcadie* (mouvement fondé en 1953 par André Baudry), tout en rappelant le sort misérable des homosexuels d'après-guerre, réduits à vivre leur sexualité dans des tasses (urinoirs), à séparer la sexualité de l'affectivité et à des mariages de convenance. Il décrit l'explosion militante, le *FHAR* (*Front homosexuel d'action révolutionnaire*), le *CUARH* (*Comité d'urgence anti-homosexuelle*), les *GLH* (*Groupes de libération homosexuelle*), le *MIEL* (*Mouvement d'information et d'expression des lesbiennes*) et les revues homosexuelles. Comparant le *Gai Pied* à *Lesbia*, il observe que « le bénévolat et l'absence d'un véritable marché financier restent probablement la principale différence entre homosexualités féminine et masculine ». Les petites annonces qui paraissent dans *Lesbia* sont

marquées par l'affectivité, ce qui distingue également la sexualité des gays et des lesbiennes. L'arrivée des socialistes au pouvoir en 1981 entraîne la dépénalisation de l'homosexualité. Mais la pandémie de sida met fin à l'insouciance. Frédéric Martel traite alors d'*Aides*, mouvement social qui devient « le premier grand réseau communautaire homosexuel en France » et d'*Act up*, mouvement politique qui compte un nombre significatif de femmes et de lesbiennes. Enfin, il narre le combat des gays et des lesbiennes qui aboutit à la loi relative au *Pacte civil de solidarité (PACS)* publiée au *Journal officiel* du 16 novembre 1999.

Il est impossible de résumer ce passionnant et volumineux ouvrage qui tient remarquablement sa promesse : faire revivre le sort des homosexuels, hommes et femmes depuis 1968. Les lesbiennes y sont souvent évoquées, qu'il s'agisse de la préhistoire du lesbianisme (les écrivaines de la Rive gauche, Colette, Natalie Barney, Marguerite Yourcenar, et les cabarets de Suzy Solidor et de Frede), du *Mouvement de libération des femmes*, de ses points communs avec les mouvements gays (« Le *FHAR* est né du ventre du *MLF* »), mais aussi de ses divergences notamment au sujet du viol sur lequel les femmes ont été « à juste titre intransigeantes » et au sujet de la pédophilie. Martel explique comment les revendications des homosexuels se sont dissociées de celles des pédophiles avec l'abaissement de l'âge de la majorité à dix-huit ans en 1974 et la dépénalisation de l'homosexualité masculine en 1982. Les pédophiles, qui se sont retrouvés seuls à partir de cette date, s'associaient auparavant aux revendications des mineurs et des lycéens. Martel explique aussi comment les lesbiennes se sont jointes aux féministes au moment du combat pour la parité, tout en soulignant que le lesbianisme est « le lieu de convergence et de rupture du féminisme français ». Quoi qu'il en soit, *Le Rose et le Noir* traite de tous les aspects de l'existence des gays et des lesbiennes : militantisme, presse, cinéma, législation, liens avec les partis politiques, musique, chansons, radios, boîtes, mémoire homosexuelle (camps de concentration), *Gay Pride*, espaces communautaires (*le Centre gay et lesbien* regroupe une soixantaine d'associations), etc. C'est un ouvrage à lire et à relire. Cet ouvrage foisonnant, rédigé par un homme né en 1967 qui avait entre vingt-trois et vingt-sept ans au moment de ses recherches et vingt-huit lors de sa publication, est incontournable.

MARUANI Margaret, *Mais qui a peur du travail des femmes ?*, Syros, 1985.

Après avoir rappelé que les femmes ont toujours travaillé (elle mentionne notamment les professions exercées par les femmes au Moyen Age) Margaret Maruani remarque que l'idée d'un passé n'est ni acquise ni admise concernant le travail des femmes. Or en 1984, il y a dix millions de femmes et treize millions et demi d'hommes qui ont un emploi. Le salariat est devenu une norme pour les femmes. Elles veulent rester sur le marché du travail, le salariat leur apportant autonomie professionnelle et familiale. En vingt ans, on est passé du modèle de la femme au foyer à celui de la femme qui

travaille, ce qui a entraîné de profonds bouleversements, l'émergence du féminisme au cours des années 1970 et le problème de la double journée pour les femmes, le travail salarié s'ajoutant au travail ménager. En effet, le mariage, qui profite aux hommes, nuit à la carrière des femmes. En outre, celles-ci sont cantonnées dans des emplois dits féminins et ne peuvent choisir qu'entre trente professions alors que pour les hommes il y en a dix fois plus. Elles sont moins bien rémunérées que les hommes : plus une branche est féminisée, plus la rémunération est basse. On va même jusqu'à inventer des différences pour sous-payer les femmes. Face à de telles injustices, l'arsenal juridique est inefficace. Le salaire de l'épouse est toujours considéré comme un salaire d'appoint, même quand elle gagne plus d'argent que son mari. « Dès qu'il est question de politique familiale, le travail féminin est au centre. Pour les femmes, les politiques de la famille sont aussi des politiques de l'emploi. » C'est à elles qu'on destine les emplois à temps partiel qui libèrent les hommes alors que 91% des femmes veulent travailler à plein temps. Cette poussée massive et durable des femmes sur le marché du travail a entraîné des bouleversements dans les rapports de pouvoir entre les femmes et les hommes. Le travail des femmes fait peur car il atteint fondamentalement les rapports de pouvoir entre la femme et son conjoint. Face à ce phénomène, Margaret Mariani met à mal les mythes qui perdurent sur le travail féminin. Elle critique les sondages biaisés et mal interprétés, les stéréotypes d'un autre âge et le manque d'études sur ce sujet par les sociologues. Surtout, elle distingue entre le travail, qui peut être aliénant, et l'emploi, auquel l'ensemble des femmes est fermement attaché. Elle conclut : « Avec la question de l'accès des femmes à l'emploi, on touche à une des fibres les plus sensibles de la différence masculin-féminin, à un des points névralgiques des rapports de force et de pouvoir entre homme et femme. » En effet, l'activité professionnelle des femmes est une constante historique. Mais « cette lame de fond est sans cesse niée, refoulée, occultée. Le sens commun s'attache à des images qui nous signifient que l'emploi féminin n'est toujours pas entré dans la conscience collective. »

Cet ouvrage est d'une grande importance. En effet, il porte, non sur le travail domestique, mais sur l'émergence du travail féminin, non plus discontinu et temporaire, mais continu tout au long de la vie des femmes. Or le travail des femmes est accusé de nuire à la famille, aux enfants et aux rapports entre conjoints. Trente-cinq ans après la parution de ce livre, ces problèmes ne sont pas résolus. Bien des hommes aimeraient que le travail des femmes ne soit qu'une variable d'ajustement. A eux la garantie de l'emploi à vie, aux femmes le travail à temps partiel et la vocation de grillon du foyer. En outre, les femmes sont toujours nettement moins bien rémunérées que les hommes. Il en résulte que les couples de femmes sont les plus pauvres, les plus fortunés étant les couples d'hommes, et les couples hétérosexuels étant entre les deux. Margaret Maruani née en 1954 est une sociologue française, directrice de recherche au CNRS. Elle dirige la revue *Travail, genre et société*.

tés depuis sa fondation en 1999 ainsi que le Réseau de recherche international et pluridisciplinaire MAGE « Marché du travail et genre ».

MARUANI Margaret et NICOLE Chantal, *Au Labeur des dames, métiers masculins emplois féminins*, Syros, 1989.

Au moment où paraît cet ouvrage, il y a en France dix millions et demi de femmes et treize millions et demi d'hommes qui travaillent. Or il y a une ségrégation dans le monde du travail entre les hommes et les femmes. Les métiers sont différents, les secteurs d'activité distincts et les qualifications dissemblables. Mais la négation de la valeur sociale du travail des femmes n'est pas un reliquat du passé, elle se retrouve dans les secteurs de pointe, là où la modernité des technologies interdit que l'on suspecte l'histoire. A chaque étape du processus de modernisation, on crée une petite différence entre les tâches masculines et féminines pour que se maintienne le fossé entre un métier masculin qualifié et des fonctions féminines déqualifiées. « On refuse aux femmes les moyens de se former aux nouvelles technologies, on limite les potentialités des matériels qu'on leur fournit, on leur interdit l'esprit d'initiative pour définir ensuite leur travail comme facile, leur qualification inexistante et leur rapport à la technique très ambigu. » Or ce qui est vrai pour le travail l'est aussi pour l'emploi. Fondamentalement, le droit au travail est une notion évidente pour les hommes et contingente pour les femmes. Ainsi, on observe que le temps partiel concerne 83% des femmes, soit une femme sur cinq et un homme sur trente-deux. Quand il y a eu montée du chômage à la fin des années 1970, on a proposé aux femmes de travailler à temps partiel en arguant qu'elles pourraient ainsi concilier leur travail salarié avec leur vie de famille. Mais les créations d'emplois à temps partiel se sont faites contre la volonté des femmes qui les ont acceptées faute de mieux. Les entreprises se servent du temps partiel pour supprimer des emplois en évitant de licencier et pour créer les conditions d'une politique de gestion de la main d'œuvre plus flexible. Il contribue à la construction de nouvelles zones de différenciation entre les femmes et les hommes. On impose aux femmes un statut douteux où elles sont mi-travailleuses mi-femmes au foyer. Le temps partiel, loin d'être un aménagement du temps de travail, est synonyme d'emploi instable, de travail déqualifié et de carrière bloquée. Le partage de l'emploi concerne les femmes qu'on met à temps partiel, celui du travail concerne les hommes qu'on met au chômage technique. La flexibilité n'est pas la même : les hommes sont à temps plein avec du chômage partiel, les femmes sont à temps partiel avec des heures supplémentaires.

Les autrices déclarent : « La plupart des femmes sont sous-utilisées par rapport à leur niveau de formation et surqualifiées par rapport au travail qu'elles font. » « Les mouvements sociaux qui ont affecté des pans entiers du secteur public ont été le fait de professions féminines dévalorisées et déqualifiées. Les grèves des infirmières et les mouvements de protestation des enseignantes, pour ne prendre que ces deux exemples, ne sont-ils pas des conflits de femmes pour la reconnaissance de la valeur sociale de leur tra-

vail ? » Cet ouvrage de Margaret Maruani et Chantal Nicole complète *Mais qui a peur du travail des femmes ?* Il souligne combien le travail rémunéré effectué par les femmes n'est pas un fait acquis. En effet, trente ans après la parution d'*Au Labeur des dames*, ces deux livres sont toujours d'actualité.

MARZANO-LESNEVICH Alexandria, *L'Empreinte (The Fact of a Body, a Murder and a Memoir)*, Sonatine, 2017, 2019.

Ce récit, qui tient du thriller et de l'autobiographie, fait alterner deux enquêtes menées par la narratrice, celle où elle s'informe sur Ricky Langlay, un pédocriminel qui a tué un enfant de six ans, et celle où elle fait des recherches sur sa propre famille, notamment sur son grand-père qui a violé ses petites-filles, la narratrice et sa sœur, pendant des années. Quand la narratrice était étudiante en droit, elle était fermement opposée à la peine de mort si bien qu'elle a voulu être confrontée à un criminel comme Ricky Langlay, coupable d'un acte odieux, afin de tenter de comprendre ce qui l'a amené à le commettre. A la recherche d'une vérité difficilement saisissable, elle s'appuie sur une foule de documents qu'elle cite à la fin de son livre. Si *L'Empreinte* figure dans le présent ouvrage, c'est parce que l'autrice, qui a eu plusieurs petits amis au cours de son adolescence, ne trouve un réconfort auprès de sa compagne Janna qu'à partir du moment de l'écriture de *L'Empreinte*, c'est-à-dire quand elle arrive à être en paix avec elle-même.

L'autrice affirme avoir fait son *coming out* après son passage à la faculté de droit. Elle craignait qu'on pense qu'elle était homosexuelle à cause de ce que son grand-père lui avait fait subir, ce qui d'après elle est faux. Elle affirme : « Je suis gay parce que j'aime les femmes, c'est aussi simple que ça. Mais pendant si longtemps, la possibilité que quiconque puisse même penser le contraire m'a poussée à rester cachée. » Elle admet que la vérité est fluctuante, Ricky étant un personnage extrêmement complexe qui a plusieurs fois réclamé une aide qu'on ne lui a jamais apportée. *L'Empreinte*, premier récit littéraire d'Alexandria Marzano-Lesnevich, a reçu le *Chautauqua Prize* ainsi que le *Lambda Literary Award for Lesbian Memoir* en 2018. En France, il a reçu le *Prix du livre étranger JDD/France Inter* ainsi que le *Grand Prix des Lectrices de Elle* en 2019 en catégorie Document. C'est un excellent ouvrage dont je recommande la lecture.

MATHIEU Nicole-Claude, *L'Anatomie politique*, iXe, 1991, 2013.

Cet ouvrage se compose de textes publiés de 1970 à 1989. Dans ces articles, Nicole-Claude Mathieu, ethnologue et anthropologue, fait une analyse politique de la conceptualisation des sexes. Elle démontre que l'humain est un être de culture, que l'asymétrie entre les genres masculin et féminin est une construction sociale et que l'asservissement des femmes est imposé partout comme une norme sociale. Elle constate que, dans la plupart des sociétés, les femmes sont assimilées à la nature quand les hommes le sont à l'universel. On assiste à une conception biologisante de la féminité et à une conception strictement sociale de la catégorie masculine. Ainsi se perpétue la

fausse symétrie entre dominants et dominées. « La définition du sexe comporte toujours un aspect stratégique, c'est-à-dire politique dans la gestion des relations entre les sexes. » Elle affirme : « Loin d'être l'expression de différences naturelles, l'identité exclusive de genre est la suppression de similarités naturelles. » Les sexes étant le produit d'un rapport social, la violence symbolique, mais aussi sociale et physique, organise les rapports sociaux de sexe. Dans le chapitre intitulé « Quand céder n'est pas consentir », Nicole-Claude Mathieu montre que tout consentement suppose une conscience préalable des rapports de force. Or les femmes, qui vivent dans un monde de violence, sont souvent exclues de la connaissance. Alors que les dominants ont un champ de conscience structuré, celui des dominées est déstructuré parce qu'elles subissent des normes contradictoires. Même quand l'information est la même, l'expérience vécue est différente suivant qu'on est dominant ou dominée. Moins bien nourries que les hommes, sans loisirs, fatiguées, exclues de l'espace public, vivant dans un monde limité aux enfants, les femmes doivent pour survivre refouler l'oppression, d'où la difficulté pour elles d'une prise de conscience de cette oppression. Quant au mariage, ce n'est qu'apparemment un contrat, la femme ne pouvant y échapper que par un divorce définitif, le célibat ou le lesbianisme. Dans le dernier chapitre intitulé *Identité sexuelle/sexuée/de sexe ?*, Nicole-Claude Mathieu interroge les rapports entre sexe et genre suivant qu'ils sont vécus de façon individuelle, dans un groupe ou avec une conscience de classe. Dans le premier cas, le sexe est considéré comme une réalité biologique avec des sexes différenciés. Ce destin anatomique amène à une norme hétérosexuelle et au transsexualisme. Quand la référence principale est le genre, l'identité est liée à une conscience de groupe, le genre étant ressenti comme un mode de vie collectif ce qui entraîne deux tendances dans les mouvements de femmes, le féminisme culturel et le lesbianisme culturel. Enfin, quand on considère que le genre construit le sexe, on a une identité de classe de sexe. Ce qui entraîne une analyse matérialiste des rapports sociaux de sexe marqués par la domination, l'oppression et l'exploitation des femmes par les hommes. Il ne s'agit plus de différence de sexe, mais de différenciation sociale des sexes, d'une construction culturelle du sexe et de la sexualité. L'hétérosexualité des femmes étant obligatoire, le lesbianisme est une résistance à l'oppression des hommes. « Les tendances les plus radicales des mouvements lesbiens politiques récusent à la fois le terme de *femme* et le terme d'*homosexuelle*, parce qu'ils réfèrent tous deux à la bi-catégorisation de genre et de sexe qui est ici refusée. » Pour Monique Wittig, une lesbienne « n'est pas une femme, ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement ». C'est une trans-fuge à la classe des femmes.

Nicole-Claude Mathieu (1937-2014) est une anthropologue dont les travaux portent sur le genre, dans une optique féministe radicale et matérialiste. Ses articles démontrent que la différence des sexes est socialement organisée pour maintenir l'asservissement, voire l'exclusion des femmes. Les rapports de sexes doivent être perçus comme des rapports sociaux de domination.

Comme Christine Delphy, elle pense que le genre construit le sexe et non l'inverse. Le dernier chapitre où elle décrit les différentes façons de classer les sexualités, qu'il s'agisse d'hétérosexualité, d'homosexualité ou de transsexualité, est particulièrement intéressant pour qui s'intéresse au féminisme et au lesbianisme. Nicole-Claude Mathieu a été maîtresse de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales et docteure honoris causa de l'Université Laval. En 1977, elle a participé à la création de la revue *Questions féministes*.

MAYOR Adrienne, *Les Amazones (The Amazons)*, La Découverte, 2014, 2017.

Dans cet ouvrage traduit de l'anglo-américain, Adrienne Mayor fait le point sur un sujet très controversé en affirmant que le mythe des Amazones a son origine dans la réalité historique. « Des découvertes archéologiques de femmes en armes inhumées là où les Grecs de l'Antiquité situaient les Amazones fournissent des preuves solides de l'existence réelle de cavalières dans les cultures des steppes qui leur étaient contemporaines. Ces femmes en chair et en os correspondent aux Amazones décrites par les historiens grecs et romains d'Hérodote à Orose. » Les Amazones étaient des femmes scythes qui combattaient au côté des hommes en étant leurs égales. Les Scythes étaient des cavaliers nomades qui parcouraient de vastes territoires et qui élevaient et habillaient filles et garçons de la même manière. C'est la pratique précoce de l'équitation et du tir à l'arc qui a favorisé l'égalité entre les hommes et les femmes. Comme les Scythes n'ont pas laissé de traces écrites, leur existence nous est parvenue à travers le regard des Grecs de l'Antiquité. Or les femmes grecques vivant dans un gynécée, les Grecs ne pouvaient qu'être étonnés par des femmes qui vivaient comme des hommes. Adrienne Mayor affirme que les Amazones ne haïssaient pas les hommes, qu'elles ne s'amputaient pas d'un sein et qu'elles ne maltrahaient ni ne tuaient leurs fils. Son ouvrage, qui s'appuie non seulement sur les textes des Anciens, mais encore et surtout sur des découvertes bio-archéologiques récentes, est très convaincant. Ainsi a-t-on cru pendant longtemps qu'une tombe contenant un squelette et des armes ne pouvait être que celle d'un chasseur ou d'un guerrier avant de découvrir qu'il s'agissait en réalité de celle d'une femme. « Les découvertes archéologiques prouvent sans l'ombre d'un doute que des cavalières, guerrières et chasseuses ont été une réalité historique pendant plus de mille ans sur un vaste territoire qui s'étend de l'ouest de la mer Noire au nord de la Chine. » Adrienne Mayor ajoute un peu plus loin : « Les anciennes descriptions des Amazones en tant que cavalières combattantes scythes sont désormais vérifiées par l'existence de riches tombes de femmes contenant tout un ensemble d'armes et d'objets en relation avec les chevaux. » Dans certaines nécropoles, les femmes armées occupent près de 37% du total des tombes. Loin de se limiter à l'histoire de ces guerrières, cet ouvrage étudie également les mythes et les légendes qui les concernent.

Le sous-titre original du livre, *Lives and Legends of Warrior Women across the Ancient World*, rend parfaitement compte du contenu de l'ouvrage alors que le sous-titre français, *Quand les femmes étaient les égales des hommes* vise un lectorat féministe et lesbien. Dans *La Culture gaie et lesbienne*, ouvrage auquel je consacre plus bas une notice, Anne et Marine Rambach voient un mythe fondateur dans celui des Amazones qu'elle décrivent comme des « femmes autonomes, vivant ensemble, combattives et non soumises ». Elles ajoutent : « Elles traversent l'imaginaire lesbien comme un modèle au galop, et n'ont cessé d'inspirer diverses productions lesbiennes. » Or ce mythe de femmes sans hommes est mis à mal par l'ouvrage d'Adrienne Mayor qui écrit : « Le désir lesbien chez les Amazones n'apparaît pas dans la littérature et l'art gréco-romain – des cultures où on n'avait pourtant pas de scrupules à discuter publiquement ou à représenter des activités homosexuelles. » Elle ajoute que le labrys, hache à deux tranchants, « a été adopté comme symbole par les féministes se réclamant du “matriarcat” et de la “déesse” comme par les lesbiennes admiratrices des Amazones ». Les Françaises ne l'ont pas fait, cette hache appelée francisque ayant figuré sur des pièces de monnaie qui dataient de l'Etat français et qui étaient encore en circulation quand j'étais enfant pendant les années 1950. Enfin, dans le chapitre qu'elle consacre à la Chine, à la fin de son ouvrage, Adrienne Mayor mentionne le peuple Mosuo qu'on appelle la « dernière tribu purement matriarcale en Chine » où les enfants vivent avec leur mère et portent leur nom. Adrienne Mayor, née en 1946, est une historienne américaine, chercheuse à l'université de Stanford où elle étudie l'histoire et la philosophie des sciences et des technologies de l'Antiquité.

MAZARD Claire, *Macaron citron*, Syros, 2001.

Colline, lycéenne, s'éprend d'une de ses condisciples, Sara. Le jour de ses seize ans, elle envoie un courriel à son père pour lui apprendre cette nouvelle, mais elle ne reçoit pas de réponse. Elle se confie à sa mère qui accepte l'amour de sa fille pour Sara et à sa grand-mère qui affirme qu'on n'a qu'une vie et qu'il faut en profiter. Ludovic, ami d'enfance de Colline, est amoureux d'elle, mais n'est pas payé de retour. Elsa, l'amie de Colline, prend le parti de Ludovic, mais celle-ci lui conseille de se mêler de ses affaires. Le père de Colline lui répond qu'il est bouleversé car il a du mal à admettre que sa fille aime une fille. Enfin Colline se réconcilie avec Elsa et déclare à Ludovic, ulcéré, qu'elle aime Sara. Colline et Sara partent en vacances ensemble. Sara envie Colline d'avoir une amie aussi compréhensive.

Sara n'est pas la seule à envier Colline. En effet, rares sont les parents qui ne sont pas atterrés quand ils apprennent que leur enfant, fille ou garçon, est homosexuel. Dans ce petit roman pour adolescents, le suspense est entretenu par l'attente de la réponse du père de Colline et parce qu'on se demande si Sara répondra à l'amour de celle-ci. Je souhaite aux jeunes gays et lesbiennes de 2020 de vivre dans une famille comme celle de Colline. Enfin, je

regrette de devoir écrire Colline avec deux « l » alors que ce prénom est de la même famille que Colas.

McCARTHY Mary, *Le Groupe (The Group)*, Stock, 1954, 1965.

Ce roman traduit de l'anglo-américain a pour héroïne Kay Leyland Strong qui se marie à sa sortie de l'université de Vassar en 1933 et qui meurt en 1940. Cette jeune femme fait partie d'un groupe de huit étudiantes dont les joies et les peines de jeunes adultes sont narrées dans ce roman choral. Parmi ces femmes, Elinor Eastlake, surnommée Lakey, est une beauté aristocratique aux cheveux noirs et aux yeux verts, riche, sûre d'elle-même et très élégante. Alors que ses condisciples séjournent aux Etats-Unis, elle voyage en Europe où elle étudie l'histoire de l'art en préparant un doctorat à la Sorbonne. Ce n'est que dans le dernier chapitre qu'elle rentre dans son pays pour fuir la guerre de 1940. Ses amies découvrent alors avec stupéfaction qu'elle est lesbienne et qu'elle a une compagne, la baronne Maria d'Orbes, une Allemande qui a épousé un Français.

Le personnage de Lakey est tout à fait vraisemblable. C'est une lesbienne fortunée qui a quitté sa famille et son pays pour vivre en toute liberté son orientation, comme Janet Flanner, Solita Solano et les Américaines dont Shari Benstock a mis en lumière le rôle déterminant dans la vie intellectuelle parisienne de la Belle Epoque à 1940 dans un livre magistral *Femmes de la Rive gauche* dont j'ai rendu compte dans le tome 2 d'*Entre femmes*. Comme ces femmes, Lakey revient aux Etats-Unis quand la France est occupée par les nazis. Ce personnage est positif. Lakey est une jeune femme intelligente, une homosexuelle affirmée qui a choisi de vivre comme elle l'entend et qui est dépourvue de tous les stéréotypes attachés aux lesbiennes. Les réactions de ses amies sont amusantes : « Elles recherchaient l'expression vestimentaire des penchants qu'elles venaient de découvrir. Lakey était plus féminine que jamais avec son ensemble de Schiaparelli. La baronne n'avait pas les cheveux coupés à la garçonne et ne portait pas une cravate d'homme, mais ceci mis à part, on était tout de suite fixé par son tailleur en tweed, ses bas de laine et ses souliers bas à talons carrés. Pourtant la baronne avait été mariée et Lakey pas. » Surtout les amies de Lakey se demandent, dans le couple Lakey/Maria, « qui est l'homme et qui est la femme » : « Apparemment Maria, dans son pyjama, était l'homme. Lakey dans son déshabillé de soie et de dentelle était la femme, mais ces habillements pouvaient n'être qu'un camouflage, une façon de tromper les autres. » Plutôt que de nous arrêter à ces supputations, admirons l'art de Mary McCarthy qui nous fait découvrir le personnage énigmatique de Lakey dans les premières pages de son roman pour ne le faire réapparaître que dans la seconde partie du dernier chapitre.

MECARY Caroline, *L'Amour et la Loi*, Alma, 2012.

Comme le sous-titre l'indique, *Homos hétéros mêmes droits mêmes devoirs*, l'avocate Caroline Mécarry raconte les quinze années de combat qui lui ont été nécessaires pour faire en sorte que, légalement, les lesbiennes et les

gays ne soient plus des citoyennes et des citoyens de seconde zone. En 1996, elle a tout d'abord défendu Thomas, un homme qui a cru que le mariage lui ferait oublier son attirance pour les hommes, qui veut divorcer et qui souhaite continuer à être présent auprès de ses enfants comme un père divorcé ordinaire alors que son épouse ne veut pas qu'il les voie hors de la présence d'un tiers, dans les locaux d'une association familiale chargée d'organiser le droit de visite de Thomas. Ensuite, Caroline Mécary rappelle le parcours qui aboutit au PACS, pacte qui donne une légitimité aux couples de même sexe en 1999. Elle regrette qu'il ne soit qu'un mariage au rabais. Elle traite ensuite des enfants des couples de même sexe, des onze années de combat d'Emmanuelle et Laurence pour adopter un enfant et de l'adoption simple au sein d'un couple de femmes (la mère sociale adoptant l'enfant de sa compagne). Elle souligne qu'à la différence des enfants de couples hétérosexuels nés par PMA, les enfants des homosexuels n'ont qu'un seul parent, leur parent biologique. Quant au parent social, il n'existe pas. S'il y a séparation, l'enfant en pâtit, étant privé du jour au lendemain de la présence d'un adulte qui partageait sa vie. Elle souligne que la PMA étant impossible en France, les lesbiennes se rendent en Belgique ou en Espagne pour pallier cette carence. Elle conclut en militant pour le mariage pour les couples de même sexe et pour que ces couples aient le droit d'adopter des enfants.

Quand j'ai ouvert le livre de Caroline Mécary, j'avais un peu d'appréhension, ignorant tout du droit et du jargon des juristes. J'avais tort. Ce livre, très clair, peut être lu et apprécié par tout le monde. C'est un excellent ouvrage de vulgarisation tout en restant d'une grande rigueur. L'autrice qui part toujours d'un cas concret présente les justiciables de manière qu'on s'identifie à eux et qu'on revive leurs combats devant les tribunaux. Elle met sans cesse en parallèle le sort des hétérosexuels et des homosexuels hommes et femmes, ceux-ci étant traités comme des citoyens de seconde zone, ce qui est encore plus criant quand ils ont la charge d'une famille. Elle a le souci de mettre en avant le sort des enfants des couples de même sexe qui sont moins protégés par la loi que ceux des couples hétérosexuels. L'ouvrage de Caroline Mécary, qui a été publié en 2012, soit un an avant la loi Taubira, retrace les longs combats des militants LGBT pour être traités comme des citoyens à part entière. En lisant *L'Amour et la Loi*, j'ai découvert et compris que le droit est un outil de combat, que les lois ne sont pas immuables et qu'il y a différentes interprétations possibles d'une même loi suivant qu'on en fait une interprétation juridique ou politique. Caroline Mécary est l'autrice de plusieurs ouvrages qui font autorité sur ces questions : *Droit et homosexualité*, Dalloz, 2000, trois livres de la collection *Que sais-je : Le Pacs, L'Adoption*, et *Les Droits des homosexuel/les* ; et enfin un livre en collaboration avec Flora Leroy-Forgeot, *Le Couple homosexuel et le Droit*.

MEDA Dominique, *Le Temps des femmes*, Flammarion, 2001.

Dans cet essai sous-titré *Pour un nouveau partage des rôles*, Dominique Méda constate que les femmes françaises sont en majorité pourvues d'un

emploi, mais qu'elles continuent d'effectuer l'essentiel du travail domestique, donc qu'elles sont accablées de tâches. Pour arriver à une égalité entre les sexes, elle affirme qu'il faut déspecialiser les rôles de l'homme et de la femme, réformer nos institutions pour reconstruire la société autour du couple bi-actif en exigeant l'implication de tous les acteurs (entreprises, services publics, employeurs, institutions ayant la charge des enfants, transports, horaires des administrations et des services en tout genre). Il faut adopter des principes de concordance des temps à tous les niveaux (nationaux, régionaux et locaux), transférer la charge de la coordination à des dispositifs collectifs pour libérer les femmes de cette charge, repenser ces dispositifs pour organiser la compatibilité des temps des hommes, des femmes et des enfants, rendre effectif le droit à la garde des enfants en bas âge, revoir en profondeur l'organisation du travail dans les entreprises et dans la fonction publique et partager totalement les tâches parentales et domestiques entre hommes et femmes. Loin de se limiter à des mesures réservées aux femmes, il faut prendre des mesures générales permettant aux hommes et aux femmes d'assurer les obligations découlant des tâches parentales. La France accusant dans ce domaine un retard considérable, il faut s'inspirer des pays qui ont innové dans ces domaines, les pays scandinaves, les Pays-Bas et l'Italie. Les revendications en vue d'une égalité entre les sexes s'organisent sous la pression de la Commission européenne et des pays du Nord.

Cet ouvrage a le mérite de proposer des solutions concrètes à un problème qui semble insoluble depuis que les femmes, en écrasante majorité, sont pourvues d'un emploi. Il s'agit de la répartition des tâches parentales et domestiques dans le couple, sachant que depuis cinquante ans, infimes sont les progrès dans ce domaine. Pour arriver à l'égalité entre les femmes et les hommes, il faut restructurer entièrement notre société, ce qui sera considéré par certains comme une véritable révolution. Dominique Méda, née en 1962, est une philosophe et sociologue française. Normalienne, énarque et inspectrice générale des affaires sociales, elle fait porter ses recherches sur le thème du travail et des politiques sociales.

MÉDA Dominique, *Le Deuxième Age de l'émancipation*, Seuil, 2007.

Dans cet essai, sous-titré *La société, les femmes et l'emploi*, Dominique Méda constate que l'émancipation des femmes est en panne. En effet, les femmes ont un temps de travail rémunéré réduit, une faible rémunération, elles sont exposées à la pauvreté et les postes à haute responsabilité leur sont inaccessibles. Quant au partage des tâches domestiques avec les hommes, il est loin de progresser. Devant un constat aussi alarmant et de telles injustices, Dominique Méda affirme qu'il faut s'attaquer à une profonde réorganisation politique et sociale. Elle procède tout d'abord à un examen de la panne de l'émancipation et de ses causes. Elle expose ensuite les expériences réalisées en Suède et aux Etats-Unis. En effet, les Suédoises ont bénéficié très tôt d'une prise en charge collective de la question de l'égalité entre les sexes. Quant aux Américaines, elles ont été pendant longtemps les laissées-

pour-compte du système libéral avant qu'on ne se rende compte du gâchis que représentait le fait qu'elles devaient rester à la maison au lieu de s'épanouir dans un travail créatif (voir plus haut la notice de *La Femme mystifiée* de Betty Friedan). Dans le dernier chapitre, Dominique Méda énumère un ensemble de propositions susceptibles d'aboutir à une véritable égalité entre les sexes concernant l'emploi et le partage des tâches domestiques.

Comme dans *Le Temps des femmes*, Dominique Méda analyse les inégalités entre les sexes et fait des propositions concrètes pour qu'évolue cet état de fait. Elle remarque qu'en Allemagne, les femmes qui veulent faire carrière n'ont pas ou peu d'enfants, ce qui n'est pas le cas des Françaises. C'est pourquoi elle se penche sur l'évolution des pays qui ont apporté des solutions concernant la répartition du travail. Je me suis limitée à la lecture de deux de ses ouvrages, mais quiconque s'intéresse au problème qui semble insoluble de l'égalité des sexes devrait suivre cette autrice.

MENALKAS, *Erna jeune fille de Berlin, Cosmopolites, 1932.*

Erna, vingt ans, est une journaliste berlinoise éprise de Léo. Mais elle apprend qu'il est « pour homme », ce que j'avais compris bien avant elle. Sur le conseil d'un psychiatre, elle séjourne dans un camp de nudistes pour guérir de cette attirance. Son métier l'amène ensuite à Paris où elle rencontre un Indochinois qui lui tient des propos sur le colonialisme, puis à Vienne, où elle participe à un congrès de sexologie organisé par le docteur Marcus. Elle écoute des psychanalystes qui parlent de liberté sexuelle, de néo-malthusianisme et du despotisme de l'Eglise en matière de contraception et d'avortement. Une journée entière est consacrée à l'homosexualité, Marcus militant pour l'abrogation de l'article 175 (le code pénal allemand a criminalisé l'homosexualité masculine de 1871 à 1994) et une doctoresse affirmant qu'elle vit maritalement depuis sept ans avec une amie et que leur équilibre moral et physique n'a jamais été troublé. Erna se demande si elle ne devrait pas essayer le lesbianisme, mais y renonce. Elle séjourne en Russie et adopte des opinions d'extrême-gauche. Au retour, alors qu'elle se rend à un meeting, elle rencontre Friedrich, un jeune homme chrétien et conservateur dont elle s'éprend. Il lui propose de l'épouser à condition qu'elle s'engage par écrit à abandonner ses « arguments de petite féministe en révolte contre les vieux préjugés ». Constatant qu'après la Grande Guerre, les hommes sont rares et que Lesbos ne l'attire pas du tout, elle abandonne son métier, son engagement politique et sa liberté pour épouser Friedrich.

Ménalkas est le pseudonyme de Suzanne de Callias. En prenant pour héroïne une journaliste aux cheveux courts et à l'allure androgyne, elle peut emmener ses lecteurs dans les lieux les plus variés où elle croise des homosexuels des deux sexes Enthousiasmée par son voyage en Russie, elle anime des meetings et pourrait envisager d'être un jour députée à Berlin. Mais sa rencontre avec Friedrich l'amène à renoncer à toutes ses convictions pour n'être que l'épouse et la femme au foyer d'un conservateur. Florence Tammagane écrit : « Original par sa chute, le roman semble annoncer en cette date

ultime de 1932 l'effondrement proche du mythe homosexuel et le retour de l'ordre moral. » A la lecture de la fin d'*Erna*, comment ne pas penser au livre de Claudie Hunzinger, *Elles vivaient d'espoir* (dont j'ai rendu compte dans le premier tome d'*Entre femmes*) où l'autrice raconte que sa mère, adepte de toutes les libertés, épouse en 1936 un veuf alsacien réactionnaire qui a deux enfants, met au monde quatre enfants et n'écrit plus rien de 1936 à 1940. La mère de Claudie écrit : « Il y a, pour la femme qui aime, une espèce de volupté à renoncer à elle-même. » Quelle tristesse !

MERLIN-DHAINE Martine, *A bords perdus*, Librinova, 2020.

Léa et Joan s'aiment depuis trois ans, mais celle-ci devient lointaine et impénétrable si bien que celle-là, décidée à rompre, quitte la maison de son amante pour rentrer chez elle. Après des errements, n'arrivant pas à l'oublier, elle revient dans la maison vide. Cherchant à comprendre l'attitude de Joan, elle fouille son bureau, trouve des photos d'enfants prostitués et s'enfuit, écoeuvrée. Par des amis de Joan, Léa apprend que son amante a vécu avec Nathalie, que celle-ci a eu un fils, Nathan, que Joan a contribué à élever, mais que Nathalie et Nathan sont mêlés à des trafics d'armes et de stupéfiants. Nathan, quatorze ans, est prostitué par une mafia. Joan veut le libérer et partir avec lui en Afrique. Quand Léa découvre que Joan l'a fuie pour la protéger, elle projette de la rejoindre.

Ce thriller psychologique ayant Léa pour narratrice, c'est à travers son regard que l'on découvre petit à petit pourquoi Joan a quitté son amante. Loin de se limiter à une banale histoire de rupture entre deux femmes, c'est un ouvrage qui a un sujet souvent occulté, la traite des enfants. A la fin du roman, l'autrice dit s'être appuyée, pour rédiger son ouvrage, sur l'enquête d'Alain Tarrus, un universitaire auteur de *La Mondialisation criminelle*. Martine Merlin-Dhaine est toulousaine depuis plus de quarante ans. Elle partage sa vie entre ses étudiants et l'écriture professionnelle et personnelle. « Ses ports d'attache sont la musique, les villes grouillantes et la nature, les rêves immobiles et l'amour des femmes ». Je conseille la lecture de ce roman remarquablement bien écrit.

MIAOJIN Qiu, *Dernières lettres de Montmartre*, Noir sur Blanc, 2018.

Ce roman traduit du chinois (Taïwan) se compose de vingt lettres qui, essentiellement, narrent la douloureuse rupture entre la narratrice, Zoë, et Xu, la jeune femme qu'elle aime. Petit à petit, on apprend que Zoë, une étudiante de vingt-six ans qui vit à Paris, vient d'être abandonnée par Xu qui est reparti rejoindre sa famille à Taïwan après avoir séjourné en France auprès de son amante. On apprend aussi que Zoë, qui clame sans cesse son amour pour Xu, l'a brutalisée plusieurs fois. Tantôt Zoë jure un amour éternel, tantôt elle analyse les épisodes qui ont précédé sa rupture avec Xu en regrettant ses erreurs passées, tantôt elle exprime vigoureusement l'amour/haine qu'elle éprouve pour Xu. Certaines lettres sont envoyées à Xu, mais restent sans réponse. D'autres, bien qu'elles lui soient adressées également, ne lui

sont pas envoyées, comme si Zoë avait compris que la rupture est irrémédiable. A la fin du roman, quelques lettres très tendres de Xu, qui datent de « l'époque dorée des serments », font part de ses sentiments pour Zoë et donnent son propre point de vue sur la relation des deux jeunes femmes.

Ce roman ne se limite pas au résumé sommaire que je viens d'en faire. En effet, dès la première page, on est invité à une lecture plurielle des *Dernières lettres de Montmartre*, en ne suivant pas à l'ordre chronologique qui est proposé dans l'ouvrage. Le lecteur est libre de réorganiser les lettres suivant son bon vouloir. Surtout, il est tentant de penser que l'autrice et la narratrice sont une seule et unique personne. En effet, tout au long du livre, Zoë est obsédée par la mort. Or Qiu Miaojin s'est suicidée à vingt-six ans après avoir terminé la rédaction de ce roman qu'il est donc possible de considérer comme son testament. Par ailleurs, on rencontre dans ces lettres des personnages secondaires intéressants, Xiaoyang auprès de qui Zoë trouve tendresse et réconfort et Laurence à qui la seizième lettre est entièrement consacrée, lettre qui peut être lue comme une nouvelle indépendante du reste du roman. Dans ce livre, la narratrice apparaît comme une jeune femme qui a une vocation artistique, est assoiffée de connaissances livresques et cinématographiques et a conscience de composer un roman en écrivant ces lettres. Elle est anorexique, insomniaque, dépressive, hypersensible et fascinée par la mort. Son roman polysémique, préfacé par Hélène Cixous dont elle a suivi les cours, demanderait une étude approfondie, étude ébauchée par sa traductrice à la fin du livre. Concernant Qiu Miaojin, on lit dans *Wikipédia* : « Sa sensibilité résolument lesbienne a eu une influence profonde et durable sur la littérature homosexuelle à Taïwan. » Je rappelle que j'ai rendu compte, dans le deuxième tome d'*Entre Femmes*, de l'ouvrage de Valérie Mespoulet : *Etre Femme et lesbienne à Taïwan*, édité par *L'écritoire du Publieur* en 2013.

MILLE Raoul, *La Belle Otero*, Albin Michel, 1994.

Cet ouvrage, à mi-chemin entre la biographie et le roman, s'inspire de la vie de Caroline Otero, qui est présentée comme la fille d'un officier espagnol et d'une Gitane. Le premier amant de Caroline, qui vit à ses dépens, l'emmène à Lisbonne où elle débute comme danseuse espagnole. Enceinte, il l'oblige à avorter, ce qui la rend stérile. Un autre amant l'emmène en France. C'est un escroc dont elle se débarrasse. Ensuite, elle est entretenue par le comte Savin de Saint-Maxence. Irma, sa gouvernante, lui envoie de riches clients. En 1889, elle arrive à Paris où elle se produit comme danseuse au Cirque d'été. Elle devient l'amante d'Emilienne d'Alençon. Ce sont « deux femmes enflammées par le désir de l'autre, assouvi dans le plaisir de l'une par l'autre ». Raoul Mille considère cette liaison comme une perversion. Caroline, qui supporte mal la possessivité d'Emilienne, part aux Etats-Unis où elle est accueillie triomphalement. A son retour, elle est entretenue par le comte de Cheley qui la fait vivre dans un hôtel particulier où elle est servie par une vingtaine de domestiques. Un jeune employé aux écritures, Jacques Legueret, se suicide par amour pour elle. Elle part à Moscou en 1896 où elle

a un contrat avec un cabaret en vogue. Elle a une liaison avec un sexagénaire, le grand-duc Pierre, puis devient la maîtresse du prince Alexandre avec qui elle vit une passion torride. De retour à Paris en 1898, elle se produit aux Folies-Bergère. En 1965, un journaliste interviewe Caroline qui vit à Nice d'une petite rente octroyée par la Société du casino de Monte-Carlo « sans doute en signe de reconnaissance pour les millions-or qu'elle a laissés sur leurs tapis ». Elle meurt un peu plus tard après avoir été veillée par ce journaliste.

Raoul Mille ne prétend pas écrire une biographie de la Belle Otero, mais un roman. Il est donc utile de recueillir d'autres informations dans *Wikipédia* où on lit que Caroline, dont la mère se prostituait, a été violée à onze ans et que son premier amant la forçait à se prostituer. « Dès lors, elle voue une haine à la gent masculine, comme elle le raconte dans ses *Mémoires* ». Or le roman de Raoul Mille brosse le portrait d'une femme libre qui se vantait de se louer, mais non de se vendre, et d'une femme qui a aimé les hommes alors qu'elle disait les haïr. Toutefois, Raoul Mille a le mérite de mentionner la liaison de Caroline avec Emilienne d'Alençon, dont on ne trouve nulle trace dans la notice de *Wikipédia* consacrée à Caroline, mais qui est mentionnée dans celle d'Emilienne. Ce roman a de nombreux points communs avec la biographie de Liane de Pougy de Jean Chalon qu'on trouve plus haut : laisser dans l'ombre les viols et les dépressions pour s'extasier longuement sur les sommes énormes que ces femmes ont reçues de leurs riches clients. Certes, ces courtisanes menaient grand train, mais la prostitution reste ce qu'elle est, un esclavage. Le livre de Raoul Mille, qui tait les soixante-cinq années qui vont de 1899 à 1964, montre bien qu'une femme, considérée comme une marchandise, fût-elle de luxe, n'existe plus dès qu'elle n'est plus désirée par les hommes. Raoul Mille, né en 1941 à Paris et mort en 2012 à Nice, est un journaliste et écrivain français qui s'est beaucoup intéressé à la Côte d'Azur où Caroline Otero a passé ses dernières années.

MILLETT Kate, six ouvrages féministes et lesbiens traduits en français.

Kate Millett, née en 1934, est l'une des plus brillantes théoriciennes du féminisme radical américain, le féminisme de la deuxième vague, celle des années 1970. La première vague commence aux Etats-Unis en 1848 et s'achève en 1920 quand les femmes obtiennent le droit de vote. La seconde vague commence en 1961, quand le président Kennedy convoque des femmes cultivées et influentes pour sa *Commission sur la condition des femmes*. En 1966, ces femmes créent le *NOW (National Organisation for Women)*. Leur problème était celui de l'emploi, une travailleuse recevant à cette époque moins de la moitié de ce que gagnait un travailleur moyen. La première scission entre les femmes du *NOW* a lieu en 1967 au sujet de l'avortement. Le *Women's Liberation* naît en 1967. En 1968, une aile gauche se sépare du *NOW*. Ti-Grace Atkinson joue un rôle très important dans cette séparation : elle milite pour l'égalité à l'intérieur du mouvement alors que le

NOW a une structure hiérarchique contraignante dont l'autorité émane surtout de la présidente. Surtout, ces féministes radicales cherchent les racines de l'oppression des femmes par les hommes dans le patriarcat. Cette aile gauche devient le *Mouvement du 17 octobre* qui prend ensuite le nom de *The Feminists*. C'est dans ce contexte qu'évolue Kate Millett qui a adhéré au *NOW* en 1966 pour passer ensuite au *Women's Liberation*. Kate était persuadée qu'elle vivait la fin du patriarcat. Comme elle aurait déchanté si elle avait vécu jusqu'à 2020 ! Non seulement elle était féministe, mais elle militait également dans des mouvements pour les droits civils, la paix dans le monde et l'antipsychiatrie. Ses six premiers ouvrages ont été traduits en français. Les quatre derniers attendent le bon-vouloir des éditeurs et des traducteurs. Le dernier intitulé *Mother Millett* nous renseignerait sur une partie essentielle de la vie de cette femme attachante. Avis aux amatrices ! Kate Millett meurt le 6 septembre 2017 à Paris où elle est venue fêter son anniversaire, à quatre-vingt-trois ans, avec son épouse, la photo-journaliste Sophie Keir. Au sujet de Kate Millett, Christine Delphy écrit : « Pour elle comme pour de nombreuses femmes, ni l'amour ni le désir ne sont compatibles avec le mépris et la haine, et elle a mis au jour ce mélange si fréquent chez les hommes. C'est ce qui fait de *Sexual Politics* un livre exceptionnel, et d'elle une féministe et une personne aimable à jamais. »

MILLETT Kate, *La Politique du mâle (Sexual Politics)*, Stock, 1969, 1971).

Dans cet ouvrage traduit de l'anglo-américain, Kate Millett fait le procès du patriarcat, un système dans lequel le sexe est « une structure de caste ratifiée par la nature ». La relation entre les sexes relève de la politique. Elle rappelle que « le terme "politique" se réfère aux rapports de force, aux dispositions par l'intermédiaire desquelles un groupe de personnes en contrôle un autre ». Ce qu'on peut résumer en une seule phrase : le monde appartient aux hommes. Pour mener à bien la révolution sexuelle, il faudrait en finir définitivement avec les inhibitions et les tabous sexuels, surtout ceux qui concernent l'homosexualité, l'illégitimité, l'activité sexuelle avant et hors mariage et pendant l'adolescence, ce qui aurait pour conséquence la disparition de la prostitution. Les maux inhérents au patriarcat sont l'infériorité économique des femmes, la double morale en matière sexuelle, les maladies vénériennes, le mariage forcé et la maternité involontaire. Le patriarcat fonctionne notamment à travers les différences de socialisation imposées aux garçons et aux filles dans le domaine du statut, du tempérament et du rôle social. Kate Millett souligne le caractère mutilant de l'éducation des filles, le caractère féodal du mariage patriarcal et l'égoïsme foncier des préjugés masculins. Pour mettre en lumière « la vassalité barbare qui régit l'ordre sexuel et les rapports de force entre masculin et féminin », elle analyse les théories de Freud et des postfreudiens. Elle commente également les œuvres littéraires de plusieurs romanciers, le culte du phallus propre à David Herbert Lawrence, le sexisme virulent de Henry Miller et le culte de la virilité de

Norman Mailer. En revanche, elle voit dans l'œuvre de Jean Genet une remise en cause du patriarcat.

Dans *La Politique du mâle* Kate Millett reprend les idées contenues dans la thèse de littérature comparée qu'elle a soutenue à l'université de Columbia en 1970. Elle démontre avec brio que le sexe est une catégorie sociale ayant des implications politiques et que le patriarcat est un système dans lequel les hommes oppriment les femmes. Cet ouvrage est considéré à juste titre comme l'un des ouvrages les plus importants du féminisme. L'analyse de Kate Millett concerne tous les aspects de la politique sexuelle, idéologie, biologie, sociologie, classe, économie, éducation, anthropologie et psychologie. Dans ce livre où elle fait la part belle à l'œuvre de Jean Genet, elle regrette que le lesbianisme soit totalement occulté. Ainsi écrit-elle : « Selon la coutume, le terme "homosexuel" se réfère ici à l'homosexualité masculine. Le lesbianisme semble considéré, pour l'instant, comme un danger si minime qu'on n'en parle pour ainsi dire jamais. Cible jadis des sympathies libérales (préface de Havelock Ellis à *The Well of Loneliness* et de Thomas Stearns Eliot à *Nightwood*), ou paravent destiné à masquer l'homosexualité masculine (l'Albertine de Proust), la femme lesbienne est, aujourd'hui, un simple objet sexuel, au même titre que ses sœurs dites normales. » Elle ajoute que les lesbiennes que l'on voit sur les écrans ne sont là que pour « satisfaire l'imagination de l'homme qui s'interpose héroïquement entre elles et les prend toutes les deux en même temps ». Elle conclut : « Quel que soit son potentiel en matière de politique sexuelle, l'homosexualité féminine est pour l'instant un sujet si négligé qu'il suscite seulement le mépris ou le silence, alors que son équivalent chez les hommes commence à rencontrer une certaine tolérance plus ou moins forcée. »

MILLETT Kate, *La Prostitution (Woman in Sexist Society)*, Denoël/Gontier, 1971, 1972.

Cet ouvrage traduit de l'anglo-américain, sous-titré *Quatuor pour voix féminines*, se compose de quatre textes dus à quatre femmes, deux prostituées (une Noire et une Blanche) et deux autres femmes du *Women's liberation*, dont Kate Millett elle-même. Ces quatre femmes s'accordent sur un point essentiel : la prostitution est une réalité au regard de laquelle se définit la condition de toutes les femmes. C'est « le cœur même de la condition sociale féminine ». La prostitution relève de l'esclavage, les femmes étant considérées comme des objets que l'on peut acheter. Le contrat de mariage reconnaît « le principe de l'échange de complaisances sexuelles/sécurité financière ». Il faut rechercher les causes d'un tel phénomène dans la répression sexuelle exercée par notre culture. On a affaire à une double morale : l'achat est permis, mais la vente est punie. Dans notre société, on condamne la prostituée, non l'institution, considérée comme inévitable. Et Kate Millett d'en citer les conséquences sur l'une des prostituées : « Que de mal tout cela lui a fait : ces années de silence et de refoulement, ce secret si profond qu'il lui a été longtemps interdit jusqu'au souvenir de la vie qu'elle a menée. Dou-

leur si grande qu'à l'époque il lui fallait s'anesthésier complètement pour la supporter, rester passive jusqu'à l'engourdissement des sens. Elle en a gardé trop d'amertume pour être capable d'aimer. C'est un prix considérable à payer. » Cette femme prenait de l'héroïne pour supporter sa condition. Kate Millet affirme que les prostituées haïssent souvent les hommes. Elle ajoute : « La soumission de la prostituée devant le sadisme mesuré du mac pourrait difficilement passer pour de l'amour, quel que soit le critère de santé affective que l'on emploie. On rencontre donc assez souvent des prostituées qui sont amoureuses d'autres femmes ; celles-ci ne les achètent pas, elles ne les brutalisent pas non plus (bien qu'il arrive de temps en temps aux prostituées d'entretenir une femme comme elles le feraient d'un mac, les deux partenaires mimant les rôles hétérosexuels en usage dans la société). Les prostituées cherchent chez les femmes la reconnaissance de leur humanité, que les hommes leur refusent, et la tendresse que nos coutumes interdisent même aux hommes d'apprendre. »

Kate Millett, qui considère que la prostitution est au cœur même de la condition des femmes, traite de ce sujet dans tous ses livres. Dans *En Vol*, elle écrit : « Mon irritation renaît à l'occasion d'une nouvelle bagarre sur la prostitution. Pour Hedda, c'est simplement une façon comme une autre de gagner sa vie. J'objecte que c'est un enfer particulier en me rappelant les prostituées que j'ai écoutées parler pendant de longues heures l'été dernier. » Elle ajoute : « Ce n'est pas aussi agréable et facile que tu le prétends, les souffrances que ces femmes décrivaient étaient épouvantables à entendre. » Hedda me renvoie la balle en me racontant des histoires de femmes qui ont fait carrière en exploitant ainsi de jeunes garçons. « Jamais entendu parler, dis-je. » Dans *En Iran*, elle rappelle aux féministes iraniennes qu'il faudrait ne pas oublier le sort des prostituées et des homosexuels dans leurs revendications, même si cela peut surprendre ses interlocutrices qui se bornent à revendiquer des crèches, la contraception et le droit à l'avortement.

MILLETT Kate, *En Vol (Flying)*, Stock, 1974, 1975.

Ce volumineux ouvrage autobiographique est rédigé à partir du quotidien de Kate Millett qui consigne dans ses carnets tous les événements de son existence. Elle fait de nombreux retours sur son passé, narre sa vie présente avec son mari Fumio et ses amours avec plusieurs femmes. Elle se souvient d'avoir été victime d'une tentative de viol alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Le père de Kate a abandonné sa famille quand elle avait treize ans. A treize ans également, elle a été pour la première fois amoureuse d'une fille. Elle évoque ses flirts d'adolescente, son attirance pour les femmes et sa première amante JayCee avec qui elle a eu son premier orgasme. A partir de là, elle a dû mener deux existences totalement différentes, « d'une part le monde réel, celui de ma mère, de mes profs, de mes camarades de classe — un jour, je me ferai prendre sur le fait — et, d'autre part, la sensualité interdite que j'apprends dans la chambre de JayCee en faisant l'amour, en écoutant du Mozart, en mangeant des steaks et des artichauts. Nous ne pouvons

pas sortir car on nous démasquerait ». *En Vol* est écrit après la publication de *La Politique du mâle*, livre qui s'est vendu en un an à 80 000 exemplaires, ce qui a totalement transformé la vie de Kate Millett. Il lui a apporté l'argent nécessaire à l'élaboration d'un film et à l'achat d'une ferme, mais il a été aussi la cause de nombreux bouleversements dans sa vie, bouleversements dont elle a beaucoup de mal à se remettre. Ainsi, quand Teresa Juarez lui demande à la fin d'une conférence si elle est lesbienne, Kate répond dans un premier temps qu'elle est bisexuelle puis finit par acquiescer. Or Kate vit l'affirmation de son lesbianisme (l'assassinat de sa vie privée écrit-elle) dans la culpabilité. Tout d'abord par rapport à sa famille à qui elle a caché jusqu'à son attirance pour les femmes. Dans *En Vol*, elle revient plusieurs fois sur ce que sa mère, catholique, pense des homosexuels. Pour cette femme, « c'est plus qu'un péché mortel, ça dépasse le domaine de la théologie, c'est un crime social ». Un des passages les plus poignants se trouve à la fin d'*En Vol*. Pour Noël, les tantes Millett de Kate l'ont invitée, mais c'est pour la chasser, l'exiler à jamais. L'une d'elle la gifle. Son oncle lui dit qu'ils ne la reverront plus jamais puisqu'elle est « comme ça ». Ils cherchent aussi à la séparer d'une cousine de son âge qui est pour elle une amie d'enfance. Kate a donc perdu sa famille entière, sa mère s'étant rangée dans le camp des Millett. Or elle aimait beaucoup ses tantes ; être avec elles était une des grandes joies de son enfance et elle adorait l'oncle qui l'a rejetée. Quand elle réfléchit au livre qu'elle est en train d'écrire, Kate voudrait le dédier à sa mère afin qu'elle le lise pour l'accepter telle qu'elle est. La culpabilité éprouvée par Kate ne s'arrête pas à sa famille, elle concerne également son militantisme féministe. Les militantes du *Women's Liberation* lui reprochent de faire du mal à la cause en s'affirmant comme lesbienne. Sa sœur aînée, qui vit dans le Nebraska, lui fait la même critique. De nombreuses féministes, qui détestent les célébrités, lui reprochent aussi d'avoir signé *La Politique du mâle* qui, d'après elles, aurait dû être écrit par une femme anonyme. (Rappelons au passage que ce livre est tiré de la thèse de littérature comparée de Kate Millett. A-t-on jamais entendu parler d'une thèse anonyme ?) Quand Kate élabore un film avec d'autres femmes, celles-ci la critiquent, car du fait que c'est elle qui finance le film, elle est « le cochon chauviniste mâle de service. Et le cigare capitaliste. » Kate est critiquée à la fois par les féministes radicales et par le *NOW* de Betty Friedan. Pourtant, après le *coming out* de Kate, les féministes décident de soutenir officiellement le mouvement de libération gay, ce qui est un progrès. Mais lors du défilé des gays et lesbiennes, Kate craint de faire de la mauvaise propagande en disant « les deux ou trois choses qu'elle sait sur l'homosexualité qui en font un enfer » : « la honte et la souffrance nous ont conduits ici pour y crier nos exigences, et des centaines de voix hurlent justice justice justice ». Enfin et surtout, Kate s'interroge sur son rapport à l'écriture. Au cours de la période de déséquilibre qui suit la publication de *La Politique du mâle*, elle est à la recherche de son identité : « J'écris pour découvrir ce que je suis ». Elle veut « recouvrer sa personnalité » en étant l'historienne de son présent. S'interrogeant sur son

homosexualité, elle cherche à « détailler cette vérité par écrit », à « expliquer le désir ». Pour coller à sa vérité, elle se refuse à faire de belles phrases : « Ne rédige pas, continue simplement à dire n'importe quoi. » Elle ajoute un peu plus loin : « Tout ce que je peux faire, c'est transcrire, noter mes souvenirs, garder trace des choses. » Elle espère aussi que l'écriture la réconciliera avec elle-même : « Si j'achève mon livre, je n'aurai plus de secrets qui me fasse peur, me corrompent, me lient, m'obligent à me cacher comme je l'ai fait toute ma vie. » Quand on lui demande de raconter le livre qu'elle écrit, elle répond : « C'est moi-même. C'est le registre de mes actes. Un documentaire. Puisque je l'ai fait pour les trois autres femmes de mon film, il ne m'a semblé que juste de me soumettre au même processus. Ça m'oblige à me souvenir de tout et à être honnête. » Elle ajoute : « L'historien dévorant du présent que je cache en moi est un monstre. » Elle voudrait « planquer des micros dans (sa) propre tête, transmettre directement sur le papier les ondes de (son)cerveau, sauter jusqu'aux interférences de la voix, sans parler des labeurs de la composition ». Elle pense aussi être utile : « J'espère que mes livres servent à quelque chose. » On assiste au livre en train de s'écrire, au courant de conscience où le passé côtoie constamment le présent de l'autrice. Quand on referme un tel ouvrage, on a le sentiment justifié d'avoir bien connu celle qui l'a écrit. Kate Millett a voulu saisir les perpétuelles évolutions d'elle-même et des personnes de son entourage, à l'image du monde en perpétuelle transformation. Ainsi écrit-elle à la fin d'*En vol* : « Le monde a tant de beauté, lui qui est toujours en vol, et parce qu'en vol, plus saint, plus poignant dans sa grandeur, d'une magnificence telle qu'on a du mal à le regarder. »

En Vol est un ouvrage monumental dans lequel Kate Millett brosse un tableau saisissant du bouillonnement des idées qu'on agitait pendant les années 1970. Devenue une célébrité sans l'avoir cherché, Kate constate que *La Politique du mâle* a plaqué sur elle « une identité qui lui a ôté toute possibilité de prononcer un mot ». Quand on lit *En Vol*, on comprend tout le mal que peut faire un *outing* à celle qui en est victime, à son entourage et aux idées qu'elle défend. En effet, après la sortie du placard de Kate, les ventes de son livre ont chuté, si bien que les idées qu'elle défendait n'ont plus été diffusées. Quand on apprend que Kate a été vivement critiquée par les femmes du *Women's Liberation* parce qu'elle était sortie du placard en 1970, on comprend pourquoi Simone de Beauvoir, qui a publié *Le Deuxième Sexe* vingt ans plus tôt, a tu sa bisexualité ! Kate est une militante non violente, comme Ti-Grace Atkinson. Loin des chants triomphants des lesbiennes heureuses, Kate Millett nous fait part au jour le jour de tout ce qui fait sa vie. Elle narre ses amours chaotiques avec ses compagnes successives qui veulent souvent l'enfermer dans des relations mère/fille ou mari/femme alors qu'elle rêve d'égalité parfaite avec ses amantes. Elle évoque la peur d'aimer des femmes qui aiment les femmes, son militantisme de féministe et de lesbienne, son film, ses livres, celui qui lui a valu la célébrité et celui qu'elle en train d'écrire. On trouve dans *En Vol* cette réflexion qui donne à

réfléchir : « L'homosexualité a été inventée par un monde bourgeois qui se débattait contre sa propre bisexualité. La trouvant difficile et préférant ne pas l'admettre, il a préféré un état de paria, une léproserie pour les incorrigibles dont l'existence même, quand on la tolérait ouvertement, était un avertissement pour tous. Nous, les homos, nous préservons l'hétérosexualité des autres comme les putains préservent la vertu des mères de famille. J'ai porté si longtemps cette étiquette que c'est une victoire de l'arborer, d'avoir accepté ce mode de vie. » Elle ajoute un peu plus loin : « Ce que je désire est scandaleux : ce sont tous les plaisirs possibles de la liberté. Je veux dépasser le vieux système de la possession, la notion de personne en tant qu'objet possédé. » J'ajoute enfin que dans *En Vol* on trouve des allusions à Simone de Beauvoir et Germaine Greer et on rencontre Betty Friedan, Doris Lessing et Ti-Grace Atkinson, cette dernière ayant été plusieurs fois menacée de mort au moment où Kate écrit *En Vol*. On trouve aussi mention de Victoria Woodhull qui a été candidate à la présidence des Etats-Unis en 1872 et qui avait comme programme l'orgasme pour tous. Comme *La Politique du mâle*, *En Vol* doit figurer à la meilleure place dans toute bibliothèque féministe et lesbienne qui se respecte.

MILLETT Kate, *Sita (Sita)*, Stock, 1977, 1978.

Voir *Entre Femmes*, tome 1.

MILLETT KATE, *La Cave (The Basement)*, 1979, 1980.

Cet ouvrage traduit de l'anglo-américain et sous-titré *Méditations sur un sacrifice humain* s'inspire d'un fait-divers. En octobre 1965, on découvre le cadavre d'une adolescente de seize ans, Sylvia Likens, dans la cave d'une maison d'Indianapolis où vit Gertrude Baniszewski avec ses sept enfants. En juillet, les parents de la victime l'avaient mise en pension avec sa sœur Jenny chez cette femme de trente-sept ans. Le cadavre de Sylvia est couvert de blessures et de brûlures. Et sur son ventre, on a gravé ces mots : « Je suis une prostituée et fière de l'être ! » Sylvia a été victime de mauvais traitements depuis juillet. Elle a passé les dernières semaines de son existence dans la cave de ses tortionnaires. Gertrude est inculpée de meurtre ainsi que trois de ses enfants adolescents et deux garçons du quartier. En outre, les voisins entendaient Sylvia hurler, mais laissaient faire. Kate Millett, profondément marquée par ce fait-divers, en rend compte, ainsi que du procès, tout en se livrant à une méditation sur ce qui a pu amener Gertrude, ses enfants et les autres enfants du quartier, à commettre ces actes de sadisme. Elle s'identifie ensuite aux principaux personnages de cette tragédie pour leur donner la parole. Ainsi assiste-t-on à l'écriture d'un roman à partir d'un fait-divers particulièrement monstrueux.

Aucune lesbienne, déesse merci, n'a participé à ce crime révoltant. Mais on peut à bon droit se demander pourquoi Kate Millett a été hantée pendant quatorze ans par ce sordide fait-divers. Kate était féministe, lesbienne et non violente. Aimant les femmes et souhaitant vivre en harmonie avec elles, elle

n'a pu qu'être ébranlée par l'acharnement d'une femme sur une adolescente, une femme sadique qui a encouragé une meute d'enfants à la torturer tout en riant des souffrances de leur victime. Kate, qui se sent solidaire de toutes les femmes, pense que Sylvia ne s'est pas méfiée de Gertrude parce qu'on apprend aux filles à ne se méfier que des hommes. En effet, elle écrit dans *En Iran* : « Comme toute femme, j'ai grandi dans la crainte des hommes, conditionnée par la société et l'éducation, par les faits et l'expérience. » Dans le même ouvrage, elle déclare : « : « On se sent en sécurité avec des femmes. » Et enfin : « La trahison des femmes par des femmes me fascine. » Au cours de sa méditation, Kate souligne que pour l'essentiel, Gertrude reprochait à Sylvia d'être trop jolie, trop jeune et trop libre. L'adolescente n'était pas encore brisée alors que Gertrude l'était du fait de ses sept maternités et de ses difficultés pécuniaires. Pour Gertrude, Sylvia personnifiait la sexualité, ce que prouve la phrase gravée sur son ventre. Or l'autopsie a montré que Sylvia était vierge. Commentant ce fait, Kate écrit : « La sexualité sans rapports sexuels. L'idéologie pure. Des idées sur le sexe, des notions, des valeurs, des superstitions, des sentiments, des haines, des peurs... un tas de choses autour du sexe hormis l'acte sexuel lui-même, tabou si puissant qu'on recourt à la violence, au sadisme, à n'importe quelle brutalité pour l'éviter. Pour l'éradiquer. » Elle élargit sa réflexion en évoquant l'excision et l'infibulation pratiquées dans certaines régions parce que le plaisir des femmes est considéré comme indécent et qu'il est difficile de dominer une femme non excisée. Elle s'interroge sur la passivité qu'on enseigne aux filles depuis leur enfance. Elle remarque qu'on ne leur apprend ni à se battre, ni à se défendre contre un agresseur. Bien au contraire, on leur apprend à être aussi vulnérables et impuissantes que possible. Enfin, Kate est persuadée que le sadisme de Gertrude vient d'une homosexualité refoulée. « Caresser des fesses est l'œuvre du démon, fesser une adolescente est bien. » Dans un monde où l'adulte est un maître qui a tous les droits sur les enfants, Gertrude a voulu « corriger » Sylvia qui avait à ses yeux le tort de lui tenir tête. Quant aux vingt-cinq adolescents qui ont torturé Sylvia, ils reprennent l'argument classique des violeurs et des sadiques en affirmant : « Ça lui plaît, sinon elle ne se laisserait pas faire. » Kate rappelle aussi que la torture, interdite par temps de paix, est en temps de guerre « autorisée et organisée, recommandée, soutenue, exigée même par l'Etat ».

MILLETT Kate, *En Iran (Going to Iran)*, Des Femmes, 1979, 1981.

Dans cet ouvrage traduit de l'anglo-américain, Kate Millett narre le voyage qu'elle a fait en Iran en 1979, pays qui était alors en pleine révolution. Kate, qui milite au *CAIFI* (*Comité pour la liberté des artistes et intellectuels iraniens*), souhaite que les féministes de son pays s'intéressent à ce pays. La *NOW* (*National Organisation for Women*) soutient Vita Tabrizi, une universitaire emprisonnée et torturée dans les prisons du Shah. L'objectif du *CAIFI* est de libérer les prisonniers politiques et de faire cesser la torture. Or, après le départ du Shah, les Iraniennes, qui s'apprêtent à célébrer le 8 mars la

Journée internationale des Femmes, invitent Kate à se joindre à elles afin de prendre la parole à Téhéran. Kate, qui a toujours rêvé de participer à une révolution, accepte et part avec sa compagne, la photographe Sophie Keir. Les deux femmes espèrent qu'elles seront rejointes par des Françaises du *Mouvement de Libération des Femmes (MLF)*, par l'Italienne Alma Sabatini, par Bernadette Devlin et peut-être même par Simone de Beauvoir qu'elle admire beaucoup. Mais à son arrivée à l'aéroport de Téhéran, confrontée aux femmes en tchador, elle note : « La première vision des femmes fut terrible. Comme des oiseaux noirs, la mort, le destin, tout ce qui est inconnu. Etranger, hostile. » Elle observe que les hommes, vêtus à l'occidentale, « affichent leur alliance avec le “moderne”, le monde des affaires, de l'argent, des formes bureaucratiques et de l'industrialisation ». Après bien des difficultés, Kate et Sophie rejoignent Guiti, une féministe de vingt-cinq ans qui leur raconte l'émergence d'un mouvement des femmes en Iran où militent une douzaine de femmes. Comme les Etats-Unis ont soutenu le Shah, Kate et Sophie, qui peuvent passer aux yeux de certains Iraniens pour des espionnes à la solde de la CIA, voire des prostituées, seront désignées comme des étrangères et non des Américaines. Face au pouvoir des religieux incarné par l'ayatollah Khomeiny qui enjoint aux femmes de se voiler, Kate est inquiète : « Ce sont pour nous des femmes murées. Les voir c'est se sentir vaincue. Il est difficile de croire que cette masse de gens appartient à la gauche. Il est difficile de croire que cette brutale atmosphère patriarcale puisse même s'associer aux idées socialistes et révolutionnaires. Ce n'est pas le cas d'ailleurs. La “révolution”, dans cet endroit, n'est qu'un mot recouvrant un patriotisme tribal et un patriarcat tribal. » Elle déclare que les homosexuels « peuvent être exécutés dans certaines circonstances obscures ». Certains sont même abattus en pleine rue. Toutefois, Kate et Sophie assistent avec enthousiasme à des *sit-in* (manifestations non violentes qui consistent à bloquer un lieu en s'asseyant en groupe par terre) et participent à des marches de femmes qui réclament la liberté pour elles et pour leurs filles. Mais ces manifestations sont menacées par des contre-manifestations d'hommes armés qui insultent les femmes et leur jettent des pierres. Kate, Sophie et Terranie, une amie iranienne, échappent à une quinzaine d'hommes fanatiques et à une mort probable grâce à un automobiliste juif pour qui la vie n'est pas facile non plus. Kate participe à une conférence de presse internationale en trois langues, farsi, français et anglais, avec Guiti et deux Françaises de *Psychanalyse et Politique* (féministes qui se réclament des théories d'Antoinette Fouque). Mais après avoir obligé les femmes à se voiler, les avoir privées de leurs emplois, donc de leur indépendance économique, Khomeiny et ses partisans organisent un référendum qui donne aux Iraniens le choix entre le retour du Shah et une République islamique. Les Iraniens ne pouvant opter que pour le second choix, les femmes n'existeront plus publiquement. C'est la fin du mouvement des femmes iraniennes. Enfin, Kate et Sophie apprennent qu'elles sont expulsées d'Iran. Mortes de peur, elles craignent d'être emprisonnées. Guiti remarque que cette expul-

sion est le premier acte officiel du gouvernement contre le féminisme organisé. Pour échapper à l'emprisonnement, Kate et Sophie signent un document où elles s'engagent à ne jamais revenir en Iran. Elles sont proscrites. Elles peuvent enfin prendre un avion pour Paris.

Ce livre est dû à la collaboration de Kate Millett et de sa compagne, Sophie Keir, une Canadienne photo-reporter qui a travaillé au Moyen-Orient. *En Iran* est illustré de nombreuses photos de Sophie. Kate écrit : « “Mon amie Sophie”, ma petite formule étrange et réticente pour parler de Sophie Keir, l'amie, l'amante, la personne qui vit avec moi, ma meilleure moitié, plus organisée, efficace, mûre, rationnelle, spirituelle. Ecrivain elle aussi. » Tous les livres de Kate Millett traitent en filigrane de l'homosexualité quand elle ne surgit pas au premier plan du livre comme c'est le cas pour *En Vol* et *Sita*. Comme dans *En Vol*, *En Iran* narre les événements en plein action, avec le rappel de l'achat d'une ferme sur un grand terrain pour les femmes artistes, l'entrevue avec la tante lesbophobe de Kate remise à plus tard au moment de partir à Téhéran, l'angoisse constante de la mère de Kate, l'internement de Kate dans une « maison de fous sur le conseil présomptueux d'un médecin dont la science impressionnait » la mère de Kate qui n'acceptait pas que sa fille soit attirée par les femmes, le militantisme de Kate et de Sophie, leur enthousiasme et leurs angoisses, leur frayeur quand elles s'échappent d'une manifestation ou quand elles craignent d'être emprisonnées en Iran au lieu de rentrer aux Etats-Unis. On rencontre dans ce livre, outre les Iraniens et les Iraniennes qui, pour des raisons de sécurité, ne sont désignés que par leur prénom, la Suissesse féministe Carole Roussopoulos, réalisatrice de plus de cent vingt documentaires, la reporter américaine Elaine Scholino, le journaliste indépendant Ralph Shoeman expulsé en même temps que Kate et Sophie, Claude Servan-Schreiber correspondante en Europe du journal féministe américain *Ms. Magazine* fondé par Gloria Steinheim. (En 1978, Claude a créé avec Benoîte Groult le mensuel *F Magazine*. Ces femmes veulent renouveler la presse féminine en proposant un magazine sur les femmes à mi-chemin entre revue féministe et magazine féminin. Ce qui n'est pas du goût de Claudine et Salvina, elles aussi en Iran, qui militent à *Psychoanalyse et Politique* et dont le journal est *Des Femmes en mouvement*). Outre ces rencontres, on trouve dans *En Iran* de nombreuses allusions à Angela Davis, Susan Brownmiller, Robin Morgan, Antoinette Fouque, Bernadette Devlin, Simone de Beauvoir et Delphine Seyring. *En Iran* est un livre qui permet de comprendre l'évolution de la révolution iranienne, l'espoir des démocrates qui voulaient se doter d'une constitution après la chute du Shah, l'arrivée de Khomeini et des mollahs au pouvoir et l'avènement de la République islamique où les femmes sont renvoyées à leur maison et à leur rôle traditionnel de mère et de bonne à tout faire. En 2016, Négar Djavadi a publié *Désorientale*, un roman où elle traite de ce sujet (et dont j'ai rendu compte dans le deuxième tome d'*Entre femmes*). On peut aussi lire les ouvrages de Chahdortt Djavann, Iranienne réfugiée en France. Kate Millett aborde également la lutte des classes, qui passe avant le féminisme pour les

militants de gauche, l'anti-américanisme qui se manifeste dès que les femmes revendiquent leur liberté, le féminisme « bourgeois » étant censé être une invention de l'Occident. J'ajoute enfin que Kate a fait une suggestion révolutionnaire aux Iraniennes qui réclamaient la contraception et le droit à l'avortement : « Pourquoi ne pas y inclure la liberté sexuelle elle-même pour protéger deux groupes très persécutés ici : les prostituées et les homosexuels ? » Devant les objections des Iraniennes, elle ajoute qu'en Occident le mouvement des femmes n'a que tardivement pris en compte le lesbianisme. « C'est aussi une question de moralité — on ne doit nier aucun droit humain. » Enfin, dans *En Iran*, elle écrit ces lignes prémonitoires au sujet de l'islam : « Le sentiment patriarcal de cette religion ne peut pas ne pas avoir un effet néfaste sur les espoirs des femmes à travers le monde. Et l'islam grandit, la seule religion importante qui ne cesse d'accroître son emprise, de se répandre et de s'affermir en Afrique et dans le Proche-Orient, s'étendant encore au-delà, à l'est et à l'ouest. »

MINARD Céline, *So long, Luise*, Denoël, 2011.

La narratrice de ce roman est une écrivaine octogénaire qui rédige son testament en s'adressant à sa compagne, une artiste peintre qu'elle a rencontrée quand elles avaient une trentaine d'années. Ce testament lui permet de revenir sur ses souvenirs d'enfance, de méditer sur les langues, sa prédilection pour l'anglais qu'elle considère comme sa « contre-langue de création » et les différents pays où elle a vécu avec sa compagne, Ecosse, Italie et Suisse. A partir de ce testament, la narratrice s'adresse à sa compagne pour narrer des anecdotes qui, à elles seules, pourraient être considérées comme des nouvelles, ce qui apparente ce livre à un roman à tiroirs. Il serait fastidieux de résumer ces nouvelles dans leur intégralité. A titre d'exemple, je note celle où la narratrice s'empare du portefeuille d'un camionneur, celle de l'escroquerie qu'elle commet en Bourgogne avec sa compagne, le vol de la voiture d'un pharmacien de Zurich et le dernier épisode où la narratrice agressée par un auto-stoppeur s'en débarrasse en lui tirant un coup de revolver dans l'épaule. Ces histoires savoureuses débouchent souvent sur la découverte d'un univers fantastique peuplé de nains bûcherons qui vivent dans un monde souterrain, d'elfes et de lutins et d'autres personnages de fiction. L'auteur a d'ailleurs ajouté à la fin de son roman un lexique où elle donne le sens des termes de la littérature fantastique qu'elle a utilisés dans son livre, par exemple *kennings*, *Panotes*, *Pictes*, *dixies* et *brownies*.

Après la lecture d'un tel résumé, on aura compris que ce roman échappe totalement aux règles courantes. C'est un pseudo-testament, pseudo-roman, un jeu littéraire qui s'amuse des genres dans un feu d'artifice d'images. L'auteur crée un univers fantastique qui emprunte à de nombreux genres tout en s'en moquant, le thriller, le western, le roman policier et le roman érotique entre autres. Pour les *Inrocks*, c'est un roman médiévo-punk étourdissant. Et pour *Télérama*, Céline Minard réinvente le monologue amoureux en mémorialiste virtuose, un instant du côté de Proust, un autre du côté de

Rabelais. Je déconseille la lecture de ce labyrinthe littéraire à quiconque s'attend à trouver dans un roman une intrigue bien ficelée. Je la conseille aux amateurs de curiosités littéraires. *So long*, Luise a reçu le prix Franz Hessel en 2011. Pour les non-anglicistes, *So long* signifie « A un de ces jours ».

MONTREYNAUD Florence, *Amours à vendre. Les Dessous de la prostitution*, Glénat, 1993.

Cet ouvrage qui traite de la prostitution se compose de plusieurs parties. La première concerne le client, un homme qui choisit une femme, un travesti, un jeune homme et un ou une enfant pour satisfaire ses prétendus besoins. Il discute du tarif lui permettant d'acheter une disponibilité sexuelle. C'est le plus souvent un homme marié qui s'offre un extra. Ensuite, l'ouvrage traite de la prostitution dans le monde et notamment de la traite des femmes et des enfants dans les pays pauvres. Les femmes de ces pays vont dans les pays riches et inversement les clients des pays riches vont dans les pays pauvres pour payer moins cher et avoir des rapports sans préservatif. Le client paie, le proxénète encaisse la plus grande partie de l'argent, la femme assimilée à une marchandise souffre de dépersonnalisation si bien que souvent elle a recours à la drogue pour supporter son sort. La majorité des prostituées ont subi des sévices sexuels pendant leur enfance. Enfin, on apprend qu'en Norvège et en Suède, il y a peu de prostitution. « Ces pays ont une tradition ancienne et une politique sociale, de recherche d'égalité entre les sexes et d'éducation sexuelle à l'école. » L'esclavage a été aboli. Pourquoi pas la prostitution, cette autre barbarie ? Florence Montreynaud écrit : « Quand la double morale en matière sexuelle, liberté pour l'homme, soumission pour la femme, reste une norme quasi universelle, quand le corps féminin est toujours utilisé pour faire vendre, quand la florissante industrie pornographique avilit la sexualité » il est difficile d'éliminer la prostitution. La véritable sexualité est un rapport d'échange dans l'égalité et la liberté. La prostitution ne relève pas de la sexualité, mais du pouvoir.

Ce livre, qui date de 1993, décrit bien le système prostitutionnel. Il est très clair, bien illustré, pourvu d'une bibliographie et d'adresses d'associations qui luttent contre la prostitution. Mais la situation ayant évolué depuis 2015, il est bon de se référer à un ouvrage plus récent pour s'informer. Voir plus haut l'ouvrage de Geneviève Duché, *Non au système prostitutionnel*.

MOREL Karine, *Autobiographie d'un fantasme*, Le Cercle, 2006.

Pascale, la narratrice de ce roman, vit un amour intense et fusionnel avec Marie qui enseigne l'histoire. Les épisodes du quotidien, (visite à sa psychologue, repas au restaurant, séjour chez les parents de Marie à Toulouse) alternent avec des textes en italique où l'on entend une « petite voix » qui tient à Pascale des propos désespérés (tristes souvenirs, dont le décès de la mère de Pascale, épisodes d'automutilation et une tentative de suicide qui a débouché sur une hospitalisation). Parmi toutes ces angoisses, l'une des plus vives est la peur d'être abandonnée liée à l'amour fou qu'elle vit avec Marie,

peur qui débouche sur des envies de meurtre. Pour ne pas perdre son amante, Pascale envisage de la tuer pour la garder en sa possession. A la fin du roman, alors que Marie conduit sa voiture, Pascale pose ses mains sur le volant pour causer un accident mortel. Ainsi seront-elles réunies pour l'éternité.

La passion névrotique de Marie, qui fait implicitement référence au film *Portier de nuit* de Liliana Cavani et qui se complaît dans les évocations du nazisme, ne peut que déranger des lecteurs naïfs. Toutefois, force est de constater que cette passion entraîne la dépendance et qu'il y a souvent des rapports de domination/soumission dans des amours aussi exigeantes. C'est avec beaucoup de talent que Karine Morel nous fait entrer dans l'univers de Marie, univers dont il est difficile de sortir indemne. *Autopsie d'un fantasme* est un excellent roman à ne pas conseiller aux âmes trop sensibles.

MOREL Karine, *Julie et Sarah, latitude 34, Gaies et lesbiennes*, 2009.

A la fin des années 1980, une Française, Julie, et une Marocaine, Sarah, se rencontrent en terminale au lycée français de Rabat. Bien que chacune fréquente un garçon, elles sont attirées l'une par l'autre, s'aiment et font l'amour ensemble. Après le baccalauréat, Julie, qui part étudier à Bordeaux, pense avoir oublié Sarah. Elle vit ensuite à New York où elle a une relation suivie avec Sandra. Mais après le départ de celle-ci pour la Californie, Julie n'a plus que des rencontres sans lendemain avec des femmes. Elle travaille à Los Angeles depuis cinq ans quand, par hasard, elle rencontre Sarah. On apprend alors de la bouche de celle-ci qu'elle a écrit très souvent à Julie à Bordeaux, mais qu'elle n'a reçu que peu de réponses. Julie et Sarah se retrouvent enfin avec passion. C'est alors que Julie doit se rendre à Paris pour les obsèques de sa mère. Elle s'installe dans l'appartement de la défunte et se complaît à évoquer des souvenirs en regardant de vieilles photographies. Elle va de plus en plus mal, échange avec une inconnue par Minitel et fait l'amour avec elle au téléphone, ce qu'elle confie à Sarah. Elle lui écrit aussi qu'elle l'aime, mais qu'elle ne pourra pas lui être fidèle. Malgré tout, Sarah est présente pour elle à son retour à Los Angeles.

Ce résumé des faits passe à côté de l'essentiel. Dès les premières pages, on sait que Julie et Sarah, « c'est une évidence », mais on a l'impression que les difficultés viennent de Sarah, personnage qui reste énigmatique pendant la plus grande partie du roman et qui ne trouve sa cohérence qu'à la fin du livre. L'intérêt dramatique se trouve dans cette énigme résolue à la fin du roman où l'on saisit que Julie, la narratrice, a souvent traité son amante avec beaucoup de désinvolture.

MOREL Karine, *Cherche amour en CDI*, Auto-édition, 2009.

La narratrice de ce roman, Frédérique, est très investie dans son travail. Elle n'a qu'un seul compagnon, son chat. Attirée par les femmes, elle voudrait sortir de la solitude. Grâce à un site de rencontre, elle a un échange prometteur avec une femme. Mais à peine est-elle arrivée chez celle-ci qu'elle se rend compte de son erreur et ne passe la nuit chez elle que par pa-

resse : elle n'a pas envie de refaire le chemin en sens inverse. Attirée par Constance, son orthoptiste avec qui elle a des rendez-vous réguliers, elle ébauche une liaison avec elle. Celle-ci, qui lui a fait des avances et qui a eu un flirt poussé avec elle, mais qui est mariée et pourvue d'enfants, s'abrite derrière sa situation de famille pour cesser brutalement de la voir. Colère et souffrance de Frédérique, déprimée par cet amour avorté. Elle annonce à son supérieur qu'elle va le quitter au moment où Gabrielle, une nouvelle directrice générale, prend ses fonctions. Echaudée par son aventure avec Constance, Frédérique est sur la défensive. Mais Gabrielle arrive à l'appriivoiser. On propose un nouvel emploi à Frédérique. Happy end.

De nombreuses femmes se reconnaîtront dans le personnage de Frédérique qui perd sa vie à la gagner. Elles se reconnaîtront aussi quand l'héroïne se rend à un rendez-vous décevant et quand elle tombe dans les filets d'une femme mariée qui veut pimenter sa vie pendant un court épisode. Ce roman plein d'humour, très différent des précédents livres de Karine Morel, est une comédie qu'on lit agréablement. Il est regrettable qu'aucun éditeur ne l'ait publié. Je n'ai trouvé aucune information sur Karine Morel, si ce n'est qu'elle est née en 1972.

NASSIB Sélim, *Oum*, Balland, 1994.

Cet ouvrage est la biographie d'Oum Kalsoum (1898-1975), chanteuse égyptienne adulée dans tous les pays arabes. Le livre se présente sous la forme d'un roman dans lequel le narrateur est le poète Ahmad Rami, « qui a éperdument aimé Oum Kalsoum et a écrit 137 des 283 chansons qu'elle a interprétées ». Ahmad découvre la chanteuse au Caire à son retour de Paris où il a étudié pendant trois ans à la Sorbonne. Il apprend que le père d'Oum Kalsoum fait chanter sa fille déguisée en garçon depuis ses quatorze ans. Elle gagne en un soir autant d'argent que son père en un mois. A vingt ans révolus, elle chante toujours en costume masculin. Admiratif et épris, le poète se met à écrire pour elle de nombreuses chansons. Ce n'est que lorsque la veuve de Saad Zaghlout, président du conseil, rompt le deuil de son mari qu'Oum Kalsoum, invitée à chanter pour la circonstance, révèle à vingt-sept ans qu'elle est une femme en adoptant un costume féminin. Elle inaugure la radio nationale *La Voix du Caire*, ce qui lui permet d'atteindre l'ensemble de ses compatriotes et de devenir la chanteuse la plus populaire d'Égypte. Ahmad Rami écrit le scénario d'un film pour elle. A trente-quatre ans, très riche, elle se fait construire une luxueuse villa et aimerait épouser un membre de la famille royale, mais ce projet n'aboutit pas. Après le coup d'Etat militaire de 1952, Nasser promet à Oum Kalsoum que sa voix sera celle des Arabes. Il tient parole, elle inaugure *La Voix des Arabes*, une nouvelle station si puissante qu'on peut l'entendre de Bagdad à Casablanca et de Damas à Khartoum. Désormais son destin est lié à celui de Nasser. Elle épouse son médecin en 1954, à cinquante-six ans, l'année où Nasser échappe à un attentat. Après la Guerre des Six Jours, elle remonte sur scène afin de redonner du courage à son peuple. Elle offre ses bijoux ainsi que le montant

des recettes de ses concerts au *Rassemblement national des femmes égyptiennes* qu'elle crée pour secourir les soldats blessés au combat. Pourvue d'un passeport diplomatique, elle chante dans tous les pays arabes. Lors de ses obsèques, une véritable marée humaine entoure son sarcophage qui danse « comme une embarcation ivre » au-dessus de la foule.

Si je connaissais bien Oum Kalsoum, l'Etoile de l'Orient, j'ignorais totalement sa bisexualité mentionnée dans *Une Histoire de l'homosexualité*, ouvrage collectif mentionné plus haut. Grâce à l'article de Vincenzo Patané inclus dans cet ouvrage, intitulé *L'Homosexualité au Moyen-Orient et en Afrique du Nord*, j'ai découvert le livre de Sélim Nassib. Dans cette biographie, la chanteuse est présentée comme une femme qui ne porte pas les hommes dans son cœur et comme ayant des rapports chaleureux et sensuels avec les femmes. Son frère lui en veut parce qu'elle « lui a volé d'être le garçon » en faisant vivre toute sa famille grâce à sa voix exceptionnelle. Oum Kalsoum dit des hommes : « Je crois que s'ils n'existaient pas, j'aurais été parfaitement heureuse ». Elle fait une exception pour les poètes qui d'après elle « ont quelque chose de féminin ». Son mariage tardif, à cinquante-six ans, laisse supposer qu'elle n'avait pas grande envie de se marier et encore moins de fonder une famille. Un peu plus loin, Sélim Nassib affirme clairement qu'Oum Kalsoum aimait les femmes en ajoutant que c'était le secret de polichinelle. « Elle avait ouvert les yeux sur un monde où les hommes ressemblaient à son père, tyranniques, têtus, possessifs. Elle cherchait la paix dans son propre sexe. » Le jour où le colonel Nasser promet à Oum Kalsoum qu'elle sera la voix des Arabes face au monde entier, Ahmad Rami la trouve au lit avec une speakerine de la radio qui l'avait interviewée à Alexandrie. Sélim Nassib la décrit comme androgyne. Elle lui apparaît comme « une divinité hermaphrodite, un monstre ». Il pense qu'elle éprouve « peur et désir » et qu'elle a « peur du désir ». Ceci dit, cette biographie est intéressante parce que grâce à elle, on voit se dérouler l'histoire de l'Égypte pendant le début du XX^e siècle.

NISSIM Rina, *La Sexualité des femmes racontée aux jeunes et aux moins jeunes*, Mamamélis, 2004.

Cet ouvrage rédigé par une féministe traite de la sexualité des femmes en commençant par un chapitre sur l'orgasme et la masturbation. Rina Nissim décrit, schémas à l'appui, le sexe féminin, en consacrant un passage au fonctionnement de l'orgasme chez la femme et en affirmant que la masturbation est le meilleur moyen pour apprendre à jouir. Elle évoque les groupes de *self-help* où les femmes apprennent à découvrir leurs corps. En s'appuyant sur le *Rapport Hite*, elle rappelle que seulement 30% des femmes atteignent l'orgasme lors de la pénétration vaginale. Et comme l'acte sexuel prioritaire consiste pour un homme à pénétrer le vagin d'une femme jusqu'à l'éjaculation, de nombreuses femmes ne trouvent pas le plaisir de cette manière. Elle critique l'idée reçue qui veut que les femmes aient moins de besoins sexuels que les hommes en signalant que les femmes qui se masturbent atteignent

très vite l'orgasme. En réalité, les femmes apprennent dès l'enfance à faire passer les besoins des autres avant les leurs. Dans le deuxième chapitre, elle traite du vaginisme, dans le troisième de l'hétérosexualité en signalant que les femmes attendent l'homme de leur vie alors que les hommes font leur apprentissage sexuel en regardant des films pornographiques. Elle rappelle que « pour l'écrasante majorité des femmes, la sexualité sans affection, sans véritable relation profonde, est difficilement envisageable » ce qui n'est pas le cas des hommes. Elle critique l'échangisme, la sexualité de groupe, les viols collectifs et le sadomasochisme, pratiques qui confortent les intégristes dans la dénonciation de la dégénérescence des pays occidentaux, le Vatican et les intégristes musulmans étant opposés à la contraception, à l'avortement et au libre choix sexuel. Elle consacre ensuite un chapitre aux maladies en relation avec la sexualité (vaginite, cystite, etc). Puis elle traite de l'homosexualité où les partenaires ont généralement une pratique sexuelle moins génito-centré que les hétérosexuels et plus égalitaires. Mais les homosexuels doivent supporter l'opprobre social, le rejet familial et de nombreuses difficultés dans le milieu professionnel. Elle rappelle que les jeunes homosexuels des deux sexes se suicident de quatre à sept fois plus que les femmes et les hommes hétérosexuels. Les chapitres qui suivent concernent la grossesse, la naissance de l'enfant, la contraception, la ménopause et les violences faites aux femmes. Je ne peux m'étendre sur ces chapitres dans le cadre du présent ouvrage, mais ils apportent aux femmes des informations vitales.

Ce livre a le mérite de parler de la sexualité féminine d'un point de vue féminin et féministe. Alors que l'information sexuelle qu'on donne aux élèves de notre pays se borne à traiter de la contraception et des maladies vénériennes, Rina Nissim rappelle dès le premier chapitre que la sexualité est un plaisir, que chacune d'entre nous est capable d'atteindre l'orgasme quel que soit son âge et que la sexualité des femmes doit être vécue dans l'épanouissement et non dans la domination. Rina Nissim, qui a reçu une formation d'infirmière, a créé à Genève en 1978, le *Dispensaire des femmes*, un centre de santé de femmes géré collectivement. C'est une féministe active dans le mouvement des femmes depuis 1972. Elle a une expérience de travail avec les groupes « femmes et santé » aux Etats-Unis, en Amérique centrale et en Inde. Elle est l'auteur de deux autres ouvrages, *Manuel de gynécologie naturopathique à l'usage des femmes* et *La Ménopause, réflexions et alternatives aux hormones de remplacement*. Son livre, d'utilité publique, facile d'accès et d'une lecture agréable, devrait figurer dans toutes les bibliothèques de collège et de lycée qui se respectent. Les livres de Rina Nissim sont publiés aux éditions *Mamamélis* qui sont spécialisées dans les ouvrages (largement issus du mouvement des femmes) sur la santé des femmes. Leur succès a permis d'élargir le catalogue à d'autres ouvrages de femmes engagées qui poussent la réflexion sur nos histoires de vie et nos luttes dans le monde. Ce sont les éditions *Mammélis* qui ont édité les livres d'Audre Lorde et d'Adrienne Rich auxquels j'ai consacré des notices dans les tomes précédents d'*Entre Femmes*.

OATES Joyce Carol, *Solstice (Solstice)*, Stock, 1985, 1992.

Dans ce roman traduit de l'anglo-américain, Monica, qui vient de divorcer à vingt-neuf ans, rencontre Sheila, une veuve de quarante-deux ans. Celle-ci est artiste peintre, celle-là enseigne dans un collège. Elles se lient d'amitié. Monica, qui apprend qu'un homme enquête sur elle, est persuadée que c'est son ex-mari qui cherche à prendre de ses nouvelles. Elle rencontre Keith, un avocat divorcé de trente-cinq ans. Sheila entraîne souvent Monica dans des sorties fortement alcoolisées où toutes deux, sous de fausses identités, se laissent draguer par des hommes sans donner suite à leurs avances. Pour s'en libérer, elles prétendent que leurs enfants les attendent et qu'elles doivent rejoindre la baby-sitter. Ces aventures prennent fin le jour où elles échappent de justesse à des hommes qui les traitent d'allumeuses et où une poursuite en voiture aurait pu très mal se terminer. Après cet événement, les deux femmes s'éloignent l'une de l'autre. Monica passe les fêtes de fin d'année dans sa famille. A son retour, elle apprend que Sheila est partie au Maroc sans lui laisser le moindre signe de vie. Quand elle rentre du Maroc, Monica, qui se persuade qu'elle contrôle la situation, apprend que c'est Sheila qui avait fait faire une enquête sur elle, mais elle l'aide malgré tout à préparer une exposition de ses œuvres. Sheila donne une réception au cours de laquelle Monica flirte avec un divorcé, Win. Quand elle prend congé, Sheila l'embrasse furtivement sur la bouche devant Win. Monica se rend compte qu'elle attendait ce baiser depuis longtemps. Un peu plus tard, Win viole Monica. Sheila projette de se rendre dans l'Antarctique en compagnie d'un peintre de vingt-cinq ans. Enfin Monica tombe gravement malade. Sheila accourt à son chevet et appelle une ambulance. Elle accompagne Monica à l'hôpital en affirmant : « Tu n'aurais pas dû douter de moi. Nous serons amies très très longtemps jusqu'à ce que l'une de nous meure. »

Ce résumé des quelques faits narrés par le roman ne rend pas compte de l'essentiel. L'essentiel, c'est le ressenti du lecteur face aux faits et gestes des deux femmes. Le plus souvent, Sheila est vue à travers le regard de Monica, petite enseignante fascinée par une artiste qu'elle admire. Or Sheila impose à Monica, peut-être sans s'en rendre compte, un rythme de vie dément qui l'épuise. Sheila affirme que Monica ne devrait pas être enseignante puisqu'on la rémunère comme une serveuse de bar. Sans que cela soit dit clairement, tout porte à croire que Sheila est cyclothymique. Elle boit beaucoup d'alcool, fume énormément et prend des amphétamines. En outre, dans sa famille, il y a eu de nombreux suicides. Elle passe par des périodes d'exaltation suivies de fortes dépressions, ce qui est très dur à vivre pour Monica qui doit assurer ses journées de travail avec de fortes migraines après de très courtes nuits. Certes, il n'y a pas de sexualité entre les deux femmes dans *Solstice*, mais une intensité de sentiment exceptionnelle. Ce qui tient le lecteur en haleine, c'est qu'on se demande tout au long du roman si Sheila aime vraiment Monica ou si celle-ci n'est là que pour servir de victime à celle-là. On n'a la réponse qu'à la dernière ligne. C'est pourquoi je l'ai reproduite à la fin de mon résumé. Jean-Yves Alt, qui rend compte de *Solstice* sur *Inter-*

net, est persuadé que Sheila et Monica deviendront amantes une fois le livre refermé (<http://culture-et-debats.over-blog.com/article-29968736.html>). Je partage cet avis, tout en admirant le talent de Joyce Carol Oates qui traite d'un attachement exceptionnel entre deux femmes sans qu'on puisse véritablement parler de lesbianisme.

OATES Joyce Carol, *Confessions d'un gang de filles (Foxfire Confessions of a Girl Bank)*, Stock, 1993, 1995.

Dans ce roman traduit de l'anglo-américain, cinq adolescentes pauvres et en butte à des difficultés familiales créent en 1953 un gang qu'elles appellent *Foxfire*. Chacune porte un tatouage en forme de flambeau, tatouage qui est le signe de leur adhésion au gang. Ces filles se distinguent d'abord par des actions menées contre des hommes qui s'intéressent de trop près aux mineures puis contre un marchand d'animaux peu scrupuleux. Elles viennent également en aide à des personnes dans le besoin. Mais leurs exploits ne s'arrêtent pas là. Elles se battent avec des garçons d'autres bandes et volent la voiture d'un escroc, aventure qui s'achève par un accident. La conductrice, Legs, est placée à Red Bank, une maison de correction, alors que les autres filles sont en liberté surveillée. A sa sortie de Red Bank, Legs réunit ses amies et leur propose de louer une vieille ferme. Trois filles ont des petits boulots, les trois autres vont encore au lycée. Elles vivent ensemble et achètent une vieille voiture. Elles font des entôlages, l'une d'entre elles attirant un homme, les autres se jetant sur lui pour lui voler son portefeuille. Mais ces activités ne suffisant pas à les faire vivre, Legs décide de kidnapper le père d'une jeune fille riche qui venait la voir à Red Bank dans l'espoir de l'amender. Maddy, qui rédige le journal de *Foxfire*, se désolidarise de ce projet qu'elle trouve trop dangereux. L'enlèvement réussit, mais la victime fait une grève de la faim et refuse de téléphoner à son épouse. Les filles menacent l'homme, un coup de feu part par accident et le blesse. Elles appellent une ambulance et s'enfuient en voiture. Pourchassées par la police, elles ont un accident et disparaissent en ne donnant plus aucune nouvelle. Plus tard, Maddy croit reconnaître Legs sur une photo où figure Fidel Castro.

Comme dans *Solstice*, il n'y a pas dans ce roman de lesbienne revendiquée. Mais l'intensité des sentiments est extrêmement forte entre les adolescentes de *Foxfire*. Legs, qui est la commandante du gang, est une adolescente orpheline de mère, dont le père est un ivrogne, et qui a dû survivre seule dès son plus jeune âge. Grande, mince, vêtue comme un garçon, elle sait se battre et porte constamment dans sa poche un couteau à cran d'arrêt pourvu d'une lame de vingt-cinq centimètres. Elle est sensible au charme de Violet Khan, une nouvelle recrue dont la beauté est comparable à celle de Liz Taylor. Maddy, la narratrice, affligée d'une mère dépressive et recueillie par une tante avare et agressive, est « aveuglée d'amour » pour Legs et jalouse de Violet. Non seulement les filles de *Foxfire* sont issues de familles très pauvres, mais de surcroît, « pas une seule n'a pas été brouillée avec sa propre famille ou ce qui en tient lieu ». En créant *Foxfire*, Legs, qui hait les

hommes et qui est persuadée que ceux-ci haïssent les femmes, accuse la fille qui flirte avec un garçon de « collusion avec l'ennemi ». Quant à Maddy, elle a brisé le cœur de Legs en quittant *Foxfire*. Des années plus tard, Maddy quinquagénaire, se souvenant que Legs lui avait dit : « Maggy, t'es mon cœur » affirme : « Personne ne m'a plus dit ça. Jamais. » Laurent Cantet a adapté le roman de Joyce Carol Oates pour le cinéma en 2013 sous le titre de *Foxfire*. A la question : « Diriez-vous qu'il y a dans *Foxfire* une dimension lesbienne ? » Laurent Cantet répond : « Du désir, de la tendresse et même de la jalousie circulent entre toutes ces filles, bien sûr. C'est particulièrement le cas entre Maddy et Legs. Mais chacune est, à sa manière, touchée par le charisme de Legs. Chacune cherche un rapport fusionnel avec elle, quitte à revendiquer une place de favorite, une forme d'exclusivité qui va à l'encontre de la collectivisation des sentiments inhérente au gang. Faut-il pour autant parler d'homosexualité ? J'y vois plutôt l'aspiration à une expérience communautaire totale où le politique et la sensualité pourraient coïncider. Ces adolescentes rêvent d'un monde sans homme, mais elles ne font pas une croix sur leur sensualité. » Surtout, ce roman est marqué par le féminisme. Les filles de *Foxfire* en veulent aux hommes qui sont souvent des prédateurs sexuels toujours prêts à fondre sur leur proie, même quand c'est une enfant. Ce roman n'est donc pas simplement l'histoire d'un gang de filles qui finit mal, c'est aussi le tableau de l'Amérique des années 1950, une Amérique où sévissent les inégalités sociales, le racisme, et le sort réservé aux enfants et aux adolescents.

OKPARANTA Chinelo, *Sous les Branches de l'udala (Under the Udalas Trees)*, Belfond, 2015, 2018.

Dans ce roman traduit de l'anglais, Ijeoma est une fille de douze ans qui vit au Nigéria au moment de la guerre du Biafra. En 1968, son père meurt sous les bombardements. Sa mère la place chez un couple, un professeur et son épouse, qu'elle sert comme bonne à tout faire. Deux ans plus tard, le professeur demande à la mère d'Ijeoma de la ramener chez elle. En effet, il a découvert qu'elle faisait l'amour avec une autre fille, Amina. Rentrée chez elle, la mère fait subir à sa fille des séances d'étude de la Bible afin de la convaincre qu'elle est habitée par un démon qu'elle doit chasser d'elle-même. Ensuite, Ijeoma va au lycée où elle retrouve Amina. Mais à la fin de sa scolarité, Amina se marie avec un garçon de son ethnie, un Haoussa. Ijeoma travaille dans la boutique de sa mère. Elle rencontre Ndidi, qui est professeure au lycée, et ne tarde pas à devenir son amante. Mais la mère d'Ijeoma aimerait que sa fille se marie. Un ami d'enfance, Chibundu, voudrait épouser Ijeoma. Ndidi conseille à Ijeoma de sortir avec le jeune homme car la vie des homosexuels est très difficile au Nigeria, deux gays venant d'être lynchés et le lieu de rendez-vous des homosexuels venant d'être mis à sac. Ijeoma accepte d'épouser Chibundu pour ne pas décevoir sa mère et par peur d'être lynchée. Après son mariage, une fois enceinte, elle espère que la maternité la guérira de son attirance pour les femmes. Elle met au monde

une fille qu'elle adore. Mais son mari voudrait avoir un fils. Il découvre les lettres qu'Ijeoma n'a pas envoyées à Ndidi. Enceinte à nouveau, elle fait une fausse-couche à trois mois. Elle se résout à partir de nuit avec sa fille et arrive chez sa mère qui la reçoit avec affection. Des décennies plus tard, la fille d'Ijeoma enseigne à l'université. Deux filles qui faisaient l'amour ensemble viennent d'être lynchées. Ijeoma est revenue auprès de Ndidi pour vivre auprès d'elle. Chacune a un appartement, mais elles se rejoignent aussi souvent qu'elles le peuvent.

Ce livre est l'œuvre d'une femme qui, née au Nigéria, est arrivée aux Etats-Unis à dix ans. Son roman est, d'après ses propres termes, « une tentative pour donner à la communauté LGBT marginalisée du Nigéria une voix plus puissante, et une place dans l'histoire de notre nation ». Elle ajoute : « D'après une enquête *Win-Gallup International Index of Religiosity and Atheism*, le Nigéria est le deuxième pays le plus religieux, immédiatement suivi par le Ghana. » En effet, si la famille d'Ijeoma est chrétienne, ce qui lui vaut des lectures de Bible quotidiennes pour la guérir de son homosexualité, la famille d'Amina, qui est musulmane, n'est pas plus ouverte aux minorités sexuelles. Les séances de Bible sont à rapprocher de l'exorcisme subi par Jeanette Winterson et raconté dans *Les Oranges ne sont pas les seuls fruits*, ouvrage dont j'ai rendu compte dans le premier tome d'*Entre femmes*.

PARTURIER Françoise, *Lettre ouverte aux hommes*, Albin Michel, 1968.

Dans cette lettre, Françoise Parturier fait le procès de la misogynie propre aux hommes. Elle souligne que si les femmes sont égales en droit avec eux, elles sont toujours considérées comme des inférieures par leurs compagnons qui refusent de prendre au sérieux leurs revendications. Les hommes s'abritent derrière l'alibi de la différence des sexes et de leur complémentarité, mais c'est pour continuer à dominer les femmes. Ils méprisent les femmes libres qui ont une sexualité épanouie et restent persuadés que la femme a une cervelle d'oiseau. Exclues de l'esprit et de la sexualité, les femmes sont limitées au domaine du cœur. A l'appui de sa démonstration, Françoise Parturier cite Sade, Lautréamont, Kafka et Freud, les romans policiers et le théâtre américain, tous plus misogynes les uns que les autres. Elle écrit : « Il y a dans le désir d'humilier les femmes une vérité profonde du tempérament masculin et un plaisir de choix dont elles font les frais. » Assimilant le sexisme au colonialisme et au racisme, elle rappelle que la « vraie femme » craint avant tout de ne pas plaire aux hommes. Cette « vraie femme » est une femme confinée à son foyer et à ses enfants, la maternité étant assimilée à une incapacité. D'après elle, les femmes souffrent d'un « psychisme d'infériorité, ce qui leur vaut une infériorité véritable ». La solution se trouve « dans une répartition, une dispersion de l'énergie féminine ». Il faut que « les femmes aient un intérêt dans la vie en dehors de chez elles. Elles en seront plus équilibrées, au vrai sens du mot. » La lettre s'achève sur la mention de la pilule contraceptive dont la vente vient d'être autorisée par la loi

de 1967. Françoise Parturier attend beaucoup de cette liberté : « Ce sont les tempéraments amoureux qui favorisent le mieux les talents. Il est certain qu'il y a peu d'oies blanches dans le quota de la réussite féminine. » Quand le cœur, l'esprit et le sexe seront enfin libérés, les femmes deviendront des êtres humains à part entière qui pourront être créatifs.

Françoise Parturier mentionne au début de son livre qu'il a été publié avant mai 1968 et avant que n'éclate la révolte des Américaines. Toutefois, ses remarques sur les conséquences désastreuses du confinement des femmes au foyer ressemblent à celles de Betty Friedan dans *La Femme mystifiée* (dont on trouve une notice plus haut) et le remède proposé est le même. Françoise Parturier n'a pas une haute idée du lesbianisme. Après avoir constaté que le corps masculin est rugueux et velu, elle affirme que l'homosexualité féminine ne peut être qu'une solution d'attente. S'adressant aux hommes, elle ajoute : « Les femmes qui aiment les femmes, par une merveilleuse adaptation, dans le désir de vous ressembler, s'enlaidissent à plaisir, se désarrondissent, s'aplatissent et retrouvent ces angles, cette sécheresse, cette brusquerie et cette maladresse que nous aimerions fuir. » Je ne ferai aucun commentaire après ce portrait caricatural des lesbiennes. Dans la mesure où cette lettre se présente sous la forme d'un dialogue entre son autrice et le courrier d'une rare misogynie que ses lecteurs lui envoient après avoir lu ses articles dans *Le Figaro*, je me borne à constater une fois de plus que le féminisme de certaines femmes ne va pas jusqu'à la sororité avec les lesbiennes.

PARTURIER Françoise, *Lettre ouverte aux femmes*, Albin Michel, 1974.

Six ans après sa *Lettre ouverte aux hommes*, Françoise Parturier s'adresse aux femmes pour leur reprocher leur manque de courage et de solidarité avec les autres femmes. Elle constate que nombreuses sont les femmes à trouver leur bonheur dans la soumission à un homme qui a une bonne situation. Or il ne peut y avoir de solidarité chez des femmes qui collaborent avec les hommes. Beaucoup de femmes se méprisent elles-mêmes et méprisent les autres femmes. Elle reproche aux mères de ne pas encourager leurs filles à faire des études alors qu'elle le font pour leurs fils. Comme dans sa *Lettre ouverte aux hommes*, elle pense que les femmes doivent se confronter au monde du travail et non se limiter à leur foyer : « Notre civilisation, basée sur le partage des tâches, a été construite sur l'exploitation des femmes. » Après avoir fait le procès de la presse féminine qui enfonce les femmes dans leur rôle traditionnel, elle passe à l'historique de la domination des hommes sur les femmes depuis la Révolution de 1789 qui a contraint les femmes à rester chez elles. Puis elle cite les hommes qui ont défendu la cause des femmes, Condorcet, le comte de Saint-Simon, Enfantin, Fourier, Marx, Engels et Stuart Mill. Elle plaide pour le droit à l'avortement, affirme que le féminisme est la bête noire des conservateurs et des révolutionnaires et invite les femmes à s'unir sans compter sur les partis politiques dont elles

n'ont rien à attendre. Elle affirme qu'en peu de temps, le *Mouvement de Libération des Femmes* a obtenu en matière d'information (presse, radio, télévision) beaucoup plus qu'Evelyne Sullerot en dix ans de psychosociologie conciliante. Elle évoque le procès de Bobigny en 1972 où une adolescente violée, coupable d'avoir avorté, a été défendue par Gisèle Halimi qui a remporté une belle victoire. Elle rappelle que les femmes ne sont aidées que par d'autres femmes (mères et grand-mères) quand elle supportent la double charge du métier et de la maternité. Enfin, elle souhaite que s'instaure une *Fédération des Femmes* afin de lutter contre leur oppression.

Françoise Parturier conseille aux femmes de s'unir pour revendiquer fermement l'égalité avec les hommes dans tous les domaines. « La liberté ne se demande pas, Madame, elle se prend. » Gaulliste, écrivant dans *Le Figaro*, elle reproche aux femmes engagées à gauche, comme Gisèle Halimi, de s'être « mise entièrement sur le rail socialo-marxiste » bien que celle-ci ait fondé *Choisir la cause des femmes*. Candidate à l'Académie française, Françoise Parturier savait qu'elle n'avait aucune chance d'être élue, mais voulait ouvrir une brèche dans le pouvoir mâle. Comme dans sa *Lettre ouverte aux hommes*, elle s'interroge sur le sadisme des hommes : « Je ne sais quelle folie cruelle se mêle à une certaine virilité où les blasphèmes, la scatologie, l'obscénité, le sadisme semblent inséparables du plaisir. En fait de liberté, l'érotisme contemporain a surtout libéré ce féroce besoin de ridiculiser, d'avilir, de salir, de souiller la femme, qui est le trait le plus extrême de la misogynie. » Sur l'homosexualité féminine, fidèle à elle-même, elle écrit : « S'il suffisait d'avoir l'expérience du saphisme pour être féministe, le féminisme aurait gagné depuis longtemps » ce qui ne manque pas de sel ! Mais elle ajoute que certaines lesbiennes savent se tirer d'affaire en épousant un homme riche et puissant. D'après elle, ce sont des épouses idéales qui supportent facilement d'être trompées, d'avoir un mari laid, vieux, souvent absent ou impuissant. Quand elles sont mères, elles préfèrent leurs fils à leurs filles. Elle ajoute : « Ainsi, les dîners brillants de la meilleure société, la plus conservatrice et la plus élégante, sont-ils souvent présidés par de jolies lesbiennes infiniment féminines qui, comme toutes les femmes qui vivent des hommes, ont une horreur profonde du féminisme, ce sont même les plus écœurées. » Sans doute s'est-elle inspirée de telles lesbiennes pour créer le personnage d'Hélène Challenberg dans *Les Lions sont lâchés* et celui de Marie-José de Souzay dans sa trilogie : *Calamité, mon amour, Les Hauts de Ramatuelle* et *Le Sexe des anges*, quatre romans dont j'ai rendu compte dans le deuxième tome d'*Entre Femmes*.

PERRIN Elula, *Va y avoir mistral*, Double Interligne, 1999.

Au début de ce roman policier, Angelo est assassiné par Doumé, Robert et le « Microbe ». Ensuite Robert tue Bégonia, une transsexuelle qui en savait trop et qui vient de coucher avec Angelo. Celui-ci est un truand qui en a volé d'autres, Juana, Tam et Piero. Les cent cinquante pages de *Va y avoir*

mistral racontent les démêlés de ces personnes peu recommandables. Je laisse aux lectrices et aux lecteurs le soin de les découvrir.

Ce roman policier très noir dont le sous-titre est *Elles ne sont pas toutes gentilles* se serait tout d'abord intitulé *Du Rififi chez les goudous*. Il aurait été rédigé en 1960 si l'on en croit ce qui figure sur sa quatrième de couverture. Celles qui ne sont vraiment pas gentilles, ce sont les lesbiennes. Juana est à la tête des gangsters. Tam est une Chinoise qui forme avec Juana un couple très ouvert. Ces deux lesbiennes sont intéressantes. En effet, en créant ces personnages, Elula Perrin est allée à l'encontre de tous les stéréotypes féminins. Juana ne recherche que le plaisir et le trouve avec le premier venu même quand il n'a rien d'un Apollon. Quant à l'androgynie Tam, qui tue sans états d'âme et qui se moque des infidélités de sa compagne, elle n'a rien d'une héroïne douce et romantique. Ce roman policier mérite donc bien son sous-titre. Certes, c'est un roman très noir où l'on assassine à toutes les pages, mais c'est aussi un livre plein d'humour qui permet de passer un bon moment.

PERROT Michelle, *Les Femmes ou Les Silences de l'Histoire*, Flammarion, 1998.

Ce livre se compose d'articles publiés de 1974 à 1998 dans lesquels Michelle Perrot affirme que l'histoire des femmes est difficile à écrire, cette difficulté tenant tout d'abord à l'effacement de leurs traces, tant publiques que privées. En outre le métier d'historien a été pendant longtemps un métier d'hommes qui écrivent l'histoire au masculin. Les sujets abordés sont ceux du pouvoir mâle. L'histoire économique ignore les femmes prétendues improductives par les hommes. Quant à l'histoire sociale, elle privilégie les classes et néglige les sexes. « Culturelle ou mentale, l'histoire parle de l'Homme en général qui n'a pas plus de sexe que l'Humanité. » Pendant des siècles, bien que les femmes aient toujours travaillé, on a limité leur domaine à la maternité et au foyer familial. Or depuis les années 1970, grâce à l'explosion du mouvement féministe, des historiennes et des historiens ont cherché à rompre ces silences. L'ouvrage de Michelle Perrot, qui comporte des chapitres extrêmement variés, traite par exemple des filles de Karl Marx, de Caroline Brame qui vivait au XIX^e siècle et dont on a retrouvé le journal intime chez un bouquiniste, de George Sand et Flora Tristan. Ce livre montre aussi les difficultés rencontrées par les ouvrières et les femmes célibataires qui, au XIX^e siècle, étaient si mal rémunérées qu'elles ne pouvaient pas vivre de leur travail. Michelle Perrot ne se limite pas à décrire le sort des femmes, elle étudie « les rapports des hommes et des femmes dans les systèmes historiques de pouvoirs, de manière non pas descriptive et statique, mais problématique et dynamique ». Elle regrette que l'homosexualité féminine soit peu étudiée. En effet, on trouve peu de livres en France sur ce sujet en dehors de celui de Marie-Jo Bonnet, *Les Relations amoureuses entre femmes du XVI^e et XX^e siècle* et de Florence Tamagne, *Histoire des homosexualités en Europe 1919-1939*. Michelle Perrot ajoute que pour Marie-Jo

Bonnet « l'invisibilité est liée au silence ; un silence que l'histoire des femmes, telle qu'elle s'est développée dans les vingt dernières années, n'a pas su dissiper ».

Comme il est impossible de résumer un tel ouvrage, je me borne à en dire quelques mots en espérant qu'on le lira. *Les Femmes ou Les Silences de l'Histoire* est un livre pionnier qui rappelle que la moitié de l'humanité s'est tue pendant des millénaires et que de jeunes historiennes se sont attelées depuis une cinquantaine d'années à des recherches fructueuses. Michelle Perrot, née en 1928, est historienne, professeure émérite d'histoire contemporaine à l'université Paris-Diderot. C'est aussi une militante féministe. Avec Georges Duby, elle a dirigé *l'Histoire des femmes en Occident* en cinq volumes publiés par Plon en 1991-1992. Elle a dirigé également une cinquantaine de thèses. La première, soutenue par Marie-Jo Bonnet en 1979, portait sur le lesbianisme. C'est à partir de cette recherche que Marie-Jo Bonnet a publié en 1981 *Un Choix sans équivoque* et en 1995 *Les Relations amoureuses entre femmes du XVI^e et XX^e siècle*. J'ai rendu compte de ces deux ouvrages dans le tome 2 d'*Entre femmes*. Par ses travaux pionniers sur la question des femmes, Michelle Perrot est l'une des grandes figures de l'histoire des femmes.

POVERT Lionel, *Dictionnaire gay*, Jacques Grancher, 1995.

Ce dictionnaire est gay au sens américain, c'est-à-dire qu'il traite des homosexuels masculins et des lesbiennes. Les notices sont consacrées à des célébrités dans des domaines variés, littérature, cinéma, télévision, peinture, musique, chanson, photographie, etc. J'ai recensé une soixantaine de notices sur des femmes célèbres et sur des films qui ont un rapport avec le lesbianisme. D'Emilienne d'Alençon à Marguerite Yourcenar, en passant par Natalie Barney et Hélène de Monferrand, de *Jeunes Filles en uniforme* à *The Rose* en passant par *Les Prédateurs*, cet ouvrage consacre également des articles à la revue *Lesbia* et à des associations LGBT. Des notices sur Madonna et sur la *Gay Pride* montrent qu'il ne s'agit pas uniquement d'un recensement de lesbiennes et de gays décédés depuis longtemps. Suivi de trois pages de *Repères associatifs*, de *Repères spécifiquement lesbiens* et d'une bibliographie, ce livre, que j'ai acquis il y a vingt-cinq ans, figure toujours en bonne place dans ma bibliothèque.

J'ai fait d'importantes découvertes dans ce dictionnaire. C'est grâce à lui que j'ai appris que l'anthropologue américaine Margaret Mead, qui comme Colette, a eu successivement trois maris, a été la plus célèbre disciple de Ruth Benedict et que, pendant vingt ans, elle a été sa compagne, aussi bien sur le plan intellectuel et politique que sexuel. J'ai aussi eu la confirmation de ce que je subodorais depuis quelque temps : Emily Dickinson, poétesse américaine (1830-1986), a vécu ses désirs grâce à sa poésie et aux lettres qu'elle a envoyées à ses amies. La sœur d'Emily a brûlé la plus grande partie de ces lettres dont la plupart étaient adressées à des femmes. Lionel Povert écrit que ces lettres à Susan Gilbert et à Kate Scott Anton sont extrêmement

tendres. Certes, il ne s'agissait sans doute que d'amour platonique, encore que rien ne soit certain à ce sujet. Etant consciente que les jeunes gays et lesbiennes ont besoin de repères et que, dans la vie courante, ces repères manquent fâcheusement, je suis persuadée qu'un ouvrage comme celui de Lionel Povert devrait figurer dans les centres de ressources des collèges et des lycées et également dans les bibliothèques municipales.

PUJOL Rosemonde, *Un Petit Bout de bonheur*, Jean-Claude Gawsewitch, 2007.

Le sous-titre de cet ouvrage, *Petit manuel de clitologie*, le résume parfaitement. L'auteur déclare que l'existence du clitoris est le dernier tabou, qu'il soit supprimé par l'excision ou atrophié par les interdits. Elle cite le GAMS (*Groupe pour l'Abolition des Mutilations Sexuelles, des Mariages Forcés et autres pratiques traditionnelles néfastes à la santé des femmes et des enfants*) et le Docteur Pierre Foldès (chirurgien urologue français, inventeur avec Jean-Antoine Robein d'une méthode chirurgicale permettant de réparer les dommages causés par l'excision). Le clitoris est le seul organe du corps humain qui ne sert qu'au plaisir. Elle rappelle que le docteur Samuel Tissot, dans son ouvrage *L'Onanisme* publié en 1761, a déclaré la guerre à la masturbation. Après avoir mené une enquête auprès de plus de deux cents femmes âgées de quinze à quatre-vingt-dix ans, Rosemonde Pujol déplore que l'éducation sexuelle des adolescents se limite à la contraception et aux maladies vénériennes. Les enseignantes qu'elle a consultées, censurées par la hiérarchie et par les parents d'élèves, s'abstiennent de parler du clitoris. Elle rappelle qu'autrefois, les sages-femmes caressaient le clitoris des futures mères afin qu'elles aient de beaux enfants. Elle mentionne les femmes qui ont découvert le plaisir avec une condisciple quand elles étaient pensionnaires et déclare que les lesbiennes, pour qui le clitoris est « un atout majeur de plaisir », sont bien placées pour la découverte de cet organe. Elle affirme qu'au Maroc, ce sont les mères qui apprennent l'existence du clitoris à leurs filles. Mais nombreuses sont les femmes qui ne savent rien à ce sujet. Elle cite les ateliers mentionnés par Eve Ensler dans *Les Monologues du vagin* (ouvrage auquel je consacre deux notices plus haut) comme remède à l'ignorance des femmes. Elle regrette que l'année de la parution du livre d'Eve Ensler soit celle de la publication du nouveau catéchisme catholique où la masturbation est considérée comme aussi grave que le viol, la pornographie et les actes homosexuels sur mineurs.

Ce livre d'utilité publique, qui devrait figurer dans toutes les bibliothèques des collèges et des lycées, s'est vendu à dix mille exemplaires. Il est si rare d'entendre parler du plaisir féminin que c'est une bénédiction que sa parution. Rosemonde Pujol (1917-2009) était ingénieure en électricité. Résistante dès 1941 sous le pseudonyme de Colinette, elle a été arrêtée par la Gestapo en 1943. Après la Libération, elle entre à l'INSEE comme attachée de presse, puis entame une carrière de journaliste à la télévision ainsi qu'à *France Inter*, *Les Echos* et *Le Figaro*. Militante féministe, elle défend l'im-

portance du rôle des femmes et des militants anonymes dans la Résistance. Au moment de la publication d'*Un Petit Bout de bonheur*, elle est âgée de quatre-vingt-neuf ans.

QUERE Mathias, *Qui sème le vent récolte la tapette*, Tahin party, 2018.

Dans cet ouvrage issu d'un travail universitaire, Mathias Quéré étudie l'histoire des *GLH* (*Groupes de libération homosexuels*) de 1974 à 1979. Après un rapide historique où il mentionne l'association *Arcadie*, il évoque la naissance du *FHAR* (*Front homosexuel d'action révolutionnaire*) en 1971 issu des *Gouines rouges*, elles-mêmes issues du *MLF*. Au sein d'*Arcadie*, de jeunes homosexuels sont expulsés par André Baudry parce qu'ils militent au Parti communiste et se trouvent ainsi à l'origine du *FHAR*. Le *GLH*, qui en est issu, se scinde en deux tendances, l'une, *Groupe de base*, étant réformiste, l'autre, *GLH-PQ* (*Politique et Quotidien*), se veut révolutionnaire. Des liens se créent avec les partis politiques de gauche et d'extrême-gauche ainsi qu'avec le mouvement féministe. On débat au *GLH-PQ* de l'identité et de la communauté homosexuelles et on se demande s'il faut sortir ou non du ghetto. A la fin des années 1970, les *GLH* s'essouffent et disparaissent. Mais des publications telles que *Masques* et *Gai Pied* voient le jour, ainsi que des festivals de cinéma et des semaines consacrées à l'homosexualité dans certaines villes de province. En 1978, des *Etats généraux de l'homosexualité* ont lieu à Paris et en 1979 la première *Université d'été homosexuelle* se déroule à Marseille. A la suite de ces rencontres, naît le *CUARH* (*Comité d'urgence anti-répression homosexuelle*). En 1981, la gauche arrivée au pouvoir supprime les lois discriminant les homosexuels. Mais au début des années 1980, le sida fait des ravages. C'est la création de *Vaincre le sida* en 1983, *Aides* en 1984 et *Act up-Paris* en 1989.

Quiconque s'intéresse à l'histoire des lesbiennes et des gays aura intérêt à lire le livre de Mathias Quéré qui décrit le militantisme homosexuel des années 1970. Ce sont des gays et des lesbiennes mal à l'aise dans les partis de gauche et d'extrême-gauche qui ont été à l'origine des mouvements révolutionnaires qu'étaient le *FHAR* et les *GLH*. Mais, comme le signale Julian Jackson dans son ouvrage (auquel je consacre une notice plus haut), ils étaient loin d'avoir tué *Arcadie* qui a connu son âge d'or à cette époque avant qu'André Baudry ne lui mette un point final en 1982. Force est de constater que ce sont les mouvements réformistes qui ont survécu à l'effervescence du *FHAR* et des *GLH* et qui ont abouti à l'obtention du PACS en 1999 et du mariage pour les lesbiennes et les gays en 2012.

RAMBACH Anne et RAMBACH Marine.

Ces deux écrivaines militantes créent en 1997 les *Editions gaies et lesbiennes*. Elles y lancent une collection de romans d'amour en écrivant deux titres réunis en un seul volume *Cœur contre cœur* et *Les Lois de l'amour*, ouvrage sorti en 2005. Elles publient plusieurs enquêtes dont une sur *La*

Culture gay et lesbienne. Elles se tournent ensuite vers l'écriture de scénarios pour la télévision. Elles se sont mariées le 24 juin 2013. J'ai appris qu'elles avaient deux filles en lisant leur ouvrage sur l'école maternelle. Enthousiasmée par la vie et l'œuvre de ces deux femmes, j'ai dévoré tous les livres dont elles sont les autrices et je consacre une notice à chacun d'eux, même si le lesbianisme n'apparaît pas toujours au premier plan de ces ouvrages. Née en 1970 en Bretagne, Anne Rambach fait des études de lettres modernes. De 1991 à 1996, elle milite à *Act Up-Paris*, association activiste de lutte contre le sida. Elle assure pendant plusieurs années l'organisation des actions publiques du groupe dont elle est la vice-présidente en 1994. Féministe, elle milite pour le droit des gays et lesbiennes et pour les sans-papiers. Anne Rambach est l'autrice d'une trilogie dont l'héroïne, Junko Go, est lesbienne et inspectrice de police américaine en mission à Tokyo. Fille d'un policier japonais et d'une mère occidentale, c'est une amatrice d'armes à feu. Junko Go enquête dans *Tokyo Chaos*, *Tokyo Atomic* et *Tokyo Mirage*. En 2004, Anne Rambach publie un thriller qui se déroule à Miami, *Success Story*. Elle commence alors une nouvelle trilogie qui met au premier plan la journaliste Diane Harpmann, une bisexuelle mi-bretonne mi-juive, qui vit dans le quartier chinois de Paris. Cette femme qui a perdu son fils et son compagnon dans un accident et qui pratique les arts martiaux japonais, se lance dans des enquêtes difficiles et dangereuses. Alors qu'on reproche souvent aux écrivaines de limiter leurs sujets à leur nombril, Anne Rambach publie de vrais thrillers qui nous emmènent au Japon, aux Etats-Unis, et dans les milieux les plus variés, qu'il s'agisse du sport, de la police et de la politique. Je conseille vivement la lecture de ses romans policiers aux amatrices de ce genre littéraire. Quant à Marine Rambach, née en 1976, elle achève ses études de lettres par un mémoire sur le livre de Colette *Le Pur et l'impur* à partir duquel elle publie *Colette pure et impure* en 2004.

RAMBACH Anne, *Tokyo Chaos*, Calmann-Lévy, 2000, voir *Entre Femmes*, tome 1.

RAMBACH Anne, *Tokyo Atomic*, Calmann-Lévy, 2001.

Dans ce roman policier, l'inspectrice Junko Go est chargée d'enquêter sur le meurtre de Takenori, ingénieur dans une usine qui appartient à la société Nutech spécialisée dans le traitement des déchets nucléaires. Avec son collègue, l'inspecteur Masayuki Nakamura, elle doit intervenir avec la plus grande discrétion, les mouvement écologistes japonais s'opposant à la construction d'une nouvelle usine dans l'île d'Hokkaido. Un peu plus tard, une amie de la victime, l'ingénieure Watanabe, est tuée de la même manière. Qui a assassiné Takenori et Watanabe ? Les industriels du nucléaire auraient-ils commandité un tueur à gages ? L'assassin n'est-il pas plutôt un écologiste fanatique ? Vous le saurez en lisant *Tokyo Atomic*.

Cet ouvrage a été publié en 2001, des années après la catastrophe de Tchernobyl à laquelle Anne Rambach fait plusieurs fois allusion dans *Tokyo*

Atomic, mais avant le désastre de Fukushima. Il met en lumière les dangers du nucléaire et l'embarras des industriels et des politiciens quand survient un accident dans une telle usine. Il évoque aussi les liens qui existent entre les politiciens et la pègre ainsi que le trafic des travailleurs clandestins. En effet quand il faut effectuer des soudures dans l'usine nucléaire après un typhon, on confie le travail à des Chinois qui meurent tous ensuite rapidement de maladie. Par ailleurs, Junko Go, l'inspectrice lesbienne que nous avons déjà rencontrée dans *Tokyo Chaos*, survit mal à la mort violente de son amante Saori. Elle ébauche une liaison avec une journaliste japonaise, Harada Fumiko, à la fin du roman. Enfin, cerise sur le gâteau, la personne qui dirige les yakusas est une femme, Mika Inada.

RAMBACH Anne, *Tokyo Mirage*, Calmann-Lévy, 2002.

Dans ce roman policier, Tadashi Onada, est assassiné d'un coup de sabre dans le ventre. Masayuki Nakamura, le collègue de Junko Go, est chargé de l'enquête. En effet, Junko Go subit une mesure disciplinaire qui consiste à travailler dans les archives de la police parce qu'elle portait deux armes au lieu d'une seule lors de l'arrestation d'un malfaiteur. Quand les archives sont incendiées, les soupçons se portent sur Junko Go car on suppose qu'elle a voulu se venger. D'autre part, Masayuki Nakamura découvre que la victime était un sokaiya (un malfaiteur spécialisé dans le crime financier) et qu'il faisait chanter d'importantes entreprises japonaises. Son journal, *Les Echos de Marunouchi*, servait de support à des activités lucratives d'extorsion qui consistaient à racketter des banques et de grosses entreprises. Junko Go sera-t-elle innocentée ? Se résoudra-t-elle à ne pas coopérer avec Masayuki Nakamura ? Vous le saurez en lisant *Tokyo Mirage*.

Cet ouvrage est le dernier de la trilogie qui met en scène Junko Go. Très noir, il plonge le lecteur dans l'univers des mafias nipponnes, celui des yakusas et de leurs chefs de dynasties mafieuses, les oyabuns. Comme dans *Tokyo Atomic*, il met en lumière les liens entretenus par les industriels, les hommes politiques et les organisations criminelles. On y trouve aussi la mention des rejets de plomb dans l'eau des rivières et de la mer par l'usine Camdex, plomb qui a rendu les hommes, les femmes et les enfants malades ainsi que les animaux. Enfin, si Junko Go est toujours la compagne de la journaliste Harada Fumiko, leur liaison ne tient qu'une petite place par rapport à l'intrigue policière.

RAMBACH Anne, *Success Story*, Plon, 2004.

Le personnage principal de ce thriller est Gregor McArthur, un jeune homme noir de vingt-trois ans adopté par une famille blanche qui possède l'une des plus grandes fortunes de l'Alabama. Au début du roman, Gregor a retrouvé la trace de sa mère biologique, Mary Dorothy Brown, trente-neuf ans, qui vit à Coconut, un quartier très pauvre de Miami. Il s'apprête à la rencontrer pour la première fois, mais quand il arrive sur le lieu de leur rendez-vous, il découvre que Mary vient d'être assassinée. On confie l'enquête

au sergent Malik Jefferson et à l'agent Blanca Lopez, une Cubaine qui aime le tango et qui refuse de s'épancher sur sa vie privée. Qui a assassiné la mère biologique de Gregor ? Est-ce sa mère adoptive ? Vous le saurez en lisant *Success Story*.

Après les trois romans dont Junko Go est l'héroïne, Anne Rambach a rédigé un thriller qui a pour décor Miami, la ville la plus dangereuse des Etats-Unis. *Success Story* est un roman noir qui nous emmène dans le monde du football américain (Gregor est un talentueux footballeur), dans celui de la police et de la politique et qui fait une grande place au racisme et à la corruption des élites. On rencontre peu de femmes parmi les footballeurs et les politiciens, si bien qu'il faut patienter avant de découvrir des crimes lesbophobes particulièrement odieux, un père ayant tué sa fille après l'avoir découverte dans le lit d'une butch et un policier ayant violé la butch (sans doute pour la convertir à l'hétérosexualité). Par ailleurs, on trouve mention, dans *Success Story*, des femmes pirates Mary Read et Anne Bonny, dont j'ai rendu compte dans le deuxième tome d'*Entre Femmes*. Anne Rambach ajoute à ces deux célébrités les noms de Charlotte de Berry et Ching Shih.

RAMBACH Anne, *Bombyx*, Albin Michel, 2007.

Diane Harpmann, l'héroïne de ce thriller, est une jeune journaliste qui fait un reportage sur les mariages chinois à Paris. Elle est au Bombyx, le plus grand restaurant asiatique du quartier, pour y interviewer la famille Phan-Thong et ses invités, quand une fusillade éclate. Diane survit par miracle à cet attentat. En outre, elle a eu le temps de prendre de nombreuses photographies non seulement de la famille Phan-Thong, mais encore des tueurs. Ces assassinats ont-ils été commandités par les triades chinoises ? S'agit-il d'espionnage industriel ? de bioterrorisme ? Vous le saurez en lisant *Bombyx*.

Bien qu'il n'y ait aucune lesbienne visible dans ce roman, je lui consacre une notice parce que je le trouve particulièrement réussi. Diane est une femme anéantie par la mort de son enfant, Benjamin, et de son amant, Julien, ce qui la fait courir au-devant de tous les dangers du fait de son désespoir. Sans doute est-elle bisexuelle car Anne Rambach écrit au sujet du désir : « Il ne lui restait qu'un vague souvenir de cette frénésie, de cette attraction que des hommes ou des femmes lui avaient inspirée un jour. » En outre, des allusions à Gertrude Stein et aux amours de Verlaine et Rimbaud montrent que nous avons les mêmes références et la même culture ! Par ailleurs, Diane est une journaliste honnête qui refuse de se laisser acheter et qui a conscience que dans certains pays « un journalisme rigoureux est en soi illégal ». Sa collègue Elsa Délos partage ce point de vue quand elle assure vouloir « simplement assurer une indépendance scrupuleuse et bien orthographier le nom des gens ». Ces deux femmes ont beaucoup de mérite : on propose à Diane une somme énorme pour qu'elle se taise, mais elle ne se laisse pas corrompre. C'est une féministe qui affirme que les bordels sont peuplés de jeunes femmes qu'on peut violer à loisir. Enfin, elle est l'amie d'Abdel, amant de Lancelot qui souffre du sida.

RAMBACH Anne, *Parfum d'enfer*, Panama, 2008.

Ce thriller narre la deuxième enquête de Diane Harpmann. Alors que cette jeune journaliste s'est fait embaucher comme hôtesse afin d'infiltrer une agence qui recrute des hôtesse de luxe pour des salons et des événements, elle assiste à l'assassinat d'Angelina Jolie qui participait au lancement d'un nouveau parfum, *Enfer*, de la maison *Aube*. Diane se lance à la poursuite de l'assassin sans arriver à l'attraper. La maison *Aube* est associée depuis peu à *Sable* dont le PDG, Rajat Kapoor, souhaite qu'on arrête la promotion d'*Enfer* par respect pour l'actrice américaine. Mais Helen Brandon, qui dirige *Aube*, pense au contraire qu'il faut tirer parti de cet événement. Qui a assassiné Angelina Jolie ? Est-ce un collaborateur d'*Aube* ? Était-ce vraiment l'actrice hollywoodienne qui était visée ? N'était-ce pas plutôt Helen Brandon ou Rajat Kapoor ? Vous le saurez en lisant *Parfum d'enfer*.

Après avoir plongé ses lecteurs dans le monde du football américain avec *Success Story* et celui du journalisme dans *Bombyx*, Anne Rambach les fait pénétrer dans le monde impitoyable des affaires où l'argent est roi. Diane est toujours aussi marquée par la mort de son compagnon Julien et de son fils Benjamin. Elle trouve toujours réconfort auprès de ses amis le couple de gays Abdel et Lancelot. Dans *Parfum d'enfer*, on rencontre deux lesbiennes : Anne La Horaine qui, à quatre-vingt-quinze ans, est la propriétaire d'*Aube*, et Sarah Anger qui a caché son homosexualité en épousant un gay afin d'avoir des enfants et qui est entrée à *Sable* grâce au réseau gay. On trouve mention de *L'Autre Cercle*, « le club des managers gais et lesbiennes » auquel adhère Sarah. Et on apprend avec stupeur à la dernière page que Maître Zorn auprès de qui Diane trouve réconfort et équilibre grâce à son enseignement du dojo (arts martiaux japonais) est une femme ! Ce qui donne envie de lire le thriller suivant. Peut-être faut-il préciser qu'Angelina Jolie est toujours en vie, douze ans après la publication de *Parfum d'enfer*. J'ai demandé à Anne Rambach pourquoi elle a choisi de l'assassiner au lieu de faire subir cette mort violente à une actrice de son invention. Voici sa réponse : « J'avais fait une première version du chapitre d'ouverture avec un nom fictif mais le personnage avait Angelina Jolie pour modèle. En le relisant j'ai trouvé qu'il manquait quelque chose : les sentiments que provoque cette actrice très originale dans le monde d'Hollywood. Les lecteurs et lectrices ont un sentiment souvent positif (parfois négatif aussi j'imagine) vis-à-vis de cette femme à l'identité si forte et donc ce crime a pour eux un goût particulier. J'ai donc remis le nom du modèle parce qu'il m'a semblé qu'il créait une sorte de réaction sincère à cet événement fictif. Par ailleurs j'aime mêler le faux au vrai. Au début d'un roman, ce mélange est particulièrement intéressant car il crée une immersion plus rapide (je crois). »

RAMBACH Anne, *Ravages, Rivages*, 2013.

Dans ce thriller, Diane Harpmann est réveillée par un appel téléphonique de son amie, la journaliste Elsa Délos. Celle-ci est auprès du cadavre de Dominique André, un journaliste d'investigation. Elle demande à Diane de la

rejoindre car si Dominique semble s'être suicidé, Elsa pense plutôt à une mise en scène. En effet, très proche de cet homme, elle savait qu'il travaillait sur des sujets sensibles et qu'il n'avait aucune intention de se donner la mort. Les deux femmes mènent alors une enquête où elles apprennent que Dominique travaillait sur le scandale de l'amiante. Arriveront-elles à découvrir qui a tué Dominique ? Ne s'attaquent-elles pas à des criminels qui leur feront subir le même sort que celui-ci ? Vous le saurez en lisant *Ravages*.

L'enquête propre au genre policier est doublée d'un sujet intéressant, le scandale de l'amiante. En effet, l'amiante n'a été interdit en France que très tard. Il s'est écoulé plus d'un demi-siècle entre les premières études irréfutables en 1945 et l'interdiction de l'amiante en 1997 par le président Jacques Chirac. Les premières décisions adéquates en 1977-1978 n'ont été prises qu'à la suite de la médiatisation en 1975 des polémiques entre des scientifiques comme Henri Pézerat et des lobbyistes de l'amiante comme Marcel Valtat. C'est un scandale sanitaire qui a fait et qui fait encore des milliers de morts. Au cours de son enquête, Diane retrace toute l'évolution de l'interdiction de l'amiante, alors que des industriels, des hommes politiques et des médecins liés au lobby de l'amiante y étaient impliqués. Par ailleurs, cette journaliste déclare fort justement que la presse écrite est moribonde. Elle ajoute : « De plus en plus, les médias servent de passe-plat, en se contentant de transmettre les dépêches ou l'information officielle fournie par les institutions, le gouvernement, les entreprises, autant de sources qui ont leurs intérêts à défendre, et donc leur manière de présenter les faits. » Enfin, si Diane a une liaison avec un journaliste, Pascal Advilsen, au début du roman, on apprend à la dernière ligne qu'elle ébauche une liaison avec Ingerborg Zorn, une femme qui est son maître en arts martiaux.

RAMBACH Marine, *Colette pure et impure, Gaies et lesbiennes*, 2004.

Dans cet ouvrage tiré d'un travail universitaire, Marine Rambach étudie la réception de l'ouvrage de Colette, *Le Pur et l'Impur* publié pour la première fois en 1932 sous le titre *Ces Plaisirs* et repris en 1941 sous son titre définitif. On trouve dans ce livre des idées que j'ai moi-même partagées dans la thèse que j'ai soutenue en 2001. Si l'on a tant vanté le style de Colette, c'est pour éviter de traiter les sujets dérangeants qu'elle a abordés dans ses livres, sexualité et homosexualité notamment. Ce qui permettait aussi de la limiter à n'être qu'une écrivaine, c'est-à-dire une femme écrivain, forcément inférieure à ses collègues masculins. Enfin, il faut reconnaître que les manuels scolaires peuvent difficilement aborder des romans comme *Chéri*, qui narre l'amour réciproque d'une courtisane quinquagénaire pour un gigoïlo qui pourrait être son fils, ou des nouvelles comme *Gribiche*, où une jeune femme meurt d'une potion abortive concoctée et administrée par sa mère. Les auteurs de manuels ont ainsi enfermé Colette dans une image réductrice où l'amour maternel coexiste avec la nature, les plantes et les animaux.

Concernant Colette, je voudrais apporter quelques informations supplémentaires. Je rappelle que de nombreux textes de cette écrivaine ont été publiés dans la presse avant de sortir en librairie, ce qui explique qu'elle ne pouvait pas se permettre des hardiesses formelles comme les surréalistes. Quand on l'a décorée de la Légion d'honneur en 1920, c'était pour son patriotisme et son attitude exemplaire de journaliste pendant la Grande Guerre et non comme autrice de *Mitsou*. Concernant *Le Pur et l'Impur*, ouvrage sur lequel porte l'étude de Marine Rambach, je signale que le sujet du saphisme était à la mode pendant les Années folles, que Marguerite Radcliffe Hall avait été condamnée pour obscénité en Grande-Bretagne en 1928 pour l'avoir traité dans *Le Puits de solitude*, que Virginia Woolf avait publié *Orlando* et Djuna Barnes *Le Bois de la nuit* en 1928 également. Qu'à côté de ces chefs-d'œuvre, d'autres livres, à juste titre oubliés aujourd'hui, mais que j'ai découverts au hasard de mes lectures, qu'il s'agisse de Maryse Choisy et de Raymonde Machard (voir *Entre Femmes 1*) ou de Renée Dunan et de Marise Querlin (voir *Entre Femmes 2*) comportent les pires stéréotypes sur les lesbiennes. Or, contrairement à ces quatre autrices oubliées, Colette dans *Le Pur et l'impur*, accorde la même attention à l'homosexualité qu'à l'hétérosexualité. Pour elle, « l'amour n'a pas deux espèces de langage ». Refusant de confondre l'amour avec la consommation des corps, elle est dure avec ceux qui s'y adonnent et qu'elle nomme « les consumés ». Il faut méditer sur le titre tiré d'une phrase du *Blé en herbe* : *Ces plaisirs qu'on nomme à tort physiques*. Colette mentionne l'hermaphrodisme mental (on dirait de nos jours l'androgynie) propre à la plupart des gens. Surtout, profondément marquée par les violences de la Grande Guerre, elle considère que les hommes et les femmes sont totalement différents. Dans son œuvre, la plupart des femmes sont maternelles et généreuses. Quant aux hommes, ils aiment prendre des risques et vivre dangereusement. Ces idées qu'on peut grossièrement résumer en « les femmes sont du côté de la vie et les hommes du côté de la mort » ne sont pas propres à Colette. J'en ai trouvé d'identiques dans les pensées de Natalie Barney par exemple. Par ailleurs, on a beaucoup reproché à Colette de n'être pas limpide dans *Le Pur et l'impur*. C'est oublier que la plupart de ses contemporains, qui se souvenaient fort bien du scandale du Moulin rouge, savaient que Colette avait vécu pendant six ans avec Mathilde de Morny et qu'elle fréquentait régulièrement le salon de Natalie Barney. C'est oublier aussi qu'en 1932, Colette vivait avec Maurice Goudek et qu'elle épousera quelques années plus tard et que cet homme n'aimait pas qu'on fasse allusion au passé lesbien de sa compagne. Enfin c'est oublier que Colette avait une fille âgée de dix-neuf ans en 1932 et qu'elle avait sans doute quelque scrupule à évoquer devant elle de tels souvenirs (ce qui n'aurait eu aucune importance, Colette de Jouvenel, mariée à un médecin en 1935 pour tenter de rester dans la norme, a divorcé deux mois plus tard — « horreur physique » écrit Colette — et a eu de nombreuses liaisons avec des femmes : *Wikipédia* cite Simy Wertheim et Jocelyne Alatini pendant l'Occupation et ensuite Nicole Stéphane). Pour des informations supplémentaires

sur *Le Pur et l'impur*, on pourra se référer aux pages que j'ai consacrées à ce livre dans mon ouvrage *Les Convictions de Colette* publié aux éditions de L'Harmattan en 2012.

RAMBACH Anne et Marine, *Les Intellos précaires*, Fayard, 2001.

Cet ouvrage qui se situe à mi-chemin entre l'enquête et la chronique porte sur un sujet actuel, celui des intellectuels précaires. Ces intellectuels « exercent des métiers traditionnellement considérés comme tels, en particulier les métiers qui touchent à l'écriture, à la culture, à la recherche en sciences "dures" ou en sciences humaines. La plupart sont diplômés de l'université, voire très diplômés, issus de grandes écoles. Mais quelques-uns sont aussi des autodidactes. » Les autrices considèrent comme précaires « tous ceux qui ont été exclus ou se sont exclus des statuts qui tiennent lieu de règle dans leur domaine d'activité : le salariat en contrat à durée indéterminée ou le fonctionnariat. » Agés de vingt-cinq à trente-cinq ans, ils appartiennent à la génération qui a eu vingt ans à la fin des années 1980. Ce livre plonge ses lecteurs dans un monde méconnu où le travail n'est pas protégé et où les travailleurs sont perpétuellement en concurrence dans une logique hyperlibérale qui tend à se généraliser.

Si ce livre figure dans le présent ouvrage, c'est parce qu'on y voit vivre, ou plutôt survivre, ses deux autrices, elles-mêmes intellos précaires. Tantôt elles attendent, angoissées, un contrat hypothétique avec un éditeur, tantôt elles décrivent avec humour leur appartement, certes très bien situé dans le VI^e arrondissement de Paris, mais où elles vivent à deux dans trente mètres carrés qu'elles partagent avec un chat (dont le coussin est calé sous l'imprimante !) et la maison d'édition qu'elles ont créée, tantôt elles donnent l'identité des co-actionnaires et expert-comptable de leur maison d'édition (la mère d'Anne et la mère et le grand-père de Marine). En outre, elles nous font rencontrer d'autres intellos précaires, Cy Jung, talentueuse écrivaine lesbienne, Guillaume Doustan, directeur de la collection gay *Le Rayon* des éditions Balland (où j'ai trouvé plusieurs livres dont la notice figure dans le présent ouvrage) et Marie-Hélène Bourcier qui a popularisé la théorie *queer* en France. On y rencontre aussi plusieurs fois Fiammetta Venner et sa compagne Caroline Fourest qui ont créé la revue *Prochoix* et qui n'ont jamais perçu de droits d'auteur pour les livres dont elles sont les autrices à cause des procès qui leur ont été intentés par des militants pro-avortement et par un syndicat policier d'extrême droite. *Les Intellos précaires* est un ouvrage passionnant, plein d'humour, que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. En 2006, Laurent Préviale, Anne et Marine Rambach ont co-écrit et co-réalisé pour France 3 un documentaire de 52 minutes tiré de cet ouvrage.

RAMBACH Anne et Marine, *La Culture gaie et lesbienne*, Fayard, 2003.

Cet ouvrage fait le point sur un phénomène occulté, voire nié, la culture des homosexuels, hommes et femmes. Loin des idées reçues, les deux au-

trices, qui ont milité à *Act-up Paris* et au *Centre gai et lesbien* et qui ont créé les *Editions gaies et lesbiennes*, étudient ce sujet avec rigueur. Elles réfléchissent à l'identité construite sur la place des homosexuels dans la société et sur la notion de communauté à une époque où fleurissent des centaines d'associations LGBT, de lieux associatifs et commerciaux et de sites touristiques fréquentés par des homosexuels des deux sexes. Elles observent que le discours anti-communautaire est un discours anti-minorités qui refuse de s'assumer comme tel. Elles distinguent le *coming out* de l'*outing*. Pour elles, *SOS Homophobie* est le complément des associations antiracistes et antisémites. Leur argumentation s'appuie sur une excellente connaissance de l'homosexualité et de l'homophobie à partir des années où a sévi l'épidémie de sida. Elles retracent l'histoire de la *Lesbian & Gay Pride*, depuis la première *Marche des Fiertés* à Paris en 1992 en passant par la *World Gay Pride* de New York en 1994 (qui a rassemblé un million de gays et de lesbiennes du monde entier) à celles d'aujourd'hui, moins revendicatives, moins politisées et plus festives. Elles rappellent qu'en 2002, Geneviève Pastre, après avoir fondé *Les Mauves*, a été candidate à la présidence de la République. Elles considèrent d'un œil sceptique le « pouvoir gay » et rappellent qu'au cours des années 1980, le militantisme a consisté à lutter prioritairement contre le sida à *Act Up* et à *Aides*. Elles rappellent que l'homophobie fleurit à l'étranger et qu'on risque la mort dans plusieurs pays quand on est homosexuel. Elles traitent des débats autour du PACS, de l'homoparentalité, de l'adoption par les gays et les lesbiennes et de la procréation médicale assistée. Elles consacrent un chapitre entier aux lesbiennes. « Le grand moment du rassemblement et de visibilité du mouvement lesbien non mixte est le festival *Cineffable* qui a lieu tous les automnes à Paris depuis 1989. » Conscientes de la minoration des lesbiennes, elles écrivent : « Elles le sont même dans les lieux où elles sont traditionnellement implantées, mais qui ne leur sont pas propres : les mouvements féministe et gay. » Elles énumèrent les autres lieux exclusivement lesbiens, les *Archives Recherche et Cultures lesbiennes* et quelques maisons d'éditions strictement lesbiennes (*KTM, Double Interligne, La Cerisaie*). Elles affirment que la misogynie de nombreux gays rend nécessaires les milieux strictement lesbiens. Parce qu'elles ont moins d'argent, de pouvoir et de lieux de rencontre, les lesbiennes tendent à l'invisibilité, voire à l'inexistence. Elles mentionnent des lesbiennes radicales, Monique Wittig, Michelle Causse, Ti-Grace Atkinson et Nicole-Claude Mathieu. Elles étudient les rapports entre les homosexuels et la politique. Elles constatent que les améliorations du sort des homosexuels ont été le fait de la gauche, que les fascistes ont persécuté les homosexuels, mais que depuis quelque temps un homme comme Pim Fortuyn, ouvertement gay, a fondé son discours, aux Pays-Bas, sur une opposition entre les valeurs hollandaises et les valeurs musulmanes. Elles déplorent que l'association lesbienne la plus connue des Pays-Bas, n'a pas marqué de distance par rapport à Pim Fortuyn. Elles réfléchissent ensuite à la place des gays et des lesbiennes au cinéma et à la télévision. Elles mettent en garde contre la fonction conserva-

trice du lobby psy (psychologie, psychanalyse, psychiatrie). Elles commentent les recherches de l'historienne Marie-Jo Bonnet et regrettent qu'il n'y ait aucun gay ni aucune lesbienne dans les livres pour enfants. Elles voient un mythe fondateur dans celui des Amazones, « femmes autonomes, vivant ensemble, combattives et non soumises, elles traversent l'imaginaire lesbien comme un modèle au galop, et n'ont cessé d'inspirer diverses productions lesbiennes ». Elles souhaitent voir un jour un rayon gay dans les bibliothèques municipales où la culture gay et lesbienne est actuellement invisible. Elles traitent des éditions, des livres et des films homosexuels et de la culture populaire, notamment des romans policiers où figurent au premier plan des gays et des lesbiennes.

Qu'Anne et Marine Rambach me pardonnent, leur ouvrage est tellement riche qu'il m'est impossible de le résumer en si peu de lignes. C'est grâce à ces deux femmes que j'ai découvert des écrivaines talentueuses de thrillers comme Sandra Scoppetonne, Maud Tabachnik et Anne Rambach et de nombreux films dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Anne et Marine Rambach traitent magistralement des sujets les plus variés avec rigueur et sans polémique inutile. Ce sont des féministes qui affirment avec netteté que les droits des femmes et des homosexuels sont intrinsèquement liés puisqu'ils concernent plus de la moitié de la population et que le féminisme n'est pas un communautarisme. Anne et Marine Rambach sont des féministes universalistes qui rappellent que l'universel « n'est pas ce qui est commun au plus grand nombre, c'est ce qui est commun à tous ».

RAMBACH Anne et Marine, *Cœur contre cœur, Gaies et lesbiennes*, 2005.

Mathilde, une étudiante en histoire médiévale, se rend aux Haras des écuries royales afin de travailler sur des manuscrits qui datent du XIII^e siècle. La directrice de ce domaine, Frédérique de Montaine, a une liaison orageuse avec Bérénice, ce qu'elle ne cache pas à Mathilde. Mais celle-ci, qui survit à une rupture douloureuse, craint d'être séduite et de souffrir si elle répond favorablement aux avances de la directrice. Frédérique a un frère, Jean, qui est jockey et qui invite Mathilde à l'accompagner au bal qui précède le prix de Diane pour lequel il doit concourir en montant un pur-sang. Après bien des péripéties, Mathilde tombe dans les bras de Frédérique. C'est le grand amour. Elles se rendent à Hawaï pour se marier.

Ce roman sentimental respecte les règles du genre en les adaptant aux lesbiennes : deux femmes doivent surmonter de nombreux obstacles avant d'admettre qu'elles s'aiment d'amour et de convoler. Si Mathilde est lesbienne à cent pour cent, Frédérique est bisexuelle et, à vingt-cinq ans, a un petit garçon de deux ans, Thomas. On peut donc espérer qu'elles seront heureuses éternellement en élevant le fils de Frédérique. Les témoins des jeunes mariées sont Jean, le frère de Frédérique et Alexandre-Benoît, le père de Thomas. Bien entourées et acceptées, elles réalisent le rêve de beaucoup d'homosexuelles : reconstituer une famille aimante, surtout quand leur fa-

mille biologique les regarde de travers. Ceci étant dit, je suis persuadée que les autrices n'ont pas pu résister au plaisir de pasticher les romans sentimentaux dont tous les ingrédients sont présents dans cette histoire : une aristocrate, des chevaux de race, un bal, rien n'y manque ou presque.

RAMBACH Anne et Marine, *Les Lois de l'amour, Gaies et lesbiennes*, 2005.

Chiara est une pilote d'hélicoptère qui est frappée par la beauté d'une jeune femme intoxiquée par la fumée d'un autocar en feu après un accident où elle aidait les voyageurs à s'échapper en lieu sûr. Mais quand Chiara se rend à l'hôpital pour prendre des nouvelles de la belle accidentée, la jeune femme a disparu. Chiara retrouve cette inconnue dans un bar homosexuel en compagnie de plusieurs Maghrébines. Elle apprend que Zeynep est une jeune Turque qui a fui sa famille et son pays parce qu'elle est lesbienne. Mais comme elle n'a pas de papiers, elle n'a pas pu se rendre aux obsèques de sa grand-mère en Turquie. Chiara et Zeynep ébauchent une liaison, mais Zeynep, arrêtée par la police est expulsée en Turquie. Elle vit à Istanbul chez son frère et travaille avec lui dans l'exportation de tapis. Chiara, qui veut absolument vivre avec Zeynep, part avec deux amies américaines sur un voilier pour Istanbul où elles retrouvent Zeynep qu'elles embarquent clandestinement avec elles. Leur première escale sera à Lesbos, au village d'Eressos où se trouve une colonie de lesbiennes.

J'ai trouvé ce roman sentimental beaucoup plus percutant que le précédent parce que contrairement à lui, il aborde un problème épineux, celui des lesbiennes qui vivent dans des pays où l'homosexualité est un délit, voire un crime, et où il est impensable de sortir du placard dans sa propre famille. Mais l'arrivée dans un pays occidental ne résout pas tous les problèmes. En effet, quand on est sans-papiers, on risque à tout moment d'être reconduit dans son pays d'origine. Deux chapitres du livre sont saisissants, celui qui se passe au bain turc où l'on constate que la seule préoccupation des femmes qui s'y trouvent, ce sont les fameux papiers qui leur permettraient d'être en règle ; et celui qui se passe au tribunal où le sort des sans-papiers est kafkaïen. Par ailleurs, ce roman aborde le sujet du *safe-sex*. En effet, une amie de Chiara, Jennifer, est séropositive, ce qui lui permet de donner de précieux conseils à Chiara.

RAMBACH Anne et Marine, *A vous de jouer ! Enquête tragi-comique sur les jeux-concours*, Fayard, 2006.

Comme le sous-titre l'indique clairement, cet essai est consacré aux jeux-concours. Dès les premières pages, on apprend que les autrices ont gagné à un jeu un tour du monde où elles étaient hébergées dans les meilleurs hôtels. D'après elles, leur livre « est un voyage (de rêve) au pays du tirage au sort et de la question subsidiaire, une plongée dans le monde du marketing et de la publicité moderne, la description d'une des formes ultimes de l'asservissement à la société de consommation et, c'est à craindre, une incitation à s'y

soumettre. » On y découvre tout un monde, celui des jeux-concours dont elles font l'inventaire, retracent l'historique, nous découvrent la législation les concernant, le rôle des huissiers, les stratégies commerciales présidant à leur organisation et la distribution des lots aux gagnants. Elles traitent des jeux sur *Internet*, celui-ci étant devenu l'eldorado des marques et elles donnent des conseils aux joueurs éventuels. Avec lucidité, elles concluent que ces jeux « représentent le triomphe du monde des Choses. Un monde de gagne-petits où l'on s'acharne à décrocher un puzzle Winnie ou une paire de tongs. Un monde où tout est "de rêve" sauf les rêves eux-mêmes ».

Indépendamment des jeux-concours dont Anne et Marine Rambach sont d'éminentes spécialistes, on apprend en lisant cet essai qu'en 2001 elle vivaient rue Dauphine dans un appartement de vingt-trois mètres carrés, avec leur chat, leur bananier et leur maison d'éditions (ce qu'on avait appris en lisant *Les Intellos précaires*), qu'elles ont gagné un tour du monde de cent mille francs avec dix mille francs d'argent de poche et un séjour en Toscane dans une maison de rêve, séjour dont elles n'ont pas pu profiter parce que ladite maison n'était accessible qu'en voiture et qu'Anne et Marine n'ont ni l'une ni l'autre le permis de conduire. Parce qu'elles sont intellos précaires, elles considèrent les jeux-concours comme un système D amélioré, leur logement leur coûtant plus de la moitié de leur revenu et leur budget culture et sorties étant de ce fait réduit à sa plus simple expression. Elles jouent pour gagner des places de cinéma et de théâtre et des sorties au restaurant ou au concert. Enfin, on apprend qu'en octobre 2005, Anne était enceinte et qu'elle a accouché trois semaines plus tard. Si quelqu'un veut écrire la biographie de ces deux autrices, la lecture de l'intégralité de leurs ouvrages sera une mine d'informations !

RAMBACH Anne et Marine, *Les Nouveaux Intellos précaires*, Stock, 2009.

Huit ans après la publication des *Intellos précaires*, Anne et Marine Rambach se lancent dans une nouvelle enquête afin de voir si la situation de ces intellectuels désargentés s'est améliorée. Il n'en est rien, bien au contraire. La thèse qu'elles soutiennent est celle-ci : « On traite les intellectuels comme on ne traiterait pas les garagistes. » Elles ajoutent : « La place qu'occupent les intellectuels dans leur monde est de plus en plus excentrée, périphérique, et leur travail minoré et dévalorisé. » Elles affirment que les intellos précaires sont environ 200 000 au moment de leur enquête. Elles examinent le sort de ces architectes, écrivains, pigistes, enseignants, chercheurs, scénaristes, photographes, pour constater que leurs conditions de travail se sont aggravées : le prix de leur travail est en baisse alors que le coût de la vie augmente considérablement. Certes, les parents des intellos précaires se sont habitués à la précarité de leur progéniture, certains intellos ont des enfants (ce qui n'était pas le cas dans l'ouvrage précédent), mais ils doivent faire preuve de mobilité, de flexibilité et d'adaptabilité pour subsister. L'Etat, qui est le pire des employeurs, ne respecte ni les contractuels ni

les précaires qu'il embauche. Pour avoir fait partie jadis des maîtres auxiliaires, je ne peux que souscrire à ce jugement : le travail est rémunéré avec beaucoup de retard et les frais de déplacement sont inexistantes. Les deux autrices soulignent cette mise à l'écart de tous les corps de métier concernés. Elles affirment que tous les précaires, quels qu'ils soient, devraient lutter ensemble pour améliorer leur sort. Car « la précarisation est l'un des moyens de contrôler les idées en circulation. » Elles concluent : « Appauvrir, à tous les sens du terme, le savoir, la réflexion et la création est une tactique de guerre idéologique. C'est une tactique mesquine, dont le coût social aujourd'hui est lourd, et donc le coût à venir encore plus important. Pour tous. » Cet essai, au même titre que les autres essais d'Anne et Marine Rambach, s'appuie sur de nombreuses interviews d'intellos précaires, ce qui en fait un document irremplaçable. J'en conseille la lecture.

Publié en 2009, après le retour de la droite au pouvoir, cet ouvrage est malheureusement toujours d'actualité, les princes qui nous gouvernent ne rêvant que de mettre à mal la fonction publique pour précariser tous les travailleurs qu'ils soient manuels ou intellectuels. Je note toutefois quelques points positifs. Ainsi apprend-t-on au détour d'un paragraphe que les deux autrices ont des enfants, qu'elles ont déménagé, sans doute pour un appartement plus spacieux que celui qu'elles occupaient en 2001, qu'elles ont été chefs d'entreprise de leur maison d'édition et qu'elles sont scénaristes pour la télévision. On nous met également au courant des démêlés qu'a eus Anne avec les éditions *Panama* qui ont publié *Parfum d'enfer*, roman policier dont les droits d'auteur sont partis en fumée. J'attendrai donc longtemps de savoir si Diane Harpmann a construit une relation durable avec sa professeure d'arts martiaux ! Dans leur ouvrage, j'ai croisé avec plaisir Brigitte Rollet, autrice de l'ouvrage sur Jacqueline Audry dont j'ai rendu compte dans le deuxième tome d'*Entre Femmes*.

RAMBACH Anne et Marine, *Comment je suis devenue flic*, Thierry Magnier, 2011.

Dans ce roman pour adolescents, Alice va manger des muffins pour fêter ses quinze ans avec sa mère au *Muffin Palace*. En chemin, l'adolescente, qui s'apprête à confier à sa mère qu'elle veut entrer dans la police, distingue deux hommes louches dans une voiture. Au *Muffin Palace*, elle observe un gros homme qui s'empiffre de gâteaux et un SDF qui vient de s'installer sur le trottoir dans un sac de couchage tout neuf. A partir de ces éléments, elle imagine tout un scénario de thriller mettant en scène ces quatre personnages. Quand Alice confie à sa mère qu'elle veut devenir policière, sa mère, bibliothécaire qui se dévoue aux SDF, est loin d'être enchantée par cette vocation. Par ailleurs, tout au long du roman, Alice narre le parcours d'Abdel, un Algérien qui fait partie des protégés de sa mère et qui a accumulé les bêtises pendant les neuf années qu'a duré son séjour en France. C'est grâce à la fréquentation d'Abdel qu'Alice est devenue très perspicace. Comment cette histoire évoluera-t-elle ? Alice a-t-elle raison d'imaginer qu'elle va assister à

un règlement de compte ? Abdel obtiendra-t-il enfin des papiers ? Vous le saurez en lisant *Comment je suis devenue flic*.

Ce roman est intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord parce que l'adolescente qui distingue les éléments d'un règlement de compte ne peut qu'intéresser de jeunes lecteurs et lectrices. Ensuite parce que l'histoire d'Abdel permet de traiter du sujet des SDF et des sans-papiers, un sujet cher à Anne et Marine Rambach qu'elles l'ont déjà abordé dans *Les Lois de l'amour*. Enfin parce qu'Alice, qui veut « être flic », montre grâce à cette vocation singulière, qu'une fille a des dispositions pour faire (presque) tous les métiers de nos jours.

RAMBACH Anne et Marine, *Tout se joue à la maternelle*, Thierry Magnier, 2012.

Comme l'indiquent le titre et le sous-titre (*Les enjeux de la petite à la grande section*) de cet essai, les autrices de cet ouvrage étudient l'école maternelle française qui était pour elles une énigme avant la scolarisation de leurs filles. Ce sujet est traité avec honnêteté et enthousiasme. Les autrices abordent le rôle des parents ; les avantages apportés aux familles en gratuité et en égalité hommes/femmes (les mères pouvant travailler contrairement à celles d'autres pays comme la Grande-Bretagne où ce service est très onéreux) ; l'historique (des salles d'asile du XIX^e siècle à la maternelle actuelle) ; elles narrent une journée en maternelle lors d'une incursion dans des classes où les maîtresses font « un travail formidable » ; elles évoquent les débats de l'âge d'entrée en petite section (deux ou trois ans), du combat contre les inégalités sociales, de l'aide personnalisée à l'enfant en difficulté et de la formation des enseignantes.

J'ai dévoré cet ouvrage en une demi-journée. En effet, comme j'ai travaillé à la formation des instituteurs et des professeurs d'école pendant trente-cinq ans, j'ai bien connu l'univers des écoles maternelles. L'enthousiasme des autrices fait plaisir à voir ainsi que leur surprise quand elles constatent que les enseignantes mettent une heure à préparer vingt minutes de classe. Je conseille la lecture de cet essai à quiconque s'apprête à mettre son enfant à l'école maternelle. Je le conseille aussi aux enseignants du primaire, du secondaire et du supérieur qui ont souvent tendance à croire que la vocation pour la maternelle n'est due qu'à la fainéantise des enseignantes.

REED Evelyn, *Féminisme et Anthropologie (Woman's Evolution from Matriarchal Clan to Patriarchal Family)*, Denoël/Gonthier, 1975, 1979.

Dans cet ouvrage traduit de l'anglo-américain, Evelyn Reed conteste la vision androcentrique de l'évolution de l'homme dans l'histoire en affirmant que les femmes ont joué un rôle primordial dans la forme originelle de l'organisation sociale des êtres humains. Dans notre espèce, les enfants demandent des soins prolongés avant d'être autonomes, ce qui crée un lien privilégié entre la mère et son enfant. De même que les femelles du monde animal ne sont pas désavantagées par la maternité, les femmes ne l'ont pas

été dans les sociétés primitives. En revanche l'agressivité des mâles les a empêchés de s'unir entre eux, ce qui a été un handicap pour leur survie. Contrairement aux mâles, les femmes subviennent aux besoins de leur progéniture. Cet altruisme est le germe socialisateur de l'espèce humaine. Le clan des mères (qui s'organisent pour nourrir et défendre leurs petits) constitue la base de la société naissante. Les hordes étaient composées de mères qui étaient toutes les femmes adultes d'un clan, qu'elles aient mis au monde ou non des enfants. Constatant que les anthropologues ont étudié abondamment la sexualité des primitifs, mais non leur accès à la nourriture, Evelyn Reed affirme que le premier tabou n'était pas l'inceste, mais le cannibalisme : un individu n'avait pas le droit de tuer et manger un membre de son clan, humain ou animal, mais il pouvait tuer et manger tous les autres humains et animaux. En outre, c'est en nourrissant leurs enfants que les femmes ont découvert les plantes nourricières et les méthodes de culture appropriées. Elles ont inventé les outils pour les cultiver et les transformer en nourriture. Elles ont domestiqué les animaux, conservé les aliments, fabriqué des récipients, tissé des fibres végétales, construit des huttes et ont été les premières guérisseuses de l'humanité. Les hommes considéraient les femmes comme des magiciennes capables de donner la vie en mettant les enfants au monde et en faisant pousser les plantes. Au cours du néolithique, ces mères sociales travaillaient collectivement avec leurs frères et leurs oncles maternels et avaient un rôle très important dans leur clan. Quant à l'élevage des enfants, il incombait à la communauté tout entière. C'était l'époque de la vénération des déesses de la terre et de la fertilité. Mais l'antagonisme croissant entre les frères des mères et les compagnons de celles-ci a causé la chute du fratriarcat et l'avènement du patriarcat. Il y a environ trois mille ans, la famille matrilineaire apparue au début du néolithique est supplantée par la famille patriarcale. Le père est celui qui possède un fils. Dans ce but, l'homme achète une fille à son père. Plus exactement, il l'échange contre trente têtes de bétail. Il devient alors le propriétaire d'une femme qui perd toute liberté. La femme et ses enfants sont assimilés à des marchandises. Enfermée chez son mari, la femme ne peut plus divorcer, ce privilège étant réservé aux hommes. Elle doit rester chaste avant le mariage et fidèle à son mari ensuite. Elle est successivement soumise à son père, à son mari et à son fils en cas de décès du mari. Evelyn Reed termine son ouvrage en analysant du point de vue matriarcal le sort de Cléopâtre et les mythes d'Œdipe et de Médée.

Dans cet ouvrage, qui est l'aboutissement de vingt ans de recherches, Evelyn Reed affirme que les anthropologues appartiennent à deux écoles, les évolutionnistes dont elle fait partie et les anti-évolutionnistes parmi lesquels on trouve Claude Lévi-Strauss et Françoise Héritier. Elle reproche à Claude Lévi-Strauss d'avoir considéré le totémisme comme dépourvu d'intérêt (dans *Le Totémisme aujourd'hui*, publié aux PUF en 1962) alors qu'elle-même l'étudie longuement dans son ouvrage. Par ailleurs, comme les premiers anthropologues étaient des hommes, ils ont laissé de côté de nom-

breux aspects des temps primitifs. Leur appartenance au sexe masculin les a souvent empêchés d'avoir des contacts avec les femmes des ethnies qu'ils observaient. A mon sens, le simple fait que l'histoire de notre espèce se déroule sur un million d'années plaide en faveur de l'évolutionnisme. C'est pourquoi le travail d'Evelyn Reed, méconnu en France, me paraît digne d'être signalé. Par ailleurs, l'évolution des religions depuis le néolithique à l'Antiquité tend à prouver qu'il y a eu une évolution des mentalités tout au long de la préhistoire. Ainsi, je lis dans *Le Langage de la déesse* de Marija Gimbutas que « les figurines mâles représentent seulement 2 à 3% de toutes celles de la vieille Europe ». Les 97% qui restent sont des déesses de la fertilité qui ont été honorées pendant toute la durée du néolithique. Quand les religions polythéistes leur ont succédé, les déesses majoritaires ont coexisté longtemps avec les dieux, mais lorsque le patriarcat a été installé solidement, le dieu unique, mâle, du monothéisme, a pris toute la place. L'évolutionnisme entraîne la conviction que l'inégalité entre les sexes peut être mise en cause et aboutir à des progrès. En effet, Evelyn Reed écrit : « L'infériorité des femmes n'est pas déterminée biologiquement, elle n'a pas été une constante au cours de l'histoire. Autrefois la vie sociale a été organisée et dirigée par notre sexe ce qui devrait redonner confiance à toutes les femmes qui aspirent aujourd'hui à la libération. » Enfin, bien que ce ne soit pas le sujet essentiel du livre d'Evelyn Reed, je mentionne la page où elle traite du *woman-to-woman marriage* qu'on observe dans certaines régions d'Afrique, en Afrique orientale (chez les Nuers), au Transvaal et au Dahomey. Ces ethnies n'attachent aucune importance à la paternité biologique, ni aux relations sexuelles entre époux. Quand le mari meurt avant d'avoir pu assurer sa descendance, une parente s'en charge : cette femme épouse une autre femme dont les enfants, quel qu'en soit le père, deviennent légalement la progéniture du défunt. Une autre transaction peut permettre à une femme de devenir le père des enfants d'une autre femme. Ainsi, chez les Dahoméens d'Afrique occidentale, l'épouse d'un homme peut payer le prix de la mariée pour procurer à son mari une seconde épouse qui lui donnera des enfants. Ces enfants appellent "père" la première épouse puisque c'est elle qui a payé pour eux. Dans tous ces cas, l'objectif est d'assurer une lignée paternelle. Sur *Internet*, je n'ai trouvé que très peu d'informations sur Evelyn Reed (1905-1979). Cette anthropologue féministe rencontre Léon Trotsky en 1940. Chez lui, elle fait la connaissance de James P. Cannon, leader du *Socialist Workers Party* (Parti des travailleurs socialistes) auquel elle adhère et dont elle reste un membre éminent jusqu'à son décès. Candidate à la présidence des Etats-Unis en 1972, elle recueille 13 878 voix.

ROBCIS Camille, *Radicales*, Vacarmes 34/Desseins, 8 janvier 2006.

Cet article traduit de l'anglais fait le point sur une partie de l'histoire du féminisme américain. En 1966, Betty Friedan a fondé le *NOW*, (*National Organisation for Women*) parce qu'elle a constaté que, bien qu'elles aient obtenu le droit de vote, les femmes restent prisonnières de la sphère privée.

Elle milite donc pour l'accès des femmes à la sphère publique et pour l'inscription dans la Constitution d'un amendement sur l'égalité des droits entre les hommes et les femmes. En 1968, Ti-Grace Atkinson rompt avec le *NOW* qui lui paraît beaucoup trop modéré. D'après elle, les femmes qui réclament l'égalité des droits, alors qu'il y a inégalité des fonctions, ne remettent pas en cause la classification politique et fonctionnelle selon le sexe. En effet, les femmes du *NOW*, qui affirment vouloir procéder par étapes et sauvegarder leur respectabilité, hésitent à aborder des sujets tels que le mariage, l'avortement et l'homosexualité. En outre, les dirigeantes du *NOW* voient dans le lesbianisme une « menace mauve ». Par ailleurs Ti-Grace Atkinson propose en 1968 de passer de la structure pyramidale du *NOW* à une structure participative. Cette proposition étant rejetée, elle quitte le *NOW* en octobre 1968 pour fonder le *Mouvement du 17 octobre* qui deviendra *The Feminists* en regroupant des féministes radicales. Des femmes d'autres groupes les rejoignent, notamment celles qui refusent de considérer que lorsque le capitalisme sera vaincu, l'égalité entre les sexes sera atteinte. En effet, elles observent que dans les groupes mixtes de gauche, le sexisme continue à sévir. Pour Ti-Grace Atkinson, l'oppression des femmes, loin d'être un simple produit de la lutte des classes, a un caractère spécifique. C'est pourquoi cette oppression doit être prise pour point de départ d'une analyse politique de la société. *The Feminists* exigent la légalisation de l'avortement dans tous les Etats et soulignent que le mariage est une institution où le viol n'existe pas, où l'affection et l'amour ne sont pas obligatoires et où les épouses sont prisonnières de leur mari. Quant à Ti-Grace Atkinson, elle affirme que le mariage est une institution aussi corrompue que l'esclavage. Les radicales, tentées pendant un moment par le lesbianisme, le rejettent quand elles observent que les couples d'homosexuelles conservent les rôles traditionnels des couples hétérosexuels. Afin de vivre une sexualité non assujettie, elles choisissent la masturbation et « une virginité d'amazone ». Pour Ti-Grace Atkinson, ce sont les rôles sexuels et le pouvoir, quel qu'il soit, qui doivent être détruits. Malgré ses efforts pour instaurer un système égalitaire, elle est désignée par les médias comme la leader d'un mouvement qu'elle aurait voulu sans leader. Elle le quitte en mars 1970.

J'espère que Camille Robcis, historienne des idées, ne m'en voudra pas d'avoir pillé effrontément son article afin de compléter les informations sur les féministes radicales que l'on trouve dans *Odyssée d'un amazone*. Son travail éclaire l'opposition entre les féministes réformistes et les féministes radicales aux Etats-Unis. On peut le consulter intégralement sur *Internet* : <https://www.cairn.info/revue-vacarme-2006-1-page-171.htm>.

ROBINSON Ann, autrice d'articles et de nouvelles.

Ann Robinson, née en 1944 au Québec, est une universitaire féministe, professeure de droit à la retraite de l'Université Laval. Elle a écrit de nombreux articles sur l'égalité homme/femme, le harcèlement sexuel, la discrimination des lesbiennes et des gays, le mariage pour les couples de même

sexe et l'homoparentalité. Ses articles sont précieux du fait qu'Ann Robinson est une juriste dont les articles sont parsemés de notes comme tout travail universitaire qui se respecte et parce qu'en parallèle elle évoque son propre parcours de femme, de mère et de lesbienne. Comme on peut lire tous ses articles sur *Internet*, je n'énumérerai pas les lois citées afin de ne pas alourdir les notices que je leur consacre. Ann Robinson a d'abord été mariée, a eu quatre enfants et ne s'est découverte lesbienne qu'à la quarantaine. Comme femme et mère, elle a subi le poids de la double, voire triple journée de travail, comme lesbienne elle a été confrontée à la lesbophobie. Ce qui m'amène à dire que ses nouvelles autobiographiques sont tout aussi précieuses que ses articles dans la mesure où l'on y voit une femme vivre la découverte de son amour pour une femme (*Et si j'en étais, Carnet de voyage*), l'invisibilité des lesbiennes (*Le Mariage de mon fils*) et ses problèmes de santé quand elle est retraitée (ses écrits sur l'état de son cœur). Je recommande la lecture de son livre *Et si j'en étais* aux quadragénaires qui découvrent qu'elles sont lesbiennes. Et je recommande aussi ses articles et ses nouvelles aux jeunes lesbiennes. En effet, la plupart des ouvrages lesbiens mettent en scène des jeunes femmes alors qu'avec Ann Robinson, nous avons affaire à une septuagénaire qui vit un amour sentimental et charnel avec sa compagne, ce qui ouvre des horizons à celles qui s'inquiètent pour leur avenir. Enfin, avec *Le Bal des absentes*, Ann Robinson traite de la place insignifiante réservée aux écrivaines parmi les auteurs étudiés dans les établissements scolaires. Surtout, on sent dans tous ces textes une joie de vivre, un courage et une volonté d'aller de l'avant qui forcent l'admiration.

ROBINSON Ann, *Homoparentalité ou pluriparentalité*, Sisyphe, 2002.

Dans cet article, Ann Robinson, étudiante en spécialiste l'évolution de la législation concernant la parenté au Québec. Elle rappelle qu'avant 2002, la parenté ne pouvait être fondée que sur les liens du sang et de l'adoption dans un contexte hétérosexuel. La loi sur l'union civile, mise en vigueur en 2002, légalise les couples de même sexe. « Depuis, la filiation peut aussi s'acquérir par procréation assistée surtout pour les conjoints ou conjointes de même sexe d'un parent biologique ou d'un parent d'adoption. » Un enfant aura donc toujours deux parents, qu'il soit l'enfant d'un couple hétérosexuel ou homosexuel. Ensuite, Ann Robinson propose des améliorations à cet état de fait. Le droit québécois reconnaît trois composantes dans la filiation : biologique, sociale et généalogique. Or, avec l'homoparentalité, les parents géniteurs et les parents socio-juridiques étant souvent des personnes différentes, il serait préférable de revoir l'ensemble des règles de filiation afin de reconnaître tous les adultes responsables de la naissance et de l'éducation d'un enfant qu'il s'agisse des géniteurs et génitrices ou des parents sociaux. En respectant le droit fondamental de l'enfant à toute information sur les circonstances de sa conception et de sa naissance, le législateur pourrait enrayer toute trace d'hétéropatriarcat. En outre, il faudrait abroger la présomption de paternité du mari de la mère biologique. Dans le cadre de la procréation as-

sistée, le législateur devrait tenir compte du droit de l'enfant à connaître les circonstances de sa naissance. Il faudrait également abroger les règles concernant l'anonymat des donneurs de sperme. En introduisant dans le code civil la notion de co-parenté, le législateur ouvrirait la porte à la pluriparentalité en droit. Au Québec, adopter un enfant signifie légalement le couper définitivement de sa famille biologique. Pour respecter le désir de l'enfant adopté, il faudrait considérer que l'adoption n'entraîne plus la disparition de la filiation biologique d'origine qui devrait s'ajouter à cette filiation. Ici encore, la notion de co-parenté prendrait toute son importance puisque les géniteurs et les parents adoptifs, qu'ils soient hétérosexuels ou homosexuels, partageraient les droits et les obligations à l'égard de l'enfant.

Cet article fait le point sur un sujet d'importance, la législation concernant les enfants des couples de même sexe. Ann Robinson rejoint sur bien des points les idées développées par Geneviève Delaisi de Parceval dans *Famille à tout prix*, ouvrage auquel j'ai consacré une notice plus haut. La législation du Québec me semble très en avance sur la législation française. Quiconque s'intéresse à la filiation aura intérêt à lire l'intégralité de cet article qu'on trouve sur *Sisyphé* : <http://sisyphe.org/spip.php?article262>.

ROBINSON Ann, *Carnet de voyage*, Sisyphé, 2003.

Dans cette nouvelle autobiographique, Ann Robinson narre un séjour à Aix-en-Provence où elle doit donner des cours à la faculté de droit, ainsi qu'un passage à Bruxelles et un colloque en Afrique, du 15 avril au 13 mai 1989. La narratrice est à un moment charnière de son existence. Mariée, mère de famille, elle prend conscience que c'est auprès d'une femme qu'elle veut vivre et elle écrit en ce sens à sa sœur. Ainsi affirme-t-elle : « Faire l'amour avec une femme, partager son intimité, c'est comme se détendre au bord de la mer après une traversée du Sahara à dos de chameau. » Et un peu plus loin : « Voilà que depuis mon arrivée à Aix, je me sens toute bouleversée, je crois que je ne suis plus hétérosexuelle, pas même bisexuelle. Je suis lesbienne. Voilà, le mot est lâché ! J'en ai des frissons à la fois... d'horreur et de volupté. » Elle ajoute enfin : « Lorsque je fais l'amour avec elle, je ressens une sensation de plénitude que je n'ai jamais ressentie avec aucun homme. Et je l'ai vécue dès la première fois, à mon grand étonnement d'ailleurs. »

Cette nouvelle, qui a la même source d'inspiration que le livre *Et si j'en étais*, en est le complément. Peut-être Ann Robinson s'en est-elle servie pour rédiger son ouvrage publié en 2009. Dans *Carnet de voyage*, on retrouve l'autrice fidèle à elle-même, traitant avec humour de la ladrerie de la faculté d'Aix qui refuse de la rémunérer avant les calendes grecques et de ses démêlés avec un postier qui lui met des bâtons dans les roues alors qu'elle prétend envoyer à son domicile un énorme colis de livres qui a le défaut de peser quelques grammes de trop. Cette nouvelle a été publiée en 2001 dans *Tessera, Créations lesbiennes/Lesbian Creations*, Volume 29. On peut aussi la lire sur *Internet* : https://sisyphe.org/imprimer.php3?id_article=350.

ROBINSON Ann, *Evolution des droits des Québécoises et parcours d'une militante*, Sisyphé, 2006.

Dans cette nouvelle, l'auteur évoque son parcours personnel en parallèle avec les conquêtes juridiques des Québécoises. Née en 1944, Ann Robinson évoque son enfance dans les années d'après-guerre, quand les femmes devaient être les reines de leur foyer. Enfant de Marie (jeune fille faisant partie d'une congrégation catholique qui pratiquait surtout la dévotion à la Vierge) elle affirme que « les concepteurs de cette doctrine, tous des hommes célibataires, se sont assurés ainsi qu'aucune femme ne pourrait jamais atteindre ce niveau de sainteté, une femme ne pouvant être à la fois vierge et mère ». Elle refuse de faire les études de radiologie que son père, médecin, a choisi pour elle, mais complète un baccalauréat ès arts et entreprend des études de droit. Elle obtient la licence en 1968, se marie et élève ses quatre enfants tout en travaillant. En 1978, quand son mari la quitte, elle devient féministe égalitariste. Elle est enseignante à l'université et mère tout en achevant ses études supérieures. Elle se remarie. Sa carrière prend son essor. Au cours des années 1980, elle est confrontée de plus en plus souvent aux violences faites aux femmes : violences conjugales, agressions sexuelles et harcèlement sexuel. Observant fréquemment l'intolérance des hommes, elle devient alors féministe radicale et choisit de faire la critique du droit dans une perspective féministe. En 1987, quand elle se sépare de son second mari, elle devient féministe radicale séparatiste. En 1988, elle est « frappée par la grâce » de l'amour lesbien. Alors qu'elle vit avec une femme, elle dénonce dans un mémoire le sexisme et l'hétérosexisme des tribunaux à l'égard des mères lesbiennes. En 1996, elle quitte sa compagne et rencontre une femme dont elle tombe amoureuse. Elle devient alors lesbienne féministe heureuse. Elle aime ses fils et transmet son féminisme à ses filles et à sa petite-fille. Elle aimerait convoler avec sa compagne.

Quiconque s'intéresse à notre histoire récente appréciera la lecture de cette nouvelle. De nombreuses notes en bas de page montrent qu'il s'agit d'un travail universitaire extrêmement documenté. On constate, une fois de plus, que si le sexisme et l'homophobie marchent main dans la main, le féminisme est le remède à ces deux maladies. Une version plus brève de ce texte a été publiée sous le titre *Ainsi va ma vie*, dans la revue *Arcade* (n° 60, printemps 2004) qui en a autorisé la diffusion sur *Sisyphé*. On peut le lire en suivant ce lien : sisyphe.org/imprimer.php3?id_article=2190.

ROBINSON Ann, *Et si j'en étais*, Vents d'Ouest, 2009. Voir *Entre femmes*, tome 2.

ROBINSON Ann, *La Longue Marche vers l'égalité pour les gais et les lesbiennes du Québec*, Sisyphé, 2009.

Dans cet article, Ann Robinson étudie l'évolution de la législation concernant les homosexuels de 1960 à 2000 au Canada et au Québec. Elle énumère les avancées dans ce domaine au cours des années 1970 dans les

pays occidentaux. En 1977, le Québec a amendé sa Charte des droits et libertés en y insérant, dans l'article 10, l'orientation sexuelle comme motif de discrimination illicite. Ce pays est le premier en Amérique du Nord à imposer cette interdiction. En 1996, le Canada anglais lui emboîte le pas. Après avoir énuméré plusieurs couples de gays et de lesbiennes qui ont revendiqué l'égalité des droits avec les couples hétérosexuels, « la législature québécoise accepte d'abroger, en juin 1996, l'article 137 de sa Charte, qui jusqu'à permettait spécifiquement la discrimination basée sur l'orientation sexuelle dans certains cas, tels les régimes d'assurance et de retraite. En conséquence, les conjoints de même sexe du Québec profitent maintenant des bénéfices des régimes d'assurance ou de retraite de leur conjoint au même titre que les conjoints hétérosexuels. » Trois ans plus tard, « le gouvernement québécois s'assure que cette nouvelle règle de non-discrimination soit transcrite spécifiquement dans ses propres lois statutaires ». « Ainsi, en juin 1999, le Canada adopte une loi qui modifie la définition du terme *conjoint* dans une soixantaine de lois fédérales pour s'assurer que les conjoints de même sexe bénéficient des droits accordés aux couples hétérosexuels vivant en union de fait. » Au Québec, le mariage est accessible aux couples de même sexe dès mars 2004. Le 9 décembre 2004, la Cour suprême publie son avis sur le projet de loi. Le mot *mariage* figurant dans la constitution canadienne peut s'appliquer à l'union entre personnes de même sexe. Enfin, le 1^{er} février 2005, le ministre libéral de la Justice présente un projet de loi sur le mariage civil. Il reçoit une sanction royale le 20 juillet 2005 : le Canada est « le quatrième pays au monde où l'on célèbre des mariages de couples de même sexe. » Les homosexuels canadiens jouissent désormais d'un statut en tout point égal aux hétérosexuels. « Ils ont accès au mariage civil, on leur confie des enfants à l'adoption et les lesbiennes reçoivent l'insémination artificielle dans une officine médicale et non à la sauvette comme cela a longtemps été le cas. » Ann Robinson a pu épouser sa compagne.

Force est de constater que la France est très loin du Québec et du Canada en ce qui concerne l'égalité des droits entre les couples homosexuels et hétérosexuels. Nous n'avons le droit de nous marier que depuis 2012 et nous attendons encore le droit à la procréation médicale assistée pour les couples de lesbiennes. Ann Robinson, affirme avec humour à la fin de son article, qu'elle « une marieuse inconditionnelle ». Je suis heureuse d'apprendre qu'elle a été récompensée de ses efforts et qu'elle a convolé avec sa compagne. On peut lire cet article sur *Sisyphé* en suivant ce lien : <http://sisyphé.org/spip.php?article3201>.

ROBINSON Ann, *Le Mariage de mon fils*, Sisyphé, 2012.

Dans cette nouvelle autobiographique, Ann Robinson narre les trois semaines qu'elle a passées en Argentine à l'occasion du mariage de son fils aîné, Antoine avec Eléna. Elle raconte son arrivée à Buenos Aires, la découverte de cette ville, un séjour en bord de mer où elle est surprise par la pauvreté de la station balnéaire, une excursion aux chutes d'Iguazú, la visite

d'une mission jésuite en ruines et un périple dans la jungle. A son retour, elle évoque les préparatifs du mariage, la cérémonie (elle accompagne son fils à l'autel, comme le veut la tradition) le repas, la danse, bref la « fiesta » qui dure toute la nuit. Enfin, elle se repose quelques jours au bord de la mer avant de reprendre l'avion pour rentrer chez elle.

Dans cette nouvelle, le récit de la narratrice alterne avec l'échange de lettres entre elle et son amante, Madeleine, qui n'a pas pu l'accompagner. En effet, si Ann est retraitée, ce n'est pas le cas de Madeleine, dont elle se languit. Ce sont de touchantes lettres d'amour et de désir. La narratrice espère qu'elle aussi, elle épousera son amoureuse. Elle dit avoir passé « trois semaines dans ce pays catholique ultraconservateur, entourée de gens qui ne me connaissent pas et qui n'ont jamais montré le moindre désir de savoir qui j'étais, ce que je vivais et quelle profession j'exerçais avant de prendre ma retraite. Je ne suis pas cette maman esseulée parce que divorcée non remariée, mais plutôt une maman aimée d'une femme. Une maman lesbienne qui vit en couple avec l'amour de sa vie. » Elle donc dû taire ce qui était au centre de son existence. Dans ce texte, l'autrice met en lumière l'âgisme et l'hétérosexisme qui marquent la société. On peut lire cette nouvelle sur *Sisyphé* : <http://sisyphe.org/spip.php?article4323>.

ROBINSON ANN, *Montrez-moi une lesbienne féministe voilée*, Sisyphé, 2013.

Dans cette nouvelle autobiographique, la narratrice évoque tout d'abord son enfance marquée par l'emprise du catholicisme sur les femmes. Elle a été éduquée dans un pensionnat tenu par des religieuses qui souhaitaient transformer les filles en parfaites mères de famille. En 1964, alors qu'elle avait vingt ans, la lecture de Simone de Beauvoir lui était interdite. Et lorsqu'elle était étudiante, son professeur faisait sortir les filles de la salle de cours avant de traiter des crimes sexuels. En 1968, le mariage civil n'existant pas au Québec, elle s'est mariée religieusement en s'engageant à être soumise à son mari. Le mariage s'effondre parce que celui-ci n'accepte pas qu'elle ait un métier, comme lui. Mais les églises se vident, la législation évolue et même si les mentalités ont du mal à suivre, les femmes travaillent à l'égalité des sexes. « Les Québécoises sont parvenues à se libérer du joug de l'Eglise catholique. En général, les femmes ont les enfants qu'elles désirent au moment où elles le désirent, se marient ou vivent en couple avec qui elles veulent et, si elles le veulent, achètent en copropriété les biens de consommation importants, font carrière dans les domaines qu'elles choisissent. Ainsi moi, je suis mariée à une femme que j'aime. » Mais elle s'inquiète : le droit à l'avortement est remis en question, les intégristes de toutes les religions redressent la tête et le multiculturalisme prône les droits individuels au détriment des droits collectifs. Elle a peur pour ses petits-enfants : « Pourront-ils vivre pleinement dans une société laïque qui ne les contraint aucunement ? Ou au contraire devront-ils se battre pour réclamer des droits perdus ? » Elle craint un retour de l'obscurantisme.

Une amie d'Ann Robinson lui reproche sur *Sisyphes* de critiquer une religion particulière, l'islam. Elle lui conseille de *laisser vivre* les femmes voilées. Blessée, Ann Robinson lui répond qu'elle met en cause son engagement féministe : « Pour toutes ces femmes et ces jeunes filles qui se battent partout dans le monde pour leur liberté, je refuse de *laisser vivre*. Pour toutes ces Québécoises, de souche et immigrantes de première, deuxième ou troisième génération, qui luttent toujours pour obtenir cette liberté que d'autres Québécoises ont reçue dès le berceau, je refuse de *laisser vivre*. » Etant moi-même féministe universaliste, je souscris entièrement à ce jugement. Je traite d'ailleurs de ce sujet à la fin de mon *Autobiographie*, quand je me demande si, au cours des années 1970 à 2015, je n'ai pas vécu une heureuse parenthèse concernant mon sort de femme et de lesbienne, parenthèse qui est en train de se refermer. On peut lire la nouvelle d'Ann Robinson sur Sisyphes et sur *Univers-L* en suivant ce lien : <https://www.univers-l.com/montrez-moi-une-lesbienne-feministe-voilee-ann-robinson.html>.

ROBINSON Ann, *Une Mamie au cœur d'athlète*, <http://lemondedesmamies.wordpress.com/>, 2013.

Après qu'on lui a diagnostiqué un rétrécissement aortique, la narratrice accepte de « faire partie d'un groupe de patients qui permettra de documenter cette maladie dans le but de trouver un traitement autre que le remplacement de la valve défectueuse ». Elle accepte non seulement par intérêt personnel, mais aussi par intérêt intellectuel car elle a dirigé plusieurs recherches au cours de sa carrière universitaire. Elle énumère ensuite les examens qu'elle subit, prises de sang, échographie et ostéodensitométrie. Mais face à une IRM, elle avoue être quelque peu inquiète devant l'inconnu. Lors d'une première IRM, elle apprend que son cœur bat très lentement, comme celui des athlètes. Mais l'appareil se détraque, si bien qu'après deux essais infructueux, elle rejoint son épouse, Madeleine, qui l'a accompagnée. Quand le médecin se rend à l'entrée de l'hôpital où Madeleine l'attend pour lui annoncer l'arrivée de sa patiente, il lui apprend que l'IRM n'a pas fonctionné. Madeleine lui demande alors si c'est Ann qui en est responsable. Ann, vexée écrit : « La confiance règne à ce stade de la soirée visiblement. » Elle devra revenir subir une IRM.

Dans cette nouvelle, Ann Robinson traite avec humour de ses problèmes de santé. Comme la plupart des septuagénaires, elle doit se surveiller. Chez elle, c'est la circulation sanguine qui pose problème. Elle se console en apprenant qu'elle a un cœur d'athlète. On s'amuse de voir son appréhension face à l'IRM, sa déception quand l'appareil refuse de fonctionner et son agacement quand Madeleine suppose que c'est elle qui a détraqué l'appareil.

ROBINSON Ann, *Un Coeur à peu près normal, enfin!!!*, <http://lemondedesmamies.wordpress.com/>, 2014.

Dans cette nouvelle autobiographique, Ann Robinson raconte que la veille de l'opération qu'elle doit subir, elle est informée d'un projet de re-

cherche sur un nouveau modèle de cardiostimulateur. Ayant tout à gagner et souhaitant également faire progresser la recherche, elle accepte de servir de cobaye. Elle narre ensuite l'événement du lendemain, son hospitalisation, les formalités (où elle affirme avoir une conjointe), la salle d'attente, la découverte de sa chambre, la difficile pose d'un cathéter, l'électrocardiogramme, l'opération proprement dite (dont elle apprend à son réveil qu'elle a duré une heure) et son retour dans sa chambre où l'attend son épouse. Après quelques électrocardiogrammes et une dernière échographie rendue nécessaire à cause d'un épanchement sanguin autour de l'enveloppe du cœur survenu lors de l'installation d'une des sondes reliées au cardiostimulateur, elle peut rentrer faire sa convalescence chez elle.

Ann Robinson s'amuse de la surprise de la préposée qui lui demande le nom de son mari et à qui elle répond qu'elle a une conjointe. « J'hésite entre le fou rire et l'indignation. Je dois vieillir ou être vraiment paniquée, je me contente de lui signifier que ce n'est pas un mari, mais une conjointe. Un ange passe au-dessus de nos têtes, la préposée prise en faute, expédie le reste de l'entrevue le plus rapidement possible. » Même avant de subir une opération importante, Ann Robinson garde son humour et sa bonne humeur.

ROBINSON Ann, *Un Cardiostimulateur au lieu d'un séjour à la Guadeloupe*, <http://lemondedesmamies.wordpress.com/>, 2014.

En février 2014, Ann Robinson doit renoncer à des vacances à la Guadeloupe parce qu'on lui a implanté un cardiostimulateur. Son épouse, Madeleine, qui lui avait offert ce séjour pour fêter ses soixante-dix ans, se démène pour obtenir le remboursement du séjour et du voyage en avion. Ce voyage, reporté en 2015, fêtera l'anniversaire de leur vie commune (vingt ans), celui de leur mariage (dix ans) et les soixante-cinq ans de Madeleine.

Dans ce texte, on retrouve Ann Robinson fidèle à elle-même. Au lieu de se lamenter parce que son séjour à la Guadeloupe est reporté à l'année suivante, elle se réjouit de l'implantation de l'appareil qui lui permettra de pouvoir voyager. « Convalescence d'un mois et stabilité de quatre-vingt-dix jours avant de pouvoir à nouveau prendre la route pour une destination internationale. » L'optimisme de l'autrice est intact.

ROBINSON Ann, *Un Noël au nord du 47^e parallèle*, Univers-L, 2015.

Les enfants d'Ann Robinson n'arrivant pas à se mettre d'accord pour fêter Noël avec leur mère et son épouse, celle-ci propose à celle-là de passer une semaine à deux dans un endroit agréable. Après quelques recherches, elles optent pour un séjour à L'Islet-sur-Mer, l'un des plus beaux villages du Québec. Elles ont réservé un appartement pour une semaine. Comme une tempête se prépare, elle doivent partir un jour plus tôt que prévu. Le lendemain, elles font une promenade de trois quarts d'heure après s'être vêtues « de caleçon et camisole à manches longues en laine mérinos, mitaines de peau de mouton et foulard autour du cou, tuque de laine doublée de polar, grosses bottes de neige, chaussettes thermales et chaud manteau à capuche ».

(La température est de -32° !) Le temps passe agréablement en promenades, visite des environs et d'un village où elles font des emplettes pour les membres de leur famille, farniente, bain, sieste avec Madeleine. Un échange téléphonique leur apprend que leurs enfants se sont mis d'accord pour passer le 31 décembre avec elles. Quand elles rentrent chez elles, elles préparent un repas gargantuesque pour toute la famille. Enfin, les enfants arrivent, y compris Antoine qui fait la surprise à sa mère d'avoir renoncé à passer les fêtes en Argentine pour rejoindre sa propre famille.

Cette nouvelle est intéressante à plus d'un titre. Tout d'abord parce qu'on y voit ce qu'est la vie au Canada en hiver. Pour avoir connu l'hiver de la petite Sibérie française à mes débuts dans l'Education nationale, je suis surprise de constater qu'on peut être heureuse quand il fait aussi froid. Ensuite parce que la narratrice, au lieu de se lamenter parce que ses enfants ne se mettent pas d'accord sur une date pour fêter Noël, part avec son épouse se ressourcer dans un lieu magique. Enfin parce que tout finit bien : même Antoine rejoint la famille regroupée autour de sa mère au lieu de se rendre dans sa belle-famille en Argentine où il fait beaucoup plus chaud.

ROBINSON Ann, *Le Bal des absentes*, <http://lemondedesmamies.wordpress.com/>, 2015.

Cette nouvelle traite de la place des écrivaines dans les programmes scolaires. Les oeuvres de femmes occupent une place marginale dans les corpus littéraires. En outre, chaque fois qu'on souhaite travailler sur le livre d'une écrivaine, il n'est pas disponible en librairie ou n'a pas été réédité. Ann Robinson s'interroge : « Qu'est-ce qui nous empêche d'enseigner Claude Cahun, Chimamanda Ngozi Adichie, Olympe de Gouges, Heather O'Neil, Violette Leduc, Yôko Ogawa, Leonora Carrington et tant d'autres femmes ? » Après avoir constaté que les filles lisent plus que les garçons, tout en lisant des livres écrits par des hommes, elle ajoute qu'elles sont « constamment réduites à voir la femme comme objet du récit, souvent secondaire, d'ailleurs. Comment pourraient-elles alors se penser comme sujets capables d'agir dans le monde ? » Ann Robinson projette d'inviter toutes les écrivaines au bal des absentes : « Au fil des mois, nous publierons des textes portant à la fois sur des titres étonnants au sein de corpus du collégial, des titres méconnus et des titres d'écrivaines un peu plus présentes dans les salles de classe. Nous traverserons les littératures française, québécoise et mondiale et indiquerons à quel cours chacune des oeuvres pourrait être associée. » Son article s'achève sur l'énumération de nombreuses écrivaines plus ou moins connues du grand public.

Ayant enseigné les lettres pendant près de quarante ans, je ne peux qu'être extrêmement sensible à un tel article. Très tôt, j'ai compris qu'il est important de proposer aux filles des ouvrages écrits par des femmes pour les raisons que donne Ann Robinson. Se limiter aux auteurs masculins laisse les filles penser « que les femmes sont destinées à recevoir la parole plutôt qu'à la prendre ». Il est donc du devoir des femmes de transmettre leur propre

expérience du monde, et ceci parce qu'elles ont été socialisées différemment. En outre, les garçons gagneraient à connaître cette expérience du monde qu'ils ignorent totalement. Ce qui les amènerait à considérer les femmes comme des sujets. J'ajoute qu'il est important également que les lesbiennes sachent qu'il y a des écrivaines homosexuelles et des livres qui les mettent en scène. D'où mon travail actuel. Quiconque enseigne les lettres gagnera à lire *Le Bal des absentes*. Quiconque aime lire également. On peut prendre connaissance de cet article en suivant ce lien : <https://lebaldesabsentes.wordpress.com/2015/08/09/linvitation-au-bal-est-lancee/>

ROCHFORD Christiane, *Les Stances à Sophie*, Grasset, 1963.

Après avoir mené une vie de bohème, Céline Rodes accepte d'épouser Philippe Aignan afin de ne pas le perdre car elle est amoureuse de lui. Pour être agréable à son mari, elle châtie son langage, renonce à dire ce qu'elle a sur le cœur et ne voit plus ses anciens amis et amants. Elle devient alors la parfaite épouse d'un jeune cadre dynamique. Julia, qui a épousé un ami de Philippe, énonce devant Céline la règle de base de leurs unions : le mari gagne beaucoup d'argent, sa femme le dépense. Julia est « une vraie professionnelle du mariage ». En effet, « elle est mariée parce qu'elle ne sait rien foutre et qu'elle a la cosse ». Céline passe le plus clair de son temps avec Julia, envisage d'écrire avec elle un traité d'ethnologie qui ferait d'elle le Malinowsky du monde occidental et fait l'amour avec elle. Pendant les vacances, Julia meurt dans un accident de voiture causé par son mari qui roulait trop vite. La belle-sœur de Céline, une adolescente, lui dit qu'elle l'aime et qu'elle (Céline) aimait Julia. Après une violente dispute avec Philippe, Céline séjourne en Italie dans la famille de Julia et trompe son mari avec Fabrizio. A son retour, elle renoue amicalement avec un ex-amant, Thomas, avec qui elle se remet à travailler. Philippe, qui se présente aux élections législatives, voudrait que sa femme le seconde alors qu'elle n'a pas les mêmes opinions politiques que lui. Après avoir constaté qu'elle revit en dehors de Philippe alors qu'auprès de lui elle meurt, elle le quitte et se retrouve avec soulagement « enfin seule ».

Ce roman plein d'humour est une critique virulente du mariage et de la domination du mari sur sa femme. Céline, qui n'a accepté de se marier qu'après avoir fait une dépression, est constamment critiquée par Philippe. Elle doit renoncer à tout ce qui faisait son existence pour devenir la parfaite maîtresse de maison d'un bourgeois, c'est-à-dire le faire-valoir d'un homme qui a réussi. Elle en conclut que les époux sont des nécrophiles car « ils ne peuvent jouir que des mortes ». Bien qu'elles fassent l'amour ensemble et qu'elles aiment être ensemble, Céline et Julia ne se sentent pas lesbiennes. Céline aimait faire l'amour avec Philippe avant de se marier avec lui, elle avait eu d'autres amants avant lui et Fabrizio après. C'est l'obligation du devoir conjugal et le regard méprisant du mari qui tue le désir chez sa femme. Pour Céline et Julia, le mariage rend les femmes lesbiennes. Avant de se marier, elles ne l'étaient pas et après s'être mariée, Julia se dit à moitié

frigide. Céline refuse de passer pour lesbienne : « C'est pas parce qu'on a fait un extra qu'on doit se mettre en catalogue. Dans les harems c'est courant. C'est du luxe, quoi. » Quand elle s'investit dans le spectacle de Thomas, Céline retrouve le goût de vivre. Le roman fait l'éloge de l'indépendance, de l'autonomie et du célibat. C'est un hymne à la liberté des femmes, le mariage n'étant qu'une prostitution qui n'ose pas dire son nom. Dans ce roman, on trouve aussi une méditation sur le sentiment amoureux, qu'il s'agisse de celui qu'a éprouvé Céline pour son mari ou de celui qu'éprouve Stéphanie pour elle. Car pour ce qui concerne les hommes et les femmes, c'est clair : « Amour. — A : pour une femme ; consécration totale à la vie domestique, avec service de nuit. B : pour un homme ; être content comme ça. » Le titre du livre fait référence à une chanson de corps de garde très misogyne, les personnages masculins du roman étant eux aussi misogynes. Ce roman a été porté à l'écran en 1971 par Moshé Mizrahi. Le seul bémol que j'apporte aux conclusions de Christine Rochefort, c'est que la misogynie n'est pas seulement le fait de la bourgeoisie, comme le pense Céline, mais qu'elle est répartie harmonieusement à travers toutes les classes sociales et qu'elle est encore plus difficile à vivre quand les femmes ont des maris qui gagnent mal leur vie et qu'elles ont des enfants à nourrir, ce qui les conduit parfois à rester auprès d'un homme qui les méprise.

ROCHEFORT Christine, *Encore heureux qu'on va vers l'été*, Grasset, 1975.

Ce roman met en scène une classe de cinquième dont les élèves, las de subir une éducation sans intérêt, s'échappent pour aller vers le sud de la France. Les principaux personnages sont Grace et Rebecca, qui découvrent ensemble le plaisir et qui sont accompagnées par un chien et par Jean-Marie fasciné par la beauté de Manuel. Les enfants, qui vivent de petits larcins, sont hébergés pendant un moment dans une communauté d'adultes qui remettent en cause le monde dans lequel ils vivent. Les élèves de cinquième ne restent pas seuls longtemps. Ils sont rejoints par des foules d'enfants en révolte contre la servitude qui leur est imposée. On peut lire leurs revendications à la fin du roman. J'ajoute qu'on y rencontre une adolescente soignée par des électrochocs et deux filles, Bénédicte et Sara qui sont maudites, allusions nettes à une répression sans merci de la sexualité juvénile.

Ce roman revendique toutes les libertés pour les enfants. Christiane Rochefort met en cause, comme dans son essai *Les Enfants d'abord*, qu'elle publiera l'année suivante, l'oppression qu'ils subissent dans leur famille et à l'école afin de les préparer à être exploités à l'âge adulte par les capitalistes. Ecologiste, féministe, ce livre est une critique de l'éducation coercitive, de la pédagogie traditionnelle et de la société de consommation.

ROCHEFORT Christine, *Les Enfants d'abord*, Grasset, 1976.

Christiane Rochefort affirme dans cet essai que les enfants sont opprimés dans leurs familles afin qu'ils puissent, une fois adultes, être exploités par le

système capitaliste sans qu'ils aient la moindre envie de se révolter. Pour Christiane Rochefort, la famille, courroie de l'idéologie dominante, est une institution sous contrôle qui produit un certain modèle d'humain exploité ou exploiteur. Elle conçoit l'éducation comme une mutilation, les filles l'étant dans leur force musculaire, les garçons dans leurs émotions. L'éducation est donc politique. L'amour filial ne résout rien, amour et dépendance étant intimement liés. Les parents étant propriétaires de leurs enfants jusqu'à leur majorité, la dépendance des enfants est physique, légale, économique et institutionnelle. Il est donc nécessaire qu'il y ait une prise de conscience des fondements politiques de l'éducation afin de changer les lois et les structures sociales. Et surtout, il faut remplacer l'éducation par la relation.

Christiane Rochefort reprend le schéma du patriarcat défini par les féministes radicales. Les femmes et les enfants sont opprimés par le pouvoir des pères tout-puissants qui règnent dans leur famille comme les patrons dans leurs usines. On retrouve l'idée de Shulamith Firestone pour qui « l'enfance c'est l'enfer ». Christiane Rochefort écrit « l'angoisse est le compagnon silencieux de l'enfance. » Certes, il existe une *Déclaration des droits des enfants* due à l'UNESCO, mais c'est plutôt une déclaration des devoirs des adultes qui n'a pas force de loi. Ce livre, écrit avec beaucoup de talent et d'humour, peut être lu sur *Internet* : <http://descolarisation.org/livres/lesenfantsdabord.pdf>. Le titre de cet essai a été repris par l'association *Les Enfants d'abord* créée en 1988 qui rassemble des familles non-scolarisantes.

ROOSEVELT Eleanor, Biographie : ROBIEN Beata de, Eleanor Roosevelt, les passions d'une présidente, Perrin, 2000.

Eleanor Roosevelt, née en 1884 à New York, est la nièce du président Theodore Roosevelt. Orpheline à dix ans, elle est élevée par sa grand-mère. Sa mère, froide et distante, ne lui manifeste aucune affection. Quant à son père, alcoolique et drogué, il meurt de delirium tremens. A quinze ans, Eleanor, solitaire et mal dans sa peau, entre à Allenswood, l'établissement tenu par Marie Souvestre à Londres. Après de cette sexagénaire charismatique, elle trouve l'affection et la chaleur maternelle qui lui avaient manqué jusque-là. Pendant les vacances, Marie Souvestre l'emmène à Paris, Berlin et Florence, lui donne le goût de la réflexion et lui communique son ouverture d'esprit. De son propre aveu, les trois années qu'Eleanor passe à Allenswood sont les meilleures de sa vie. En 1905, elle épouse un cousin éloigné, Franklin Delano Roosevelt (FDR), dont elle a six enfants. Elle impose l'abstinence à son mari après la naissance de son dernier enfant. Mais il ne tarde pas à prendre une maîtresse, Lucy Mercer, ce qu'Eleanor vit très mal. Après avoir été sénateur puis gouverneur, FDR est élu président des Etats-Unis en 1932. Cette année-là, Eleanor rencontre une journaliste, Lorena Hickok, qui se remet d'une rupture avec sa compagne, Ella Morse. Une histoire d'amour naît entre Eleanor et Lorena, histoire qui dure jusqu'en 1935. Les biographes américains nient la dimension amoureuse de cette relation dont le président lui-même, non seulement ne s'inquiète pas, mais se montre ravi. Pourtant les

passages des lettres qu'Eleanor envoie à Lorena sont limpides, on a bien affaire à un amour partagé. Les deux femmes se confient l'une à l'autre, sont inséparables si bien que Lorena ne tarde pas à devenir le « nègre » de son amie. Lorena l'incite à rédiger son journal et même l'écrit à sa place d'après les notes qu'Eleanor lui fournit. Ces textes paraissent dans la presse. « Bientôt, soixante journaux reproduiront *My Day* d'Eleanor Roosevelt. Quel succès ! L'Amérique entière entre à la Maison Blanche ; l'emploi du jour de la Première Dame est connu du grand public, les jeunes épouses tricotent sous ses conseils avisés et apprennent à utiliser les restes. » Un mythe est né. Au fil du temps, la relation amoureuse entre les deux femmes se transforme en amitié apaisée. Après cet épisode lesbien, Eleanor Roosevelt s'éprend de deux hommes plus jeunes qu'elle. En 1939, elle rencontre Joseph Lash qui milite dans des associations soupçonnées d'être infiltrées par Moscou. La presse accuse Eleanor d'avoir une liaison avec ce garçon alors qu'il s'agit peut-être d'un amour sans réciprocité. Mis au courant, FDR, furieux, envoie Lash dans le Pacifique. En 1943, Eleanor, prétextant une mission de la Croix-Rouge, parcourt 17 000 km pour le rejoindre. Enfin, en 1947, elle s'éprend d'un médecin, David Gurewitsch, mais là encore, cet amour n'est pas partagé. Après le décès de son mari en 1945, Eleanor, qui a passé douze ans à la Maison Blanche, est déléguée aux Nations unies en 1946 et présidente de la commission des droits de l'homme l'année suivante. En 1949, son nom est avancé pour le prix Nobel de la Paix. En 1961, elle est à nouveau nommée déléguée des Etats-Unis aux Nations unies. Elle meurt en 1962 à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Ce résumé trop bref ne donne qu'un mince aperçu de la richesse de l'ouvrage que Beata de Robien a consacré à Eleanor Roosevelt. L'intérêt de cette biographie est avant tout historique. A travers la vie de cette femme, c'est l'histoire des Etats-Unis qui se déroule sous nos yeux, du *New Deal* à la conférence de Yalta. Ensuite, on a un aperçu de ce qu'était le sort des femmes nées, comme Eleanor, à la fin du XIX^e siècle, même quand elles étaient très fortunées. Epouse et mère, éprise de son mari, elle trouve naturel de se soustraire au devoir conjugal après la naissance de son sixième enfant et s'étonne que son époux prenne alors une maîtresse. On se rend compte aussi qu'après s'être acquittée de ses devoirs d'épouse et de mère, Eleanor se rapproche des autres femmes. Elle a des amies lesbiennes, notamment les couples formés par Marion Dickerman et Nancy Cook et par Esther Lape et Maery Read, couples qu'on appelait à l'époque « à la mode de Boston ». Eleanor enseigne à la Todhunter School à New York, elle donne des conférences et elle tient un journal qui est publié dans la presse. Bouleversée par la Grande Guerre, elle œuvre pour la paix jusqu'à la fin de ses jours. Notons surtout que c'est auprès de ces femmes qui aiment les femmes qu'Eleanor, qui se trouvait laide, qui était mal à l'aise et timide, prend de l'assurance et acquiert une haute idée d'elle-même. C'est l'évolution de cette femme, de son enfance à son épanouissement en pleine maturité, qui est intéressante, épanouissement qu'elle ne doit qu'à des femmes, de Marie Souvestre à Lo-

rena Hickok, en passant par ses amies féministes et lesbiennes. En effet, Eleanor, d'après sa biographe, est « une femme qui a eu tant d'influence sur des hommes considérables et fut tant influencée par des hommes médiocres ». C'est assez dire que ses rapports avec les hommes n'ont pas été aussi satisfaisants que ceux qu'elle a eus avec les femmes de son entourage.

ROTH-BETTONI Didier, *L'Homosexualité au cinéma*, La Musardine, 2006.

Cet ouvrage se compose de quatre parties dans lesquelles l'auteur recense et commente les films gays et lesbiens de l'époque concernée. La première partie, qui s'intitule *Les Années folles*, commence en 1895, date de l'invention du cinéma et du procès d'Oscar Wilde et s'achève en 1934, date de la montée des fascismes en Europe. La deuxième, *Les Années du placard*, va de 1934 à 1959. La troisième, *Les Années militantes*, va de 1960 à 1979. Et la dernière, *Les Années de la visibilité*, commence en 1980. Chaque partie se divise en chapitres, consacrés l'étude des films d'un continent ou d'un pays donné, chapitres qui se composent eux-mêmes de sous-parties thématiques où les lesbiennes ne sont pas oubliées et où les films qui les concernent sont magistralement analysés. Pourvu de deux index, le premier pour les noms de réalisateurs et d'acteurs, le second pour les films, c'est un ouvrage monumental auquel je me réfère avec bonheur chaque fois que je veux m'informer sur un réalisateur ou un film ainsi que sur son contexte historique.

Quiconque s'intéresse aux films gays et lesbiens trouvera avantage à posséder cet ouvrage magistral où les lesbiennes ont toute leur place. De *Loulou* en 1929 à *Sex Revelations* en 2000, en passant par *Jeunes Filles en uniforme* en 1931, *Rebecca* en 1940, *Olivia* en 1950, *La Rumeur* en 1960, *Persona* en 1966, *Go fish* en 1994 et *Fire* en 1996, tous les films lesbiens sont répertoriés et commentés. Dans les pages consacrées aux années du placard, l'auteur livre les codes qui ont permis aux spectateurs de certains films de reconnaître les homosexuels plus ou moins dissimulés dans le scénario. Ainsi, j'avoue avoir vu jadis à la télévision *Rebecca*, le film qu'Alfred Hitchcock a tiré du roman de Daphné du Maurier, sans comprendre que Mrs Danvers était une lesbienne refoulée follement amoureuse de Rebecca. On a donc tout intérêt, quand on regarde un classique lesbien, à se documenter sur le contexte historique grâce à cette encyclopédie des films homosexuels. Quand on compare ce livre monumental à l'ouvrage collectif *Cinéma homosexuels*, dossier réuni par Jean-François Garsi, on mesurera le chemin parcouru. Les années 1870-1980 sont largement dépassées. On ne se demande plus si la culture homosexuelle existe, on l'affirme et on l'étudie. Didier Roth-Bettoni, journaliste et critique de cinéma, est l'ancien rédacteur en chef du *Mensuel du Cinéma* et de *La Saison cinématographique*. Il a également dirigé les magazines homosexuels *Ex æquo* et *Illico*. Il collabore au magazine *Première* et à la revue *L'Avant-Scène Cinéma*. C'est un spécialiste incontournable du cinéma homosexuel. *L'Homosexualité au cinéma* doit figurer dans toute bibliothèque LGBT qui se respecte.

ROUCH Hélène, *Les Corps, ces objets encombrants*, iXe, 2011.

Cet ouvrage, dont le sous-titre est *Contribution à la critique féministe des sciences*, contient des textes écrits pendant trente ans, de 1977 à 2007. Il s'ouvre sur un article dans lequel Hélène Rouch interroge le traitement différentiel de la violence selon que les femmes agissent avec violence ou que celle-ci s'exerce contre elles. Le livre se compose de trois parties. La première recueille des articles scientifiques dans lesquels Hélène Rouch s'interroge notamment sur les nouvelles techniques de reproduction, sur le désir d'enfant en passe de devenir un droit à l'enfant et sur l'éclatement de la maternité (qui ne serait qu'affaire de patrimoine génétique, la gestation n'étant plus qu'un passage pour l'embryon) ainsi que sur la paternité (biologique ou juridique). Elle ajoute : « L'expression "nouvelles techniques de reproduction" disait assez clairement son enjeu. Celle de "procréation médicale assistée", qui l'a remplacée, dissimule mieux l'emprise et la maîtrise du pouvoir médical sur la reproduction de l'espèce humaine et le statut de "pondeuses" qu'il réserve aux femmes — comme il en a toujours été, au fond, dans nos systèmes patriarcaux. » La deuxième partie intitulée *Lectures critiques* se compose d'analyse de livres d'Adrienne Sahuqué (*Les Dogmes sexuels*, 1932), de Simone de Beauvoir (*Le Deuxième Sexe*, 1949) et de Suzanne Lilar (*Le Malentendu du Deuxième sexe*, 1969). La dernière partie se compose de trois articles qui, à vingt ans d'écart, brossent des tableaux contrastés des enjeux de la recherche féministe et de ses conditions d'exercice. L'ouvrage s'achève sur un texte dans lequel Hélène Rouch affirme qu'il faut ancrer les recherches féministes dans la solidarité née d'une oppression commune : « Je ne comprends plus une recherche féministe qui oublie ou fait semblant d'oublier son origine, et pourquoi l'institutionnalisation s'accompagne, de fait, d'une rupture radicale avec le militantisme, même minimaliste. »

Etant totalement dépourvue de formation scientifique, je suis mal à l'aise pour présenter un ouvrage aussi riche. Mais je souhaite que des lectrices et des lecteurs plus savants que moi s'y intéressent. Hélène Rouch (1937-2009) est une universitaire féministe française. Agrégée de biologie, elle a enseigné à l'université Paris Diderot. Elle a été l'une des fondatrices du séminaire *Limites-frontières* (1980-1988). Elle était aussi membre du comité scientifique du CNRS constitué à la suite du colloque *Femmes, féminisme, recherches* (1982). Elle a contribué à la création de l'*Association nationale des études féministes* et était rattachée au CEDREF (*Centre d'enseignement, de documentation et de recherche pour les études féministes*) de l'université Paris Diderot. Elle faisait également partie du collectif éditorial de la *Bibliothèque du féminisme* des éditions de L'Harmattan.

SANTUCCI Françoise-Marie, *Ton Monde vaut mieux que le mien*, Flammarion, 2018.

L'héroïne de ce roman, Amy Saint, qui travaille dans une start-up sur la réalité virtuelle, veut se venger d'un certain François. Pour arriver à ses fins, elle a obtenu de son patron qu'il l'envoie à Los Angeles pour mettre au point

une application qui pourrait révolutionner les transactions immobilières. Elle rencontre Roberta, une métisse qui a vingt ans de plus qu'elle, avec qui elle ébauche une liaison à sa grande surprise car jusque-là, elle se croyait hétérosexuelle. Or Roberta est journaliste et travaille sur les spéculations malhonnêtes des promoteurs immobiliers. Amy et Roberta vivront-elles un grand amour ? Roberta pourra-t-elle fournir des preuves des escroqueries des promoteurs ? Amy arrivera-t-elle à se venger ? Vous le saurez en lisant *Ton Monde vaut mieux que le mien*.

La qualité essentielle de ce roman est de nous faire vivre dans le milieu gay de Los Angeles et de placer une intrigue sentimentale entre Roberta et Amy, ce qui n'a rien pour étonner quand on apprend grâce à *Wikipédia* que Françoise-Marie Santucci s'est mariée à Paris en septembre 2014 avec Delphine Mozin. Par ailleurs, l'intrigue se déroulant en Californie, on a une description de ce pays. Mais j'avoue ne pas avoir été emballée par le reste du roman car il n'y a guère de suspense. On nous annonce que François sera tué dans le prologue, mais il faut avoir lu une cinquantaine de pages pour le rencontrer et bien davantage pour qu'Amy Saint rencontre à son tour François. Ce thriller est le premier roman de Françoise-Marie Santucci, journaliste et autrice née à Bastia en 1969. Anciennement rédactrice en chef de *Next*, le magazine culturel de *Libération*, elle a été directrice de la rédaction de *Elle* de septembre 2014 à novembre 2016.

SAPPHIRE, *Push (Push)*, L'Olivier, 1996, 1997.

L'héroïne de ce roman traduit de l'anglo-américain est Clareece Precious Jones, une adolescente noire de seize ans qui vit avec sa mère à Harlem. Sa mère la maltraite et son père l'a violée depuis sa plus tendre enfance si bien qu'elle a eu à douze ans une fille trisomique. A seize ans, à nouveau enceinte, elle est renvoyée de son école, mais la directrice lui donne les coordonnées d'un autre établissement pour enfants à la dérive. Grâce à sa nouvelle institutrice, Mrs Avers, elle apprend à lire et à écrire, met au monde son fils Abdul et échappe à l'emprise de sa famille.

Quand Precious arrive dans la classe de Mrs Avers, elle remarque une des autres élèves, Jermain Hicks, une fille masculine qu'elle pense être lesbienne. Or, lorsque Mrs Avers fait découvrir à ses élèves *La Couleur pourpre* d'Alice Walker, Precious s'identifie à Celie, mais affirme qu'à la différence de celle-ci, elle n'est « pas gouine ». Mrs Avers déclare alors qu'elle est elle-même homosexuelle, ce qui sidère Precious. Elle ajoute : « Mrs Avers dit que les homosexuelles c'est pas elles qui m'ont violée, xé pas les homosexuelles qui m'ont laissée sans rien apprendre pendant seize ans, pas les homosexuelles qui vendent le crack bousillent Harlem. C'est vrai. Mrs Avers c'est elle qui m'a mis la craie dans la main, qui m'a fait reine de l'ABC. » Precious découvre que Jermain est battue par des hommes et que sa mère l'a mise à la porte quand elle a appris qu'elle était homosexuelle. Cette jeune lesbienne a écrit un poème intitulé *Gouine de Harlem*, titre qui a choqué la classe. Mais Precious affirme que Jermain est « la meilleure comme

écrivain ». Son poème figure parmi les textes des élèves de Mrs Avers qui figurent à la fin du livre. Comme ses condisciples (le père de Rita a tué sa mère sous ses yeux. Rhonda a été violée par son frère puis jetée à la rue par sa mère), Jermain a été violée, battue et a fait tous les métiers pour survivre avant de retourner à l'école. Sapphire, née en 1950, est une romancière et poète américaine ouvertement bisexuelle. A huit ans, elle a été abusée par son père. *Push* a été porté à l'écran par Lee Daniels sous le titre *Precious* en 2009 et récompensé par deux oscars.

SAVARD Claudette, *L'Amour entre elles, L'Homme*, 1998.

Claudette Savard est une psychothérapeute canadienne qui affirme clairement son homosexualité. Après avoir vécu avec un homme dont elle a eu deux enfants, elle s'est rendu compte qu'elle était lesbienne. Au moment où elle écrit son livre, elle vit avec sa compagne, Céline, depuis sept ans. Dans cet ouvrage, elle se propose d'éclairer ses lecteurs sur le lesbianisme qui d'après le sous-titre est *une réalité méconnue*. Elle veut rendre aux lesbiennes leur identité, différente de celle des homosexuels masculins et des féministes hétérosexuelles. A partir de son expérience de lesbienne assumée, de ses compétences de psychothérapeute et de ses lectures, elle élabore son ouvrage où elle énumère les différents types de lesbiennes, traite de leur rapport avec les autres femmes et avec les hommes, ainsi que de leur rapport avec leur propre famille et leurs enfants nés d'une union précédente. Elle traite de l'amour lesbien, du couple de femmes, de ses difficultés dus à l'idéalisation du sentiment amoureux, idéalisation source de bien des déceptions et ruptures. Enfin, elle traite de la famille comme choix de vie. Elle demande aux lesbiennes de travailler sur elles-mêmes pour accéder à une image de soi positive, constituer des réseaux où chacune, en s'épanouissant, contribuerait à « réécrire l'histoire et la culture lesbienne, et à les diffuser dans la société pour que s'y inscrive enfin la valeur de notre existence ».

Cet ouvrage publié il y a une vingtaine d'années est très pragmatique. Claudette Savard n'est pas une théoricienne du lesbianisme. Elle se propose d'aider les lesbiennes qui ont du mal à s'assumer, à s'affirmer et qui vivent dans la honte et la solitude. Elle veut leur faire effectuer un cheminement qui les amènera à s'affirmer avec fierté. On pourrait reprocher à Claudette Savard de faire bon marché de la lesbophobie qui sévit toujours au Canada comme en France. Mais ce serait faire une erreur car sa démarche est celle d'une thérapeute qui, si elle n'a pas le pouvoir de changer le monde, a le rôle d'aidante auprès de lesbiennes mal dans leur peau, en leur montrant, par son exemple et celui des femmes de son entourage, qu'elles peuvent améliorer leur sort. Elle prend chez les théoriciennes ce qui lui convient, qu'il s'agisse de Line Chamberland ou d'Adrienne Rich, tout en puisant des exemples de vies de lesbiennes réussies dans l'ouvrage d'Evelyne Le Garrec, *Des femmes qui s'aiment* et celui de Christine Héron-Stockton, *Témoignages de lesbiennes*, deux livres dont j'ai rendu compte dans les précédents tomes d'*Entre femmes*. Surtout, elle se met personnellement en cause en narrant

avec honnêteté les différents épisodes de son existence et les difficultés qu'elle a rencontrées et surmontées comme mère de deux enfants et comme amoureuse trompée avant de vivre avec sa compagne depuis sept ans.

SAYERS Dorothy, *L'Autopsie n'a rien donné (Unnatural Death)*, Le Masque, 1927, 1938, 1947.

Dans ce roman policier traduit de l'anglais, un aristocrate amateur d'énigmes policières, Lord Peter Winsey, dîne avec l'inspecteur Charles Parker quand un médecin se joint à leur conversation. Il leur raconte que, trois ans plus tôt, une de ses patientes, Agatha Dowson, est morte d'un cancer, mais que ce décès lui ayant paru suspect, il a demandé une autopsie qui n'a rien donné, mais qui lui a aliéné la sympathie de sa clientèle si bien qu'il a dû aller exercer son métier ailleurs. Lord Peter envoie Miss Climpson, une célibataire d'un certain âge, se renseigner dans le village de Miss Dowson. L'enquêtrice découvre que Mary, la petite-nièce de la défunte, était infirmière, qu'elle avait quitté l'hôpital pour soigner sa grand-tante, mais que celle-ci, paniquée à l'idée de mourir, refusait de rédiger son testament. Or, une loi était sur le point d'être votée qui aurait déshérité Mary si sa grand-tante mourait intestat. La mort d'Agatha Dowson est-elle naturelle ? Sa nièce a-t-elle précipité son décès pour s'approprier ses biens ? Si oui, comment s'y est-elle prise ? Vous le saurez en lisant *L'Autopsie n'a rien donné*.

Si ce roman figure dans le présent ouvrage, c'est parce qu'on y rencontre deux couples de femmes. Le premier se compose d'une parente de Mary, Clara Whittaker, une femme de caractère, passionnée par les chevaux, qui a passé sa vie avec Agatha Dowson. Le second est celui de Mary Whittaker qui a séduit Vera Findlater pour lui proposer de la seconder dans un élevage de poules qu'elle mettrait sur pied après le décès de sa grand-tante. Vera est subjuguée par Mary, mais sans dévoiler toute l'intrigue, je peux affirmer qu'elle est loin d'être payée de retour, Mary se contentant de se servir de Vera quand elle en a besoin. L'enquêtrice de Lord Peter, Miss Climpson, voit ce couple de femmes d'un mauvais œil. Dans son *Histoire de l'homosexualité en Europe* (à laquelle je consacre une notice plus bas), Florence Tamagne écrit : « La lesbienne devient la criminelle par excellence. L'ouvrage diffuse les pires préjugés homophobes. Miss Climpson sert de témoin de moralité et permet d'opposer la dépravation de la femme moderne à la correction de l'Anglaise traditionnelle, sans toutefois jeter la pierre à toutes les célibataires d'Angleterre. Mais le message est clair : il faut apprendre à faire la différence entre la vieille fille et son double démoniaque, la lesbienne. » Ce roman a été traduit en 1938 sous un autre titre, *Arrêt du cœur*.

SCHILTZ Marie-Ange, BECK François, FIRDION Jean-Marie, LEGLEYE Stéphane, *Risques suicidaires et minorités sexuelles*, Agora débats/jeunesses N° 58, 2011-2012.

Les auteurs de cet article étudient le lien entre le comportement suicidaire et l'orientation homosexuelle et bisexuelle. Des études américaines montrent

le lien entre l'appartenance à une minorité sexuelle et les tentatives de suicide, les gays ayant de 2 à 7 fois plus de risques que les hétérosexuels et les lesbiennes de 1,4 à 2,7 fois plus de risques que les hétérosexuelles. Ces résultats ont été confirmés par des études réalisées en France. Or l'homosexualité n'est pas en soi un facteur de risque. C'est l'homophobie (exclusion, mépris et stigmatisation, perte d'estime de soi, de confiance en l'avenir et dans les autres) qui amène à des tentatives de suicide. Les discriminations homophobes se distinguent des autres par la faiblesse du soutien de la famille qui peut aller jusqu'aux mauvais traitements. « Les années de collège et de lycée sont particulièrement éprouvantes (du fait d'actes homophobes de la part d'élèves, mais aussi de propos vexants ou injurieux de la part d'adultes, ou de leur indifférence devant les agressions homophobes. » Les auteurs proposent quelques pistes pour la prévention de ces suicides, faire un état des lieux, sensibiliser les professionnels (éducateurs, enseignants, médecins, etc) aux questions de discrimination, prendre en charge les jeunes en détresse et améliorer les connaissances sur ce sujet.

Cet article s'appuie sur une bibliographie à laquelle on pourra se référer pour approfondir cette question. J'ai pris connaissance des travaux de Marie-Ange Schiltz en lisant *Le Rose et le Noir* de Frédéric Martel. Ainsi ai-je appris que cette sociologue a poursuivi les travaux de Michael Pollak après son décès. On peut lire cet article sur *Internet* en suivant ce lien : <https://www.cairn.info/revue-agera-debats-jeunesses-2011-2-page-33.htm>.

SCHWARZENBACH Annemarie, *La Mort en Perse (Tod in Persien)*, Payot & Rivages, 1995, 1997.

Dans cet ouvrage traduit de l'allemand, Annemarie Schwarzenbach narre le voyage qu'elle a fait en Perse en 1935. Les titres des chapitres qui composent la première partie font rêver : *Téhéran, Vallée heureuse, Persepolis, Raghès* par exemple. Mais ce récit n'a rien d'enchanteur pour la narratrice qui semble emporter partout son mal-être avec elle. La seconde partie intitulée *Une Tentative d'amour* narre la rencontre à Téhéran de la narratrice avec Yalé, une jeune fille atteinte de tuberculose auprès de qui elle trouve « un réconfort simple et doux ». La mère de Yalé a quitté son mari, ce qu'il ne lui pardonne pas. Il se venge sur la jeune fille de l'infidélité de son épouse en l'empêchant de revoir sa mère et en lui interdisant tout ce qui peut lui faire plaisir. Quand son père la sépare de sa mère, Yalé fait une tentative de suicide. La narratrice rencontre Yalé à Téhéran lors d'une réception donnée par le ministre des Affaires étrangères. Souffrant d'une infection au pied, la narratrice est hospitalisée. Yalé vient lui rendre visite bien que son père lui interdise de voir qui que ce soit. Un peu plus tard, alors que Yalé est au plus mal, elle est soignée à l'hôpital soviétique. Elle meurt seule, la narratrice ignorant son hospitalisation. « Maintenant que Yalé est morte — il a rarement existé un être aussi innocent —, que puis-je faire. J'étais beaucoup plus libre qu'elle, c'est pourquoi elle a supporté ce qui lui arrivait avec beaucoup

moins de ressentiment que moi. Ce qui me retient ici maintenant, c'est le plus extrême désespoir. »

Dominique Miermont, qui a écrit une biographie d'Annemarie Schwarzenbach que j'ai résumée et commentée dans le premier tome d'*Entre Femmes*, a rédigé une préface à *La Mort en Perse*. Dans cette préface, elle revient rapidement sur la vie malheureuse d'Annemarie, ce qui éclaire la narration de son voyage en Perse. Elle ajoute que ce récit est « le seul texte où, portée peut-être par le courage du désespoir, Annemarie Schwarzenbach ne cherche pas à dissimuler son homosexualité. Quand elle reprendra ce “journal non intime” quatre ans plus tard en lui donnant une forme plus élaborée et littéraire, elle l'intitulera *La Vallée heureuse* et fera de la narratrice un narrateur ». Dans *La Mort en Perse*, on retrouve Annemarie Schwarzenbach telle que Dominique Miermont l'a décrite dans sa biographie, « avec cette même alternance de solitude, d'amour et de désespoir ».

SCHWARZER Alice, *La Petite Différence et ses grandes conséquences (Der kleine Unterschied und seine großen Folgen. Frauen über sich)*, Des Femmes, 1975, 1977.

Cet ouvrage traduit de l'allemand, qui s'appuie sur les témoignages de seize femmes de vingt-et-un à cinquante-trois ans, montre le rôle déterminant de la sexualité dans l'oppression que les hommes exercent sur les femmes. Ce sont les conséquences idéologiques de la différence sexuelle qui entraînent la domination des hommes sur les femmes. La virilité et la féminité ne sont pas des faits de nature, mais de culture. « Hommes et femmes sont victimes de leur rôle à cette différence près que les femmes sont en outre les victimes des victimes. » L'autrice énumère les étapes d'une vie de femme contrainte au rôle féminin depuis sa naissance et qui attend de son amour pour un homme des raisons de vivre. La femme n'est qu'un être relatif qui n'existe qu'à travers un homme. L'autrice s'appuie sur le *Rapport Kinsey*, le *Rapport Hite* et les travaux de Masters et Johnson, ce qui lui permet d'affirmer que l'orgasme vaginal n'existe pas, les femmes atteignant l'orgasme grâce à la stimulation de leur clitoris. « Le coït, considéré jusqu'à présent comme une pratique nécessaire et capitale est, bien entendu, nécessaire à la procréation naturelle, mais tout à fait superflu pour la création du plaisir. » Dans le coït, l'homme est dominant, il exerce un monopole sexuel sur la femme qui reste passive. En outre, c'est elle qui doit porter le fardeau de la contraception, des grossesses non désirées, des pessaires, des pilules et des avortements. Le dogme de l'hétérosexualité entraîne l'asservissement des femmes. Quant au travail des femmes, subalterne et mal rémunéré, il est loin de contribuer à leur émancipation. Pour Alice Schwarzer, la seule solution envisageable est de supprimer la différence des sexes en étant un être humain avant d'être un homme ou une femme.

Ce livre se compose des témoignages de seize femmes hétérosexuelles et homosexuelles. Sept ont une orientation homosexuelle. Quant aux neuf autres, elles sont hétérosexuelles, mais ne sont pas heureuses pour autant.

Renate a eu son premier orgasme avec une fille à quatorze ans, mais elle s'est mariée deux fois et « se sent à l'étroit dans le mariage ». Elle s'est soumise à « l'hétérosexualité imposée ». Rita a eu sa première expérience sexuelle avec une femme et ne trouve aucun plaisir avec les hommes. Elle craint d'être schizophrène. Dorothea, qui se définit comme lesbienne, est mariée, a trois enfants, mais n'a aucun contact avec des femmes et se réfugie dans des rêveries. Karen, mariée, trois enfants, a une relation satisfaisante avec une femme après des années d'hétérosexualité subie. Anne est célibataire, sans enfant, et vit avec une femme. Elle a créé avec sa compagne un groupe de femmes, mais elle a conscience d'occuper au travail un poste subalterne. Christa et Varena ont des rapports avec des femmes après des années d'hétérosexualité. Elles remettent en question l'importance de la pénétration dans les rapports sexuels. Ce livre est à rapprocher de *La Contrainte à l'hétérosexualité* d'Adrienne Rich, des ouvrages de Kate Millett et de Luce Irigaray et d'*Orgasmes* de Reina Hamilton.

SIGURDARDOTTIR Lilja, autrice d'une trilogie policière.

Lilja Sigurdardottir, née en 1972, est une romancière et dramaturge islandaise. Elle a commencé sa carrière d'écrivain en 2008 après avoir été repérée lors d'un concours organisé par la maison d'édition *Bjartur* dont le but était de trouver un nouvel auteur de roman policier. *Piégée* est un best-seller international. A mon grand regret, seule sa trilogie est traduite en français.

SIGURDARDOTTIR Lilja, *Piégée (Gildran)*, Métailié, 2015, 2017.

Sonja, l'héroïne de ce thriller traduit de l'islandais, a un fils de neuf ans, Tomas. Elle a divorcé après que son mari Adam l'a surprise au lit avec une amante, Agla. Après ce divorce, alors qu'elle était sans revenu, Thorgeir, un avocat, lui a proposé de l'aider. Elle devait apporter une grosse somme à des étrangers. Mais c'était un piège. Depuis, Sonja doit faire passer de la cocaïne en Islande. Elle rêve de sortir de cette situation en trouvant un travail légal afin de pouvoir partager la garde de Tomas avec son mari. En outre, sa relation avec Agla est loin d'être satisfaisante, celle-ci se contentant de sexualité alors que celle-là voudrait vivre une histoire d'amour. Agla admettra-t-elle qu'elle aime Sonja ? Sonja arrivera-t-elle à sortir des griffes des trafiquants de cocaïne ? Vous le saurez en lisant *Piégée*.

Ce roman est tout d'abord l'histoire d'une femme naïve qui s'est retrouvée sans argent après son divorce et qui est tombée dans un piège tendu par des trafiquants de drogue. Cette histoire est poignante à cause de la relation fusionnelle qui existe entre Sonja et son fils, le petit pleurant chaque fois qu'il doit retourner chez son père. Ensuite, on a affaire à deux types de lesbiennes, Sonja qui a eu plusieurs aventures avec des femmes avant son mariage et qui accepte son homosexualité ; et Agla, dont c'est la première aventure avec une femme, ce qu'elle le vit très mal, en étant victime de lesbophobie intériorisée et de culpabilité. Par ailleurs, Agla est une collègue du mari de Sonja. Tous deux travaillent dans une banque et sont suspectés de

pratiques illicites et de blanchiment d'argent après le krach banquier de 2008. Ce contexte historique donne au roman de la profondeur en ce sens qu'on suspecte Agla et ses collègues de haut rang d'avoir contribué à l'effondrement de l'économie islandaise. Enfin, on rencontre dans ce thriller un personnage sympathique, Bragi, un douanier de soixante-neuf ans attaché à son épouse atteinte de la maladie d'Alzheimer.

SIGURDARDOTTIR Lilja, *Le Filet (Netið)*, Métaillé, 2016, 2018.

Dans ce thriller traduit de l'islandais, nous retrouvons les personnages de *Piégée*. Alors que Sonja séjourne depuis plusieurs mois aux Etats-Unis avec son fils, celui-ci est enlevé par deux Mexicains à la solde d'Adam qui a retrouvé la trace des fugitifs grâce à un message laissé par Tomas sur *Facebook* (le petit garçon voulait avoir des nouvelles de son chien). Sonja, contrainte de rentrer avec Tomas en Islande, se retrouve dans la même situation qu'avant son départ : elle doit toujours transporter de la drogue. En outre, Adam refuse de lui laisser voir Tomas. Quant à Agla, elle a des problèmes avec le procureur qui la soupçonne d'avoir contribué à l'effondrement de l'économie islandaise. Sonja retrouvera-t-elle son fils ? Sortira-t-elle des griffes des trafiquants de cocaïne ? Agla et Sonja arriveront-elles à se rejoindre ? Vous le saurez en lisant *Le Filet*.

Bien que *Le Filet* soit la suite de *Piégée*, on peut parfaitement le lire et l'apprécier sans avoir parcouru le premier volume de la trilogie parce que l'essentiel du premier thriller est narré au début du deuxième. Tous les personnages de ces deux romans ont leur cohérence, Adam parce qu'il veut la garde intégrale de Tomas et le douanier Bragi parce qu'il souhaite ramener sa femme chez lui. Enfin, les deux femmes sont des êtres d'exception. Sonja, très ingénieuse, a des nerfs d'acier. Quant à Agla, c'est une femme de tête, très ambitieuse, ayant atteint les sommets dans son métier, même si ce n'est pas par des pratiques honnêtes.

SIGURDARDOTTIR Lilja, *La Cage (Burio)*, Métaillé, 2017, 2019.

L'intrigue de ce thriller traduit de l'islandais se situe en 2017, soit six ans après celle du *Filet*. Quatre ans plus tôt, Agla avait acheté une maison pour y vivre avec Sonja, mais son amante l'a quittée sans lui dire un mot. Au début de *La Cage*, Agla est incarcérée parce qu'elle est accusée d'évasion de capitaux. Bien qu'elle soit à quelques semaines de sa sortie de prison, elle fait une tentative de suicide. Quand elle est rétablie, George Beck, qui représente une grande marque de soda, lui propose une mission de consultante. Depuis la prison, elle doit enquêter sur le stockage de l'aluminium. Elle fait alors appel à Maria. Celle-ci, qui travaillait avec le procureur, a perdu son poste et survit difficilement en publiant des articles dans un journal en ligne qu'elle a créé, *L'Ecureuil*. Elle accepte la proposition d'Agla en espérant ainsi sortir de ses embarras pécuniaires. Toujours en prison, Agla rencontre Elisa, une junkie qui l'attire. Par ailleurs, Anton, un lycéen, fils d'un homme d'affaires que nous avons déjà rencontré dans les romans précédents, prépare un atten-

tat afin d'éblouir sa petite amie quand elle fêtera son anniversaire. Agla et Elisa vont-elles s'aimer ? Maria va-t-elle mener à bien son enquête ? Anton va-t-il éblouir sa petite amie ? Vous le saurez en lisant *La Cage*.

Tous les personnages des deux romans précédents figurent dans *La Cage*, qu'il s'agisse d'Agla, Maria, Adam, Sonja et Tomas. Ainsi apprend-on pourquoi Sonja a quitté Agla. Mais dans *La Cage*, Agla, entourée par Maria et Elisa, est le personnage central, Sonja n'ayant qu'un rôle épisodique. L'intrigue principale, qui repose sur le trafic des matières premières et les dessous du transport de la drogue en Islande, est doublée du projet d'Anton, amoureux d'une adolescente. C'est dire qu'on va de surprise en surprise comme dans les deux romans précédents. J'ajoute que *La Cage* finit par un mariage lesbien et que l'heureux couple aura prochainement un enfant.

SLIMANI Leïla, *Sexe et mensonges*, Les Arènes, 2017.

Comme le sous-titre l'indique, cet ouvrage traite de la vie sexuelle au Maroc. Chaque chapitre se compose de l'interview de trois Marocains et de quatorze Marocaines à laquelle l'autrice ajoute ses commentaires. Il s'agit donc de témoignages, « de tranches de vie, de parole brute, d'une parole politique engagée émancipatrice ». Ces témoignages sont ceux de personnes appartenant à un large éventail de classes sociales. L'un des hommes est policier, l'autre est universitaire, le troisième est Nabil Ayouch qui a réalisé *Much loved*, film controversé sur la prostitution. Quant aux femmes, on compte parmi elles une animatrice à la radio, plusieurs médecins dont l'une est chercheuse en théologie, une prostituée et plusieurs journalistes. Certaines, sans mentionner leur profession, confient à Leïla Slimani ce qu'est leur vie sexuelle. L'autrice explique que la société marocaine est tout entière fondée sur la notion de dépendance au groupe. En outre, les lois interdisent les relations sexuelles en dehors du mariage, le concubinage, l'homosexualité et la prostitution. L'avortement est illégal sauf en cas de viol, de malformations graves ou d'inceste. L'enfant né hors mariage est mis au ban de la société et victime d'exclusion sociale et économique. La virginité des filles est sacrée ce qui apporte « une manne économique pour ceux qui pratiquent des dizaines de reconstitutions de faux hymens chaque jour. » Et de nombreuses filles acceptent d'être sodomisées pour arriver vierge au mariage.

Mouna, l'une des femmes interviewées par Leïla Slimani, est lesbienne. Son père est professeur, sa mère sans emploi. Elle a été amoureuse d'une étrangère sans ressentir de culpabilité. Mais quand elle arrive à trente ans, sa mère ne cessant de lui conseiller de se marier, elle fait son *coming out*. Sa mère le prend très mal, pense que c'est son séjour à l'étranger qui l'a corrompue, puis se radoucit en pensant que sa fille est malade. Mouna affirme : « On ne peut pas vivre comme homosexuelle au Maroc. » Les lesbiennes qu'elle connaît se cachent. Elle mentionne le cas d'une fille qui a fait son *coming out*, qui s'est mariée pour se protéger et qui a été internée en hôpital psychiatrique. Elle a perdu son emploi, ses amis et tout contact avec le monde extérieur. Mouna se sentant en danger, son père lui conseille de quit-

ter le Maroc. Si *Internet* permet des rencontres entre lesbiennes, il faut se montrer très prudente. Pour terminer sur une note optimiste, je signale que le *Mouvement alternatif pour les libertés individuelles (MALI)*, fondé en 2009 par Zineb El Rhazoui et Ibtissame Lachgar, se bat sans relâche non seulement pour les libertés individuelles, mais aussi pour les droits des homosexuels. Leïla Slimani, née en 1981 à Rabat, est une journaliste et écrivaine franco-marocaine. Elle est l'auteur de *Dans le jardin de l'ogre* traduit dans une dizaine de langues et elle a reçu le prix Goncourt en 2016 pour son deuxième roman, *Chanson douce*, traduit dans une trentaine de langues.

SOLNIT Rebecca, *La Mère de toutes les questions (The Mother of All Questions)*, L'Olivier, 2017, 2019.

Cet ouvrage traduit de l'anglo-américain se compose de douze textes dont neuf ont été publiés antérieurement dans la presse (*Harper's Magazine*, *The Guardian*) et sur le site *Lithub*. Regroupés en deux parties intitulées *Le Silence est brisé* et *Briser le récit*, il répond à deux questions : qui a été historiquement réduit au silence, et pourquoi ? Comment les femmes sont-elles parvenues à briser le silence auquel elles étaient contraintes ? Rebecca Solnit montre qu'une guerre est menée contre les femmes, la violence étant la manifestation la plus dramatique d'un système, le patriarcat, qui dévalue, déshumanise et efface les femmes. Or le temps du silence est révolu. Actuellement, les combats des femmes portent leurs fruits et des hommes les rejoignent dans leur lutte. Il s'agit d'un changement politique où l'on assiste à la régression de la culture du viol. C'est le féminisme qui a brisé ce silence. Grâce aux féministes et aux réseaux sociaux, l'année 2014 a vu une insurrection des femmes contre la violence masculine, violence faite de coups, viols, meurtres, harcèlements de rue et menaces en ligne. La population a pris conscience que ces phénomènes, loin d'être des faits-divers, relèvent d'une violence systémique. Les victimes cessent d'être discréditées et ce sont leurs agresseurs qui sont montrés du doigt. L'ouvrage s'achève sur une critique élogieuse de *Géant*, film sorti en salle en 1956, dans lequel Elisabeth Taylor incarne un personnage de femme insoumise et charismatique.

Rebecca Solnit cite quatre-vingt livres (qu'aucune femme ne devrait lire d'après elle) considérés comme des chefs-d'œuvre par la revue *Esquire*, où ne figure qu'un seul volume écrit par une femme, Flannery O'Connor. Or ces livres sont souvent d'une rare misogynie. Comparant les ouvrages écrits par des hommes à ceux écrits par des femmes, elle affirme : « Un livre sans femme parle de l'humanité alors qu'un livre dont les femmes sont les protagonistes est un livre de femme. » Elle conseille de lire les ouvrages d'écrivaines telles que Virginia Woolf et Alison Bechdel. Elle rappelle qu'Adrienne Rich a remis en cause l'hétérosexualité et que Catherine MacKinnon et Andrea Dworkin ont fait le procès de la pornographie. En s'appuyant sur les révoltes récentes des féministes, elle montre le chemin parcouru et fait donc preuve d'optimisme. Rebecca Solnit, née en 1961, est une écrivaine américaine. Elle écrit sur une grande variété de sujets, tels que l'environnement, la

politique, le féminisme, la géographie et l'art. Elle contribue régulièrement à *Harper's Magazine* dans lequel elle publie une rubrique bimensuelle.

STEEL David, *Marie Souvestre*, Presses universitaires de Rennes, 2014.

Cet ouvrage dont le titre complet est *Marie Souvestre : 1835-1905 : pédagogue, pionnière et féministe*, est la biographie de la femme dont s'est inspirée Dorothy Bussy pour créer le personnage de Mlle Julie dans le roman *Olivia*, roman porté à l'écran par Jacqueline Audry où cette femme charismatique est incarnée par Edwige Feuillère. Marie est la fille d'un écrivain célèbre en son temps, Emile Souvestre. Grâce à son père, elle fréquente des intellectuels comme les historiens Jules Michelet et Edgar Quinet. Elle traduit des livres anglais et allemands. Insensible au charme masculin, Marie rencontre en 1859 Caroline Dussaut, une jeune femme de santé délicate. D'après Michelet, elles sont amantes. En 1864, elles ouvrent un établissement scolaire pour filles, Les Ruches, à Avon, à proximité de Fontainebleau. Elles y reçoivent des élèves étrangères qui viennent majoritairement de pays protestants. L'enseignement, dépourvu de toute empreinte religieuse, est libéral au sens anglo-saxon. Marie enseigne la littérature française, les arts et l'histoire. C'est une femme intelligente, très cultivée et incroyante. En 1870, elle rencontre à Florence Jane Strachey, mère de plusieurs enfants dont Dorothy qui est alors âgée de cinq ans. Une profonde amitié lie ces deux femmes. A partir de 1880, Caroline et Marie ne s'entendent plus si bien qu'en 1883, Marie quitte Les Ruches. Elle part en Grande-Bretagne où elle ouvre à quarante-neuf ans une école, Allenswood, à Wimbledon avec Paolina Samaia qui enseigne l'italien. Marie est toujours très proche des Strachey qui la considèrent comme un membre de leur famille, l'introduisent dans l'intelligentsia britannique et l'aident à recruter des élèves dans les classes supérieures anglaises et étrangères. A Allenswood, on ne parle que le français. En 1888, Dorothy Strachey vient y enseigner la littérature anglaise. En 1887, Caroline Dussaut meurt à cinquante ans. En 1899, Eleanor Roosevelt, âgée de quinze ans, entre à Allenswood où elle séjourne pendant trois ans. Marie, qui a soixante-trois ans, s'attache à cette orpheline et l'emmène voyager avec elle pendant les vacances à Florence, à Rome et à Paris. Eleanor écrira plus tard : « J'y ai passé trois années qui certainement comptent pour moi comme les meilleures années de ma vie. » En 1905, Marie meurt d'un cancer du foie. C'était une républicaine convaincue, dreyfusarde de la première heure et anti-impérialiste. Elle soutenait la cause des opprimés et le droit des petites nations à l'indépendance. Elle était, sinon athée, du moins agnostique et n'en faisait pas mystère. Quant aux parents de ses élèves, ils étaient en majorité libéraux et libres-penseurs.

Cet ouvrage est intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord, il donne des informations sur l'éducation des filles au cours du XIX^e siècle, à une époque où il n'y avait pratiquement pour les filles que des établissements religieux, les lycées étant réservés aux garçons. C'est en ce sens que Marie Souvestre

et sa compagne ont fait œuvre de pionnières, en permettant à des adolescentes d'apprendre à réfléchir par elles-mêmes au lieu de croire aveuglément à tout ce qu'on leur prêchait. Ensuite, on y trouve le portrait d'une femme exceptionnelle, qui avait le « don de la conversation cultivée et des idées libérales avancées ». Beatrice Webb écrit : « Enseignante pendant près d'un demi-siècle, elle a dû beaucoup compter dans la vie de nombreuses femmes issues des classes gouvernantes de l'Angleterre, l'Amérique, la France et l'Allemagne. Elle n'était pas seulement une enseignante ; elle était une habituée, pendant son âge mûr, de la société intellectuelle de Paris, Berlin et Londres. Elle connaissait la plupart des hommes politiques et des penseurs d'avant-garde, issus des classes professionnelles de la bourgeoisie. » Enfin et surtout, on se rend compte, en lisant cette biographie, que l'essentiel du roman *Olivia* est autobiographique. Marie/Julie est décrite comme une enseignante charismatique. Au moment où Dorothy Strachey est son élève, elle ne s'entend plus avec Caroline/Cara, celle-ci, jalouse, lui reprochant d'être trop proche des adolescentes qui leur sont confiées. Seule la fin est différente : Julie part enseigner au Canada alors que Marie va à Londres. Et surtout Caroline meurt quatre ans après le départ de Marie sans avoir couché la maîtresse d'allemand sur son testament. David Stell affirme que « pour Bussy, Souvestre demeura une figure adorée, modèle à vie, soleil intellectuel dans l'orbite duquel elle était satisfaite de graviter ». On trouve en annexe les quelques pages que Dorothy a consacrées à Marie. Notons surtout qu'à cette époque et dans ce milieu, on recevait à sa table des enseignantes qui vivaient en couple et on n'hésitait pas à leur confier les filles de sa propre famille. Était-ce parce qu'on avait l'esprit large ou parce qu'on pensait, comme la reine Victoria, que l'homosexualité n'existe pas ? La question est posée, mais je me garde d'y répondre.

TABACHNIK Maud, *La Mort quelque part*, Viviane Hamy, 1995.

Dans ce roman policier du cycle Sam Goodman, on apprend que ce détective vient d'être muté temporairement à Paris. C'est une mesure disciplinaire, Sam s'étant montré trop brutal quand il a résolu l'énigme des assassinats perpétrés à Boston, enquête narrée dans *Un Été pourri*, thriller dont j'ai rendu compte dans le premier tome d'*Entre Femmes*. A peine arrivé en France, il est confronté à un tueur en série qui vient de faire exploser un studio de TF1 après en avoir fait autant aux Galeries Lafayette. Ce criminel assure qu'il continuera ce genre d'exploit jusqu'à ce qu'on lui remette une grosse somme. Sam réussira-t-il à arrêter ce monstre ? Vous le saurez en lisant *La Mort quelque part*.

Dans le premier tome d'*Entre Femmes*, je n'ai pas fait figurer ce roman parce que Sandra Khan n'intervient pas dans l'enquête parisienne. On ne la rencontre que dans les dernières pages, quand Sam s'apprête à prendre l'avion pour rentrer aux États-Unis. Sandra vient à Paris pour « prendre la température de la France » pendant les élections présidentielles. J'ai eu tort de ne pas rédiger une notice pour ce roman, car, ainsi que l'indique Isabelle

B. Price dans *Univers-L*, on comprend mieux les autres livres du cycle Sam Goodman quand on a lu celui-ci. Voilà cette lacune réparée.

TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin, Londres, Paris, 1919-1939, Seuil, 2000.*

Cet ouvrage traite de l'histoire de l'homosexualité masculine et féminine pendant l'entre-deux-guerres en Allemagne, en Grande-Bretagne et en France. Comme l'homosexualité masculine était pénalisée en Allemagne et en Grande-Bretagne (elle n'a été pénalisée en France qu'à partir de 1942), les lesbiennes sont restées à la lisière du militantisme homosexuel qui avait pour objectif la dépénalisation de l'homosexualité masculine. En France, c'est surtout dans les salons de Natalie Barney et de Gertrude Stein, deux Américaines installées à Paris, que les lesbiennes ont trouvé un point de ralliement et ce sont des écrivaines qui ont traité de ce sujet, qu'il s'agisse de Natalie Barney, Gertrude Stein, Colette et Marguerite Radcliffe Hall. En Angleterre, certaines écoles se révèlent des foyers d'homosexualité : « Valentine Ackland, de passage dans une école professionnelle, se trouve plongée dans un univers entièrement lesbien. » Et d'après Martha Vicinus « beaucoup de femmes semblent avoir trouvé un amour plus complet lors de leur adolescence que celui qu'elles éprouveront pour un homme ». En Allemagne, Christa Winsloë s'inspire de son expérience personnelle pour rédiger *Manuela ou Jeunes filles en uniforme* qui connaît une grande célébrité à cause de son adaptation théâtrale puis cinématographique. Entre les deux guerres, « une identité lesbienne apparaît, qui s'appuie notamment sur un certain nombre de modèles féminins. » Florence Tamagne définit plusieurs types de lesbiennes à partir de femmes célèbres. Marguerite Radclyffe Hall, autrice du *Puits de solitude*, met en scène Stephen, femme masculine qui s'éprend de femmes féminines et qui s'efface auprès d'une femme aimée pour ne pas nuire à son bonheur (ce que s'est dispensée de faire Marguerite Radcliffe Hall qui a vécu jusqu'à sa mort avec Una Troubridge, laquelle avait divorcé pour vivre avec elle). *Le Puits de solitude* a été condamné pour obscénité en Angleterre, mais a été publié en France et aux Etats-Unis où il a connu un grand succès. Contrairement à Radclyffe Hall, Natalie Barney est féminine et éprise de féminité. Quant à Colette, elle a « incarné un modèle lesbien accessible au grand public, aussi bien dans ses romans, largement diffusés, que dans sa vie privée, qui fit scandale. » Ruth Rölling, qui publie en 1928 *Les Lesbiennes de Berlin*, voit dans l'absence de solidarité féminine l'explication de l'indigence des mouvements lesbiens : « Les femmes, toutes sans exception, n'ont aucun esprit de corps, et même les lesbiennes ne dérogent pas à cette règle. Pour cette raison, il n'est pas du tout question de former un front commun. » Florence Tamagne affirme que c'est l'absence de buts communs qui explique l'absence de solidarité entre les homosexuels et les lesbiennes. Celles-ci sont opprimées comme femmes et comme homosexuelles : « Les lesbiennes sont doublement victimes : en tant que femmes, elles font partie d'une minorité sociale qui ne dispose que d'une influence

mineure et récemment acquise ; en tant qu'homosexuelles, elles attaquent les fondements de la société et menacent la cellule familiale, dernier refuge de la morale. » Il leur faudrait donc mener un double combat, féministe et lesbien. « Or les féministes refusent d'envisager la singularité lesbienne et les mouvements homosexuels considèrent la cause féminine comme secondaire. » Surtout, Florence Tamagne rappelle que si le lesbianisme a été à la mode pendant l'entre-deux-guerres, comme on peut le constater par le nombre de livres publiés sur le sujet aux environs des années 1930, il a été très limité socialement. Il est donc beaucoup plus difficile d'en faire l'histoire que celle des homosexuels masculins. La misogynie existe certes, mais elle n'explique pas tout. Dans de telles conditions, la pression familiale et sociale suffit à faire rentrer les lesbiennes dans l'invisibilité ou l'hétérosexualité.

Je ne résume ici que les aspects les plus importants de l'histoire des lesbiennes pendant l'entre-deux-guerres. Mais on a tout à gagner à lire cet ouvrage en entier car tous les thèmes abordés sont passionnants, qu'il s'agisse du culte de l'homosexualité dans les *public schools* ou du militantisme des Allemands (notamment celui de Magnus Hirschfeld), à l'origine des militantismes ultérieurs. L'ouvrage de Florence Tamagne est incontournable. Ses six cents pages ne sont que la version abrégée d'une thèse monumentale soutenue en 1998 à l'Institut d'études politiques de Paris sous la direction de Jean-Pierre Azéma. Cette thèse de doctorat a été la première thèse française d'histoire contemporaine sur l'homosexualité. Florence Tamagne, née en 1970, est une historienne qui a publié *Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité* et collaboré au *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* et au *Dictionnaire de l'homophobie*. C'est une spécialiste de l'histoire culturelle du genre, de l'homosexualité et de ses représentations. Comme il est difficile de se procurer actuellement cet ouvrage, on peut, faute de mieux, lire sur *Internet* l'article intitulé *Histoire comparée de l'homosexualité en Allemagne, en Angleterre et en France dans l'entre-deux-guerres* qui en propose les grandes lignes en suivant ce lien : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1998_num_125_1_3273.

TEXIER Ophélie, *Jean a deux mamans, L'École des loisirs, 2004.*

Comme l'indique le titre de cet album, le petit Jean a deux mamans qui s'aiment et l'aiment tendrement. Jean est un louveteau sympathique et très expressif auquel un enfant peut facilement s'identifier. Quant à ses mères, ce sont deux louves souriantes. Jeanne a porté Jean dans son ventre pendant que Marie peignait les murs de la chambre de leur futur enfant. Chacune l'associe à ses activités, qu'il s'agisse de cuisine ou de pêche à la ligne. Enfin, quand Jean a du chagrin, ses mamans le consolent, si bien que les trois membres de cette famille retrouvent le sourire.

Ce charmant album cartonné qui s'adresse à des enfants de deux à trois ans fait partie d'une collection où une fillette vit dans des familles recomposées et une autre vient de l'étranger. Des phrases simples, de belles illustra-

tions, des personnages sympathiques montrent de façon ludique qu'un enfant a une vie normale et heureuse quand il est élevé par deux femmes. Certains esprits chagrins regrettent que les mères de Jean aient des rôles stéréotypés. C'est oublier qu'elles fournissent ainsi à leur enfant un éventail d'activités parmi lesquelles il pourra choisir en fonction de ses goûts personnels. En effet, bien des personnes craignent qu'un garçon élevé par des femmes devienne homosexuel. La cuisine et la pêche à la ligne devraient permettre à Jean d'échapper à un tel destin ! Dois-je ajouter que l'adulte doit accompagner l'enfant dans la découverte de Jean et de sa famille en lui lisant le texte ? Cela va sans dire, mais peut-être encore mieux en le disant.

THIERY Danielle, *Dérapages*, Versilio, 2015.

Dans ce roman policier, Jennifer, vingt-sept ans, emmène son bébé de quatre mois chez le pédiatre quand des inconnus, qui ont percuté sa voiture, enlèvent le petit devant le Jardin des Plantes. A la place de son enfant, on a déposé une fillette très étrange qu'une fois rentrée chez elle on l'oblige à allaiter tout en la menaçant de se venger sur son fils si elle n'obtempère pas. Pendant ce temps, la commissaire divisionnaire Edwige Marion observe un curieux cadavre qui laisse perplexe le médecin légiste de Lille, Olivier Martin, avec qui Marion a eu jadis une histoire sentimentale douloureuse. Le corps de cette fillette a été découvert sur la plage de Berck. Le légiste ignore s'il s'agit « d'un vieille enfant ou d'un jeune vieux qui a gardé des traits d'enfance ». A son retour à Paris, Marion apprend qu'on a trouvé sa fille adoptive, Nina, sans billet ni papiers dans un train en provenance de Londres. L'adolescente de quinze ans, choquée et couverte de sang, refuse de parler. Nina vivait à Londres chez sa sœur aînée, Angèle, qui a disparu avec son mari, Sasha Azonov, un scientifique qui fait des recherches sur le génome humain. Quel lien existe-t-il entre ces phénomènes surprenants ? La fillette allaitée par Jennifer et celle retrouvée sur la plage de Berck ont-elles un lien ? Pourquoi ne trouve-t-on aucune trace d'Angèle et de Sasha ? Et pourquoi Nina reste-t-elle mutique ? Vous le saurez en lisant *Dérapages*.

Ce roman figure dans le présent ouvrage parce qu'Edwige Marion, célibataire, a pour colocataires une lesbienne assumée, Valentine Cara, et un couple de gays, le lieutenant Jean-Charles Annoux et le commandant Luc Abadie. Ces deux hommes ne travaillent plus dans la même équipe parce qu'ils ont eu « un geste tendre imprudent » sur leur lieu de travail, l'homophobie sévissant dans la police. Quant à Valentine, elle ébauche dans *Dérapages* une liaison avec Rose, une légiste bisexuelle. Mais comme il se doit dans tout thriller, la vie privée des quatre colocataires n'empiète pas sur leur métier. *Dérapages* fait partie d'une série dans laquelle Edwige Marion est le personnage récurrent. Comme je n'ai eu connaissance de *Dérapages* qu'au moment où je terminais le présent volume, j'ignore depuis quand la commissaire divisionnaire Edwige Marion vit en colocation avec trois homosexuels, lacune que j'espère combler prochainement. Danielle Thiéry, née en 1947, a été la première femme commissaire divisionnaire en France. Autrice de

nombreux romans policiers, elle a reçu en 2013 le prestigieux Prix du Quai des Orfèvres.

TRISTAN Anne et PISAN de Annie, *Histoires du MLF*, Calmann-Lévy, 1977.

Cet ouvrage préfacé par Simone de Beauvoir recueille successivement les témoignages de deux féministes. Anne, dont la mère est victime de violences conjugales, décide de ne pas se marier. Elle a des aventures avec des hommes, mais refuse de s'engager afin de ne pas perdre sa liberté. Agrégée d'espagnol, elle adhère au *Mouvement démocratique féminin*, puis à *Féminin Masculin Avenir*. En 1970, elle participe à l'action des militantes féministes qui déposent une gerbe sur la tombe du soldat inconnu. Elle est ensuite de toutes les actions du *MLF (Mouvement de Libération des Femmes)*, liberté de contraception et d'avortement, journées de la Mutualité, Foire des femmes, création d'une pièce dramatique féministe et création de la *Ligue du droit des femmes* avec Simone de Beauvoir comme présidente. Parallèlement à ce militantisme, elle se détache des hommes pour s'éprendre de femmes avec qui elle a des relations fondées sur des intérêts communs et sur l'égalité. Son attirance pour les femmes est donc inhérente à son engagement féministe. Quant à Annie, pourvue d'une licence de physique-chimie, elle est ingénieure et syndicaliste, milite à la *CGC* et participe à la grève de mai 1968. Après avoir lu la revue *Partisans*, elle prend contact avec Anne qui a participé à son élaboration. Elle découvre le *MLF* et participe à des actions militantes contre le pouvoir de l'Eglise. Avec Anne et d'autres féministes, elle crée la *Ligue du droit des femmes* et lance une campagne contre le sexisme qui débouche sur l'exigence d'une loi antisexiste. Ces féministes sont notamment sensibles à la nécessité d'une véritable information des femmes. Annie s'engage également contre le viol, la pornographie, et les violences conjugales en militant pour la création de refuges pour les femmes battues.

Ces deux témoignages sont précieux pour qui veut connaître les événements liés au *MLF* au cours des années 1970. Ils sont complémentaires, Anne s'étant mise à aimer les femmes, Annie narrant surtout son parcours féministe. On sait aujourd'hui qu'Anne Tristan est Anne Zelensky qui a publié en 2005 *Histoire de vivre* sous-titré *Mémoires d'une féministe*, ouvrage dont j'ai rendu compte dans le tome 2 d'*Entre Femmes* et dont je conseille la lecture. On sait aussi qu'Annie de Pisan est Annie Sugier, physicienne reconnue au niveau international pour ses compétences dans le domaine de la radioprotection. *Wikipédia* consacre à ces deux féministes des notices très fournies qu'on peut consulter pour des informations complémentaires.

VERITE Monique, *Odette du Puigauveau, une Bretonne au désert*, Jean Picollec, 1992.

Cet ouvrage est la biographie d'une femme d'exception. Odette du Puigauveau naît en Bretagne en 1894, de parents artistes peintres. Son père, Ferdinand du Puigauveau, appartient à l'école de Pont-Aven. Odette est leur

unique enfant, un fils étant mort-né. Ce sont ses parents qui font son éducation sans qu'elle aille à l'école. Son père l'élève comme le fils qu'il n'a pas eu. Quand elle a huit ans, il lui apprend à tirer au revolver, puis il l'arme d'une winchester à longue portée. Elle l'accompagne dans toutes ses activités si bien que ce n'est qu'à vingt-six ans qu'elle quitte le foyer familial, décevant son père et aidée et encouragée par deux femmes, une Américaine orientaliste, Grace Constant Lounsbery qui vit avec une violoncelliste anglaise, Miss Swenson. Ces deux femmes déplaisent à son père qui leur trouve mauvais genre, ce qui, d'après lui, nuit à la réputation de sa fille. A Paris, Odette gagne sa vie comme dessinatrice dans les laboratoires du Collège de France, puis comme styliste chez Jeanne Lanvin. En 1928, elle est aide-matelot et travaille sur un bateau comme pêcheuse de crevettes. L'année suivante, elle pêche le thon. Elle fait ses débuts dans le journalisme quand, fin 1930, *L'Intransigeant* publie son reportage *Une Femme avec les thoniers de Concarneau*. Elle adhère au Parti autonomiste breton. Un pêcheur affirme : « Elle voulait tout faire comme un homme et être traitée comme tel. Elle ne m'apparaissait pas comme féminine et se conduisait vis-à-vis d'elle-même avec une dureté quasi inhumaine. On n'aurait pas eu l'idée de lui mettre la main sur l'épaule. Je n'ai jamais pu l'imaginer en amoureuse ! » En 1932, elle rencontre Marcelle Borne Kreutzberger qu'elle rebaptise Marion Sénones et qui devient sa compagne jusqu'à sa mort. « Un courant secret est passé entre nous. Nous nous sommes tout de suite liées d'amitié et avons vécu ensemble. » Avant Marion, Odette a eu des amitiés très fortes, avec d'autres femmes plus âgées qu'elle, qui l'ont aidée à des périodes charnières et qu'elle a fréquentées jusqu'à leur mort, notamment Grace Constant Lounsbery et Mme Fournier qui lui avait fait cadeau de la péniche sur laquelle Odette avait élu domicile quand elle vivait à Paris. Quand sa biographe lui demande quelle était la nature de sa relation avec Marion, Odette évoque « la pureté de leurs intentions ». En 1933, les deux femmes font une expédition de onze mois à travers la Mauritanie, 2000 km en voiture et 2500 à dos de chameau. Odette publie en 1936 *Pieds nus à travers la Mauritanie* et en 1937 *La Grande Foire aux dattes*. Les deux femmes effectuent, comme chargées de mission par le ministère de l'Éducation nationale et des Colonies et par le Muséum national d'histoire naturelle, un deuxième voyage de 1936 à 1938 au cours duquel elles font des recherches archéologiques à travers le Sahara. « A la fin de leur mission, elles enverront au Muséum vingt-deux caisses d'outillages paléolithiques et néolithiques après avoir visité cent vingt stations inédites de peinture, de gravures rupestres et de pierres taillées. » Elles constituent des herbiers et font des reportages sur les populations des villages où elles font une halte. Elles portent un grand intérêt à la culture maure et aux mœurs des nomades du Sahara. Films, dessins, photographies sont mises au service de leurs découvertes qui leur permettront de faire des conférences à leur retour en France. Il s'agit de garder la trace d'un patrimoine : « Les ethnographes tremblent pour les coutumes, les traditions, les arts, les vraies richesses profondes qu'un progrès trop hâtif menace de

détruire. » En 1937, Odette est très liée à un capitaine, Hervé, avec qui on lui prête une liaison. Odette et Marion adoptent un guépard. La guerre interrompt leurs voyages en Afrique. Odette fonde alors le *Service féminin français* qui doit venir en aide aux soldats originaires d'Afrique et à leur famille. Elles font un troisième voyage en Afrique de 1949 à 1951. Elles vivent ce séjour dans le désenchantement car on a découvert au Sahara du cuivre et du fer à exploiter si bien qu'elles ne retrouvent plus après guerre le mode de vie qu'elles avaient connu auparavant. Mais au nord d'Atar s'étend le domaine de la Piste où une route qui doit relier le Maroc au Sénégal est en chantier. Elles restent un an à proximité de cette piste car Odette veut écrire un livre sur elle. En outre, elle tombe amoureuse d'un officier, Pierre, qui a quarante ans alors qu'elle en a cinquante-sept. Sa biographe évoque « ce point limite où la passion prend corps et achoppe sur son refus de la sexualité ». En 1953, Odette reçoit le Grand Prix d'Art décoratif de la France d'outre-mer pour ses dessins d'artisanat maure et ses peintures murales de Oualala. En 1954, elle publie *La Piste Maroc-Sénégal*. En 1961, Marion et Odette s'établissent au Maroc où celle-ci réalise pour la radio des émissions culturelles pendant deux ans. En 1963, elle est documentaliste au ministère de l'Information et enfin chef de bureau de préhistoire au musée des Antiquités. On la met à la retraite en 1977, ce qui la scandalise, alors qu'elle est âgée de quatre-vingt-quatre ans. Marion meurt en 1977 d'une congestion pulmonaire, Odette en 1991, à quatre-vingt-dix-sept ans.

L'ouvrage de Monique Vérité m'a fait découvrir l'existence d'une femme et d'un couple exceptionnels. L'enfance d'Odette est proche de celle des nombreuses filles qui, ayant échappé au conditionnement à la féminité, se sentent plus proche de leur père que de leur mère. Mais toutes n'ont pas réalisé les exploits d'Odette. On ne peut être qu'admiration devant ses expéditions en Afrique, dans des régions inhospitalières où elle a manqué plusieurs fois perdre la vie, où elle est tombée malade, où elle a souffert de mille manières et où il a même fallu l'amputer d'un doigt. En outre, elle a été en butte à l'hostilité des militaires qui voyaient d'un mauvais œil des femmes se lancer dans pareille aventure. Marion, avec qui elle a vécu pendant près de quarante-cinq ans, mérite elle aussi d'être citée pour sa fidélité, son abnégation et l'aide qu'elle a apportée à Odette dans la réalisation de ses projets, surtout qu'Odette n'avait pas un caractère facile et que c'était Marion qui devait arrondir les angles quand sa compagne se cabrait. Il est regrettable que les exploits de ces deux femmes soient tombés dans l'oubli. C'est dans *Une Histoire de l'homosexualité* ouvrage collectif publié en Grande-Bretagne (dont la notice figure plus haut), que j'ai trouvé mention de leur couple, ce qui m'a amenée à lire l'ouvrage de Monique Vérité. Il serait bon de réfléchir à une recherche qui reprendrait et commenterait les huit livres d'Odette du Puigaudeau et de remettre en lumière ses travaux et ceux de sa compagne dessinatrice. Monique Vérité, née en 1942, a suivi des études de philosophie et de langue arabe avant de devenir bibliothécaire, d'enseigner à Alger après l'indépendance et de devenir conservateur à la bi-

bibliothèque universitaire d'Alger. Elle a terminé sa carrière comme conservateur à la Bibliothèque nationale de France. Elle a voyagé au Sahara, en Mauritanie et a fait rééditer une partie des œuvres d'Odette du Puigau. Elle est l'autrice d'un *Guide littéraire du Sahara* et d'une biographie d'Henri Lhote : *Une Aventure scientifique au Sahara*.

WINSLOË Christa, *Jeunes Filles en uniforme (Mädchen in uniform)*, Stock, 1933, 1959.

Ce roman traduit de l'allemand narre l'existence de Manuela von Meinhardis depuis sa naissance jusqu'à son suicide à quinze ans. La première partie du livre raconte son enfance. Manuela, qui naît après deux garçons, est une enfant désirée et choyée par ses parents qu'elle adore. Ses frères, qui ont cinq et dix ans de plus qu'elle, sont eux aussi très attentifs à leur petite sœur. Mais la mort du frère aîné, suivie par une grave maladie du cadet Bertram, assombrit ces années heureuses. Quand la mère de Manuela emmène Bertram à la campagne pour un séjour de deux semaines, Manuela vit très mal son absence bien que sa grand-mère soit venue s'occuper d'elle. Quelque temps plus tard, son père, mis à la retraite, ne sait à quoi occuper ses journées et passe de plus en plus de temps au café. La mère de Manuela, qui a du mal à supporter cette situation, tombe malade et meurt. Le père de Manuela rêve de lui faire épouser un jeune homme riche dans le château duquel il pourrait résider. Mais elle fréquente Fritz, un violoniste avec qui elle fait du patinage, en trouvant du réconfort auprès de la mère de ce jeune homme. La gouvernante du père de Manuela et les tantes de celle-ci ne voient pas d'un bon œil cette fréquentation. Elles conseillent à leur beau-frère de mettre l'adolescente en pension. Après avoir hésité, il accepte, ce qui lui permettra de voyager. La seconde partie nous introduit dans une pension qui scolarise cent cinquante filles, pension qui a de nombreux points communs avec une caserne et où l'on fait des économies de nourriture et de chauffage aux dépens des pensionnaires. Manuela est boursière, ses vêtements sont usagés. Les enseignantes sont inamicales à l'exception d'Elisabeth von Bernburg, une femme de vingt-huit ans qui refuse de se marier et qui est heureuse de vivre auprès d'adolescentes pour les éduquer. Manuela s'éprend de cette femme qui ne reste pas insensible à cet amour. Après avoir tenu le rôle du chevalier Nerestan dans *Zaïre* de Voltaire, l'adolescente boit beaucoup de punch et clame son amour pour Elisabeth von Bernburg, ce qui cause un scandale. Manuela ne comprend pas ce qu'on lui reproche, mais Elisabeth, qui la veut libre et indépendante, décide de la détacher d'elle. En voulant tuer cet attachement, elle fait preuve d'une dureté qui n'est qu'une fuite devant soi-même. Mais pour Manuela, en dehors de cette jeune femme « c'est la fin de tout. En effet, en dehors d'elle, « il n'existe plus rien, ni patrie, ni famille, ni univers ». Désespérée, Manuela saute par la fenêtre et meurt.

Quand j'ai rendu compte dans le premier tome d'*Entre Femmes* du drame de Christa Winsloë intitulé *Demoiselles en uniforme*, j'ignorais qu'après le succès de cette œuvre théâtrale et du film de Léontine Sagan, Christa Wins-

loë avait publié un roman, *Mädchen in uniform*, en 1933 et que la traduction de ce roman était sortie en France en 1959 après le remake du film par Géza von Radványi. Ce livre éclaire les personnages principaux du drame, Manuela et Elisabeth von Bernburg. En effet la première moitié de l'ouvrage, en narrant l'enfance protégée de Manuela, nous amène à comprendre le choc qu'elle a reçu en arrivant dans un pensionnat aux méthodes d'éducation spartiates. La seule personne pourvue de qualités humaines est Elisabeth von Bernburg qui a refusé de se marier parce qu'elle n'aime pas les hommes. Ce qui peut passer pour un sentiment maternel dans le drame est clairement de l'amour réciproque dans le roman. C'est parce que l'adulte sait ce qui attend les lesbiennes à l'extérieur du pensionnat qu'elle refuse l'amour de l'adolescente, sans se rendre compte que du même coup, elle la condamne à mort. Un autre point est éclairci : l'entrée au pensionnat de Manuela se situe aux environs de 1900. En effet, lorsque Manuela a neuf ans, vingt années se sont écoulées après la guerre de 1870. Certes le drame, qui raconte une crise, est littérairement supérieur au roman. Mais celui-ci a le mérite d'être beaucoup plus clair. Il ne narre plus l'attachement d'une orpheline pour un substitut maternel, mais l'histoire d'un amour réciproque qui finit en tragédie. Le roman s'achève sur l'image d'Elisabeth qui, comme une Piéta, tient dans ses bras le cadavre de Manuela. Quand on pense que bien des gens affirment que la Belle Epoque a été un temps béni pour les lesbiennes, on mesure ce qu'il en est réellement quand on considère le destin de la femme de vingt-huit ans, enseignante dans une école qui est une véritable caserne, et celui de l'adolescente qui ne comprend rien à ce qui se passe autour d'elle et qui en meurt.

WINTERSON Jeanette, *Écrit sur le corps (Written on the body)*, 1992, 1993.

Ce roman traduit de l'anglais est une histoire d'amour rédigée à la première personne de telle manière qu'on ignore quel est le sexe du narrateur. Dès la deuxième page, cette personne demande qu'on l'appelle Alice, c'est donc ainsi que je l'appellerai, par commodité. Alice aime et est aimée d'une femme mariée, Louise, qui lui annonce qu'elle va quitter son mari, Elgin. Alice évoque alors ses aventures antérieures, souvent malheureuses avec Inge, Estelle, Bethsabée et Catherine. Avant de rencontrer Louise, elle vivait avec Jacqueline qu'elle n'aimait pas, mais qui lui apportait le calme et souvent l'ennui. Elle se sent revivre avec Louise et pense que la réciprocité est un trésor. Mais Elgin, qui est médecin, confie à Alice que son épouse souffre d'une leucémie et qu'il peut la soigner. Sans dire un mot à Louise, Alice la quitte et part dans le Yorkshire où elle trouve un emploi dans un bar. Elle y séjourne plusieurs mois sans nouvelles, rentre à Londres, se met en quête de Louise et la retrouve dans son propre appartement.

Ce résumé passa à côté de l'essentiel. En effet, *Écrit sur le corps* est une brillante réflexion sur l'amour, les six premiers mois d'une liaison, la passion, l'accalmie et la réciprocité. Il se compose de variations sur ces thèmes, désir, passion, calme, mariage, fidélité, adultère et trahison. Les aventures

d'Alice avec des femmes et des hommes (Crazy Frank, Carlo et Bruno) sont souvent traitées avec humour. Jeanette Winterson, en dissimulant le sexe du narrateur « créature mâle ou femelle » nous amène à penser que le désir d'amour réciproque est universel. Mais bien des indices laissent supposer que le narrateur est une femme. L'essentiel du livre réside dans cette déclaration : « Notre désir réciproque est plus fort que le reste. » Je rappelle qu'avec *Sphinx*, Anne Garetta est l'autrice d'un roman dont on ignore le sexe des deux personnages de premier plan. La notice de cette œuvre figure plus haut.

WOOLF Virginia, *Une Chambre à soi (A Room of One's Own)*, 1929, 1951.

Dans cet essai traduit de l'anglais, Virginia Woolf constate que seuls les hommes peuvent accéder à des études supérieures, Cambridge et Oxford étant interdits aux femmes. En outre, les femmes sont pauvres. Elles ne peuvent disposer de l'argent qu'elles gagnent que depuis quarante-huit ans. Si elles ont peu écrit, ce n'est pas le cas des hommes qui se sont beaucoup épanchés sur les femmes, celles-ci leur servant de miroir afin qu'ils puissent se sentir supérieurs à elles. A un homme qui affirme qu'aucune femme n'a le génie de Shakespeare, Virginia Woolf répond qu'à l'époque élisabéthaine, les femmes étaient esclaves d'un mari qu'elles n'avaient pas choisi et dont elles étaient la propriété. Si Shakespeare avait eu une sœur passionnée de théâtre, qu'elle ait refusé de se marier et qu'elle se soit enfuie à Londres, elle aurait pu au mieux être enceinte d'un directeur de théâtre qui l'aurait prise en pitié et elle n'aurait pu que se suicider. A cette époque, les femmes devaient être obscures, anonymes et confinées dans leur rôle de mère et de gardienne du foyer. Elles ne voyageaient pas, devaient être chastes et rester chez elles tout en se dévouant à leur famille. Ne jouissant d'aucune tranquillité, si elles s'avisent d'écrire, elles se heurtaient à l'hostilité de leur entourage. Virginia Woolf rappelle que Jane Austen cachait ses manuscrits. Si Tolstoï avait mené la vie de Charlotte Brontë et de Jane Austen, il n'aurait pas pu écrire *Guerre et Paix*. La critique jugeant un livre d'après des valeurs masculines, il vaut mieux écrire sur la guerre que sur les sentiments d'une femme dans un salon. C'est par déférence pour l'opinion des autres que les femmes auteurs modifient leurs valeurs. Or, les femmes doivent écrire d'après leurs propres valeurs pour bien écrire. Ni homme, ni femme, le véritable écrivain doit être androgyne. Mais avant tout, pour devenir écrivain, une femme doit avoir cinq cents livres de rente et une chambre pourvue d'une serrure. Elle doit avoir une existence autonome, être dégagée des soucis d'argent et posséder un lieu où étudier et créer.

Une Chambre à soi est un ouvrage féministe de premier ordre. Cet essai permet de saisir que les chefs d'œuvre ne naissent pas seuls, qu'ils s'inscrivent dans une culture et que les femmes n'ont eu pendant longtemps aucune place dans ce domaine. On sent toute l'amertume de Virginia Woolf dont les frères ont fréquenté les meilleures universités alors qu'elle étudiait chez elle. Dans la biographie qu'il a consacrée à sa tante, Quentin Bell écrit

qu'elle n'a jamais su parler couramment aucune langue étrangère moderne. Il ajoute que tout au long de son existence : « elle se considéra comme mal éduquée et elle sentait que ce tort lui avait été infligé en raison de son sexe ». En parcourant la chronologie de l'édition de ses romans dans la collection de la Pléiade, on apprend qu'elle a recours à des leçons particulières quand elle veut apprendre le grec. Virginia Woolf écrit qu'un « enfant pauvre en Angleterre n'a guère plus d'espoir que n'en avait le fils d'un esclave à Athènes, de parvenir à une émancipation qui lui permette de connaître cette liberté intellectuelle qui est à l'origine des grandes œuvres ». Elle constate alors que les femmes, qui ont toujours été pauvres, ont eu moins de liberté que les fils des esclaves athéniens. Il faut donc donner une éducation identique aux filles et aux garçons, leur permettre d'accéder au travail rémunéré et les rémunérer correctement. Par ailleurs, elle imagine qu'elle lit dans un roman écrit par une femme le récit d'un amour lesbien. Elle écrit alors : « les mots que je viens de lire sont Ne bondissez pas, ne rougissez pas. Admettons, dans l'intimité de notre propre compagnie que ce sont là des choses qui, parfois, arrivent. Des femmes parfois aiment des femmes. "Chloé aimait Olivia", ai-je lu. Et je fus alors frappée de l'immense changement que ce fait représente. Pour la première fois peut-être dans la littérature, Chloé aime Olivia. » Enfin *Une Chambre à soi* est un livre plein d'humour, un humour fait de dérision et d'ironie. Notons qu'il n'a été traduit en France que trente-deux ans après sa publication en Angleterre. Bien que publié en 1929, il est toujours d'une brûlante actualité.

WOOLF Virginia, *Trois Guinées (Three Guineas)*, Des Femmes, 1938, 1978.

Dans cet essai traduit de l'anglais, Virginia Woolf se livre à une critique virulente du patriarcat. Sous la forme de trois lettres, elle répond à un homme cultivé qui lui demande comment faire pour éviter la guerre. Tout d'abord, elle observe que tous les pouvoirs sont aux mains des hommes, qu'il s'agisse des membres du clergé, des militaires, des financiers, des hommes politiques, des universitaires et des journalistes. Comme dans *Une Chambre à soi*, elle souligne la grande pauvreté des femmes qui, au mieux, gagnent deux cent cinquante livres par an alors qu'un archevêque en gagne quinze mille. Elle rappelle que le gouvernement anglais vient de dépenser trois cents millions de livres pour l'armement. Surtout, elle met en exergue le lien qui existe entre vie publique et vie privée : « L'univers de la vie privée et celui de la vie publique sont inséparablement liés. Les tyrannies et les servilités de l'un sont aussi les tyrannies et les servilités de l'autre ». Les féministes, qui militent pour les droits des femmes, luttent contre la tyrannie du patriarcat comme son interlocuteur démocrate lutte contre le fascisme. « Vous éprouvez dans vos propres personnes ce que vos mères éprouvaient lorsqu'elles étaient exclues, lorsqu'elle étaient enfermées en tant que femmes. Maintenant on vous exclut, on vous enferme, vous, en tant que juifs, en tant que démocrates, en raison de votre race, en raison de votre religion. » Il

est donc nécessaire de refuser de fabriquer des armes et des munitions, d'abolir les hiérarchies et toutes les formes de domination si l'on veut vraiment éviter la guerre.

Dans *Trois Guinées*, son essai le plus politique, Virginia Woolf reprend les arguments avancés dans *Une Chambre à soi*, le manque d'instruction des femmes et leur extrême pauvreté. Mais à la fin des années 1930, Virginia Woolf est sensible à la montée du fascisme et du nazisme (en mars 1938, Hitler a envahi l'Autriche) si bien que l'humour fait place à la colère. Quand elle regarde des photographies qui montrent les horreurs de la guerre, elle pense sans doute, bien qu'elle n'en souffle mot, à son neveu, Julian Bell, mort le 18 juillet 1937 comme ambulancier dans les Brigades internationales pendant la guerre d'Espagne. En outre, son mari Leonard est juif. En assimilant le sort des femmes à celui des victimes de l'antisémitisme, en comparant l'oppression des femmes à la répression nazie, elle reproche aux hommes qui ont bénéficié, contrairement à elle et aux autres femmes, d'une éducation coûteuse dans les universités, de se montrer incapables de protéger la culture et la liberté intellectuelle en empêchant la guerre. Surtout, son féminisme est universaliste : elle revendique « le droit de tous, de tous les hommes et de toutes les femmes aux grands principes de Justice, d'Égalité et de Liberté. » Son livre, publié le 2 juin 1938 en Angleterre, a été fraîchement accueilli à sa sortie. Quentin Bell écrit dans sa biographie : « De nombreuses femmes lui écrivirent pour lui exprimer leur approbation enthousiaste, mais ses proches amis observèrent le silence, ou s'ils ne restèrent pas silencieux, ils écrivirent des critiques. Vita n'aima pas le livre et Maynard Keynes marqua en même temps de l'irritation et du dédain. » Maynard Keynes et Quentin Bell reprochaient à Virginia de « mêler une discussion des droits de la femme à la question beaucoup plus angoissante et plus immédiate de savoir que faire pour répondre à la menace toujours grandissante du fascisme et de la guerre. » Cet ouvrage n'a été traduit en français qu'en 1978, soit quarante ans après sa publication en Grande-Bretagne, ce qui prouve que le féminisme a encore de beaux jours de lutte devant lui dans notre pays.

WOOLF Virginia, *Lettres*, Seuil, 1993.

Ce volume contient un choix de lettres de Virginia Woolf. La correspondance intégrale de l'autrice des *Vagues* a été publiée en Grande-Bretagne sous la direction de Nigel Nicolson, fils de Vita Sackville-West et exécuteur testamentaire de Virginia Woolf. Cette correspondance se présente sous la forme de six volumes d'environ six cents pages. Cet ouvrage n'est donc qu'un choix de lettres (traduites par Claude Demanueli) parmi ces trois à quatre mille pages. Si l'on se fie à la biographie du neveu de Virginia, Quentin Bell (dont la notice figure dans le tome 1 d'*Entre Femmes*), son illustre tante n'a été éprise que de femmes tout au long de son existence. La première est Madge Symonds, surnommée par Virginia et ses frères et sœurs « le Chef ». D'après son biographe, il s'agissait d'une passion très pure et très intense. Malheureusement, aucune lettre à Madge ne figure dans ce re-

cueil. En revanche, on y trouve une dizaine de lettres à Emma Vaughan, qui semble avoir été la meilleure amie de Virginia. On y trouve également de nombreuses lettres à Violet Dickinson dont Virginia s'est éprise à vingt ans. Violet avait dix-sept ans de plus que Virginia, vivait avec son frère, est restée célibataire toute sa vie et a joué pendant quelque temps auprès de Virginia le rôle d'une mère attentionnée. Peut-être était-ce un amour platonique, peut-être les deux femmes se sont-elles aimées charnellement, rien dans les lettres de ce recueil ne permet d'en savoir davantage sur ce point, si ce n'est que certaines lettres de Virginia dépassent le vocabulaire de la simple amitié : certaines s'ouvrent par « Femme » ou encore « Ma chère femme ». Et le 27 février 1910, Virginia parle de « ton amour pour moi ». Enfin et surtout, Virginia rencontre Vita Sackville-West. Toutes deux sont mariées, ce qui ne les empêche pas de s'éprendre l'une de l'autre. Leur liaison semble avoir duré quatre ans, de 1926 à 1930, et a donné naissance à *Orlando*, « la lettre d'amour la plus longue et la plus charmante de toute la littérature » d'après Nigel Nicolson. La première lettre de Virginia à Vita, qui date du 28 décembre 1922, s'ouvre sur un cérémonieux « Chère Mrs Nicolson », la deuxième, du 15 septembre 1924, sur « Ma chère Vita ». Ces lettres ne traitent que de livres à lire et à publier. C'est en 1926 que le ton des lettres de Virginia devient beaucoup plus tendre. Vita est à Téhéran où elle séjourne auprès de son mari, membre de la légation britannique. Les lettres passionnées de Virginia attestent que les deux femmes s'aiment d'amour. Quant aux lettres de Vita à Virginia, qui ont été publiées en français en 2001 (recueil dont j'ai rendu compte dans le premier tome d'*Entre Femmes*) elles sont tout aussi passionnées. On trouve dans la correspondance des deux amantes des allusions à *Orlando*, que Virginia est en train d'écrire. Enfin, le 20 mars 1928, celle-ci annonce en majuscules « ORLANDO EST FINI ». A partir des années 1930, l'amour étant devenu de l'amitié, Virginia et Vita continuent à correspondre. Ainsi le 8 novembre 1932, Virginia narre la visite que lui a faite Violet Trefusis, l'ex-amante de Vita. La dernière lettre de Virginia à Vita date du 29 août 1939. Elle évoque l'éventualité d'une guerre et écrit : « Je n'aurais rien contre encore une dizaine d'années à vivre. » Mais elle se suicide deux ans plus tard.

Ce volume est précieux pour qui aime Virginia Woolf. En effet, on la découvre dans ces lettres telle qu'elle était sans doute au quotidien, préoccupée par des soucis familiaux et par son travail d'écrivaine. Souhaitons qu'un jour des éditeurs français publient l'intégralité de sa correspondance. Ce ne serait que justice car elle est considérée à juste titre comme l'une des écrivaines les plus talentueuses du XX^e siècle.

WOOLF Virginia, *Quatre Lettres cachées*, Christian Bourgois, 1994,1995.

Ce livre se compose de quatre lettres écrites par Virginia Woolf à Vita Sackville-West. La première date de 1932, les deux suivantes de 1938 et la dernière de 1939. Ces lettres se trouvaient dans un tiroir caché de la table de

travail de Vita. On ignore pourquoi celle-ci les a mises de côté alors qu'après la mort de Virginia, elle avait fait dactylographier toutes les autres en vue d'une publication. Dans sa postface, Joanne Trautmann Banks affirme que c'est par peur du scandale qu'elle a agi ainsi. En effet, la secrétaire de Vita, de 1936 à 1958, Miss Macmillan, était amoureuse d'elle, les deux femmes ayant eu une courte liaison en 1938. Quand cette liaison s'est achevée, Miss Macmillan, inconsolable, aurait pu prendre ombrage de deux passages dans lesquels Virginia se montre jalouse des amours de Vita. Dans la première lettre, elle écrit : « Tu aimes maintenant plusieurs personnes, des femmes j'entends, physiquement j'entends, mieux, plus souvent, plus charnellement que moi. » Dans la dernière lettre, après avoir écrit qu'elle a reçu une lettre de Winnaretta de Polignac qui lui demande de l'appeler par son prénom, elle ajoute : « Ceci pour te rendre jalouse ».

Sur la quatrième de couverture de cette édition bilingue, on lit qu'une étudiante hollandaise, Patty Brandhorst, « qui passa dix jours à Sissinghurst à classer les manuscrits de Vita, fit une découverte ». Assise à la table de Vita, elle « se rendit compte que le plateau dissimulait trois tiroirs. De l'un d'eux, elle sortit quatre lettres de Virginia à Vita jusqu'ici inconnues. » En ce qui me concerne, ce que je trouve intéressant et attristant, c'est que dans ces lettres, on constate que des années après la fin de leur liaison, Virginia souffre toujours de jalousie à cause des aventures lesbiennes de son amie.

WOOLF Virginia, *Ce que je suis en réalité demeure inconnu*, Points Seuil, 2010.

Le titre et le sous-titre de ce recueil de lettres (1901-1941) donnent à penser qu'il s'agit de lettres différentes de celles recueillies dans l'ouvrage intitulé *Lettres*, publié en 1993 (dont la notice figure plus haut), ouvrage qui contient une correspondance qui va de 1897 à 1941, date du décès de la romancière. Il n'en est rien. Le titre du livre a changé, mais cette édition de poche n'est qu'un choix de lettres parmi le recueil de l'édition précédente (qui était lui-même un choix de lettres parmi les six volumes de correspondance publiés en Angleterre).

Si l'on veut lire une partie de la correspondance de Virginia Woolf, il est préférable de se procurer le recueil de 1993, celui de 2010 n'en étant qu'une copie partielle. En outre, il faut se méfier des procédés de vente qui consistent à ne changer que le titre d'un livre tout en ne gardant qu'un contenu amoindri.

ZAMBON Catherine, *La Chienne de l'ourse*, Actes sud junior, 2012.

La narratrice de cette nouvelle est une adolescente de seize ans qui est attirée par son amie Liv. Inséparables, elles rêvent de vivre ensemble. Liv, qui a presque dix-sept ans, vient de quitter le lycée pour travailler comme caissière dans une boulangerie. Mais la narratrice, quand elle se rend compte qu'elle désire son amie, a honte de cette attirance. Consciente d'être une « gouine », elle pense au suicide. Elle se confie à une vieille femme avec qui

elle a sympathisé. Celle-ci affirme qu'elle doit s'accepter telle qu'elle est. Rassurée, la narratrice va retrouver Liv.

La narratrice, qui pèse quatre-vingt-dix kilos, se compare à une ourse. Désespérée par le désir qu'elle a de Liv, elle se reconforte auprès de Diane, la chienne de la vieille femme à qui elle se confie. Avec cette nouvelle, on a affaire à une fille attirée par des filles depuis l'enfance. En effet, elle énumère Alice, Paula et Christine qu'elle a aimées tour à tour. Elle regrette que la littérature ne parle jamais de ce qu'elle éprouve. Cette nouvelle peut rassurer des filles qui ressentent des sentiments et des désirs identiques à ceux de cette adolescente. A ce jour, c'est le seul livre de littérature de jeunesse que j'ai lu où l'héroïne se sent homosexuelle depuis l'enfance.

ZEILINGER Irène, *Oui, mais les hommes aussi, Corps écrits*, 2018.

Cet essai traite de la neutralité de genre qui rend invisibles les spécificités des violences faites aux femmes, violences qui s'inscrivent dans l'inégalité des genres. « Ce procédé de dégenrer les violences se retrouve dans le discours politique, dans la culture populaire, dans les médias et dans les conversations au quotidien. » Il est bon de rappeler que « le genre est une catégorie identitaire socialement construite qui entraîne une position sociale plus ou moins dominante. L'inégalité de genre est structurelle et traverse tous les contextes d'une société patriarcale ». Les violences s'inscrivent dans cette structure sociale inégalitaire. Irène Zeilinger énumère de nombreuses enquêtes qui montrent que la violence masculine est perçue comme normale alors que la violence des femmes, sortant des stéréotypes, est beaucoup plus visible. Tout au long de leur vie, les femmes sont confrontées à un continuum de violences. « Les femmes constituent la majorité des personnes tuées par un ex-partenaire ; elles sont six fois plus nombreuses que les hommes dans cette catégorie. » En outre, dans un cas sur dix, quand une femme est tuée par son ex-partenaire, celui-ci tue aussi les enfants. Ces homicides d'enfant dans les couples sont extrêmement rares quand l'auteure est une femme. « Les hommes tuent leurs ex-partenaires parce qu'elles les ont quittés ; les femmes tuent leurs ex-partenaires parce qu'elles croient que ceux-ci les tueront pour les avoir quittés. » En outre, il est regrettable que le monde politique, académique et psychosocial néglige de tenir compte de l'impact des violences masculines sur la parentalité. Les conséquences des violences conjugales sur les enfants qui en sont témoins ne sont un mystère pour personne. Quant aux hommes victimes de violence (enfants, jeunes, sans-abris, hommes qui sont prostitués), ils ne le sont pas parce qu'ils sont des hommes, mais parce qu'ils appartiennent à d'autres groupes vulnérables aux violences. Cette différence importante avec les violences faites aux femmes n'a rien à voir avec la position sociale des hommes qui forment un groupe dominant dans notre société sexiste au-delà de leur hétérogénéité. Enfin l'analyse des violences dans les couples gays donne également des éléments pour comprendre la violence masculine. En effet, si les couples gays sont plus souvent touchés par des violences conjugales que les couples

de femmes, c'est parce que dans les couples d'hommes, les partenaires se voient souvent en compétition pour le rôle de dominant, ce qui les amène plus facilement à des comportements violents.

Grâce à l'idée paradoxale selon laquelle « le privé est politique » et suite à l'action féministe, les problèmes concernant l'espace privé ont été rendus publics. Grâce à une approche féministe des violences qui se focalise sur le questionnement du pouvoir, du genre et des sexualités dans toute leur complexité, on s'est rendu compte que la neutralité de genre est « un retour en arrière qui défait les avancées féministes de deux générations, tout en se donnant un air équitable en utilisant un vocabulaire d'égalité qui, par cette utilisation au bénéfice des dominants, entérine leurs privilèges ». Les féministes sont confrontées au risque de voir les ressources (très limitées) pour lutter contre les violences faites aux femmes, investies dans d'autres causes qui ne remédieront pas à l'inégalité de genre à la base de ces violences. Dans cette perspective, la neutralité de genre apparaît clairement comme une stratégie du *backlash* (un choc en retour, un retour de bâton) anti-féministe qui gagne du terrain. L'ouvrage d'Irène Zeilinger, qui comporte six pages de bibliographie, est publié par l'association *Corps écrits* inscrite dans une démarche d'éducation permanente qui analyse les questions de genres, familles et sexualités à travers diverses formes de publications et rencontres citoyennes. On peut lire intégralement cette étude sur *Internet* : <https://www-corps-ecrits.be/oui-mais-les-hommes-aussi/>.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLISON Dorothy, *L'Histoire de Bone (Bastard out of Carolina)*, 10/18, Département d'Univers Poche, 1992, 1999.
- ALLISON Dorothy, *Peau (Skin, Talking about Sex, Class and Literature)*, Balland, 1994, 1999.
- ALLISON Dorothy, *Retour à Cayro (Cavedweller)*, Belfond, 1998, 1998.
- ALTMAN Claire, *Deux Femmes et un couffin*, Ramsay, 2005.
- ALTMAN Claire et FREY Christine, *Histoire d'une Famille homoparentale*, Gaies et lesbiennes, 2013.
- ARC Stéphanie, *Quitter Paris*, Payot & Rivages, 2020.
- ARRAS Marie-Noël, *Entière*, Chèvre-feuille étoilée, 2008.
- AUGER Sophie, *Sur ta bouche*, Auto-édition, 2017.
- AUGER Sophie, *3 : Recueil de nouvelles*, Auto-édition, 2017.
- ARZNER Dorothy, *Biographie*, Wikipedia.
- ASCENCIO Isabel, *Drama queen*, Verticales, 2012.
- ASCENCIO Isabel, *Un Poisson sans bicyclette*, Verticales, 2014.
- ASCENCIO Isabel, *Délit de gosse*, Le Rouergue, 2019.
- ATKINSON Ti-Grace, *Odyssée d'un amazone (Amazon Odyssey)*, Des Femmes, 1974, 1975.
- BAGIEU Pénélope, *Culottées, tome 1*, Gallimard, 2016.
- BAGIEU Pénélope, *Culottées, tome 2*, Gallimard, 2017.
- BARD Christine, *Les Garçonnes. Modes et fantasmes des Années folles*, Flammarion, 1998.
- BARD Christine, *Une Histoire politique du pantalon*, Seuil, 2010.
- BEAUVOIR Simone, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1949.
- BELL Alan et WEINBERG Martin, *Homosexualités (Homosexualities, a Study of Diversity among Men and Women)*, Albin Michel, 1978, 1980.
- BERNFELD Karin, *Alice au pays des femelles*, Balland, 2001.
- BERNFELD Karin, *Les Portes de l'espérance*, Flammarion, 2003.
- BERTRAND Corinne, *Hors-d'œuvre*, Balland, 2000.
- BLACKBRIDGE Persimmon, *Prozac Café (Prozac Highway)*, Balland, 1997, 2000.
- BOEHRINGER Sandra, *Dika, élève de Sappho*, Autrement, 1999.
- BOEHRINGER Sandra, *L'Homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Les Belles Lettres, 2007.
- BONNET Marie-Jo, *Simone de Beauvoir et les femmes*, Albin Michel, 2015.
- BOUDJAHLAT Fatiha, *Le Grand Détournement*, Le Cerf, 2017.
- BOURCIER Marie-Hélène, *Q comme Queer*, Zoo, Questions de genre n°42, GayKitchCamp, 1998.
- BOURCIER Marie-Hélène, *Queer Zones, politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Balland, 2001.

- BOURCIER Marie-Hélène, *Sexpolitiques Queer Zones 2*, La Fabrique, 2005.
- BOURCIER Marie-Hélène, *Queer Zones 3. Identités, cultures et politiques*, Amsterdam, 2011.
- BOUSQUET Charlotte, *Arachnae*, Mnémos, 2013.
- BOUSQUET Charlotte, *Là où tombent les anges*, Gulf Stream, 2015.
- BROWN Judith C., *Sœur Benedetta, entre sainte et lesbienne, Toscane, XVIIe siècle*, Gallimard, 1986, 1987.
- BROWNMILLER Susan, *Le Viol (Against our will)*, 1975, 1976.
- BRUNET Marion, *Frangine*, Sarbacane, 2013.
- BUTLER Judith, *Une Ethique de la sexualité : harcèlement, pornographie, prostitution*. Entretien avec Eric Fassin et Michel Feher), *Vacarme*, 22, hiver 2003.
- BUTLER Judith, *Trouble dans le genre (Gender Trouble)*, La Découverte, 1990, 2005.
- BUTLER Judith, *Défaire le genre (Undoing Gender)*, Amsterdam, 2004, 2006.
- CADORET Anne, *Des Parents comme les autres*, Odile Jacob, 2002.
- CALLIAS Suzanne de, *Lucienne et Reinette*, Fasquelle, 1925.
- CAUSSE Michèle, *Contre le sexage*, Balland, 2000.
- CHAILLON Isabelle, *H.S.*, Rageot, 2003.
- CHALON Jean, *Liane de Pougy*, Flammarion, 1994.
- CHAREST Danielle, *L'Erablière*, Le Masque, 1997, 1998.
- CHAREST Danielle, *L'Echafaudage*, Le Masque, 1999.
- CHAREST Danielle, *L'Etouffoir*, Le Masque, 2000.
- CHAREST Danielle, *L'Entrave*, Le Masque, 2002.
- CHAREST Danielle, *Conte à rebours*, Sirius, 2012.
- CHESLER PHYLLIS, *Les Femmes et la folie (Women and Madness)*, Payot, 1972, 1975.
- COLLECTIF coordonné par ALDRICH Robert, *Une Histoire de l'homosexualité (Gay Life and Culture : A World History)*, Seuil, 2006, 2006.
- COLLECTIF (réalisé par BONNET Marie-Jo), *Mouvement de Libération des femmes en chanson. Histoire subjective*, Tierce, 1981.
- COLLECTIF DE BOSTON POUR LA SANTE DES FEMMES, *Notre Corps, nous-mêmes (Our Bodies, Ourselves)*, Albin Michel, 1971, 1973, 1976, 1977.
- COLLECTIF, *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, sous la direction d'ERIBON Didier, Larousse, 2003.
- COLLECTIF, *Femmes entre elles*, Les Cahiers du GRIF, 20 avril 1978.
- COLLECTIF, *FHAR, Rapport contre la normalité*, Champ libre, 1971.
- COLLECTIF sous la direction de TIN Louis-Georges, *Dictionnaire de l'homophobie*, PUF, 2003.
- COLLET Margaux et REMY-LELEU Raphaëlle, *Beyoncé est-elle féministe*, First, 2018.
- CONCHON Georges et NOLI Jean, *La Banquière*, Ramsay, 1980.

- COQUILLAT Michelle, *Entre elles, les marginales de l'amour*, Albin Michel, 1995.
- COTTINGHAM Laura, *Combien de "sales féministes" faut-il pour changer une ampoule*, Tahin party, 2000, 2002.
- CROSS Emma, *Pour une pincée de safran*, Gaies et lesbiennes, 2011.
- CUSSOL Béatrice, « *Merci* », Balland, 2000.
- CUSSOL Béatrice, *Sinon*, Léo Scheer, 2007.
- CY JUNG, *Hétéro par-ci, homo par le rat*, KTM, 1999.
- CY JUNG, *Es ist eine poulette*, KTM, 2000.
- CY JUNG, *Le Temps est à l'orage*, in : *Treize n° 56*, été 2000.
- CY JUNG, *Qu'est-ce qu'elle me veut*, in *Attirances*, Gaies et Lesbiennes, 2001.
- CY JUNG, *Tu vois ce que je veux dire*, L'Harmattan, 2003.
- CY JUNG, *Comment lui dire*, Archipel n° 23, juin 2003.
- CY JUNG, *Carton rose*, Gaies et lesbiennes, 2003.
- CY JUNG, *Mathilde, je l'ai rencontrée dans un train*, Gaies et Lesbiennes, 2005.
- CY JUNG, *Bulletin rose*, Gaies et lesbiennes, 2005.
- CY JUNG, *Le Rêve d'Isabella*, in *Transports amoureux*, La Cerisaie, mai 2005.
- CY JUNG, *Sarah*, in *Dessous divers*, La Cerisaie, octobre 2005.
- CY JUNG, *Diadème rose*, Gaies et lesbiennes, 2007.
- CY JUNG, *Ça nous promet une belle soirée !*, in *Dix ans ça se fête*, KTM, 2008.
- CY JUNG, *Un Roman d'amour, enfin*, Gaies et lesbiennes, 2008.
- CY JUNG, *Le Râteau*, in *L'autre beauté du monde*, La Loupe, 2009.
- CY JUNG, *Camellia rose*, Gaies et lesbiennes, 2009.
- CY JUNG, *Piste rose*, Homoromance, 2016.
- CY JUNG, *Quartier rose*, Homoromance, 2017.
- DAUTHEVILLE Anne-France, *Et j'ai suivi le vent*, Payot & Rivages, 1975, 2017.
- DEFORGES Régine, *Les Amants de la Forêt-Noire*, in *Contes pervers*, Fayard, 1980.
- DELAISI DE PARSEVAL Geneviève, *Famille à tout prix*, Seuil, 2008.
- DELPHY Christine, *L'Ennemi principal, tome 1, économie politique du patriarcat*, Syllepse, 1998.
- DELPHY Christine, *L'Ennemi principal, tome 2, penser le genre*, Syllepse, 2001.
- DESANTI Dominique, *La Banquière des Années folles*, Fayard, 1968.
- DESPLECHIN Marie, *Trop sensibles*, L'Olivier, 1995.
- DICKINSON Emily, *Poèmes*, Belin, 1989.
- DOUCEDE Béatrice, *Discours saphique*, Balland, 2001.
- DOURU Muriel, *Un Mariage vraiment gai*, Gaies et lesbiennes, 2004.
- DOURU Muriel, *Beyond the lipstick*, Hachette, 2016.
- DUCHE Geneviève, *Non au système prostitutionnel*, Persée, 2015, 2019.

- DUFFY Léa, *Féminin singulier*, Gaies et lesbiennes, 2008.
- EAUBONNE Françoise, *Eros minoritaire*, Balland, 1970.
- EAUBONNE Françoise d', *Les Scandaleuses*, Verna/Philippe Lebaud, 1990.
- EMCKE Carolin, *Contre la haine (Gegen den Hass)*, Seuil, 2016, 2017.
- EMCKE Carolin, *Notre Désir (Wie wir begehren)*, 2012, 2018.
- EMCKE Carolin, *Quand je dis oui (Ja heißt ja und)*, Seuil, 2019, 2019.
- ENSLER Eve, *Monologues du vagin (The vagina monologue)*, Balland, 1998, 1999.
- ENSLER Eve, *Monologues du vagin (The vagina monologue)*, Denoël, 1998, 2001, 2005.
- ERHEL Catherine et LEGUAY Catherine, *Prisonnières*, Stock, 1977.
- ESTEBAN Isabel, *Les Pieds de Sam*, La Cerisaie, 2008.
- ETXEBARRIA Lucia, *Beatriz et les corps célestes (Beatriz y los cuerpos celestes)*, Denoël, 1998, 2001.
- FAIRCHILD BETTY et HAYWARD Nancy, « *J'ai quelque chose à vous dire* » (*Now that you know*), L'Homme, 1979, 1989, 1991.
- FALUDI Susan, *Backlash la guerre froide contre les femmes (Backlash, The Undeclared War Against Women)*, Des Femmes, 1991, 1993.
- FAURE Lucie, *L'Autre Personne*, Julliard, 1968.
- FERNANDEZ Dominique, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, Stock, 2001.
- FIRESTONE Shulamith, *La Dialectique du sexe (The Dialectic of Sex)*, Stock, 1970, 1972.
- FIRESTONE Shulamith, *Pour l'abolition de l'enfance (Down with Childhood)*, Tahin party, 2007, 2016.
- FLORY Eli, *Ces Femmes qui aiment les femmes*, L'Archipel, 2007.
- FRAISSE Geneviève, *Les Deux Gouvernements : la Famille et la Cité*, Gallimard, 2000.
- FRIEDAN Betty, *La Femme mystifiée (The feminine mystique)*, Gonthier, 1964.
- GARRETA Anne, *Sphinx*, Grasset, 1986.
- GIANINI BELOTTI Elena, *Du Côté des petites filles (Dalla parte delle bambine)*, Des femmes, 1973, 1974.
- GREER Germaine, *La Femme eunuque (The Female Eunuch)*, Robert Laffont, 1970, 1971.
- GREER Germaine, *La Femme entière (The Whole Woman)*, Plon, 1999, 2002.
- GUDULE, *Etrangère au Paradis*, Grasset jeunesse, 2004.
- GUILLAUMIN Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, iXe, 1992, 2016.
- HAMILTON Reina, *Orgasmes*, ouvrage publié en PDF sur Internet, 2015.
- HAMMER Barbara, *Une Esthétique du cinéma lesbien*, in Cinémas homosexuels, dossier réuni par Jean-François Garsi, Papyrus, 1983.

- HELLEU Cécile, *Soleil même*, Balland, 2000.
- HIRIGOYEN Marie-France, *Femmes sous emprise*, Oh !, 2005.
- HOLT Anne, *La Déesse aveugle (Blind Gudinne)*, Odin, 1993, 1998.
- HOLT Anne, *Bienheureux ceux qui ont soif (Salige er de son törster)*, Odin, 1994, 1999.
- HOLT Anne, *La Mort du démon (Demonens død)*, Odin, 1995, 2002.
- HOLT Anne, *Une Erreur judiciaire (Det sorti er mitt)*, Plon, 2001, 2007.
- HOLT Anne, *Cela n'arrive jamais (Det som aldri skjer)*, Plon, 2004, 2008.
- HOLT Anne, *Madame la Présidente (Presidentens valg)*, Plon, 2006, 2009.
- HOLT Anne, *Haine (Pengemannen)*, Le Serpent à plumes, 2009, 2010.
- IRIGARAY Luce, *Speculum. De l'autre femme*, Minuit, 1974.
- IRIGARAY Luce, *Ce Sexe qui n'en est pas un*, Minuit, 1977.
- IRIGARAY Luce, *Le Corps-à-corps avec la mère*, La pleine lune, 1981.
- JACKSON Julian, *Arcadie, La vie homosexuelle en France de l'après-guerre à la dépénalisation (Living in Arcadia : Homosexuality, Politics, and Morality in France from the Liberation to AIDS)*, Autrement, 2009, 2009.
- JALLIER Flo, *Les Filles ne mentent jamais*, Sarbacane, 2010.
- JEFFREYS Sheila, *Critique de la féminité et de l'hétérosexualité (Heterosexuality and the Desire for Gender)*, in *Theorising Heterosexuality*, article traduit par Francine Sporenda, Sisyphe, 2020.
- KATZ Jonathan Ned, *L'Invention de l'hétérosexualité*, EPEL, 1996, 2001.
- KERGOAT Danièle, *Les Ouvrières*, Le Sycomore, 1982.
- KERMAN Piper, *Orange is the new black (Orange is the New Black : My Year in a Women's Prison)*, Presses de la Cité, 2010, 2015.
- KING Laurie, *Le Jeu du fou (To Play the Fool)*, Albin Michel, 1995, 1997.
- KING Laurie, *Kidnapping (With Child)*, Albin Michel, 1996, 2000.
- LAÏK Madeleine, *Fille ou garçon*, Denoël/Gonthier, 1976.
- LANDY Claudie-Catherine, *La Table est mise*, in *Cinéma homosexuels*, dossier réuni par Jean-François Garsi, Papyrus, 1983, pp. 64 à 71.
- LEBRAS-CHOPARD Armelle, *Les Putains du Diable*, Dalloz, 2016.
- LE MOGUEN Viola, *Sexe, mensonge et vidéo* in, *Tant qu'il y aura des femmes, ouvrage collectif coordonné par LUNABA Eva*, Le Manuscrit, 2005.
- LE MOGUEN Viola, *Poèmes*, <http://leaviola.blogspot.com>
- LEON Donna, *Mort à la Fenice (Death at la Fenice)*, Calmann-Lévy, 1992, 1997.
- LEON Donna, *Entre deux eaux (Acqua Alta)*, Calmann-Lévy, 1996, 1999.
- LEROY Myriam, *Ariane*, Seuil, 2018.
- LEZZIE Julie, *Passerelles*, Gaies et lesbiennes, 2010.
- LEZZIE Julie, *Quatre Filles et un toit*, Gaies et lesbiennes, 2009.
- LEZZIE Julie, *Quatre Filles et un mouflet*, Gaies et lesbiennes, 2011.

- LEZZIE Julie, *Un Jour, nos vies se sont croisées*, Gaies et lesbiennes, 2012.
- LEZZIE Julie, *Tout Feu tout Femme*, Gaies et lesbiennes, 2013.
- LEZZIE Julie, *Quatre Filles et un mariage*, Chapitre.com, 2015.
- LEZZIE Julie, *Dans l'Attente de te lire*, Auto-édition, 2017.
- LIBERT Louise-Marie, *L'Histoire de l'homosexualité féminine*, Jourdan, 2018.
- LOISVAINE Manon, *A l'Épreuve de ma vie*, Gaies et lesbiennes, 2010.
- LOISVAINE Manon, *La Panthère d'Héloïse*, Panthéon, 2016.
- LOISVAINE Manon, *Des Papillons, des margays, deux femmes*, Edilivre, 2018.
- LOVESTAM Sara, *En Route vers toi (Tillbaka till henne)*, Actes Sud, 2012, 1016.
- LURIE Alison, *La Vérité sur Lorin Jones (The Truth about Lorin Jones)*, Rivages, 1988, 1989.
- LY Laure, *Demain matin*, Balland, 2000.
- MACDONALD Ann-Marie, *L'Air adulte (Adult Onset)*, 2014, 2015, 2016.
- MAILFERT Martha, *Homosexualité et parentalité*, Socio-anthropologie, 2002.
- MALONE Kyrian et LEIGH Jamie, *Serial Killer*, ST éditions, 2010.
- MANN Dina, *Pour l'Éternité, mais pas plus*, Book on demand, 2009.
- MANSFIELD Katherine, *Leves amores*, nouvelle recueillie par TOMALIN Claire, in *Katherine Mansfield une vie secrète*, Bernard Coutaz, 1987, 1990.
- MANSFIELD Katherine, *Lettres*, Stock, 1948, 1985, 1993.
- MANSFIELD Katherine, *Biographie* : TOMALIN Claire, *Katherine Mansfield une vie secrète*, Bernard Coutaz, 1987, 1990.
- MARTEL Frédéric, *Le Rose et le Noir*, Seuil, 1996, 2000.
- MARUANI Margaret, *Mais qui a peur du travail des femmes ?*, Syros, 1985.
- MARUANI Margaret et NICOLE Chantal, *Au Labeur des dames, métiers masculins emplois féminins*, Syros, 1989.
- MARZANO-LESNEVICH Alexandria, *L'Empreinte (The Fact of a Body, a Murder and a Memoir)*, Sonatine, 2017, 2019.
- MATHIEU Nicole-Claude, *L'Anatomie politique*, iXe, 1991, 2013.
- MAYOR Adrienne, *Les Amazones (The Amazons)*, La Découverte, 2014, 2017.
- MAZARD Claire, *Macaron citron*, Syros, 2001.
- McCARTHY Mary, *Le Groupe (The Group)*, Stock, 1954, 1965.
- MECARY Caroline, *L'Amour et la Loi*, Alma, 2012.
- MEDA Dominique, *Le Temps des femmes*, Flammarion, 2001.
- MEDA Dominique, *Le Deuxième Age de l'émancipation*, Seuil, 2007.
- MENALKAS, *Erna jeune fille de Berlin*, Cosmopolites, 1932. Voir CALLIAS Suzanne de.

- MERLIN-DHAINE Martine, *A Bords perdus*, Librinova, 2020.
- MIAOJIN Qiu, *Dernières Lettres de Montmartre*, Noir sur Blanc, 2018.
- MILLE Raoul, *La Belle Otero*, Albin Michel, 1994.
- MILLETT Kate, *La Politique du mâle (Sexual Politics)*, Stock, 1969, 1971).
- MILLETT Kate, *La Prostitution (Woman in sexist society)*, Denoël/Gon-
tier, 1971, 1972.
- MILLETT Kate, *En Vol (Flying)*, Stock, 1974, 1975.
- MILLETT KATE, *La Cave (The Basement)*, 1979, 1980.
- MILLETT Kate, *En Iran (Going to Iran)*, Des Femmes, 1979, 1981.
- MINARD Céline, *So long, Luise*, Denoël, 2011.
- MONTREYNAUD Florence, *Amours à vendre Les Dessous de la prosti-
tution*, Glénat, 1993.
- MOREL Karine, *Autobiographie d'un fantasme*, Le Cercle, 2006.
- MOREL Karine, *Julie et Sarah, latitude 34*, Gaies et lesbiennes, 2009.
- MOREL Karine, *Cherche amour en CDI*, Auto-édition, 2009.
- NASSIB Sélim, *Oum*, Balland, 1994.
- NISSIM Rina, *La Sexualité des femmes racontée aux jeunes et aux moins
jeunes*, Mamamélis, 2004.
- OATES Joyce Carol, *Solstice (Solstice)*, Stock, 1985, 1992.
- OATES Joyce Carol, *Confessions d'un gang de filles (Foxfire Confes-
sions of a Girl Bank)*, Stock, 1993, 1995.
- OKPARANTA Chinelo, *Sous les Branches de l'udala (Under the udala
trees)*, Belfond, 2015, 2018.
- PARTURIER Françoise, *Lettre ouverte aux hommes*, Albin Michel, 1968.
- PARTURIER Françoise, *Lettre ouverte aux femmes*, Albin Michel, 1974.
- PERRIN Elula, *Va y avoir mistral*, Double Interligne, 1999.
- PERROT Michelle, *Les Femmes ou Les Silences de l'Histoire*, Flamma-
rion, 1998.
- POVERT Lionel, *Dictionnaire gay*, Jacques Grancher, 1995.
- PUJOL Rosemonde, *Un Petit Bout de bonheur*, Jean-Claude Gawsewitch,
2007.
- QUERE Mathias, *Qui sème le vent récolte la tapette*, Tahin party, 2018.
- RAMBACH Anne, *Tokyo Atomic*, Calmann-Lévy, 2001.
- RAMBACH Anne, *Tokyo Mirage*, Calmann-Lévy, 2002.
- RAMBACH Anne, *Success Story*, Plon, 2004.
- RAMBACH Anne, *Bombyx*, Albin Michel, 2007.
- RAMBACH Anne, *Parfum d'enfer*, Panama, 2008.
- RAMBACH Anne, *Ravages*, Rivages, 2013.
- RAMBACH Marine, *Colette pure et impure*, Gaies et lesbiennes, 2004.
- RAMBACH Anne et Marine, *Les Intellos précaires*, Fayard, 2001.
- RAMBACH Anne et Marine, *La Culture gaie et lesbienne*, Fayard, 2003.
- RAMBACH Anne et Marine, *Cœur contre cœur*, Gaies et lesbiennes,
2005.

- RAMBACH Anne et Marine, *Les Lois de l'amour*, Gaies et lesbiennes, 2005.
- RAMBACH Anne et Marine, *A vous de jouer ! Enquête tragi-comique sur les jeux-concours*, Fayard, 2006.
- RAMBACH Anne et Marine, *Les Nouveaux Intellos précaires*, Stock, 2009.
- RAMBACH Anne et Marine, *Comment je suis devenue flic*, Thierry Magnier, 2011.
- RAMBACH Anne et Marine, *Tout se joue à la maternelle*, Thierry Magnier, 2012.
- REED Evelyn, *Féminisme et Anthropologie (Woman's Evolution from Matriarchal Clan to Patriarchal Family)*, Denoël/Gonthier, 1975, 1979.
- ROBCIS Camille, *Radicales*, Vacarmes 34/Desseins, 8 janvier 2006.
- ROBINSON Ann, *Homoparentalité ou pluriparentalité*, Sisyphes, 2002.
- ROBINSON Ann, *Carnet de voyage*, Sisyphes, 2003.
- ROBINSON Ann, *Évolution des droits des Québécoises et parcours d'une militante*, Sisyphes, 2006.
- ROBINSON Ann, *La Longue Marche vers l'égalité pour les gais et les lesbiennes du Québec*, Sisyphes, 2009.
- ROBINSON Ann, *Le Mariage de mon fils*, Sisyphes, 2012.
- ROBINSON ANN, *Montrez-moi une lesbienne féministe voilée*, Sisyphes, 2013.
- ROBINSON Ann, *Une Mamie au cœur d'athlète*, <http://lemondedesmamies.wordpress.com/>, 2013.
- ROBINSON Ann, *Un Coeur à peu près normal, enfin!!!*, <http://lemondedesmamies.wordpress.com/>, 2014.
- ROBINSON Ann, *Un Cardiostimulateur au lieu d'un séjour à la Guadeloupe*, <http://lemondedesmamies.wordpress.com/>, 2014.
- ROBINSON Ann, *Un Noël au nord du 47^e parallèle*, Univers-L, 2015.
- ROBINSON Ann, *Le Bal des absentes*, <http://lemondedesmamies.wordpress.com/>, 2015.
- ROCHEFORT Christiane, *Les Stances à Sophie*, Grasset, 1963.
- ROCHEFORT Christine, *Encore heureux qu'on va vers l'été*, Grasset, 1975.
- ROCHEFORT Christine, *Les Enfants d'abord*, Grasset, 1976.
- ROOSEVELT Eleanor, *biographie* : ROBIEN Beata de, *Eleanor Roosevelt, les passions d'une présidente*, Perrin, 2000.
- ROTH-BETTONI Didier, *L'Homosexualité au cinéma*, La Musardine, 2006.
- ROUCH Hélène, *Les Corps, ces objets encombrants*, iXe, 2011.
- SANTUCCI Françoise-Marie, *Ton Monde vaut mieux que le mien*, Flammarion, 2018.
- SAPPHERE, *Push (Push)*, L'Olivier, 1996, 1997.
- SAVARD Claudette, *L'Amour entre elles*, L'Homme, 1998.

- SAYERS Dorothy, *L'Autopsie n'a rien donné (Unnatural Death)*, Le Masque, 1927, 1938, 1985.
- SCHILTZ Marie-Ange, BECK François, FIRDION Jean-Marie, LE-
GLEYE Stéphane, *Risques suicidaires et minorités sexuelles*, Agora débats/
jeunesses N° 58, 2011-2012.
- SCHWARZENBACH Annemarie, *La Mort en Perse (Tod in Persien)*,
Payot & Rivages, 1995, 1997.
- SCHWARZER Alice, *La Petite Différence et ses grandes conséquences
(Der kleine Unterschied und seine großen Folgen. Frauen über sich)*, Des
Femmes, 1975, 1977.
- SIGURDARDOTTIR Lilja, *Piégée (Gildran)*, Métailié, 2015, 2017.
- SIGURDARDOTTIR Lilja, *Le Filet (Netið)*, Métailié, 2016, 2018.
- SIGURDARDOTTIR Lilja, *La Cage (Burio)*, Métailié, 2017, 2019.
- SLIMANI Leïla, *Sexe et mensonges*, Les Arènes, 2017.
- SOLNIT Rebecca, *La Mère de toutes les questions (The Mother of All
Questions)*, L'Olivier, 2017, 2019.
- STEEL David, *Marie Souvestre*, Presses universitaires de Rennes, 2014.
- TABACHNIK Maud, *La Mort quelque part*, Viviane Hamy, 1995.
- TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin,
Londres, Paris*, 1919, 1939, Seuil, 2000.
- TEXIER Ophélie, *Jean a deux mamans*, L'Ecole des loisirs, 2004.
- THIERY Danielle, *Dérapages*, Versilio, 2015.
- TRISTAN Anne et PISAN de, *Histoires du MLF*, Calmann-Lévy, 1977.
- VERITE Monique, *Odette du Puigaudeau, une Bretonne au désert*, Jean
Picollec, 1992.
- WINSLOË Christa, *Jeunes Filles en uniforme (Mädchen in uniform)*,
Stock, 1933, 1959.
- WINTERSON Jeanette, *Ecrit sur le corps (Written on the body)*, Plon,
1992, 1993.
- WOOLF Virginia, *Une Chambre à soi (A Room of One's Own)*, 1929,
1951.
- WOOLF Virginia, *Trois Guinées (Three Guineas)*, Des Femmes, 1938,
1978.
- WOOLF Virginia, *Lettres*, Seuil, 1993.
- WOOLF Virginia, *Quatre lettres cachées*, Christian Bourgois, 1994, 1995.
- WOOLF Virginia, *Ce que je suis en réalité demeure inconnu*, Points
Seuil, 2010.
- ZAMBON Catherine, *La Chienne de l'ourse*, Actes sud junior, 2012.
- ZEILINGER Irène, *Oui, mais les hommes aussi*, Corps écrits, 2018.

